This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

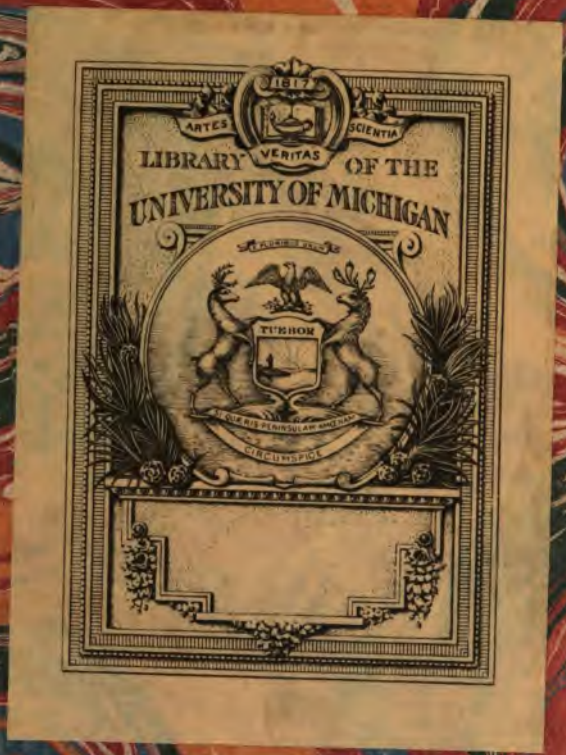
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIC ICO SPICE

Maréchal, Pierre Sylvain
DG
70
M3?

LES ANTIQUITÉS D'HERCULANUM

AVEC

LEURS EXPLICATIONS

EN FRANÇOIS

TOME II.

A PARIS,

Chez David, *Graveur, rue Desnoyers, en face de celle des Anglois.*

Avec Privilége du Roi.

1780.

archaeology
allen
12-21-41
44515

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

TOME SECOND.

PLANCHE PREMIÈRE.

QUOIQUE les Tableaux d'Apollon & des Muſes trouvés au même endroit dans les excavations de Civita en 1755, occupent la première Salle du Muſeum Royal, dont ils ſont le plus beau & le plus rare ornement; cependant nous les avons fait précéder des *Monocrômes* *, à cauſe de la ſingularité de ce genre ſimple, & peut-être le premier de tous. Mais dans ce ſecond Volume, nous donnerons le pas au Dieu des Poëtes & à ſes Compagnes. C'eſt ainſi que le célèbre Muſeum d'Alexandrie étoit préſidé par le Prêtre d'Apollon & des Muſes, en l'honneur deſquels Ptolomée Philadelphe, Fondateur de ce beau Monument, inſtitua des concours littéraires. Strabon XVI, p. 794; Vitruve, lib. VII, in præſat. On peut conſulter encore les deux Diſſertations ſur le Muſeum d'Alexandrie, tom. VII du Tréſor d'Antiq. de Gronovius.

* Il eſt bon de répéter ici qu'on appelle *Peintures monochromatiques* les Tableaux d'une ſeule couleur peints au cinnabre, changé en noir par le feu. Les Anciens faiſoient un uſage fréquent de cette couleur dans leurs compoſitions. Voyez la 5e Section du Chapitre IV de la première Partie de l'excellente Hiſtoire de l'Art, par *Winckelmann*.

L'attitude de l'Apollon peint dans le 1er n°., eſt celle du repos; elle eſt naturelle & bien entendue. Ce Dieu eſt aſſis ſur un trône d'une ſtructure peu ordinaire. De la main droite, il tient une lyre avec beaucoup de grace. Il s'appuie & poſe ſur ſon bras & ſur ſa main gauche ſa tête couronnée de laurier. Une branche du même arbre eſt au bas de ſon trône. Sa longue & belle draperie de couleur verte deſcend de deſſus ſes épaules ſur ſon côté droit, & le couvrant à moitié laiſſe à nud toute la partie de devant. Il a des ſandales aux pieds. Il eſt très-probable que le Peintre a voulu repréſenter un *Apollon muſagete* ou *conducteur*.

Les Dieux étoient repréſentés ou aſſis, ou debout ſur leurs pieds; cela dépendoit du caprice de l'Artiſte. Cependant ce n'étoit pas toujours une choſe indifférente. Celle des deux Veſta qui déſignoit Cybelle, eſt preſque toujours aſſiſe, pour faire connoître l'immobilité de la terre, dont elle eſt le ſymbole. J. Lipſe de Veſta & Veſt. cap. 3 & 9. Il eſt rare de voir Mercure repréſenté aſſis. Ce Meſſager de Jupiter n'avoit pas le tems de s'aſſeoir, & les commiſſions délicates dont on le chargeoit, exigeoient autant de célérité que de diſcrétion. Outre cela, comme Dieu du vol & du commerce, il devoit être toujours ſur pied. On remarquera à cette occaſion que les Anciens obſervoient toutes les convenances. Ils firent du Dieu des voleurs le Miniſtre des plaiſirs de Jupin; ces deux charges, en effet, méritoient d'être réunies ſur la même tête. Quelquefois cependant Mercure eſt peint ſe repoſant ſur une pierre ou appuyé ſur un tronc, comme pour reprendre haleine. Tel eſt dans le Muſeum Royal un Mercure de bronze de la plus grande perfection & du plus grand prix. Voyez Montfaucon, Antiquité expliquée, tom. 1, c. 8, ſect. 3. Jupiter eſt le plus ſouvent aſſis ſur un trône. Suidas in Ζεύς. Strabon XIII, page 601, remarque que ſelon Homere, ſur le fameux Palladium, la fameuſe ſtatue de Minerve, qui faiſoit la ſauve-garde & l'ornement de l'ancienne Troye, l'offroit aſſiſe, ainſi que beaucoup d'autres ſtatues

antiques de cette même Divinité à Rome & ailleurs. Voyez Caſaubon. Cependant Apollodore III, 11, ſect. 3, dit qu'on la repréſentoit ordinairement en action de marcher, tenant une pique de la main droite, & de la gauche le fuſeau & la quenouille; & en effet, on la voit preſque toujours ainſi ſur les médailles; mais la plupart des Déeſſes y ſont aſſiſes. Mars, au contraire, eſt toujours obſervé ſur ſes pieds. Pline XXXVI, 5. Mais revenons à Apollon, qu'on repréſente le plus ſouvent debout. Quelquefois on le peint aſſis ſur un trépied, ſe repoſant, chantant ou jouant de la lyre, peut-être pour faire entendre que la poëſie eſt mère de l'oiſiveté, & que les Poëtes ſont amans de la pareſſe. Virgile, Georgiques, lib. IV, v. 564. Ovide, Triſt. I, El. 1, v. 41 : peut-être encore pour montrer que l'étude demande la tranquillité de l'âme & le repos du corps. A Trezene, dit Pauſanias, II, 31, les Muſes & le ſommeil n'avoient qu'un ſeul & même Autel. De tous les Dieux le plus ami des Muſes eſt le ſommeil, diſoient les habitans de Trezene; peut-être prenoient-ils l'effet pour la cauſe. On connoît ce bon mot philoſophique qui a quelque rapport ici, *animus ſedendo* ou *anima ſedens fit ſapientior* *, *quand on eſt aſſis on a plus de jugement*. C'eſt à cet apophthegme que Plaute fait alluſion ſans doute, quand il fait dire à l'eſclave Tranio, vers la fin de la première Scène du cinquième Acte de ſa Comédie, intitulée: *Moſtellaria; nimio plus ſapio ſedens*. Voyez *Brouerio*, de ret. & rec. ador. cap. 19.

La Mythologie nous apprend que les Dieux avoient chacun leur place & leur ſiége dans le Ciel: ce ſiége ou trône étoit même l'attribut, le ſymbole caractériſtique de la Divinité. Callimaque, Hymne à Diane, v. 168; Theocrite, Idylle XVII,

* On a cité cet ancien proverbe dans la conteſtation qui s'eſt élevée au ſujet des avantages ou des inconvéniens au Théâtre, d'un Parterre debout ou aſſis.

v. 20. Callimaque, Hymn. in Appoll., v. 29, nous apprend auſſi qu'Apollon avoit le droit de s'aſſeoir à la droite de Jupiter. L'étiquette régloit les rangs & les honneurs parmi les Dieux, comme à la Cour des Rois. Il ne faut donc point s'étonner ſi des Philoſophes éloquens ont prêché infructueuſement contre l'inegalité des conditions parmi les hommes.

Pauſanias VIII, 32, fait mention d'une ſtatue d'Apollon aſſiſe ſur un trône.

Ces ſortes de ſiége avoient différentes formes. Voyez les Numeros 89 & 90 de notre premier Volume.

Nous avons déja dit qu'il falloit diſtinguer la harpe de la lyre; que l'invention de l'une eſt donnée à Mercure, & celle de l'autre attribuée à Apollon. Toutefois cependant on les confond aſſez ſouvent, & rien de plus ordinaire que de les prendre indiſtinctement l'une pour l'autre, comme il eſt arrivé à Callimaque, Hymn. in del. v. 253. Pauſanias IX, 30, fait mention de deux ſtatues en bronze d'Apollon & de Mercure, ſe diſputant une lyre. L'inſtrument peint dans notre Tableau a onze cordes. Nous avons remarqué précédemment que le nombre des cordes de la lyre & de la harpe a beaucoup varié. Communément la lyre d'Apollon a ſept cordes; ou parce qu'il naquit à la ſeptième douleur, ſelon Callimaque, ou le ſeptième jour, ou bien encore au ſeptième mois. Voyez-en toutes les raiſons rapportées par Spanheim, à l'Hymne de Callimaque déja cité.

La deſcription que Lucien, *de gymn*, donne de la ſtatue d'Apollon qu'on voyoit dans le lycée d'Athenes eſt preſque celle de notre figure, laquelle auſſi a beaucoup de conformité avec l'Apollon empreint ſur les médailles.

Perſonne n'ignore la merveilleuſe hiſtoire de Daphné changée en laurier, arbre qui depuis cette époque fut toujours ſi cher à Apollon. Son fameux Temple, à Delphes, étoit tout orné de lauriers; & Pauſanias aſſure, X, 5, que la plus an-

cienne Chapelle de ce Dieu fut faite de branches de lauriers ; c'étoit une cabane, un édifice ruſtique.

Au rapport d'Héſiode, Theogonie, Vers 22 à 32, ceux entre les mains deſquels les Muſes mettoient une branche de laurier verd, devenoient tout-d'un-coup Poëtes & Devins. Les Poëtes de ſon tems avoient coutume de tenir à leur main un rameau de laurier, en récitant en public leurs vers, ou ceux des autres. Pauſanias, IX, 30, en parlant d'une ſtatue d'Heſiode aſſis, tenant une cythare ſur ſes genoux, ajoute : Cet inſtrument n'étoit pas le ſymbole de ce Poëte ; car lui-même nous apprend qu'il chantoit ſes vers, une branche de laurier à la main. Plutarque, ſympoſ. I. 1., prétend que dans cette circonſtance, c'étoit une branche de myrte, & non un rameau de laurier. Les Devins croyoient auſſi qu'en mâchant des feuilles de l'arbre conſacré à Apollon, elles les douoient d'une vertu divinatrice. V. Ariſtophane, in pl. v. 213, & Marcianus Capella, lib. I.

Pauſanias, VII, 20, fait mention d'un Apollon de bronze tout nud, mais chauſſé. Callimaque, Hymn. in Apollin. v. 34. dit que tout ce qui appartenoit à Apollon étoit d'or, même ſes chauſſures. Il y avoit à Rome un quartier qu'on appelloit *Sandaliarius*. On donna ce même ſurnom à Apollon. Juvenal, Sat. III, v. 218. Les Religieux Franciſcains ſont les ſeuls parmi nous qui aient conſervé quelques traces du coſtume des Anciens. Les ſandales d'un Capucin peuvent nous donner une idée de la chauſſure d'Apollon.

Platon, *de legibus*, lib. II, au commencement, dit que les Dieux faiſoient préſider à leurs fêtes, à leurs jours ſolemnels, outre Bacchus, les Muſes & Apollon * *Muſagete*. Au rapport

* Le mot françois *Meſſager* auroit aſſez de reſſemblance avec le mot grec *Muſagete*, pour autoriſer un étimologiſte à faire dériver le premier du ſecond ; & il eſt étonnant que *Ménage*, qui faiſoit venir les étimologies de plus loin, n'ait pas profité de cette belle occaſion dans ſon Dictionnaire.

de Diodore, liv. 1, sect. 1, n°. 9, de la traduction de l'Abbé Terrasson, Osiris avoit toujours avec lui une troupe de Musiciens, parmi lesquels étoient neuf filles instruites de tous les arts qui ont rapport à la Musique. C'est pourquoi les Grecs les ont appellées les neuf Muses. Elles étoient conduites par Apollon, frère du Roi. V. Strabon, X, pag. 468. Plutarque, symp. IX, 13. Dans la description que fait Pausanias du coffre de Cypselus conservé en Aulide dans le Temple de Junon Olympienne, il rapporte qu'on y voyoit les Muses qui se disposoient à chanter, & Apollon qui leur donnoit le ton. L'épithète de *Musagete* fut aussi donnée à Hercule sur plusieurs médailles. Et en effet on éleva à Rome dans le Cirque Flaminius un Temple sous le nom de l'*Hercule des Muses*. On y plaça les statues des neuf Muses, sous la garde du plus fort des Dieux. (C'étoit sans doute un emblême ingénieux pour exprimer qu'Hercule doit tout son appui aux Muses, & que les Muses doivent en échange consacrer leurs loisirs à célébrer la valeur d'Hercule; ou bien encore pour apprendre aux hommes qu'Hercule a besoin de l'harmonie des Muses pour régler son courage. C'étoit une belle & grande idée que celle de consacrer un Temple à l'union de la Force & du Génie.)

On associoit aussi les Muses, ou à Minerve, ou à Vénus qu'on disoit en être la compagne & la sœur; & encore avec Mercure, avec Bacchus, & même avec l'amour. Pausanias, II, 3. Themiste, Orat. XXIV. Marc. Capella, lib. I; & tout cela n'étoit pas sans de bonnes raisons.

Apollon avoit différens noms correspondans à ses fonctions diverses; de même qu'on distinguoit le Jupiter *pluvieux* du Jupiter *fulminant*. Les quatre principales étoient l'art de guérir, l'art de tirer de l'arc, l'art de deviner & l'art des vers, ou la musique *.

* Apollon, suivant une tradition très-ancienne, passoit pour un des premiers Législateurs. (*V. Strabon, l. 9, p. 646, fuid., t. 2, p. 630*). Cette même tradition disoit qu'il avoit publié ses Loix au son de la

(Depuis long-tems on reproche aux Poëtes d'être amis du menſonge. Cette imputation ne viendroit-elle pas de ce qu'autrefois *Devin* & *Poëte* furent preſque toujours ſynonimes? Les Prêtres adroits du Paganiſme, s'apperçurent bientôt qu'on n'alloit au cœur qu'en careſſant l'oreille. En conſéquence, la Poéſie leur aura paru l'inſtrument de la perſuaſion le plus propre à faire paſſer leurs oracles prophétiques & menteurs dans l'ame de leurs Auditeurs crédules & frappés. Aiſément la langue des Vers paſſa auprès du peuple pour l'idiôme de ſes Dieux même; & il ne douta point que ceux qui la parloient ne fuſſent les confidens & les truchemans de ſes Divinités. Celui ou celle qui montoit ſur le trépied ſaint, paroiſſoit un Être céleſte. Ainſi la Poéſie, qui par ſon rithme ne devoit ſervir qu'à fixer dans l'eſprit les vérités ſimples & éternelles de la morale, ne ſervit dans la bouche impure des Augures ambitieux ou intéreſſés, qu'à conſacrer des chimères religieuſes & les jeux d'une imagination déſordonnée. Le tems fut court, pendant lequel le Légiſlateur, Philoſophe & Poëte tout-à la-fois, dédaignant le rôle d'inſpiré, ne faiſoit uſage de l'art des Vers que pour mettre plus de préciſion dans ſon Code peu volumineux, & pour faire goûter au peuple, dans l'harmonie de ſes expreſſions, celle de ſes loix. Ce langage ſéduiſant perſuadoit. A-t-on gagné à lui ſubſtituer un protocole barbare & repouſſant? On commence à dé-

---

lyre (*V. Suid. ibid*); c'eſt-à-dire qu'il les avoit miſes en chant. Nous avons des preuves certaines que les premières Loix de la Grèce étoient des eſpèces de Chanſons. Les Loix des anciens habitans de l'Eſpagne étoient également en vers qu'on chantoit. Cet ancien uſage de mettre les Loix en chant, s'eſt conſervé long-tems chez pluſieurs Peuples. (*V. Gog., t. 1, p. 27*). Voici les Arts & les Sciences dont on attribuoit l'invention à Apollon:

Quatuor Artes attribuuntur Apollini;
Muſica, ars ſagittandi, Medicina, Divinatio.
(V. Schol. Hom. Il. a v. 603).

Nul, dit Callimaque, ne réunit autant d'arts qu'Apollon. Il eſt le

daigner les Poëtes qui ne s'exercent que ſur des ſujets puériles. Quand donc aura-t-on le courage de rappeller la Poéſie à ſa noble origine *) ?

PLANCHE II.

Ce petit Sujet peint, trouvé dans les excavations de *Civita*, repréſente une caſſette cylindrique pleine de papiers en rouleaux; ſon couvercle eſt près d'elle; elle eſt croiſée & entourée par une longue lanière. D'un côté eſt une beſace fermée. De l'autre part, on voit quantité de pièces de monnoie éparſes ſans ordre, & un livre tout ouvert ſur les deux pages duquel ſont tracés quelques caractères qu'on ne ſçauroit déchiffrer. Un peu plus loin, ſont encore d'autres livres, ou tablettes fermés.

Il eſt vraiſemblable que la beſace, ou ſac, eſt remplie auſſi de monnoyes ſemblables à celles qu'on voit de l'autre côté de ce petit Tableau. Les ſacs d'argent avoient cette forme. Ceux qui en étoient les porteurs s'appelloient *Saccularii*. Horace, II. Satyr. 3, v. 148. Juvenal, Sat. IV, 482 & XIV. Mais ces pièces ſans empreintes ſont ſi groſſièrement travaillées qu'on a cru qu'elles étoient plutôt des eſpèces de jetons, ou fragmens de pierre taillés en rond, dont les Anciens faiſoient uſage pour enſeigner les règles de l'Arithmétique. (Procédé qu'on renou-

---

Dieu des Archers & des Poëtes; car le Deſtin lui a donné les flèches & la lyre. Il eſt le Dieu des ſorts & des augures: de lui les Médecins ont appris à retarder la mort. (*V. Hymnæ 4.*).

Cette Note nous a été communiquée par M. le Prince, le jeune, de la Bibl. du Roi.

* Outre le charme attaché à la cadence, le mot propre eſt ce qui conſtitue la bonne poëſie; d'où il réſulte que de beaux vers, bien faits, ne doivent avoir qu'un ſens unique & déterminé, avantage dont la meilleure proſe eſt dénuée. Les vers des Oracles n'avoient point cette qualité eſſentielle: leurs Auteurs avoient grand ſoin, au contraire, de ne ſe ſervir que de termes louches. La poëſie étoit dans la main des Augures une lame à deux tranchans.

velle de nos jours avec ſuccès dans la première éducation de l'enfance.) Cette conjecture admiſe, les rouleaux pourront être cenſés des traités ſur la ſcience des nombres.

Le livre ouvert, eu égard aux acceſſoires, eſt peut-être un livre de compte, un Journal, un Tarif, un Regiſtre, un de ces livres que Suetone, galb. cap. 12, appelle *Breviarium rationum.*

La forme du livre fermé eſt digne de remarque. On en trouvera une deſcription exacte dans Varron, *de re ruſticâ.* III. 5. 10. Ces ſortes de tablettes ſur leſquelles les enfans apprenoient à lire, étoient quarrées-oblongues: au haut étoit une patte ronde & ordinairement perforée, afin de pouvoir les ſuſpendre à un clou.

PLANCHE III.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de *Portici*, répréſente un Paon, tenant à ſon bec une pomme. Une autre pomme toute ſemblable, eſt ſur le devant avec pluſieurs plantes.

On ſçait que le Paon étoit conſacré à Junon. Samos où cette Déeſſe fut élevée, & mariée au Maître de la foudre, vit les premiers oiſeaux de cette eſpèce. En conſéquence les Samiens frappèrent un Paon ſur leurs monnoies. Ce choix d'un Paon étoit dû à ſa beauté & à ſa majeſté. Athenée, XIV. 20, pag. 655. Varron, *de re ruſticâ*, III, 6; & Pline, X. 20.

On ſçait encore la fable d'Argus que Junon donna pour gardien à Io, & que tua Mercure. Tranſportée de dépit, l'épouſe du Maître des Dieux, de ſi mauvaiſe exemple pour les hommes, ſe vengea en femme. Pour éterniſer ſa jalouſie, & pour n'en pas avoir le démenti, elle voulut que la queue du paon atteſta les cent yeux dont elle avoit doué ſon argus. Peut-être eut-elle mieux fait de charger Iris, ou tout autre perſonne de ſon ſexe, du ſoin d'épier, de ſurveiller ſon auguſte, mais volage époux. La métamorphoſe d'Io en vache par ſon amant,

à un ſens plus naturel: on y reconnoît davantage le génie allégorique & juſte des Anciens. Voyez Ovide, métam. I. 664. & ſuivans. Hyginus, fab. CXIV & d'autres polygraphes.

D'après une obſervation de Pline, X, 59, un ſeul Paon ſuffit à cinq femelles; s'il n'en a au moins 3, il n'engendre point. *Mares ſinguli quinis ſufficiunt conjugibus. Quùm ſingulæ aut binæ fuere, corrumpitur ſalacitate fœcunditas.*

Lampridius rapporte qu'Heliogabale ne ſe nourriſſoit qu'avec des quartiers de chameaux, des crêtes de coqs & des langues de paon & de roſſignol; croyant que de tels mets préſervoient de l'épilepſie. Le Médecin qui preſcrivit à l'Empereur une auſſi étrange ordonnance, ne poſſédoit ſans doute ni volières, ni baſſes-cours.

PLANCHE IV.

Le n°. IV eſt un médaillon d'or, d'Auguſte, auſſi grand que l'original dépoſé dans le Muſeum Royal. Son poids eſt d'une once & un quart. Sa grandeur & la pureté du métal peuvent autoriſer à croire qu'il eſt du Règne d'Auguſte. Sa parfaite conſervation en laiſſe voir toute la beauté. Les médaillons * ſont généralement plus eſtimés que les ſimples médailles. Et les médaillons d'or ſont d'une telle rareté, qu'un ou deux ſuffiſent pour faire l'ornement le plus précieux du Muſeum quelconque

* Les Antiquaires demeurent d'accord que les médaillons n'ont point ſervi de monoye, & qu'ils n'ont jamais été faits que pour ſatisfaire à la curioſité des Princes .... (ainſi que nos jettons modernes.) Ceux des Grecs & des Romains ſont preſque tous d'excellens Maîtres. Il eſt difficile d'en faire une nombreuſe ſuite. Nous n'en avons pas de tous les Empereurs. La Reine Chriſtine en avoit une belle collection. Un des plus beaux médaillons eſt celui de l'Empereur Commode, dont le revers eſt enrichi d'un des plus beaux ſacrifices qui nous reſtent de l'antiquité.

Charles Patin, introduction à la connoiſſance des médailles.

le plus riche & le mieux choiſi. Un médaillon d'Auguſte en or eſt une choſe unique, dont il n'exiſte point la pareille. Ces mots: *Cæsar Augustus, Divi filius Pater Patriæ*, qu'on lit autour de la tête d'Auguſte couronnée de laurier, déterminent le véritable ſujet du Médaillon. Ces autres caractères *Imperator* X V, qu'on lit ſur le revers, & qu'on trouve ſur pluſieurs autres médailles ſemblables, accompagnés de ces autres mots: *Poteſtà Tribuniçia* XXVIII, XXIX, XXX, & XXXI, feroient croire qu'il fut frappé l'an de Rome 758; & vraiſemblablement à l'occaſion de la victoire remportée par Tibère dans la Germanie qu'il dévaſta juſqu'au fleuve de l'Elbe. V. Velleius Paterculus, II. 103 & 107. Et Dion, à la fin du liv. LV. Sur ce même revers eſt empreinte une Figure de femme couverte d'un long vêtement parfaitement bien drappé. Elle tient de la main gauche un arc ſans flèche; ſa main droite eſt éleveé par-deſſus l'épaule. Ce mot eſt à l'exergue *Sicilia*. On rencontre ce revers ſur pluſieurs autres médailles communes. Si l'on admet le ſentiment de Ch. Patin, de Vaillant, & d'autres Sçavans qui veulent qu'on frappoit des médailles en Sicile, l'exergue de notre médaillon ne préſentera plus de difficultés, & indiquera ſeulement le lieu où il fut fabriqué. Mais ſi toutes les monnoyes ſe frappoient à Rome, à plus forte raiſon ce beau médaillon. Alors il faudra chercher d'autres raiſons. Peut-être faudra-t-il l'expliquer, en faiſant mention de ce Poëme dont parle Suetone in Oct. LXXXV. *Unus liber exſtat ſcriptus ab eo hexametri verſibus, cujus & argumentum & titulus eſt Sicilia. Il exiſte un Poëme compoſé par Céſar Octave, en vers héxamètres & en un ſeul livre; la Sicile en eſt le ſujet & le titre.* Mais quel peut être le ſujet d'un tel Poëme intitulé ſi vaguement? Seroit-ce la deſcription du Mont-Gibel, ou de Caribe, ou de Scylla, ou de quelqu'autre merveille ſemblable. Caſaubon ne le croit pas. C'eſt peut-être la guerre des Carthaginois & des Romains, ou celle de l'Auteur même avec Pompée. Auguſte auroit-il dai-

gné* célébrer la fertilité de cette Iſle, & les bienfaits de Diane & de Cérès qui l'ont purgée des Cyclopes & des bêtes féroces qui l'habitoient originairement ? Toutes ces conjectures ſont trop peu fondées pour nous y arrêter davantage. Mais un tel Poëme eſt à regretter.

PLANCHE V.

Les figures des Muſes qui font le ſujet de ce Tableau & des 7 autres ſuivans, qu'on préſume être des copies d'excellens Originaux, méritent toute notre attention. Elles ne ſont pas ſeulement recommandables par le deſſin, les beaux mouvemens, le coloris, &c.; mais les inſcriptions & les attributs ſymboliques qui accompagnent chaque Muſe leur donnent un très-grand prix. Les Sçavans antiquaires ſe trouvoient ſouvent embarraſſés pour caractériſer les Muſes, & les diſtinguer l'une de l'autre : cette ſuite de Tableaux fixera leurs incertitudes à cet égard.

En ſuivant l'ordre & le rang qu'Héſiode obſerve en parlant des Muſes qu'il fait monter au nombre de neuf ; Clio qui préſide à l'Hiſtoire, doit être la première. On l'a repréſentée ici aſſiſe. Il eſt rare de la rencontrer ailleurs dans cette poſture. Sa tête eſt couronnée de laurier. De la main gauche elle tient élevé un volume à moitié deroulé & couvert d'écritures ; elle eſt en action d'y lire. On obſervera encore d'autres rouleaux ployés & renfermés dans une caſſette cylindrique qui eſt, ainſi que le

* De nos jours un Empereur (celui de la Chine) n'a pas dédaigné de prendre lui-même la lyre, & de compoſer dans ſa langue un Poëme en l'honneur d'une Ville de ſes États. Cet Ouvrage a été traduit en françois & imprimé à Paris. Mais le Roi de Pruſſe nous a familiariſés avec cette conſolante idée que les Princes, lettrés eux-mêmes, ou du moins amis des Lettres, n'en deviennent que meilleurs & plus grands.

couvercle, à côté du ſiége de cette Muſe. L'habillement de Clio drappé ſupérieurement eſt violet. Le vêtement de deſſus eſt d'un rouge coupé. La bordure eſt d'un bleu clair. Les couleurs ont été un peu altérées par le tems. Les pendans d'oreille & les bracelets ſont d'or. Cette figure a les pieds nuds. La forme de ſon ſiége mérite d'être obſervée : ſur les médailles & les marbres antiques on n'en trouve point de ſemblable. Nous verrons dans la ſuite qu'Uranie a le même ſiége.

Le nombre des Muſes varia beaucoup chez les Anciens, les uns n'en ont admis que deux, les autres trois ; d'autres 4, 5, 7, 8, & enfin 9. Cette diverſité de nombres fit diviſer les Arts & les Sciences en autant de claſſes qui devinrent par la ſuite autant de regles. Servius, Commentateur de Virgile ; Æneide I, 12 ; Averani, ditt. XIX, in Virgil. Arnobe, lib. III ; Fornutus, cap. 14. L'opinion la plus commune, la plus univerſellement adoptée eſt qu'il y a 9 Muſes. Diodore, IV, 7 ; mais on ne s'accorde pas ſur les raiſons qu'on apporte au ſujet de ce nombre 9. S. Auguſtin, en expoſant le ſentiment de Varron, dit que dans l'origine on ne comptoit que trois Muſes : la ville de Sicione chargea trois Artiſtes d'en faire chacun les trois ſtatues, afin de choiſir la plus belle de chacun d'eux. Les neuf ſtatues faites également bien, plurent tellement qu'on les plaça toutes dans le Temple d'Apollon. C'eſt de cette époque, ſi honorable pour les Arts, qu'Héſiode leur donna les noms qu'elles ont retenu juſqu'à préſent. De ce que Virgile donne aux Muſes le nom de Nymphes, Servius, ecl. VII, 25 ; Varron croit que les Nymphes ſont les mêmes que les Muſes ; ſelon lui, elles ne ſont que trois : c'eſt à la première que nous devons le doux murmure des ruiſſeaux ; à la ſeconde, les échos que l'air répète quand il eſt repouſſé ; à la troiſième, les ſons harmonieux de la voix ſeule : ſuivant Pauſanias, IX, 29 ; Ephialtès & Otus, fils d'Aloéüs, furent les premiers qui ſacrifièrent aux Muſes ſur le mont Helicon. Ils inſtituèrent le culte

de trois Muſes ſeulement, qu'ils nommèrent *Méleté* * *la Méditation*, *Mnemé la Mémoire*, *Aœdé le Chant*. Le même Auteur grec ajoute au Chapitre ſuivant, 30, que ſur l'Helicon on voyoit neuf ſtatues des Muſes. Les trois plus anciennes Muſes avoient été ſculptées par Cephiſodote ; les trois ſuivantes par Strangilion ; & les trois dernières étoient l'ouvrage d'Olympioſthene. Plutarque IX, ſymp. 14, prétend que les Anciens ne reconnoiſſoient que trois Muſes, parce que toutes les ſciences ſe reduiſoient à trois genres : Philoſophie, Art Oratoire, & Mathematiques; & que ſi du tems d'Héſiode on en avoit porté le nombre juſqu'à neuf, c'eſt parce que chacune de ces trois profeſſions ſe ſubdiviſoit en trois autres eſpèces. On en donne encore d'autres raiſons, dont nous parlerons dans la ſuite. Homere cite neuf Muſes : on a cru que les Dieux des Romains, appellés *Novenſili*, étoient les Muſes. Arnob. lib. III. Auſſi le nombre *neuf* leur étoit-il conſacré. Voyez Meurſius, denar. Pythag. cap. XI.

Heſiode eſt l'Auteur le plus ancien qui nous ait conſervé le nom des Muſes ; & voici l'ordre qu'il obſerve. Theog. v. 77 & ſuiv. *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, *Melpomene*, *Terpſicore*, *Erato*, *Polymnie*, *Uranie* & *Calliope*. Il dit les Muſes, filles de Jupiter & de Mnemoſine ; c'eſt-à-dire, filles de l'Inventeur, du Createur de toutes choſes & de la Mémoire. (Le ſens de cette allégorie eſt très-philoſophique ; mais par cet emblême, le bon Héſiode n'auroit-il pas voulu auſſi inſinuer qu'il faut que les Poëtes à qui la nature a refuſé le don de l'invention, ait au moins celui d'une bonne mémoire ; ſi quelque choſe peut ſuppléer au génie, c'eſt la faculté de ſçavoir ſe rendre propre le génie de ſes modèles.)

Hyginus fait auſſi naître les Muſes de Jupiter & de la Déeſſe

* Le traducteur de Pauſanias, l'Abbé Gedouyn, ajoute à cet endroit en note, que ces trois choſes ſervent à compoſer un Poëme ; il fait donc *méditation* ſynonime d'*invention*.

Moneta des Latins, qu'on dit être la même que la Mnemoſine des Grecs? d'autres les font filles du Ciel. Voyez Diodore IV, 7. Plutarque, Symp. IX, 14, nous apprend qu'on rendoit raiſon du nombre novennaire des Muſes, non à cauſe des neuf nuits employées à les engendrer; mais des neuf lettres qui compoſent le nom de leur mère : $\frac{1}{m}\frac{2}{n}\frac{1}{e}\frac{4}{m}\frac{1}{o}\frac{6}{f}\frac{7}{i}\frac{8}{n}\frac{2}{e}$. La nourrice des Muſes fut *Euſeme* : elles naquirent ſur le Pierius, mont de la Macedoine ou de la Trace le 13 Juin; & elles étoient fêtées ce jour-là par les Romains, comme on peut s'en convaincre en parcourant leur ancien Calendrier inſeré dans le Tome VIII du Tréſor des Antiquités Romaines, pag. 99; Ovide, Metam. v. 300 & ſuiv., raconte comment les filles de Pierus oſèrent diſputer la gloire du chant avec les Muſes; comment elles en furent vaincues & punies : elles furent changées en pies. Ce châtiment n'a point effrayé leurs trop nombreuſes imitatrices.

Quant aux ſurnoms des Muſes, *voyez Gyraldi, Syntag. de Muſis.*

Clement d'Alexandrie, in Προτ. p. 19. raconte autrement l'origine des Muſes. Il prétend que Megaclus, fils de Macare, Roi de Lesbos, acheta neuf eſclaves, leſquels par leurs chants cadencés, diſſipèrent l'humeur bilieuſe de ſon père qui n'étoit jamais d'accord avec ſa femme : en reconnoiſſance, les jeunes Virtuoſes furent déifiés ſous le nom de Muſes.

Chaque livre des Hiſtoires d'Herodote porte le nom d'une Muſe. Mais on ne ſçait ſi c'eſt l'Ateur lui-même qui intitula ainſi ſon Ouvrage; ou ſi les Grecs devant leſquels il lut ſes livres, aux jeux Olympiques, ne les déſignèrent point ainſi eux-mêmes, à cauſe de la douceur, de la nobleſſe & de l'harmonie du ſtyle de ce père de l'Hiſtoire. Lucien, in Herod. D'autres Écrivains dans la ſuite ſuivirent cet exemple; parce qu'ils croyoient, dit Suetone, *cap.* 6, *de Illuſtr. Gram.*, que les Poëtes & les autres Auteurs ſont tous ſous la protection des Muſes.

Apollodore, Bibliot. I, nomme les Muſes dans un autre ordre qu'Héſiode. La première eſt Calliope, puis Clio, Melpomène, Euterpe, Érato, Terpſicore, Uranie, Thalie & Polymnie.

Le laurier convient particulièrement aux Muſes: cependant on en rencontre couronnées de lierre, de roſes, de violette & de ſerpolet.

Diodore, XVII, 16, fait mention d'une Fête inſtituée en Macédoine par Archelaus, en l'honneur des Muſes. Elle duroit neuf jours; & chaque jour portoit le nom de la Muſe qu'on célébroit à ſon tour.

(Les Modernes n'ont point de fêtes pareilles, & nos froides Académies ſont loin d'y ſuppléer. Le bruit des mains d'une poignée de monde preſſée dans un petit eſpace, une pièce d'argent; voilà les récompenſes meſquines que nous gardons aux talens. Et nous nous plaignons de ne plus trouver de grands Poëtes, ni de grands Artiſtes. Mais, oublions-nous que la Poéſie eſt fille de l'émulation. Les Grecs n'avoient pas beſoin de ſe le rappeller. C'étoit devant tout un peuple raſſemblé au Théâtre, ou dans un Temple, qu'on récitoit les beaux Poëmes d'Homère *. La perſonne d'un Poëte étoit ſacrée, & la lecture de ſes vers faiſoit partie du culte religieux. Alors les couronnes voloient de tout côté ſur lui: les diſtinctions les plus honorables lui étoient décernées; & le favori des Muſes conſervoit encore dans la vie privée une partie de ſa gloire qui le précédoit partout. Aujourd'hui, de loin en loin on accueille ces Génies heureux, ces eſprits privilégiés doués du don de la Poéſie. Mais que d'efforts ne doivent-ils point faire préalablement? Que de dégoûts ne leur faut-il point dévorer, avant d'arracher le brin de laurier qu'on leur diſpute ſi long-tems, qu'on leur

* Des circonſtances étrangères ont permis qu'Homere mourut pauvre; mais l'on ſçait comment les Grecs expièrent cet oubli ſacrilège. Le Poëte eut des Temples après ſa mort, &c.

décerne

décerne ſi tard ? N'ont-ils pas à vaincre l'obſtacle le plus grand de tous, je veux dire l'idée ridicule qu'on attache dans nos cercles manierés au nom de Poëte ? La ſeule diſtinction flatteuſe qu'ait reçu publiquement Corneille de ſes Concitoyens, fut, quand il aſſiſtoit au Spectacle ſur ſes vieux jours, d'être ſalué unanimement de tous les Spectateurs qui ſe levoient en ſa préſence. Le triomphe récent de Voltaire ne ſe fit pas ſans peine ; & l'on oſa même en faire un crime à la Nation. L'Italie s'eſt rappeliée un inſtant ſes premières Inſtitutions : auſſi Pétrarque, célébré Poëte-Lauréat, & le Taſſe mort la veille de ſon couronnement, atteſtent que ce n'eſt pas le Génie qui manque aux Couronnes ; mais peut-être les Couronnes au Génie).

Mais revenons à Clio. Sur le rouleau qu'elle tient à la main, on ne diſtingue que ces deux mots grecs qui contiennent ſon nom : ΚΛΕΙΩ Ἱστορίαν. Les autres lignes ne ſont qu'indiquées.

Diodore de Sicile, liv. IV, au commencement, prétend que le nom de *Clio* qui eſt un mot grec Κλέος, *gloria*, *gloire*, lui a été donné parce que ceux qui ſont loués par les Poëtes acquièrent une gloire immortelle. Plutarque, IX, 13. ſymp. attribue à Clio l'art de louer, & lui fait dériver ſon nom de Κλεία, *laus*, *louange*. Ainſi Plutarque diſtingue l'*éloge* de l'*Hiſtoire* ; mais il en fait indiſtinctement un attribut de *Clio* & de *Polymnie*. Et en effet, on chantoit jadis ſur la cythare les louanges & les belles actions des grands Hommes. C'eſt ce que fait Achille dans l'Iliade, IX. 189. Petronius Afranius & Auſone penſent différemment, & veulent que Clio ne ſoit chargée que de nous tranſmettre en proſe les événemens reculés de l'Hiſtoire, & le nom de cette Muſe confirmeroit ce dernier ſentiment. Κλεῖα veut dire *action illuſtre*. Mais alors Poëte & Hiſtorien ne ſeront plus ſynonimes. Le premier nous propoſera les vertus des demi-Dieux à imiter : le ſecond, les foibleſſes des hommes à éviter : l'un fera des tableaux, & l'autre des portraits. V. Ciceron, *Oratio pro Arch.*

Il n'eſt pas poſſible de déterminer au juſte l'uſage de ces

petites bandes, ou courroies, qui saillent hors des volumes roulés, & même de celui qui est déroulé, dans notre Planche. Peut-être ne servoient-elles qu'à marquer sur la couverture du livre quand il étoit fermé, le nom de l'Auteur, ou bien le titre de l'Ouvrage. On mettoit de pareilles étiquettes aux vases de vin. Petrone, Satyr. cap. 34, parle de plusieurs amphores de verre sur lesquelles on avoit écrit : *Falernum opimianum annorum centum. Vin de Falerne de cent ans.* Encore aujourd'hui, il est d'usage chez les Négocians de lier aux sacs d'argent en dehors une étiquette, attestant la somme contenue. Diogène Laërce, liv. VI, rapporte dans la vie de Cratès, que ce Philosophe ayant été maltraité au visage par le Musicien Nicodromus, il s'attacha sur le front une espèce d'étiquette où il écrivit : *Nicrodomus m'a fait cela.* Les Peintres & les Sculpteurs, comme le remarque Pline, observoient aussi la coutume de mettre pendant un certain tems un pareil écriteau à leurs ouvrages récemment sortis de leurs mains. V. Seneque, *de tranquill.* an. cap. 9, & Ovide, Trist. I. el. I. 65, 66 & 105, & suiv. Quelques-uns soupçonnent que ces petites lanières étoient de peau, & ne servoient qu'à tenir le volume fermé, & l'empêcher de s'élargir, ou de se dérouler.

On observera que les volumes sont placés perpendiculairement dans leur cassette cylindrique, afin qu'ils ne se déchirent point, ce qui pouvoit arriver, s'ils étoient posés transversalement les uns sur les autres. Il paroît aussi, d'après ce Tableau & celui du N°. 11, que les bibliothèques des Anciens consistoient en plusieurs cassettes de cette espèce. Horace, ép. I, lib. II.

Ces cassettes avoient leurs couvercles & leurs ferrures, & se fermoient à clef. C'est ce qu'on distingue parfaitement dans notre Tableau.

La couleur des vêtemens de Clio est due plutôt au caprice de l'Artiste, qu'à toute autre raison. C'est ainsi que la Comédie est peinte en habits verds, la Tragédie en rouge, l'Astronomie en jaune.

Les parures en or & en pierreries étoient affectées à Vénus. Diane & Minerve, qui étoient regardées comme des Vierges chaſtes & étrangères à l'amour, ſont toujours repréſentées en habits ſimples & décens. Pythagore vint à bout (on ne dit pas par quels moyens) de perſuader aux femmes de Crotone de ſe dépouiller de leurs parures pour en faire une offrande dans le Temple de Junon. *Vera ornamenta Matronarum pudicitia, non veſtes*, lui fait dire Juſtin, lib. XX, cap. 4:

Belles! votre parure eſt la ſimple Innocence.

Auſſi le même Hiſtorien ajoute-t-il auſſi-tôt: *In juventute quoque quantùm profectum ſit, victi fœminarum contumaces animi manifeſtabant. La victoire que le Sage de Samos remporta ſur l'eſprit récalcitrant des Crotoniennes étoit un ſûr garant du ſuccès qu'il pouvoit ſe promettre, dans la réforme des habitans de la même ville.* De nos jours, un Philoſophe de la trempe de Pythagore, a ſçu rappeller les mères à leurs fonctions; mais cette révolution étoit peut-être moins difficile à opérer. Rallumer l'amour maternel dans le cœur des femmes eſt bien plus aiſé que d'éteindre dans leur eſprit l'amour de la parure.

Saint-Jerome, plus indulgent que Pythagore, juſtifie preſque les femmes ſur cet article, *ep. ad Gaudent*; & penſe qu'une femme peut être à-la-fois très-honnête & très-parée.

Il fut un tems en Italie où l'on agita avec beaucoup de chaleur la queſtion de ſçavoir s'il convenoit aux honnêtes femmes d'être vêtues avec recherche & avec luxe. Lucien loue l'uſage de la parure, quand elle contribue à la propreté, & qu'elle eſt diſtribuée avec goût & ſans excès. La Beauté même, & peut-être la Vertu ont beſoin de parure.

Il ſuit de tout ceci que les ſecours de la toilette ne doivent point être étrangers aux Muſes, quoiqu'on les ſuppoſe Vierges. Au rapport de Diodore de Sicile, liv. IV, 7. Quelques-uns diſent qu'elles ſont Vierges, parce que les vertus de l'éducation paroiſſent inaltérables, ſont incorruptibles. Auſſi leur réputation

étoit tellement intacte, que dans un dialogue de Lucien, entre Vénus & Cupidon, l'amour avoue qu'il n'a pu trouver un moment pour s'insinuer dans le cœur des Muses, parce qu'elles sont toujours occupées. Cependant, on nomme plusieurs enfans qui reconnoissent les Muses pour leurs mères. Hiacinte est le fils de Clio; Reso, celui d'Euterpe; la folâtre Thalie donna le jour aux Coribanthes; la grave Melpomène, aux Sirènes; la majestueuse Calliope enfanta le beau Linus. Apollodore, I. 3. ff. 2. 6. Quelques-uns donnent Orphée à Calliope, Linus à Terpsicore, Tamiris à Erato, Triptoleme à Polymnie. D'autres Sçavans Scholiastes, Barnès in Euripide, Rhæs., 351, après avoir établi la filiation des Muses & leur postérité, n'accordent le don de virginité qu'à Uranie. Mais Pausanias, IX, 29, nous apprend qu'on soupçonnoit Linus, enfant d'Uranie & d'un certain Amphimarus, fils de Neptune. Hyginus, fab. 161, affirme cette conjecture; mais il donne à cet excellent Musicien Apollon pour père. Catulle, au contraire, épithal. in man. I, donne à l'Hyménée Uranie pour mère. Est-ce à cause de sa naissance que ce Dieu des maris craint tant pour eux les influences d'un certain signe du Zodiaque?

Pour finir & completter cet article, nous rapporterons un passage de Diodore de Sicile, liv. IV, 4:

« Les *Muses* sont ainsi appellées d'un mot grec μυθωνται, qui » signifie expliquer les mystères; parce qu'elles ont enseigné » aux hommes des choses très-curieuses & très-importantes, mais » qui sont hors de la portée des ignorans ». Il étoit peut-être nécessaire de rappeller cette étimologie, dans un tems où l'on paroît l'avoir entièrement perdu de vue.

PLANCHE VI.

Le no. 6 représente cinq figues posées sur une feuille; & trois amandes encore vertes, avec leur branche.

PLANCHE VII.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de Gragnano, offre un Pêcheur ſur un rocher au pied d'une colonne ſans ornemens, au haut de laquelle eſt la Statue aſſiſe de quelque Dieu nud, la tête ceinte d'une couronne à pointes, appuyant une main ſur une maſſue, & tenant l'autre élevée vers la mer. En face eſt un grand & magnifique édifice avec deux rangs de portiques: derrière ſont des boſquets; une terraſſe règne à l'entour ornée de diſtance en diſtance de Statues, dont deux équeſtres. Voyez Pline XXXIV, 4. A l'un des bouts de cette terraſſe qui ſert à repouſſer les flots de la mer, eſt un haut & fort pilaſtre ſur lequel on a placé un vaſe ou une urne; c'eſt peut-être un tombeau. L'autre côté de cette eſpèce de digue eſt terminé par une tour. Dans une eſpace de l'intérieur de cette belle fabrique, on diſtingue un grouppe repréſentant une femme qui paroît tenir par les cheveux une autre petite figure.

On conjecture que la Statue aſſiſe au haut de la colonne eſt Hercule, qu'on mettoit au nombre des Dieux propices aux navigateurs; la couronne dentelée ou radieuſe lui convenant parfaitement, ainſi que la maſſue, quand on le prenoit pour le ſoleil. Macrobe, V. Saturn. 21. Ce pourroit encore être Jupiter ou Neptune.

PLANCHE VIII.

Cette coupole ou rotonde eſt peut-être un ſépulchre, ou un temple: elle eſt ſoutenue par des colonnes d'où l'on deſcend par un pont. Là eſt auſſi une porte haute qui ne paroît point avoir d'autre uſage que de donner paſſage à la mer, ou plutôt au fleuve. On y voit au pied un Pêcheur avec ſon roſeau. Sur un pilaſtre eſt la Statue de quelque Divinité debout; beaucoup d'autres figures donnent du mouvement & de l'intérêt à cette agréable compoſition. De côté & d'autres ſont des édifices

bas avec des fenêtres. Il y a auſſi beaucoup d'arbres & de rochers.

Ce Numero fut trouvé dans les excavations de Gragnano.

PLANCHE IX.

— Pour obſerver l'ordre reçu, après Clio, la Muſe Euterpe devroit ſuivre; mais le Tableau en eſt ſi maltraité, ſi degradé qu'on n'y ſçauroit rien reconnoître, qu'on n'en pourroit rien conſerver. Cependant, autant qu'on peut le préſumer d'après les attributs ſymboliques que l'Artiſte a conſacré aux autres Muſes, il eſt aſſez vraiſemblable que celle-ci, qui auroit dû trouver ici ſa place, eſt Euterpe, à cauſe de ſa flûte, dont elle eſt ordinairement accompagnée. Euterpe étoit proprement la Muſe qui avoit l'art d'amuſer: on veut cependant qu'elle ſoit la même qui préſide à l'érudition, & même aux Mathématiques. Voyez le Scholiaſte d'Apollonius III, verſ. 1. Diodore de Sicile en donne pour raiſon le plaiſir que donne un Poëme ſçavant: je doute que des Vers, dont l'Algebre ſeroit le ſujet, puſſent être bien gais. Fornutus, cap. 14, prétend qu'elle préſide encore à la converſation des Sçavans, qu'il dit fort amuſante. Le petit nombre des Sçavans de nos jours ont trouvé ce ſecret, s'ils ne l'ont jamais eu. Leur but, du moins, devroit toujours être d'inſtruire. Heureux ceux qui ont ſçu faire aimer l'inſtruction & pratiquer l'*utile dulci* d'Horace. Plutarque auſſi, Symp. IX, 14, attribue à Euterpe la contemplation de la vérité des choſes naturelles; occupation, ajoute-t-il, la plus douce, la plus belle & la plus pure. Heſiode penſe ſur Euterpe d'une manière qui approche davantage de nos idées: il dit qu'elle fait oublier les chagrins & adoucit nos maux; Theogonie. Voyez Auſone, Idyl. 20, & Petronius Afanius. Une autre opinion aſſez repandue, c'eſt qu'Euterpe étoit la Muſe de la Tragédie, & l'on faiſoit paſſer ſa flûte dans les mains de Terpſicore. —

La Muſe repréſentée ſur cette Planche IX, porte avec elle ſon nom & celui de l'art auquel elle préſide. L'inſcription qui ſe lit au bord de la baſe de cette figure porte *Thalie*, *la Comédie*. Le maſque comique qu'elle tient à la main droite correſpond parfaitement à ſa profeſſion, ainſi que le bâton paſtoral qu'elle a dans ſa gauche. Outre la couronne de lauriers, ſur ſa tête eſt un voile de couleur verte : ſa tunique eſt pareille avec un bord, ou ourlet de couleur rouge, & tombe juſque par-deſſus les pieds qu'on ne voit point du tout. Ses manches qui ne ſont point larges ſe terminent à ſon poignet : le vêtement de deſſus, garni de frange, mérite d'être obſervé, ainſi que la draperie ou manteau rouge auſſi, ajuſté & couſu, & le reſte de ſon habillement, lequel a beaucoup de grace & de nobleſſe en même tems que de ſimplicité.

On obſervera que dans l'inſcription conçue ainſi ΘΑΛΕΙΑ. ΚΩΜΟΔΙΑΝ, on a mis au ſecond mot l'omicron, ou l'O bref pour le long, Ω, oméga. Cette erreur ou négligence ſe rencontre fréquemment dans les inſcriptions ſur le marbre & ſur les médailles : on y voit ſouvent auſſi l'E pour l'H. Il y a les mêmes fautes dans les noms de Κλειω & d'Ερατω, & dans ceux des autres Muſes.

Ce nom de Thalie vient du grec Θαλλειν, *fleurir*, parce que (dit Diodore de Sicile, liv. IV,) cet art enchanteur florira long-tems, long-tems ſera cultivé par les Poëtes. Voyez Fornutus, cap. 14; Plutarque Symp. IX, 14; Petronius Afranius; Auſone, Idyl. XX, &c. On donne encore une autre raiſon de l'étimologie de ſon nom : on prétend que jadis les gens de la campagne attribuoient à Thalie le foin & la conſervation des plantes & des ſemences qui *fleuriſſoient* & germoient à point : on l'appelloit la Muſe champêtre. Voyez le Scholiaſte d'Apollonius, III, v. 1.

Ceux qui ſe ſont imaginés de trouver l'origine & les règles de la Tragédie dans l'Iliade d'Homère, ſe ſont pareillement flattés de rencontrer dans l'Odiſſée le germe de la Comédie. Donatus

pro-leg. in Terent. D'autres penſent que ce n'eſt pas l'Odiſſée ; mais le *Margite* attribué au même Poëte écrit en Vers ïambes, qui a donné naiſſance à Thalie. Voyez la Poëtique d'Ariſtote, cap. 2, 4. S. Baſile de leg. Gentil. lib. Sur le marbre de l'Apothéoſe d'Homère, on voit encore ſculptées la Tragédie & la Comédie, comme filles de ce père de la Poëſie. Dans Diomède, lib. III, de Poëmat. Gener. Sufarion, Mullo & Magnetes paſſent pour être les trois principaux inventeurs de la Comédie. Clement d'Alexandrie Strom. I, pag. 308, prétend que la gloire n'en eſt due qu'à *Sefarion Icarieſe*. Les uns nomment Formus, les autres Épicharme, d'autres Crates. Voyez la Poëtique de Voſſius II, 23. Ariſtote fait mieux, il avoue que l'origine & les commencemens de cet Art ſont remplis d'incertitudes. Comme toutes les autres Sciences, la Comédie eut une ſource obſcure ; ſes premiers eſſais furent groſſiers & bien éloignés de ce qu'elle devoit être un jour en Grece ſous les crayons de Menandre, chez les Romains ſous ceux de Plaute & de Terence, & parmi nous ſous la plume de Moliere. Son nom, qui ſignifie chanſons villageoiſes, confirme aſſez que Thalie naquit au milieu des plaiſirs de la vendange ; & par fois encore elle ſe reſſent de la licence de ſa première origine. Voyez *les nuées* & la *Comédie des Philoſophes*. D'après Horace II, Epiſtol. I, Athenée II, pag. 40; Scaliger poetic. 1, cap. 14, les habitans dédaigneux des villes devroient ſe rappeller quelquefois qu'ils ont obligation aux gens de la campagne de ce bienfait, la ſource de leurs plaiſirs les plus délicats & les plus piquans : c'eſt pour cela que l'Artiſte a mis à la main de Thalie un bâton de Paſteur : on le donnoit auſſi à la Muſe de la Tragédie, née également parmi les Bergers.

Il y avoit trois ſortes de maſques, tragiques, comiques & ſatyriques. Pollux, lib. IV, pag. 144 : ils étoient variés ſelon l'âge & la condition des perſonnages qu'on introduiſoit ſur la ſcène. Le maſque que Thalie tient à ſa main a beaucoup de rapport avec ceux que décrit Pollux à l'endroit déja cité. Sur

des marbres publiés par Spon Miſcell. Erud. Ant. pag. 44, Thalie tient à ſa main un maſque jeune que Gronovius, Theſ. Tom. I, Pl. C., aſſure, peut-être avec trop de confiance, être le portrait de Menandre; comme il avoit affirmé que c'étoit le maſque de Sophocle que portoit à la main la Muſe tragique. Conſultez l'article des Maſques dans la deſcription des pierres gravées du Cabinet du Duc d'Orléans, par M. l'Abbé le Blond, fol. Ouvrage recommandable que nous avons déja eu occaſion de citer dans notre premier volume pour le même objet.

Quant au voile qui couvre la tête de Thalie, & que Melpomene ſeule a le droit de porter avec elle, (les autres Muſes n'ayant qu'une ſimple bandelette pour aſſujettir leurs cheveux,) Conſultez Heſiode, Theogonie V, 916; Pollux IV, Sect. 154; Juvenal, Satyre III, v. 66; Ariſtophane, Scaliger, &c.

L'habillement avec de longues manches étroites qui prenoient juſqu'au poignet ou deſcendoient juſque ſur les mains, étoit affecté aux femmes. Quand les hommes en faiſoient uſage, ils paſſoient pour efféminés. Voyez Ferrari, de Re veſtiariâ, p. 1, lib. III, c. 8; Pollux IV, ſect. 119 & 120.

Au ſujet de la frange qui orne le manteau de Thalie; voyez Voſſius, Etimol. v. Pline, v. 10, XXI, 15; XXV, 10. Ferrari de Re veſt. p. 11, lib. I, cap. 19; Pollux VII, ſect. 64 & 65; Herodote II, 81, IV, 189; Homere Il. v. 738, &c. &c. &c.

PLANCHE X.

Ce petit Sujet eſt aſſez beau & d'un très-bon coloris. Il repréſente un bouc, & un maſque de Satyre, avec un bâton paſtoral.

Ce maſque reſſemble à celui dont parle Pollux, IV, ſect. 1, 42, qui exprimoit un Satyre avec de la barbe: il a auſſi quelque rapport avec le Silène dont fait mention Horace, dans ſon Art Poétique, v. 242. Cependant on peint ordinairement Silène chauve & ſans cornes. V. Caſaubon, I, de Poëſ. Satyr., & Spanheim, ceſ. p. 26, & pr. p. 19 & 21.

Planche XI.

Ce Tableau oblong a 3 parties. Les deux côtés repréſentent un Oſiris & une Iſis. La partie du milieu eſt une petite Marine. Le cadre de cette Peinture eſt travaillé avec beaucoup de goût & de délicateſſe.

Planche XII.

Ce N°. repréſente deux Sphinx tirant un petit char où ſe trouvent un ſiſtre & un vaſe d'une forme élégante. Ce petit chariot a preſque la forme de ces petites voitures modernes dont on ſe ſert ſur nos grands chemins pour tranſporter des terres.

Ce morceau fut trouvé dans les excavations de *Civita*.

Planche XIII.

Cette Peinture, trouvée dans les fouilles de Gragnano, eſt compoſée de deux parties. L'une repréſente un maſque tragique, un griffon, une lyre, & un jeune arbriſſeau de l'eſpèce des lauriers. Dans la ſeconde partie, on voit deux Monſtres marins.

Planche XIV.

On étoit partagé de ſentimens pour ſçavoir à quelle Muſe appartenoit la Tragédie. Cette Peinture lève tous les doutes à cet égard, & confirme l'opinion commune qui l'attribue à Melpomène. La Figure qui la repréſente ici a la tête couronnée de lauriers, & couverte d'un voile étroit aſſujetti par une bandelette. Son habit de couleur bleue, & traînant juſqu'à terre, a des manches qui ne vont pas même juſqu'au coude. Son vêtement de deſſus eſt bleu auſſi, fait pluſieurs tours, & eſt noué par devant comme une ceinture. Outre cela, elle a encore un manteau d'un rouge clair, & ſans manche. Cette Muſe tient à ſa main gauche un maſque tragique, & appuie ſa droite ſur une maſſue noueuſe. Sur le bord de l'eſpèce de friſe qui lui ſert de

ſupport, on lit ces mots: ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ, ΤΡΑΓΩΔΙΑΝ, en place de ΤΡΑΓΩΙΔΙΑΝ, écrit avec un *iota*.

Diodore de Sicile, IV, 7, attribue à Melpomène le don de la mélodie: ſeroit-ce parce qu'au rapport de Pauſanias, IX, 34, les Sirènes, filles d'Archeloüs, encouragées par Junon, prétendirent à la gloire de chanter mieux que les Muſes, & oſèrent les défier au combat: elles furent vaincues par Melpomène, & privées de leurs aîles par les Muſes qui en arrachèrent les plumes, & s'en firent des couronnes. Spon a publié dans ſes Miſcellanea erudita antiqua, p. 46, deux marbres repréſentant Melpomène avec des plumes à la tête. V. Pollux, IV., ſect. 115, 116, 117, 118, VII, 67; & Scaliger Poët. I, 12. Lucien, *de ſaltatione*, & in ju. Trag. Le Père Montfaucon, t. 1, liv. II, c. 5, v. 9.

Ce n'eſt pas ſeulement dans notre Tableau que la Muſe de la Tragédie eſt repréſentée avec une maſſue: on lui a donné cet attribut ſur les marbres publiés par Spon, miſc. erud. ant. p. 44 & 46, & ſur une des médailles de Pomponius Muſa. On en a rapporté pluſieurs raiſons. Ou bien, c'eſt parce qu'Hercule a le ſurnom de Conducteur des Muſes, comme on peut s'en convaincre d'après un ſarcophage de la ville de Mattei, cité par Spon, & d'après d'autres monumens où l'on voit Hercule parmi les Muſes. Ou bien encore, parce que les travaux d'Hercule fourniſſoient aux Poëtes tragiques la plupart de leurs Sujets. Ou enfin parce que la maſſue étant le ſymbole des Héros, indiquoit qu'on ne pouvoit dans la Tragédie introduire que des Héros pour perſonnages.

(Peut-être auſſi étoit-ce un avis détourné que l'on donnoit aux Auteurs qui ſe conſacroient à ce genre: on leur inſinuoit parlà qu'il falloit poſſéder un génie robuſte & plus qu'humain pour faire une bonne Tragédie; que ce genre demandoit une force d'eſprit, une trempe d'ame peu commune, & à l'épreuve des plus grands obſtacles. En un mot, que celui-là ſeul avoit le droit de mettre en Scène, & de faire parler des Héros qui

pourroit ſoulever la maſſue d'Hercule. Sans doute encore, ſous l'emblême des douze travaux du demi-Dieu, vouloit-on apprendre aux Poëtes tragiques qu'une révolution de douze mois n'étoit pas un tems trop long pour concevoir & exécuter le plan d'une Tragédie).

Cependant Ariſtophane attribue la Comédie * à Hercule, & non la Tragédie, laquelle appartient à Bacchus, Inventeur des jeux Sceniques. Tous les Acteurs avoient pour Patron le Dieu de la vendange. C'eſt pour cela qu'on les appelloit en grec : les Ouvriers de Bacchus. Aulugelle, XX, 3. Pauſanias, I, 2. Ariſtophane établit Bacchus juge entre Eſchile & Euripide. Mais on pourroit concilier la maſſue avec Bacchus. Tous les Héros de l'Antiquité avoient cette arme pour attribut ; & la maſſue convient parfaitement au Vainqueur de l'Inde. Homère, Iliade, a. v. 234 & ſuiv. j. V. 136. Plutarque, Theſ. C'étoit l'arme la plus ancienne ; c'eſt celle des Sauvages. Horace, lib. I, ſum. III, v. 99. Lucrèce, vers la fin du liv. V, *natura*. Outre cela, la maſſue paſſoit auſſi pour le ſceptre antique des premiers Souverains, principaux Perſonnages de la Tragédie. Maſſue & ſceptre étoient ſynonimes. Pindare, ol. VII, v. 51. Les premiers ſceptres n'étoient qu'une branche d'arbre, un bâton noueux de quelque bois dur & compact, tel que l'olivier. Quelquefois on les chargeoit d'ornemens. Le ſceptre d'Agamemnon étoit très-grand, très-haut. V. Homère, Il. p. 101. Ce Roi s'appuyoit deſſus, quand il parloit aux Grecs. Il falloit cependant qu'il ne fût point de bois, puiſqu'il avoit été fabriqué par Vulcain pour l'uſage de Jupiter qui le donna à Mercure. Il paſſa enſuite entre les mains de Pelops, puis d'Atrée, lequel le laiſſa par ſucceſſion à Thieſte. Il parvint enſuite juſqu'à Agamemnon. Electre, ſa fille, l'apporta dans la Phocide. Nous tenons ces détails curieux de Pauſanias, IX, 40, qui au même

---

* L'expreſſion latine : *vis comica* ſcroit-elle une ſuite ou une raiſon de cette origine ?

endroit ajoute encore d'autres circonſtances que tout le monde ne ſçait pas. Il nous apprend que ce ſceptre célébré par Homère, étoit la principale Divinité des Cheronéens qui le nommoient la lance; que ce Peuple abandonna volontiers aux Phocéens l'or qu'on trouva avec ce ſceptre, à condition que ce meuble royal leur demeureroit. Pauſanias nous apprend encore qu'on ne bâtit point de Temple public à cette eſpèce de Divinité; mais que chaque année un Prêtre avoit ſoin de garder ce ſceptre en ſa maiſon, où tous les jours on lui faiſoit des ſacrifices, & on lui offroit toutes ſortes de viandes & de confitures. (Sacrifier à un ſceptre qui avoit paſſé dans les mains cruelles d'un Atrée qui fit manger à l'inceſtueux Thieſte ſes propres enfans; d'un Agamemnon couvert du ſang de ſa fille immolée par lui-même à ſon ambition!

Une épigramme de l'anthologie attribue l'invention de la Tragédie à Euterpe; & Plutarque, ſymp. I X, 14, à Terpſicore.

Platon, de republ. lib. X, prétend que le germe des règles de la Tragédie ſe trouve dans les Poëmes d'Homère, & qu'elle eſt l'aînée de la Comédie; parce que, dit un Scholiaſte, dans les commencemens de la civiliſation, le caractère encore féroce de l'homme fournit des cataſtrophes tragiques avant des ſujets ridicules & comiques. Seroit-il donc vrai que les crimes précédèrent les vices? L'homme pleura-t-il donc, long-tems ayant de rire? D'autres Sçavans font remonter la Tragédie beaucoup plus haut, & en font l'honneur à un Poëte bien antérieur au père de l'Iliade. On préſume que dans l'origine le chœur ſeul formoit toute la Tragédie. *Diogène Laërce in Platon.* Theſpis le premier imagina de faire parler, ou chanter un perſonnage ſeul, &c. On trouve dans tous les livres des détails qu'il eſt inutile de répéter ici. Mais une anecdote peu connue, & qui ne ſera point déplacée en cet endroit, eſt celle que rapporte Servius, dans ſon Commentaire ſur Virgile, ecl. 3, v. 20, au ſujet d'une Tragédie intitulée *Thieſte* & attribuée à *Varon.* Vir-

gile, qu'on appelle le Poëte Vierge, faiſoit, dit-on, la cour à une femme lettrée de ce nom. En échange des faveurs qu'il en reçut, il lui fit préſent d'une Tragédie compoſée par lui. Cette prétendue Maitreſſe de l'Amant d'Alexis, dédia la Pièce à ſon mari, à qui elle fit accroire qu'elle l'avoit faite. Le mari crédule, fier de l'eſprit de ſa femme, publia la Tragédie ſous ſon nom. Nous n'aſſurons point l'authenticité de ce fait : mais s'il n'eſt pas vrai, l'expérience journalière le rend très-vraiſemblable.

Si l'on veut des éclairciſſemens ſçavans ſur l'étimologie, l'origine & les progrès de la Tragédie, nous renvoyons à Voſſius, inſt. Poët. II & 12.

PLANCHE XV.

Ce Tableau oblong repréſente d'une part deux Arbuſtes, & trois Bœufs, dont l'un va à la rencontre d'un lion, ou d'un léopard. De l'autre part, eſt une ſemblable bête féroce, couchée, & regardant d'une autre côté. Un bouc eſt auprès qui s'enfuit.

Pline, XIII, 45, parle du caractère & de la généroſité des taureaux.

La fable XVIII d'Aviénus a quelque rapport avec ce petit Sujet : elle nous entretient d'un lion qui, après avoir ſemé la diſcorde entre quatre taureaux, amis, finit par les dévorer l'un après l'autre.

PLANCHES XVI & XVII.

Cette Peinture, trouvée dans les excavations de Portici, eſt compoſée de deux morceaux analogues. Dans le premier, on voit un tigre, & une branche de vigne avec pampre & raiſin : on y remarque ſur-tout un vaſe autour duquel ſont ſculptées en relief trois Figures qui danſent, en ſe tenant par la main : l'une eſt un vieillard ; les deux autres ſont deux jeunes femmes. Le

ſecond morceau offre pareillement un rameau de vigne & un tigre en action d'en manger les raiſins.

Les trois Figures, qui ſont le principal mérite de ce Tableau, repréſentent peut-être un vieux Faune, ou un Silène entre deux Bacchantes; ou bien encore un Bacchus barbu, avec les Grâces, dont quelques-uns le font père *. Pauſanias, IX, 35, nous apprend auſſi que les Lacédémoniens & les anciens Athéniens ne reconnoiſſoient que deux Grâces. D'autres Mythologiſtes prétendent que Mercure étoit nommé ainſi pour accompagner les Grâces. Cette dernière leçon ſe rapproche davantage de nos mœurs.

PLANCHE XVIII.

Deux bottes d'aſperge, deux autres petites bottes de raves, ou radix avec des eſpèces de raifort.

Pline, XIX, 4, differte ſur la nature & l'uſage des aſperges. Le même Auteur, XIX, 5, s'étend beaucoup ſur les raves, dont il diſtingue trois eſpèces caractériſées par leurs feuilles, leur figure & leur ſaveur. Il cite un Auteur grec, appellé *Morchion* qui avoit fait un Traité ſur les raves. C'étoit un mêt dont les Grecs faiſoient beaucoup de cas. Si nous en croyons l'Hiſtorien de la Nature, dans le fameux Temple d'Apollon à Delphes, on voyoit une rave d'or, une feuille de poirée en argent, & un navet de plomb.

PLANCHE XIX.

La Muſe ici repréſentée eſt vêtue d'une robe changeante, entre le rouge clair & le bleu céleſte. Cet habit n'a qu'une ſeule manche, & laiſſe à nud le bras droit. Le vêtement de deſſus eſt de couleur bleue. Le nom de cette Muſe & de l'inſtrument qu'elle porte, n'eſt pas douteux. On lit ſur l'inſcription

* Bacchus, père des Graces, n'eſt pas l'emblême le plus heureux de la mythologie greeque.

qui eſt à ſes pieds, ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ. ΛΥΡΑΝ. *Terpſicore, la lyre.* Cette lyre a 7 cordes.

Meurſius, in lycophr. caſſ., v. 1010, remarque que les Anciens avoient trois ſortes de vêtemens *Eſomidi.* L'un ſans manches; le ſecond avec deux manches; le troiſième qui n'en avoit qu'une, étoit le coſtume des eſclaves vêtus ainſi afin qu'ayant le bras droit libre & dégagé, ils puiſſent ſe livrer à leurs beſognes avec plus de célérité. Cependant il n'y avoit point que des eſclaves qui en fiſſent uſage. Sur les marbres de l'Apothéoſe d'Homère, la Muſe Uranie eſt ainſi vêtue. Diane eſt repréſentée de même ſur beaucoup de médailles. Apulée, Florid. 15, en décrivant la ſtatue de Bathille, jouant de la harpe, dit que ſon vêtement lui couvroit l'un & l'autre bras: *clamyda velat utrumque brachium ad uſque articulos palmarum.* Et en effet l'Empereur Néron, repréſenté ſur les médailles ſous la figure d'un Joueur de cythare, porte un habit avec des manches longues, & qui ne ſe terminent qu'aux mains. Spon, miſcel. p. 21, a publié des monumens antiques qui nous offrent des Joueuſes de cythare, avec un vêtement qui n'a point de manches. Sur une médaille de l'Empereur Comode, on voit un Apollon dans ce coſtume. V. Spanheim, in Callimach. Hymne in Apoll. v. 33, & notre Figure d'*Érato.*

Contre le ſentiment de Petronius Afranius, d'Auſone, & d'autres qui donnent la lyre pour attribut à Terpſicore; Horace, Ode XXIV, lib I, & ailleurs, met cet inſtrument entre les mains de Melpomène qu'il dit être la Muſe de la Poéſie lyrique. Voyez encore du même Poëte l'Ode I & XII, liv. I, Ode IV, liv. III, Ode VI, liv. IV. Pindare, au contraire, iſthm. II, v. 12, veut expreſſément que Terpſicore ſoit la Muſe des Chanſons; & c'eſt à ce ſujet qu'il dit que les Poëtes lyriques doivent être encore plus déſintéreſſés que les autres; que leurs chants doivent être conſacrés uniquement à la beauté. L'Amour ſeul, & non Plutus, doit être leur Apollon.

Terpſicore eſt proprement la Muſe qui ſe plaît aux danſes, &

& y préſide, comme ſon nom l'indique. Apollon eut même ce ſurnom, ſans doute par alluſion aux révolutions des corps céleſtes autour du Soleil. Lucien, *de ſaltatione*, obſerve que les danſes circulaires qu'exécutoient les chœurs * autour des autels de ce Dieu, ſe faiſoient de droite à gauche pour marquer le mouvement univerſel d'Orient en Occident, & que les Danſeurs retournoient de la gauche à la droite, pour exprimer le mouvement des planètes d'Occident en Orient. Auſſi Lucien appelle-t-il la danſe un art divin, qui devoit ſon origine à l'harmonie des corps céleſtes. C'eſt pour cela que les Scholiaſtes de Pindare ſe ſont aviſés de diviſer l'Ode en deux parties, *ſtrophe* & *antiſtrophe*, à cauſe de la relation que devoit avoir le chant avec la danſe qu'il accompagnoit & régloit. La ſtrophe faiſoit danſer le chœur de droite à gauche, pour figurer le mouvement journalier du Ciel; l'antiſtrophe menoit les Danſeurs de gauche à droite pour imiter le mouvement particulier ou rétrograde des planètes. V. Voſſius, Poët. III, 14. Henri Étienne, *in* Στροφη. D'après la remarque d'Athenée, XIV, p. 63, les Hymnes compoſés en l'honneur des Dieux, ou accompagnoient les ballets ſacrés, ou ſe chantoient ſans danſes. Mais le plus ſouvent on faiſoit l'un & l'autre à-la-fois: les Anciens, dans leurs fêtes religieuſes, chantoient en même tems qu'ils danſoient. Les Hymnes en l'honneur d'Apollon ſe chantoient en danſant. Callim. Hymn. in Apoll., v. 8. Apollonius, argon. II, v. 716. L'inſtrument qui accompagnoit les chants & les

* Qu'on nous permette une conjecture que nous ne propoſons que pour ce qu'elle vaut! Ces danſes circulaires de droite à gauche, *vice verſâ*, qu'on dit repréſenter la révolution du ſyſtème planetaire, & qu'on appelloit *Cori*, *chœurs*, ne pouvoient-elles pas auſſi avoir quelqu'analogie avec la circulation du ſang, connue des Anciens tout auſſi-bien que le mouvement diurne, annuel, & général de la ſphère? Ne pourroit-on pas rapprocher ces deux mouvemens contraires du *cœur*, le *diaſtole* & le *ſyſtole*, avec la *ſtrophe* & l'*antiſtrophe* des *Odes* que le *Chœur* chantoit en danſant? ...

danſes ſacrées étoient ordinairement la lyre. Pindare, Olymp. Ode, II. Nous avons déja vu qu'on appelloit la *lyre*, *la mère des Hymnes*. On ſe ſervoit cependant auſſi de la flûte & de la cythare, ou de la harpe. Mais la lyre étoit l'inſtrument le plus ancien, & celui dont l'harmonie paroiſſoit le plus digne des Dieux, & le plus convenable aux chants & aux ballets religieux. Les Hymnes qui ſe chantoient ſans accompagnement d'inſtrumens, étoient réſervés pour les ſujets triſtes & déſagréables. Eſchile les appelle : les *Hymnes des Furies*.

Quant à la forme de la lyre & à la différence entre elle & la cythare ou la harpe, conſultez Bulengerus, de Théatr. II, 37. Scaliger, in monil.

Selon la Geneſe, IV, 21, Jubal, deſcendant d'Adam, eſt le premier Inventeur de la harpe ou de la cythare : mais on ne ſçauroit aſſigner une époque pour l'origine de la Poëſie lyrique. De tems immémorial on chanta autour des Autels des Dieux, & à la table des Princes ; & quoiqu'en diſe Athenée, IV, p. 175, Anacreon ne fit point ſans doute la première chanſon à boire. Avant ce Poëte épicurien, il y avoit des buveurs & des amans.

(Le luxe & l'étiquette nous font négliger cette coutume antique, de couronner nos repas par quelques chanſons. Nous voulons mettre de la dignité, ou plutôt de la morgue juſque dans nos plaiſirs : il ſemble même que nous rougiſſions des dons de la nature, dont les Anciens ſe montroient ſi jaloux & ſi fiers. Nos Élégans des deux ſexes affichent une ſanté délabrée, & n'oſeroient avouer une conſtitution robuſte, un tempérament mâle, parce qu'ils auroient cela de commun avec le peuple & les gens de la campagne. L'appétit a déſerté nos tables, jadis abondamment ſervies, aujourd'hui décorées de mets délicats & peu ſubſtanciels. Le vin a fait place à l'eau ; & la gaieté franche, fille de Bacchus, a diſparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette fauſſe tempérance n'a point amélioré nos mœurs ; de ſales équivoques ont fait taire les refrains naïfs & ſans pré-

tention que nos bons ayeux détonnoient, le verre à la main; le ciniſme des orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivreſſe bruyante, mais cordiale, qui réconcilioit les amis brouillés, & même l'hymen avec l'amour).

Planche XX.

Cette Peinture gracieuſe, trouvée dans les excavations de Portici, repréſente un Génie qui vient de lâcher un chien ſur un ours occupé à manger une pomme.

Ce chien de chaſſe porte un colier. Voyez Varron, de Re ruſticâ, II, 9, 15.

Pline X, 73, met les pommes au nombre des alimens dont les ours ſe nourriſſent.

Planche XXI.

Les deux parties latérales de cette Peinture trouvée à Civita, ſont deux quadres contenant chacun un oiſeau. Le quarré du milieu repréſente une eſpèce de volière avec une fontaine & une canne dans l'eau. Autour ſont des treillages travaillés avec beaucoup de fineſſe; & qui, à la couleur, ſemblent être de roſeaux.

Varron, de Re ruſticâ, III, 5, fait de ſa volière une deſcription qui a beaucoup de conformité avec celle de notre Tableau. Il nous apprend en même tems que le premier qui imagina une volière, fut M. Lelius Strabon de Brindes.

Planche XXII.

Ce Numero offre deux vaſes de terre tout unis, d'une forme & d'une grandeur différentes. Le plus grand n'a qu'une anſe, le petit en a deux. Auprès, ſont des fruits qui reſſemblent à des concombres.

PLANCHES XXIII, XXIV & XXV.

Le premier de ces trois petits Tableaux ronds repréſente un cerf, le ſecond un pigeon, le troiſième un bouc.

Tous trois furent trouvés dans les excavations de Gragnano.

PLANCHE XXVI.

Ce Tableau eſt ſans contredit l'un des plus beaux & des plus agréables du Muſeum Royal. Il eſt parfait dans toutes ſes parties. Il ſemble que le Peintre ait voulu ſe ſurpaſſer lui-même, & épuiſer toutes les reſſources de ſon art pour rendre cette Muſe auſſi aimable que l'amour dont elle porte le nom : ΕΡΑΤΩ • ΦΑΑΤΡΙΑΝ. Elle eſt vêtue d'une tunique couleur de roſe avec un bord, un ourlet bleu. Son vêtement de deſſus eſt d'un verd gai, d'un verd de printems. L'inſtrument qu'elle touche en même-tems avec les doigts & avec une eſpèce d'archet ſemble être un *ſpalterion* à neuf cordes.

Les uns veulent que le nom d'*Erato* dérive d'un autre mot grec, qui ſignifie interroger & répondre; ce qui convient parfaitement aux diſputes ſçavantes qu'agitent entr'eux ceux qui ſe conſacrent aux Muſes. D'autres prétendent qu'Ἔρατω eſt la même choſe qu'Ἔρωτα, parce que l'*amour de la ſageſſe* eſt le ſynonime de *philoſophie*; & parce que les ſciences, au jugement de Diodore IV, 7, poliſſent les hommes. Apollonius, Arg. III, nous apprend que dans les premiers tems on invoquoit Erato, quand on vouloit célébrer les amours de Jaſon & de Medée. C'eſt ce qu'Ovide a imité, art. II, v. 15 :

.... *Erato* : nam tu nomen *Amoris* habes.

Plutarque, Symp. IX, 14, dit qu'Erato préſide aux alliances honnêtes, que c'eſt elle qui veille à la fidélité des amis, & les détourne des plaiſirs honteux. Virgile invoque auſſi *Erato*, Æn. VII, v. 39.

Le ſecond mot de l'inſcription placée au bas de notre Figure a beaucoup exercé les Sçavans de Naples, dont nous réduiſons le texte Italien. Le Lecteur curieux de plus de détails retournera à l'original, où l'érudition eſt prodiguée ſans meſure.

Sur un ſarcophage publié par Spon, Miſcell. Ant. p. 44, l'une des neuf Muſes qui y ſont repréſentées touche de la main gauche pluſieurs cordes de ſon luth, tandis que de l'autre elle fait uſage de l'archet. Voyez Virgile, Æn. VI, v. 647.

Plutarque, dans ſon Traité ſur la Muſique, nous apprend qu'Archiloque fut l'Inventeur de la *Ritournelle*.

Strabon, X, p. 471, prétend que tous les inſtrumens à corde paſſèrent d'Orient en Grèce. V. Athénée, IV, p. 175 & 182; & XIV, p. 637. Voyez encore Clément d'Alexandrie, Strom. I, p. 307.

(Nous ne ſuivrons pas non plus nos ſçavans Guides dans leurs diſſertations profondes ſur les caractères diſtinctifs d'Érato & de Terpſicore, ni ſur la forme & les variétés des différens inſtrumens en uſage chez les Grecs & chez les Romains. Ces particularités ne pourroient être goûtées que des érudits de profeſſion. Nous nous contenterons ſeulement d'obſerver que du tems de Juvenal, & des premiers Empereurs Chrétiens, des Joueuſes de harpe, des Cantatrices d'une vertu facile, étoient admiſes à la fin des repas. Par leurs accords efféminés, elles portoient le déſordre dans le cœur des Convives échauffés. De leur bouche impure, il ne ſortoit que des chanſons obſcènes, que des hymnes corrupteurs. Leurs attitudes voluptueuſes, leurs danſes molles & laſcives, achevoient de gagner à la débauche ceux que leur voix avoit déja ébranlés. Enſorte que le pouvoir de l'harmonie qu'on n'employoit originairement dans les Temples que pour porter un calme religieux, ou une terreur ſalutaire, au milieu de l'orage des paſſions, devenoit un piége fatal que ces Syrènes ſéduiſantes & habiles employoient contre les mœurs avec trop de ſuccès. L'abus devint tel que Théodoſe le Grand fut obligé de porter des loix contre ces virtuoſes ſans

pudeur. S. *Jérome*, *Epiſt. de Virginitate*, les appelloit des *Chœurs des Démons.*

Il faut rendre cette juſtice aux Peuples modernes: ils mettent plus de décence dans leurs plaiſirs; ils obſervent encore les bienſéances. Si nous ne ſommes pas meilleurs que nos Ayeux, du-moins ſommes-nous plus jaloux qu'eux de paroître ſages. Jamais les Auteurs Dramatiques n'ont été autant chicanés ſur les expreſſions qu'ils emploient: il en eſt même qu'une Actrice ne prononce plus qu'à voix baſſe & en rougiſſant. Mais n'eſt-ce pas ſur-tout aujourd'hui qu'on pourroit citer ce vers peu connu):

Hélas! la langue eſt chaſte & le cœur eſt obſcene.

PLANCHE XXVII.

Dans le premier de ces deux petits Tableaux dont le fond eſt noir, à côté d'une caſſette fermée, ſont deux pièces de monnoye d'or: quelques caractères ſont ſeulement indiqués autour. Elles portent, chacune, empreinte une tête dont l'une a quelque rapport avec celle de Janus; l'autre eſt ornée d'un diadême, ou bandelette.

L'autre Peinture repréſente une Colombe qui tire avec ſon bec un ruban, hors d'une caſſette ouverte.

En examinant de près l'une des deux médailles, on y diſtingue deux têtes unies enſemble, l'une jeune, l'autre vieille. C'eſt ſans doute un Janus aux deux viſages. On ſçait que ce Janus étoit le plus ancien Roi d'Italie & le premier de l'Étrurie. Les Toſcans le repréſentoient avec deux viſages, & quelquefois avec quatre. V. Servius, Æn. I, 295, VIII, 357, XII, 198. Ce Prince fut le premier qui fit battre monnoye, avec ſa tête d'un côté, & un navire de l'autre. V. Macrobe, Sat. I, 7. Demſter. Etrur. Reg. II, 3, III, 46, & les Faſtes d'Ovide, I, 228. Athenée, XV, 13, prétend que c'eſt de là que la plûpart des Villes de la Grèce, de l'Italie & de la Sicile prirent la coutume de mettre ſur une face de leur monnoye des vaiſſeaux, & ſur l'autre côté, une double tête.

L'autre monnoye offre une tête ceinte d'un diadême, ou bandeau, ſans doute pour indiquer ce même Janus, ou un autre ancien Roi Etruſque. Peut-être auſſi n'eſt ce qu'un Jupiter, ou quelqu'autre Divinité. Il n'eſt pas rare d'en rencontrer ainſi ſur des médailles.

Ces médailles paroiſſant d'or, ne ſont point par conſéquent d'un tems bien reculé. Car alors on n'en frappoit qu'en cuivre. Ce ne fut que dans des ſiècles poſtérieurs & plus floriſſans qu'on ſe ſervit d'un métal plus précieux pour frapper monnoye. Ovide, Faſt. I, 221. Les anciennes monnoyes d'or, comme on ſçait, ſont auſſi précieuſes que les pierres gravées.

Quant aux deux caſſettes, voyez le Père Montfaucon, tom. III, p. 1, Pl. VII.

PLANCHE XXVIII.

Au milieu de ce Tableau ſorti des fouilles de Portici, eſt un beau Vaſe d'une forme aſſez élégante. Il contient une ſorte de fleur baſſe de laquelle ſortent deux feſtons ou rameaux garnis de feuilles touffues & de pommes de l'eſpèce de celles que Vitruve, IV, I, appelle *Encarpi*. De l'un & de l'autre côté du vaſe, ſous chacune des branches d'où pendent des bandelettes, ou draperies étroites, ſont deux boucs & quelques plantes.

PLANCHE XXIX.

Ce Tableau eſt diviſé en cinq compartimens.

Le premier. Sur un entablement ou coin de corniche, eſt une Figure, moitié femme, moitié arabeſque: elle tient entre ſes mains un cigne qui veut la careſſer au menton & au ſein, & qu'elle repouſſe mollement. Si ce n'eſt point Leda, on ne peut douter que cette Figure ne ſoit du moins une jeune femme. On ſçait l'hiſtoire de la métamorphoſe de Jupiter en cigne. V. Hyginus, fab. 77.

Le deuxième, un gros oiseau becquete une belle grappe de raisins.

Le troisième, une autre volaille beaucoup plus petit becquete auſſi quelques plantes.

Le quatrième, on voit une eſpèce de griffon, avec une face preſqu'humaine & de la barbe. Nous avons déja parlé en pluſieurs endroits de cet animal fabuleux.

Le cinquième offre un cheval ailé. C'eſt peut-être Pegaſe, fils de Neptune & de Meduſe. Conſultez Hygin, aſtr. Poët. II, 18, & les autres Mythologues.

PLANCHE XXX.

Ce N°. repréſente une Chaſſe. On y voit d'abord un ſanglier entre deux chiens, dont l'un le mord à la jambe; l'autre ſe préſente à lui en face. Un autre lévrier courre après un bouc, tandis qu'un ſecond bouc s'enfuit, en regardant en arrière. Trois arbres ſont là probablement pour indiquer le lieu de l'action.

PLANCHE XXXI.

La figure de cette Muſe n'a aucun attribut qui la caractériſe, & la diſtingue de ſes compagnes. Elle eſt vêtue d'une tunique verte; le vêtement de deſſus eſt bleu. Elle porte à la bouche l'index de la main droite; ce geſte eſt celui du ſilence. L'Artiſte aura voulu, ſans doute, déſigner la profeſſion de cette Muſe, ſans le ſecours de l'inſcription qu'on lit au-deſſous, & compoſée de ces deux mots: ΠΟΛΥΜΝΙΑ. ΜΥΘΟΥΣ. *Polymnie, la fable.* On peut dire avec beaucoup de vraiſemblance que Polymnie étoit la Directrice des Pantomimes. Harpocrate, le Dieu du Silence, étoit diſtingué des autres Divinités, principalement par le doigt qu'il portoit à la bouche. Varron, *de ling. lat.* IV, p. 17. Scaliger, ad Auſon., lib. 2, cap. 29. S. Auguſtin, *de Civ. Dei*, XVIII, 5. Macrobe, Saturn. III, 9, appelle *Angerona* la Déité qui exprimoit le ſilence, en poſant le doigt ſur les lèvres. Les

Égyptiens divinisèrent ce signe ; & cela seul justifie l'épithète de *Sage* qu'on donne ordinairement à cette Nation antique. Quelquefois on observe qu'Harpocrate ne porte point à la bouche le doigt, mais une petite baguette. Cuperus, in Harp. nous apprend que quelques Hérétiques se disoient *Pattalorinchiti* & *Tascodrungiti*, parce qu'ils affichoient un silence affecté, en approchant une petite baguette de leur nez. On étendoit aussi la main pour imposer silence. Les Crieurs publics en agissoient ainsi. Perse, Satyr. IV, v. 6. Et tel étoit alors la différence de ces deux gestes : la main étendue avertissoit, ordonnoit de cesser de parler ; le doigt sur la bouche défendoit de divulguer un secret.

Nous avons conservé cette coutume des Anciens que la nature elle-même leur avoit indiquée. En effet, quand nous voulons garder le silence ou le recommander, il est tout naturel de sceller, pour ainsi dire, notre bouche avec le doigt, & d'empêcher les paroles de sortir d'entre nos lèvres. Un Moraliste moderne a dit :

Sur le front du Vieillard tes devoirs sont écrits,
Jeune homme ! Du Vieillard honore la présence :
Ouvre une oreille avide à ses prudens avis ;
Et *sur ta bouche*, alors, *mets le doigt du silence.*

Parmi les Muses avec lesquelles Numa feignit d'avoir eu un commerce secret, il n'oublia pas celle du silence, & lui fit rendre par les Romains un culte particulier sous le nom de *tacita*, *silentiosa* : la *Muse silencieuse* ou *muette*. Plutarque, in Numa : c'est la même que Polymnie. V. Avercamp. Ce grand Législateur sçavoit de quel-importance il étoit, dans les délibérations, de sçavoir garder un secret.

(Les sages Égyptiens, qui les premiers firent, du silence, une Divinité, eurent la prudence de lui donner le sexe de l'homme. C'est d'après ce Peuple, chez lequel Pythagore avoit voyagé, que ce Philosophe prescrivit à son école un silence de plusieurs années. Le silence étoit la base de sa doctrine. On n'a pas craint de tourner en ridicule cette discipline de Pythagore que Numa plus docile se fit une gloire d'imiter, au rapport de Plutarque. On

compare l'école de ce Philoſophe à un couvent de Chartreux. Mais ceux qui haſardent un tel reproche, ignorent-ils donc que le ſaint Légiſlateur des Chrétiens ne dédaigna point d'obſerver lui-même cette conduite: on ſçait qu'il paſſa les trente premières années de ſa vie mortelle dans une retraite profonde & ignorée, comme pour ſe préparer, par la méditation, à la grande miſſion dont il s'étoit chargé. Combien d'années de réflexion & de ſilence ne coûta point le contract ſocial à l'Épictète moderne! Il faut ſçavoir penſer avant d'oſer écrire & parler au Public. Preſque tous les grands Hommes ont été taciturnes & ſilentieux. C'eſt dans le temple du Silence qu'on rencontre ordinairement le Génie. Les Cretois crurent qu'Epiménide, la gloire de leur Iſle, avoit perdu dans un long ſommeil les nombreuſes années que ce Sage conſacra dans le ſilence & l'obſcurité à l'étude de la Nature).

Les Grecs écrivoient de trois manières le nom de Polymnie. Les Latins déſignoient communément cette Muſe par ce mot *Polyhmnia*. Virgile, in Cir., v. 45. Ovide, Faſt., V. v. 9. Horace, lib. 1., Od. I, v. 33. On eſt aſſez d'accord ſur l'étimologie: *Multitude d'Hymnes*. Mais ſi on ortographie ce mot ainſi, Πολυμνία, il ſignifiera: *Muſe de beaucoup de mémoire*. Et cette dernière leçon eſt la plus vraiſemblable & celle qui répond davantage au geſte de notre figure. Cette Muſe paſſoit pour avoir inventé l'art d'expliquer les choſes les plus abſtraites & les plus ſçavantes avec le ſeul ſecours des ſignes, ſans faire uſage de la parole. En conſéquence, on lui faiſoit honneur de la Pantomime, ou de la Danſe parlante. Les ſujets de ces Drames muets étoient les aventures merveilleuſes des Dieux & des Héros; ce qui exigeoit une mémoire fort étendue & très-fidelle, de la part de celui qui en compoſoit le Programme. Il falloit qu'il y indiquât une infinité de particularités tirées de l'Hiſtoire de ſes divers Perſonnages, afin que l'œil du Spectateur ne les méconnût point ſur la ſcène, & pour ſuppléer aux explications verbales qu'il s'interdiſoit. Auſſi Polymnie paſſoit-elle pour la Muſe de la Mémoire, de l'Érudition, & même de l'Hiſtoire & de la Tradition.

(Mais ſi on la fait préſider à l'Hiſtoire, que ſignifiera ce doigt poſé ſur ſes lèvres? Ce geſte ceſſera de lui convenir. L'Hiſtorien ne doit rien taire. Aucune conſidération ne peut l'obliger à avoir bouche cloſe. Il n'y a point de ſecret pour lui, & il ne doit point en avoir avec ſes Lecteurs. Miniſtre de la Vérité, ce n'eſt pas à lui à couvrir ſa nudité d'un voile. Il ne doit dire que ce qui eſt; mais il doit dire tout ce qui eſt. Un Hiſtorien eſt une eſpèce de rapporteur placé entre ſon ſiècle & la poſtérité. Peintre impartial de ſes contemporains, tant pis pour ſes modèles, ſi la reſſemblance de leurs portraits en fait la ſatyre).

On attribuoit auſſi à Polymnie la Fable, ou l'Hiſtoire fabuleuſe des premiers tems, dont les principaux traits faiſoient la matière des Pantomimes. Conſultez S. Cyprien, ép. CIII. Tertulien, apolog., cap. 15. Arnobe, IV. S. Auguſtin, *de Civ. Dei*, VII, 26. Lucien, *de ſaltatione*, &c., &c.

L'art de la Pantomime eſt très-ancien. On l'appelloit *Chironomia*, loix du geſte. Quintilien, I, 11, prétend que ſon origine remonte aux tems héroïques; que Socrate & les plus graves Perſonnages de la Grèce, approuvoient beaucoup ces jeux; que Platon les met au rang des vertus civiles, & que Chriſippe en fait un précepte dans l'éducation des enfans. Les Pères de l'Égliſe penſèrent autrement. Il faut que de leurs tems ces ſortes de Spectacles aient beaucoup dégénérés, & qu'ils s'y ſoient gliſſés bien des abus ſous les derniers Empereurs Romains. Athenée, I, 22. Le chœur chantoit les paroles, tandis que le Mime y mettoit le jeu. Nous avons de la peine à nous faire une idée avantageuſe de ces repréſentations, qu'Auguſte introduiſit le premier à Rome. Qui n'a point entendu parler des deux célèbres Acteurs dans ce genre, Pilade & Batile, dont le premier excelloit dans la Tragédie, le ſecond dans les rôles comiques? Ces deux Mimes fondèrent une école qui fleurit long-tems. Beaucoup de marbres & les écrits de ce ſiècle atteſtent les honneurs qu'on leur rendit. Les femmes, ſur-tout, ne trouvoient point de faveurs dignes de leur talent. V. Seneque ép. 47.

Ces Spectacles eurent lieu ſous les Empereurs chrétiens ; & on en donna encore un public ſur la fin du Règne de Theodoric. Mais ils furent abolis ; & ce bel art, dont les Auteurs ecntemporains ont dit tant de merveilles, eſt perdu pour nous ; du moins les efforts que nous avons faits pour le rétablir, n'ont pas encore été couronnés d'un ſuccès ſatisfaiſant *.

V. Voſſius, Poët. II, cap. 27 & ſuivans. Conſultez ſur-tout Ferrari, qui a traité la matière à fond dans ſa Diſſertation *de Mimis & Pantomimis.* V. auſſi *Calliachius, de ludis ſcœnicis Mimorum & Pantomimorum.*

Reliſez auſſi le portrait des Balliadères & des autres Danſeuſes de Surate & de l'Inde, dans l'Hiſtoire philoſophique & politique du Commerce des Européens, liv. IV, ſſ., 8 & 9, 1781.

Planche XXXII.

Ces quatre petits Sujets peints ont été trouvés dans les excavations de Portici, & ils repréſentent divers Oiſeaux ſur un fond noir.

Planche XXXIII.

L'Artiſte n'eut pas beſoin d'écrire au bas de cette Figure le nom d'Uranie. Aux attributs qui l'accompagnent, on la reconnoit auſſi-tôt pour la Muſe dont toutes les études ont pour objet la connoiſſance du Ciel, la ſcience des mouvemens & de l'influence des corps céleſtes. Elle eſt repréſentée couverte d'un manteau jaune. Le vêtement de deſſus eſt bleu. Elle ſoutient un globe de la main gauche ; ſa droite eſt armée d'une verge ou baguette avec laquelle elle explique quelques lignes tracées

* Les Ballets de M. Noverre, ſur-tout ceux de Renaud & Armide, & de Medée & Jaſon, l'ont fait nommer par quelques Enthouſiaſtes le Reſtaurateur de l'art de la Pantomime. Peut-être l'eut-il été en effet ſi, chez les Modernes, les moyens ne manquoient pas plus ſouvent au Génie, que le Génie aux moyens. Les Anciens, tout entiers à ce qu'ils faiſoient, étoient auſſi grands dans leurs plaiſirs que dans leurs vertus.

ſur ce globe. V. Marcius Capella, *de nuptiis Philol.*, II. La forme du ſiége ſur lequel elle eſt placée, mérite d'être examinée avec attention.

Les Grecs déſignoient le *Ciel* par le mot Οὐρανος, c'eſt-à-dire, la fin, le terme de tout ce qui eſt au-deſſus de nous. Les Grecs appelloient auſſi un globe, *Urano*. Cette rencontre heureuſe aura fait imaginer au Peintre de ſubſtituer au nom de la Muſe un inſtrument qui avoit un double rapport avec elle; ce qui feroit conjecturer que cet Artiſte ingénieux étoit Grec, ou du tems qu'on parloit cette langue à Herculanum. Autrement cette petite ruſe n'auroit point eu de ſel, ni de grâces. Il exiſte pluſieurs exemples de ces ſortes de ſignes parlans. Plutarque, in Apoph., p. 204, rapporte que Ciceron, ſur un vaſe d'argent qu'il dédia aux Dieux, fit ſculpter en relief la première lettre de ſon *pronom*, & ſon nom tout entier (M. Tullius). Mais dans un autre endroit du vaſe conſacré, il fit pareillement ſculpter en relief un *porreau*, en place de ſon ſurnom *Cicero*, mot latin qui lui avoit été donné à l'occaſion d'un porreau dont il étoit marqué.

La profeſſion des autres Muſes leur a été conteſtée, ou attribuée à pluſieurs d'entr'elles à-la-fois. Uranie eſt reſtée unique & paiſible propriétaire du Ciel; aucun Mythologue, aucun Poëte, ni ſon Scholiaſte ne lui a diſputé ſon domaine. Cependant Hyginus, aſtron. Poët., II, 42, nous apprend qu'on attribuoit l'invention de l'Aſtronomie à Vénus; mais cette Vénus-Uranie eſt la même que notre Muſe. Manilius, I, 33, veut abſolument que Mercure en ſoit l'Inventeur. Mais quittons le pays des fables.

On prétend que les Chaldéens, les Babyloniens & les Égyptiens ont été les premiers Aſtronomes. Herodote, II, 109; Diodore, I, 50 & 69; Ciceron, de Divin., lib. I, in pr.; Manilius, I, 43, & ſuiv.; Voſſius, de nat. art., lib. III, cap. 30. Mais Lucien, de Aſtrolog., en donne la gloire aux Ethiopiens, & Pline, VII, 56, à Atlas, Roi de Mauritanie. Et l'on remar-

la Sphère. On doit entendre le globe céleſte, & non la terre qu'il croyoit plate. On peut aſſurer du moins que ce Philoſophe fut l'Inventeur des Cartes géographiques. L'uſage de ces tables de Géographie étoit très-ancien chez les Égyptiens, les Grecs & les Romains. Hérodote, V; Ælien, v. III, 28; Laërce, in Theoph.; Varron, *de re ruſticâ*, I, 2; Properce, IV, el. 3; Voſſius, de nat. art., II, 11, ſſ., 7 & ſuiv. Il eſt également certain que les Anciens avoient auſſi des globes terreſtres. Strabon, II, p. 116.

On pourroit dire que le ſiége ſur lequel eſt placée notre Muſe eſt le même que celui de G. Mutius Scevola, & qu'on appelloit *Hemicyclus*. Ciceron, de Amicitiâ, 1; mais ce mot déſignoit auſſi un édifice conſtruit en demi cercle, garni de ſiéges tout autour, où pluſieurs perſonnes pouvoient s'aſſeoir & converſer commodément. Au rapport de Pollux VI, Seg. 9, il y avoit encore des ſiéges de ce nom deſtinés pour les repas. Mais le nôtre a plus de rapport avec celui dont fait mention Suetone, dans la vie d'Auguſte, cap. 78, & qu'il appelle *lecticula lacubratoria*. C'étoit des ſiéges de repos ou d'étude. On remarquera que Clio & Uranie ſont les deux ſeules Muſes repréſentées aſſiſes ſur de pareils ſiéges, ſans doute pour marquer que les ſciences auxquelles elles préſident, exigent beaucoup de méditation.

Les Anciens faiſoient un trop grand cas de l'Aſtronomie pour ne point lui donner une Muſe qui portât ſon nom, & qui lui fut ſpécialement conſacrée. Et en effet, s'il faut à la Poëſie des Sujets merveilleux, de grandes images, des ſpectacles magnifiques; quels tableaux plus brillans, plus variés, plus majeſtueux que ceux de l'Aſtronomie? Ou la nature eſt-elle plus impoſante que dans ſon ſyſtême planetaire? Et n'eſt-ce pas rappeller les Muſes à leurs véritables fonctions, que d'en conſacrer la lyre à nous rendre ſenſible l'harmonie des corps céleſtes? A la vue des phénomènes que préſente journellement la voûte éthérée, l'imagination s'enflamme, l'enthouſiaſme naît; & le Poëte s'élevant

à la hauteur de ſon ſujet, doit devenir ſublime comme lui. Eh ! qui peut reſter aſſoupi au lever de l'Aurore ? Qui ne ſe ſent ranimé, en la préſence de l'Aſtre qui préſide au jour ? Et quel voyageur ſe défend d'une touchante mélancolie quand, pendant une belle nuit d'été, il marche ſilencieuſement à la lueur douce & paiſible de la Lune argentée. Mais l'Aſtronomie particulièrement appartient à l'art des Vers. Dans tous les autres Tableaux que l'Univers offre à notre admiration & à notre reconnoiſſance, la Poéſie a pour rivaux tous les autres arts. La Muſique, la Peinture & la Sculpture prétendent comme elle à l'imitation de la nature : mais quel autre qu'un Poëte peut nous donner une idée du mouvement des aſtres ? Comment le Sculpteur ou le Muſicien nous rendroient-ils une comète ? Quel Peintre ſe chargeroit de nous repréſenter une éclipſe, d'en tracer les loix, la durée, de remonter à ſes cauſes, & de nous peindre ſes effets phyſiques & moraux ſur l'eſprit ſuperſtitieux d'un Peuple encore ſauvage, ou même qui a ceſſé de l'être. Cependant, il n'exiſte pas encore un Poëme digne d'une pareille matière. Le plus ancien qui ſoit venu juſqu'à nous, eſt celui d'Aratus, que pluſieurs autres Poëtes plus inconnus encore, ſe ſont donné la peine de paraphraſer, que Ciceron même, dans ſa jeuneſſe, a mis en vers latins. Mais on n'a parlé d'Aratus, que parce que probablement il fut le ſeul qui oſa ſe charger d'un fardeau au-deſſus de ſes forces. Il falloit être Atlas ou Hercule pour porter le Monde. Aratus n'a pourtant pas couru une longue carrière. De ſes deux Poëmes, l'un intitulé les Phénomènes, n'a que 700 vers, & le ſecond ſur les Prognoſtics, n'en a que 400. Mais Aratus n'étoit pas Poëte. La meilleure Édition de cet Auteur qu'on peut conſulter, eſt celle qu'en a donné Hugue Grotius, *in*-8°. Les Romains, dans le tems de leur belle Latinité, ne ſongèrent pas même à s'emparer d'un ſi beau ſujet. Ce ne fut que ſous Tibère (qui n'avoit point de Mecène, & qui par conſéquent n'eut point de Virgile) que M. Manilius verſifia la théorie des étoiles fixes. Il ne nous reſte que cinq livres de ce Poëme, moins recom-

mandable par lui-même, (ainsi que celui d'Aratus) que par les détails historiques sur l'ancienne Physique qu'il nous a transmis. Le sçavant Huet nous en a donné une belle Édition *in usum Delphini, in-4°*. Consultez Baillet. Pontanus, Souciet, Vanière, Noceti & tout récemment M. l'Abbé Boscovich, ont eu les succès dont on peut se flatter quand on écrit dans une langue morte. Nous n'avons rien encore dans la nôtre, même de médiocre, à opposer aux Grecs & aux Romains sur l'Astronomie. Et peut-être devons-nous nous en applaudir. Ce n'est que d'hier, pour ainsi dire, que l'Astronomie a fait des pas de géant. Plutôt, notre Poésie n'auroit immortalisé que des erreurs).

Planche XXXIV.

Ce Tableau curieux trouvé dans les excavations de Civita, représente deux vases ronds & cylindriques avec leurs couvercles. L'un est découvert; l'autre est fermé, & sur ce dernier est appuyé une plume à écrire. D'un côté est un papier à moitié deroulé, sur lequel sont écrits quelques caractères, quelques lettres qui paroissent appartenir à l'Alphabet romain. De l'autre part, est un livre oblong & ouvert: il contient aussi plusieurs caractères, mais on ne peut les reconnoître. On observera aussi un instrument qui a la forme presque triangulaire: on a cru que c'étoit un livre ployé en triangle. Mais c'est plutôt une boëte, où sont renfermés le plomb, le canif, & autres instrumens propres à écrire.

On sçait que les Anciens avoient deux manières d'écrire. Ils se servoient de tablettes de bois couvertes de cire, ou de bronze, ou d'autres matières sur lesquelles ils imprimoient de force leurs caractères. Et tel est le livre oblong & quarré ouvert de notre Peinture. Ou bien ils traçoient leurs lettres avec une certaine liqueur sur des peaux, du papier ou du carton, comme nous faisons à présent, & tel est le rouleau que nous avons ici sous les yeux. Les deux vases cylindriques sont vraisemblablement deux écritoires: il y en avoit aussi à plusieurs angles. On en voit de ces différentes formes avec leur plume dans le Muséum royal.

Pline, XXXV, 6, donne plusieurs manières de faire de l'encre Pollux, X, 57 & suiv., décrit les divers instrumens dont on se servoit pour écrire. Voyez aussi les épigrammes de l'Anthologie grecque, VI, 26.

Les plumes à écrire étoient ordinairement un petit jonc d'Égypte. Pline, XIV, 36; Clément d'Alexandrie, Strom. V, p. 634; Suetone, Claud. 35; Martial, XIV, 19; Ovide, Trist. I, el. I, 7.

En y faisant attention, on lit à la première ligne du papier deroulé le mot: *quisquis*; à l'avant-dernière, *maxima*; le dernier mot est *cura*. Il paroît que les Anciens avoient deux sortes de caractères; le plus antique étoit composé de lettres majuscules qu'ils traçoient avec soin & correctement, & dont ils se servoient sur les monumens publics. L'autre plus petit étoit moins régulier, & s'écrivoit couramment.

PLANCHE XXXV.

ΚΑΛΛΙΟΠΗ. ΠΟΙΗΜΑ. *Calliope. Le Poëme.* Telle est l'inscription qu'on lit aux pieds de cette Muse; la première parmi ses compagnes, au rapport du bon Hésiode. Theog. 79, 80, comme appartenant à la Poésie héroïque. Elle est ici représentée sous un vêtement de couleur verte. La draperie de dessus est blanche. On peut dire que c'est du lierre qui forme sa couronne. Ses pendans d'oreille sont deux grosses perles. Elle tient entre ses mains un volume ou rouleau.

Calliope veut dire belle voix. Diodore, liv. IV, prétend que la belle voix de Calliope, la plus sçavante d'entre les Muses, lui a fait donner ce nom pour nous apprendre que l'éloquence charme l'esprit, & entraîne l'approbation des Auditeurs. V. Macrobe, in Somn. Scip., II, 3.

En grec, ces deux mots, Ποίησις, *Poésie*, & Ποίημα, *Poëme*, différoient autant entre eux que le Tout de la Partie. *Poésie* signifioit l'ouvrage entier, toute l'Iliade, par exemple. *Poëme* n'en désignoit qu'un Chant, la description des armes d'Achille. Vossius, art. poët., cap. IV, 5. Cette distinction n'a plus lieu.

(De ce qu'Héſiode avoit dit que Calliope accompagnoit les Rois & converſoit avec eux, le bon Plutarque a conclu que les fonctions de cette Muſe étoient d'apprendre aux Souverains l'art de bien dire & celui de bien gouverner. Depuis long-tems les Poëtes n'exercent plus cette belle charge; & l'Auteur de Télémaque, perſécuté, n'a prouvé que trop qu'on ne les ſouffre dans les Cours qu'autant qu'ils flattent, ou qu'ils amuſent. Ce n'eſt qu'au Théâtre ſeulement qu'ils peuvent encore donner aux Princes des leçons ſalutaires, mais détournés. Il fut un tems où les Rois avoient leur Poëte & leur Fou. ~~Quand auront-ils un Mentor en titre d'office~~)?

Quelques Sçavans ont fait préſider Calliope à la Rhétorique: mais ſelon l'opinion commune, elle eſt la Muſe de la Poéſie héroïque. Le ſçavant Averrani, Diſſert. XVIII & XIX, in Virg., remarque que quand on prononce le mot de *Muſe* ſans y rien ajouter, on doit entendre Calliope. Euſtache prétend que la Déeſſe & la Muſe qu'Homère invoque au commencement de ſon Iliade & de ſon Odiſſée, n'eſt autre choſe que Calliope. Il en faut dire autant de Virgile, au premier Livre de l'Enéide, quoiqu'il ne décline le nom de Calliope qu'au IX, 525. D'autres Érudits ne lui attribuent point toutes ſortes de Poéſie, mais ſeulement les vers héroïques. Et c'eſt en ce ſens qu'Héſiode a dit que Calliope fréquentoit les Rois: parce que les Princes & les Héros ſont les principaux ſujets du Poëme *épique*. Compoſition en vers hexamètres. Horace, art. poët. 73, I, Sat. 10, v. 43. On attribue cette meſure de vers à une femme. Voſſius, Inſt. poët., III, 3. On prétend que l'hexamètre eſt le rithme le plus ancien.

Le lierre étoit conſacré à Calliope & aux Poëtes. Properce, IV, el., VI, v. 3; Pline, XVI, 34; Virgile, ecl. VII, 25; Horace, I, ep. III, v. 25; Ovide, triſt. I, el. VI, faſt. V, 75, Métam. V, 338.

Le rouleau, ou volume que Calliope tient dans ſes mains eſt un attribut caractériſtique de cette Muſe. On pourroit en conjecturer

cette raiſon : que la Poéſie étant la ſœur aînée de la Proſe, le premier livre fut l'ouvrage d'un Poëte. D'ailleurs, un Poëme épique n'ayant pas beſoin, comme une compoſition dramatique, du jeu de pluſieurs Acteurs, & n'exigeant que d'être récité, l'Artiſte aura probablement voulu faire ſentir cette différence, peignant Calliope récitant ou liſant, & ſuivre la coutume des anciens Poëtes épiques qui déclamoient en public leurs vers, ſans être accompagnés d'aucun inſtrument, différens en cela des Poëtes lyriques.

(Peut-être les Modernes auroient-ils dû ſe rappeller davantage cette coutume des Anciens. Quel enthouſiaſme n'inſpireroit point la lecture d'un Chant de la Henriade faite ſur la Scène entre les Repréſentations du Siége de Calais, & de la Partie de Chaſſe de Henri IV. Avant de livrer un Poëme à l'impreſſion, ne devroit-on pas obliger l'Auteur de le ſoumettre au tact ſûr d'un Public éclairé, raſſemblé au Théâtre pour l'entendre. Par ce moyen, la carrière de l'émulation ne ſeroit point ouverte aux ſeuls Écrivains dramatiques. Les Poëtes moraux ou légers, les Orateurs, les Hiſtoriens, témoins du ſuccès de leurs Ouvrages, feroient de plus grands efforts qu'ils n'en font pour capter le ſuffrage inconnu de leurs Lecteurs iſolés. Pourquoi n'eſt-il permis qu'aux ſeuls Membres de nos Lycées modernes de lire dans leurs aſſemblées publiques) ?

PLANCHES XXXVI & XXXVII.

De ces deux Peintures trouvées dans les excavations de Portici, celle du N°. 36 repréſente une Iſis avec une tête de vache, qu'on a priſe pour Io. Montfaucon, tom. II, p. 2, Pl. CV ; & Hérodote II, , 41. De la main droite elle tient un ciſtre d'une forme peu commune ; de l'autre, un baſſin chargé de fruits. A ſes pieds, eſt un inſtrument à deux branches ; plus loin, une oie becquetant une fleur. Cet oiſeau étoit conſacré à Iſis. Aux deux extrémités ſont deux pilaſtres, ſur l'un deſquels eſt un vaſe couvert d'une draperie ; ſur l'autre, il y a auſſi un vaſe avec ſon

couvercle. C'eſt peut-être l'idre qui ſervoit aux cérémonies des myſtères d'Iſis.

On attribuoit à Iſis l'invention de la culture des plantes & des fruits. Diodore, I, 4. On a trouvé ſur des marbres antiques des Iſis avec l'épithète de *fructifera*.

Cet inſtrument à deux branches eſt peut-être celui qui ſervoit à marquer en Egypte la hauteur du nil, lors de ſon inondation, & qu'on appelloit *Nilomètre*. La table Iſiaque & d'autres monumens Egyptiens nous en ont conſervé de ſemblables. V. Clément d'Alexandrie, Strom. V, p. 633.

Le N°. 37 offre un Loup, ou un animal d'une eſpèce qui en approche. Il eſt placé entre deux pilaſtres, à l'un deſquels eſt appuyé un carquois fermé. Au ſecond pilaſtre eſt adoſſé un arc. A terre eſt une pique ou un dard. Le loup étoit conſacré à Apollon, comme le cerf à Diane. Peut-être ce Tableau eſt-il un emblême de Mythra ou du Soleil. C'eſt peut-être un chien ſacré en Égypte.

PLANCHE XXXVIII.

La Peinture du N°. XXXVIII trouvée dans les excavations de Portici, en 1749, eſt recommandable par la pureté du deſſin, la fraîcheur du coloris, & l'intelligence de la perſpective. Des trois principales Figures qu'on y voit, & qui ſont remarquables par l'air de reſſemblance de leur viſage, deux, ſans doute, ſont des Divinités; & les rayons en forme d'auréole qui entourent leur tête, pourroient faire conjecturer que c'eſt Diane & Apollon. La troiſième Figure, couronnée d'olive, ou plutôt de laurier, eſt peut-être Caliſto, ou une Nymphe. Le vieillard avec une couronne de chêne & un bâton recourbé, qui, placé dans une roche, obſerve les trois Perſonnages, ſemble être un Dieu champêtre.

Cette auréole ou lumière que l'on voit très-diſtinctement autour de la tête de deux figures de notre Tableau, a beaucoup occupé les Sçavans. Nous en avons déja parlé dans notre

Tome I. Voyez auſſi Servius, dans ſon Commentaire de l'Enéide, II, 590, 616, III, 585, X, 634. Et le Scholiaſte d'Ariſtophane, in av., v. 1116. Non ſeulement on plaçoit un cercle lumineux à la tête des Divinités; mais encore on environnoit tout leur corps de lumière. D'abord, cette couronne radieuſe étoit ſpécialement conſacrée au ſoleil. Si les autres Divinités ont partagé cette gloire, c'eſt parce qu'au rapport de Macrobe, Saturn. I, cap. 17, elles reconnoiſſoient toutes le Soleil pour origine, & pour la première cauſe de leur culte. Voſſius, de idol., II, cap. 1; Lucain, VII, 458; paneg. de Pline, 52.

(Les Empereurs & preſque tous les Souverains ont affecté de ſe faire repréſenter avec l'Aureole, ſe comparant modeſtement au Soleil. On a toujours été bien venu auprès des Rois de la terre, quand on les a mis en paralelle avec le Roi des Aſtres. Voyez l'Hiſtoire de Louis XIV. Un motif plus pur a déterminé l'Égliſe, quand elle a arrêté que l'Auréole ſeroit l'attribut caractériſtique du Chriſt & même de ſes Saints. C'étoit une conſéquence immédiate de la Transfiguration de ſon fondateur, déſigné d'ailleurs ſous le titre de *Soleil de juſtice*. Long-tems auparavant, le Légiſlateur des Juifs les avoit étonné par un ſemblable phénomène. Voyez l'Ancien & le Nouveau Teſtament. Matthieu XIII. 43. XVII. 2).

Sur tous les marbres & médailles antiques repréſentant le Soleil & la Lune, ou Apol'on & Diane, on remarque une couronne de lumière. On a vu un bas-relief, ou la tête du Soleil étoit ornée de douze rayons. Voyez Virgile, Æn. XII. 162. Marcius Capella, lib. II. Nonnius, Dionys. XXXVIII. V. 303, ne donne que ſept rayons à la tête de Phébus, peut-être par alluſion aux ſept planettes; & l'on pourroit ajouter, que c'étoit un emblême des ſept couleurs primitives du priſme, ſi cette belle théorie avoit été connue avant Newton. On a quelquefois auſſi repréſenté le Dieu Mars, la tête ceinte de rayons.

(Nous nous abſtiendrons d'entrer dans le détail de toutes les conjectures que l'inſpection de cette belle peinture antique a fait

naître, on a cru y voir le jugement de Pâris ; l'aventure de Tireſias ; la triſte métamorphoſe d'Actéon ; & enfin l'hiſtoire des Gorgones, qui, dit-on, étoient d'une beauté qui pétrifioit d'admiration. Il eſt une conjecture un peu moins hazardée. On ſoupçonne que le ſujet de ce Tableau pourroit bien être l'hiſtoire malheureuſe des amours de Jupiter & de Caliſto fille de Licaon, Roi d'Arcadie. L'auguſte époux de Junon, épris d'une Nymphe de Diane, y trouva aſſez de réſiſtance pour avoir beſoin de recourir à un déguiſement. Il prend la figure de Diane elle-même & réuſſit ſi bien auprès de Caliſto, que la chaſte Maitreſſe d'Endymion chaſſa du nombre de ſes Nymphes une vierge devenue ou prête à devenir mère. Cependant Diane exigea quelques détails. Caliſto lui répondit ingénuement que ſi elle avoit commis quelque crime, Diane elle-même en étoit la complice. La prude Déeſſe indignée pouſſa plus loin ſa vengeance & changea la Nymphe en Ourſe. Jupiter ne voulut point en avoir le démenti & plaça dans le Ciel parmi les Conſtellations celle à qui il avoit fait outrage ſur la terre ; foible dédommagement d'une ſi étrange métamorphoſe. Telle eſt l'origine de la grande Ourſe. On reconnoît ici le génie profond des anciens. Il étoit très-adroit de mettre ainſi la virginité ſous la ſauve-garde de l'amour-propre. En effet quelle Nymphe eut été aſſez intrépide pour ne point balancer entre les faveurs du maître des Dieux & la crainte de devenir une grande Ourſe, expoſée aux regards malins de tous les Nautonniers? Cette fable ingénieuſe de l'ancienne mithologie devoit être un frein puiſſant que nous avons plus d'une occaſion de regretter.

Mais revenons à notre peinture. Comment ſe fait-il, ſi l'Artiſte a eu cette métamorphoſe en vue, qu'il n'ait pas craint de peindre enſemble la vraie & la fauſſe Diane ; Jupiter n'étoit point aſſez neuf dans les intrigues d'amour pour n'avoir pas ſaiſi le moment où Caliſto étoit loin de ſa maitreſſe ſévère, afin de lui en impoſer par une ruſe indigne d'un galant homme. A moins qu'on ne diſe que Diane qui étoit un dragon de vertu, ſoupçonnant quelque piége, n'ait voulu ſurprendre les deux amans. Mais le viſage des

trois figures eſt trop tranquile, trop froid pour nous peindre une ſituation qui dut être très-vive entre les deux divinités, & très-embaraſſante pour la trop crédule victime de la fourberie de maître Jupin. Et puis quel rôle joue ici le vieux Paſteur, témoin diſcret de cette ſcène ſcandaleuſe ; ſeroit ce le père de Caliſto, il ne ſeroit pas décent de le conjecturer. Voyez Hyginus, Aſtron. Poët. II, 1. Fab. 167. Boote, Aratus, in Herice, Apollodore, lib. III, cap. 8. ff. 2, Ovide metam, II. V. 422).

La feuille d'olivier étoit un attribut caractériſtique de Minerve. Apollodore, III, 13. Euripide, tom. V, 1433, trad. V, 800. Meurſius, Cetrop, cap. 19. Un rameau d'olivier étoit le ſymbole de la paix: pour l'obtenir, les vaincus ſupplians en faiſoient uſage. Les vainqueurs s'en couronnoient auſſi dans leur triomphe. Bullengerus de Triump, cap. 13. L'olivier avoit encore une autre deſtination bien plus délicate & bien plus précieuſe. Les vierges en portoient toujours une branche, comme un emblême de la chaſteté. Stace, Thébaïde, II, 737: de nos jours on n'accorde plus à cet arbre ſacré de ſi merveilleuſes propriétés. C'étoit ſans doute à l'adoption qu'en avoit faite la chaſte Diane qu'il devoit cet honneur, qu'il partage avec le laurier. Cet autre arbriſſeau en a obligation à Daphné, dont il conſerva la pureté virginale des atteintes d'Apollon. Les anciens accordoient au laurier une certaine vertu contraire aux doux plaiſirs de Vénus. C'eſt pour cela qu'ils en couronnoient leurs Nymphes encore intactes; & par conſéquent Diane & ſes compagnes, comme nous le voyons dans notre Tableau. Tibule, III & IV, 23. Paſcalius, de Coron. VI, 28, VIII, 14. Spanheim, Hymn, Indian, 187, p. 256, 264. Une couronne de feuilles de pin étoit auſſi chez les anciens conſacrée ſpécialement aux Vierges.

Le chêne étoit proprement l'arbre de Jupiter & de ſa mère Rhea. Ovide, Metam, VII, 623, XI, 158. Apollonius Argon, I, 1124, III, 1214. La déeſſe Hecate ſe couronnoit auſſi de feuilles de chêne. En général, c'étoit l'attribut de tous les Dieux des forêts & des montagnes. Le pin & le chêne étoient conſacrés

au Dieu Pan. Les Paſteurs de l'heureuſe Arcadie paſſoient pour être les deſcendans d'un chêne, & on les appelloient mangeurs de glands. Lycophron, V, 480. Plutarque, in Coriol.

Quelques Sçavans, autoriſés par l'incertitude & l'obſcurité de l'origine des Graces, conjecturent que ce ſont elles qu'on a voulu repréſenter dans ce Tableau. Les uns font les Graces filles de Jupiter & de Junon; les autres, avec plus de vraiſemblance, les font naître de Bacchus & de Cypris. Quelques-uns ont cru que les Graces & les Heures étoient les mêmes; & cette allégorie, de quelque côté qu'on la préſente, offre un ſens ingénieux & délicat. On n'eſt point d'accord non plus ſur le nombre des Graces; & en effet qui oſeroit le fixer? L'objet qui plaît a des Graces ſans nombre. On a d'abord repréſentées les Graces vêtues, & telles étoient celles travaillées par le ciſeau du Philoſophe Socrate, & qu'on avoit placées à l'entrée de la citadelle d'Athènes. On aime à voir Socrate commencer ſa miſſion de morale par le groupe des trois Graces. La raiſon ſeroit plus aimée, ſi on commençoit par la rendre plus aimable. Dans la ſuite, elles furent peintes nues. On ne dit point le nom du premier Artiſte qui introduiſit cette innovation, & on n'eſt pas beaucoup empreſſé de le ſçavoir. Deux des Graces dans l'origine s'appelloient *Clita, belle,* & *Phaenna, éclatante.* Cette circonſtance peut nous aider à expliquer l'Auréole qui décore la tête de deux des figures de notre Tableau. Quelquefois auſſi on nommoit improprement l'une des Graces, *Carpo, Déeſſe des fruits*; & c'eſt peut-être celle de notre peinture qui eſt couronnée d'olive. N'oublions pas d'apprendre le nom de celui qui offrit le premier ſacrifice aux Graces; il étoit de la Béotie & s'appelloit Etéocle. Le premier Poëte qui les chanta fut Pamphus. Les Athéniens reconnoiſſoient trois Graces. Les Lacédémoniens n'en adoptoient que deux, & c'étoit encore beaucoup pour ce Peuple.

Beaucoup d'Auteurs ont parlé des Graces. Nous renvoyons à Diodore, V. 72. Heſiode, Theog, V. 907. Apollodore, I, 3, ſſ. 1. Senèque, de Beneficiis, I, 3. Fornutus, cap. 15.

Stace, Thébaïde, II, 286. Nonnius, Dionyſ. lib, ult. ſſſ. Servius, Æn. I, 724. Homère, XII, 161. Iliad, XIV. Cicéron, de naturâ deorum, III, 44. Pindare, O. O, 14, V. 19. Higynus, Fab. 183. Strabon, IX, N°. 6, p. 635. Voſſius, de Theol. Gent. VIII, 13. Orphée, Argon, V. 809, V. 1213 Hymn. 42, V. 4, &c. & ſur-tout Pauſanias, IX, 35.

Il a paru, il y a quelques années, un recueil intitulé *les Graces*. Mais il s'en faut bien qu'il ſoit complet.

Enfin, pour dernière conjecture, on a penſé que les trois belles figures de cette Planche étoient le Soleil, la Lune & l'Aurore, tous enfans d'Iperion, repréſenté par le Vieillard du fond du Tableau. A moins qu'on aime mieux y voir Pan, le Dieu de la Nature dont toutes ces figures ſeroient un emblême.

PLANCHE XXXIX.

Dans ce Tableau d'ornemens, on voit deux Cariatides, ou Sirènes, & d'une forme aſſez biſarre. Ovide, Métam. V, v. 554. Les deux Maſques ou Gorgones placées deſſous, ſont peints avec goût. Au milieu ſont un cigne & deux canards dans l'eau. Encore au-deſſous, on voit deux paons deſſinés avec beaucoup de grâces.

PLANCHE XL.

Ce N°. trouvé dans les excavations de Portici, offre une neſle & une pêche.

Pline, XV, 20, parle des diverſes eſpèces de neſles. Il y obſerve, que du tems de Caton le Cenſeur, on voyoit en Italie des nefliers. Palladius, IV, 10, ſſ., 19 à 22, nous apprend que l'on conſervoit les neſles avec de la moutarde & du miel.

Pline, XV, 12, parle auſſi des peches. V. Martial, XIII, ep. 46.

PLANCHE XLI.

Rien de plus obſcur & de plus incertain que le ſujet de ce Tableau peint avec beaucoup d'agrément, & trouvé dans les fouilles de Portici, en 1744. Il paroît que le principal perſonnage eſt la Femme aſſiſe, nue à moitié, & couverte depuis la ceinture juſqu'en bas d'une draperie blanche: un autre pan de couleur violette, enveloppe le coude de ſon bras droit, & tombe preſque ſur ſa main occupée à rattacher ſes cheveux qu'elle tient étroitement. Cette Figure a le bras gauche appuyé ſur un vaſe qui eſt de la couleur d'un métal: elle a des pendans à ſes oreilles, des cercles d'or au poignet, & des ſandales à ſes pieds. Des deux autres Figures, celle qui eſt aſſiſe à le vêtement violet, & eſt enveloppée d'un manteau bleu. Sa main gauche porte le doigt index à ſa bouche. Sa tête eſt couverte d'une draperie, ou eſpèce de turban blanc: elle a auſſi des chauſſures aux pieds. La troiſième Figure qui tient le milieu de cette belle compoſition, eſt debout, le coude appuyé ſur l'angle de la baſe d'une colonne. Son vêtement eſt bleu, ainſi que la manche qui couvre tout le bras gauche. Le droit eſt à moitié nud. Son manteau eſt d'un rouge foncé. Sa tête eſt ceinte d'un voile jaune, & ornée ſur le devant d'un nœud, ou roſette. Elle a auſſi des pendans d'oreilles. Le fond du tableau eſt un bois touffu. La première Figure dont tout le ſein eſt découvert, pourroit bien être Vénus: les deux autres ſeroient Junon & Pallas, réunies ſous cet agréable portique pour converſer enſemble.

Apollonius de Rhodes, Argon. III, v. 7 à 112, raconte au ſujet de ces trois Déeſſes une anecdote qui rend aſſez bien raiſon de la ſcène de notre Tableau. Junon & Pallas protégeoient Jaſon, jeune Héros, qui avoit, à la tête de pluſieurs Grecs intrépides, conçu le deſſein d'enlever la toiſon d'or de la Colchide. L'entrepriſe n'étoit pas facile. Il falloit mettre dans ſes intérêts Medée. L'amour ſeul pouvoit s'ouvrir le cœur de cette enchantereſſe.

La fière Junon & la prude Pallas voulurent bien négocier cette intrigue auprès de Vénus: elles ſe déterminèrent à lui faire une viſite pour la prier d'intercéder auprès de ſon fils, afin qu'il rende Medée amoureuſe de Jaſon. Elles allèrent en effet trouver la mère de l'Amour. Couchée voluptueuſement ſur le portique de ſes jardins délicieux, elle étoit dans ce moment occupée à démêler ſa belle chevelure avec un peigne d'or, & à en faire une treſſe élégante. Pour faire honneur à ſes Hôtes, Vénus eſt aſſiſe ſur le ſiége le plus bas: Pallas en a un plus élevé avec un marche-pied. Son regard eſt penſif & ſévère; on voit qu'elle ne ſe prête qu'avec répugnance à une démarche auſſi éloignée de ſon caractère; elle laiſſe parler Junon qui eſt debout, & qui a bien l'air d'une Matrone ambitieuſe & altière, à qui rien ne coûte, pourvu qu'elle vienne à bout de ce dont elle ſe mêle. Sur le viſage de Vénus, on voit régner un air de contentement, & une affectation de dignité. Elle jouit de voir ſes deux graves Rivales implorer ſon appui, & lui avouer tacitement leur impuiſſance. Elle goûte une partie du plaiſir que lui donna la préſence du berger Pâris, & le don de la pomme d'or.

(On ſçait l'iſſue tragique de cette négociation. Les Anciens connoiſſoient parfaitement le cœur humain; & ils nous en ont laiſſé une nouvelle preuve dans ce trait de leur Mythologie. Ils ont voulu ſans doute inſinuer que la ſageſſe du plan & la fierté du courage n'étoient pas toujours les deux moyens les plus expéditifs pour mettre à fin une entrepriſe; que les paſſions, & ſur-tout celle qui les renferme toutes, pourroient être employées avec ſuccès; mais en même tems ils ne ſe ſont point diſſimulés que ſi cette voie étoit la plus courte, elle étoit auſſi la plus dangereuſe, & menoit aux plus triſtes excès. Ce n'eſt point la nature telle qu'elle devroit être, mais telle qu'elle eſt, qu'ils nous ont offert dans le perſonnage de Jaſon qui trouve inſuffiſant l'appui & les conſeils de Minerve, & lui aſſocie les enchantemens de Medée).

Le vaſe ſur lequel l'une des trois Figures de notre Tableau a le

bras posé, confirme encore notre conjecture, & est censé contenir les parfums que Vénus prodiguoit à sa toilette. Athenée, XV, p. 687 à 692, differte longuement sur les différens parfums dont on faisoit un grand usage dans l'Antiquité. Les uns étoient destinés pour s'en laver le corps, les autres pour l'oindre de toutes parts. Sophocle désigne Vénus avec cette épithète grecque: *toute couverte de parfums.* Dans l'Anthologie grecque, I, ep. 70, on donne pour attribut caractéristique de Vénus un vase de parfums. Homère, Odyssée, Σ, 191 & suiv., dit que Vénus se servoit d'un parfum qui lui étoit particulier.

(De toutes les recherches de la toilette & du luxe, l'usage des eaux parfumées, est le plus légitime. Les Beautés Grecques & Romaines, beaucoup plus sobres que nos Modernes sur la quantité d'ajustemens & sur leurs variétés dirigées par le caprice plutôt que par le goût, ne gardoient point de bornes dans les détails qu'exige la propreté. Ils multiplioient les bains si nécessaires pour entretenir la fraîcheur de la carnation, & pour développer les belles formes de la nature, en rendant les mouvemens du corps plus souples. Dans les premiers siècles de l'Église, la sévérité de la Morale chrétienne proscrivit ces soins délicats qui tenoient de si près à la molesse & à la volupté. Sainte Paule, Dame Romaine, Veuve & la Fille spirituelle de S. Jérome, (qu'on disoit de la famille des Gracques & des Paul Emile) Ste Paule prit à la lettre ce point de discipline des SS. Pères. Parmi les réglemens qu'elle donna à ses Religieuses rassemblées à Béthléem, il en est un par lequel elle leur défend en toute lettre *la propreté du corps. C'étoit*, disoit cette même Bienheureuse, *un emblême de la saleté de l'ame.* L'emblême contraire se présentoit plus naturellement. Mais les maisons religieuses se sont beaucoup relâchées sur ce point. Et il n'est point jusqu'aux Franciscains qui ne mettent quelques recherches dans leur costume, qui en avoit besoin).

Spanheim, V 13, H., in lav. pall., remarque que les vases unguentaires étoient ordinairement d'albâtre, & d'autres pierres

précieuſes. Il y en avoit auſſi d'or, d'argent, & quelquefois même de plomb. Ces ſortes de vaſes ſervoient non-ſeulement à la toilette, mais encore dans le bain; ce qui feroit préſumer que notre Vénus en ſort. Maffei cite une ſtatue de Vénus qui fait aujourd'hui l'ornement des jardins du Vatican, laquelle, dans l'attitude de s'eſſuyer le corps, porte un vaſe ſemblable à celui de notre Peinture. V. Mercurialis, art. gymnaſt., I, 10.

Pallas, & toutes les Matrones de mœurs ſévères, ſe couvroient la tête avec une draperie de lin. Callim., Hymn., in lav. pall.; & Athenée, X, p. 410. Montfaucon remarque, tom. I, lib. II, cap. V, v. 2, Pl. XXI, que les têtes de Junon étoient couvertes d'un voile avec quelques ornemens qui ſe terminoient en pointe. V. Callim., H, in Pallad., v. 21; Clément d'Alexandrie, Paed. 11.

On obſervera combien l'Artiſte, Auteur du Tableau dont l'explication nous occupe en ce moment, a été fidèle aux convenances du coſtume: il a donné à Vénus pour attributs des bracelets d'or, des pendans d'oreilles, & un vaſe de parfums; Junon n'a que des pendans, & une roſette ſur la tête. Pallas, n'a ni perles, ni or; ſa tête eſt tout ſimplement couverte d'une ſeule draperie blanche, arrangée ſans art, & dénuée d'ornemens.

PLANCHE XLII.

Un Aigle qui paroît animé, & qui regarde un vaſe ſphérique couvert de deux guirlandes de feuilles. On les croit de chêne, parce que cet arbre eſt conſacré à Jupiter, ainſi que l'Aigle. Et comme le Roi des airs paroît fixer le vaſe rond, on croit que ce petit Sujet eſt l'emblême de Jupiter fulminant. Boiſſard rapporte un marbre ſur lequel ſont écrits ces trois mots: *Jovi ſanctο Brontonti*; & où l'on voit un Jupiter tenant entre les mains un vaſe rond qui a deux anſes traverſées par une lyre ſans cordes; ce qui a fait conjecturer au ſçavant Montfaucon, tom. I, lib. II, cap. 3, que de tels vaſes ſont alluſion au bruit du tonnerre

qu'ils imitent, quand on les frappe. Cette explication rend raiſon de notre petit Tableau. Vitruve, V. 5, nous apprend qu'on plaçoit au Théâtre, derrière la ſcène, des vaſes de cuivre & d'une forme ronde pour imiter le tonnerre. V. Pollux, IV, 127 & 130. Le Scholiaſte d'Ariſtophane, in Nub.

Giraldi, *de Diis ſynt.*, VIII, p. 289, remarque qu'on donnoit auſſi à Bacchus l'épithète de Βρόντιος, *tonans*, *tonant*.

PLANCHE XLIII.

Il eſt évident que le ſujet de cette Peinture, trouvé dans les excavations de Portici, l'an 1747, eſt la lutte du Dieu Pan & de l'Amour. Ce ſujet qu'on rencontre ſur quelques monumens antiques; V. Spon, miſc. er. a. ſect. II, art. 8, p. 38, eſt une fable myſtérieuſe diverſément expliquée par les Mythologues, qui ne conviennent pas à laquelle des deux Divinités la victoire reſta. Le petit Amour n'a pour attributs que ſes ailes. Le Dieu Pan eſt repréſenté jeune, avec les cornes, les oreilles, les cuiſſes, les jambes & les pieds d'un bouc. Le vieillard barbu & chauve, dont le ventre d'un volume conſidérable eſt recouvert par le milieu avec une draperie blanche, c'eſt ſans doute Silène; de la main gauche il tient une branche de palmier; il porte la droite ſur les cornes du petit Satyre qu'il fixe avec beaucoup de complaiſance. De l'autre côté des Combattans, ſont deux Figures aſſiſes ſur une roche. L'une eſt Bacchus couronné de pampres & de raiſins: il a une draperie rouge & des cothurnes jaunes: il poſe ſon pied droit ſur une pierre quarrée. L'autre Figure eſt une jeune femme, vêtue de blanc; ſa coëffure eſt grecque, & le bandeau de ſa chevelure blonde eſt de couleur d'or: elle a les pieds nuds. D'une main elle touche le ruban incarnat qui orne le long tyrſe de Bacchus. De ſa droite, elle ſemble indiquer la ſcène qui ſe paſſe ſous ſes yeux. Sur l'eſpèce d'édifice qu'on apperçoit à quelque diſtance derrière ces Perſonnages, on obſerve un vaſe de couleur de cuivre, & un flambeau, ou quelqu autre objet

objet pareil posé obliquement ; on apperçoit aussi quelques arbres & quelques plantes.

Servius, Virg. Ecl. 11., 31, rapporte que les Poëtes ont imaginé une lutte entre l'Amour & le Dieu Pan, dans laquelle ce dernier succomba, parce que *omnia vincit amor.* Dans Bocace, Geneal. Deor. I, 4. Theodontius rapporte autrement cette anecdote mythologique ; il dit que le Dieu Pan ayant provoqué l'Amour par ses paroles piquantes, fut vaincu & condamné par l'ordre du vainqueur à aimer Syrinx, Nymphe de l'heureuse Arcadie. Un autre Écrivain, Albricus de D. 1, c. 9, prétend au contraire que l'Amour eut le dessous, & même qu'on le peignit couché à terre aux pieds de son ennemi plus heureux. Sur un ancien bas-relief de bronze on voyoit l'Amour en action de percer le cœur du Dieu Pan renversé, sa flutte & sa couronne d'olivier à ses côtés, & dans les airs une étoile rayonnante. Philostrate, I, Imag. VI, décrit la lutte de deux Amours, dont l'un est prêt à étouffer l'autre, & en fait une allusion à l'amour impur & déshonnête, qui trop souvent triomphe de l'amour divin. Voyez Platon, Sympos. Les Anciens mettoient aussi de la metaphysique dans leurs affections : ils avoient l'imagination trop exaltée pour ne point sentir combien elle influoit sur les passions & sur les plaisirs. Sophocle, Antig. V, 792 ; Anacréon ; Clement d'Alexandrie, Stromat. VI, pag. 623 ; Euripide, Phœd. Athenée XIII, p. 561, 562 & 563. Lucien, dans son Traité, comment il faut écrire l'Histoire ; Orphée, Hymn. in Amor. Oppien Halieut. IV, 31 & suiv. ; l'Anthologie, lib. IV, cap. 12, ep. 56, &c., tous ces différens Auteurs confirment par des passages analogues au sujet de notre Tableau, l'empire de l'Amour sur les Dieux & les Hommes, & sur toute la Nature.

L'Amour, dans notre Peinture, n'a pour toutes distinctions que des ailes : ce qui est conforme au récit que nous fait Pausanias, liv. VII, 26 : « J'ai vu à Égire une petite Chapelle où » il y a une Fortune qui tient une corne d'abondance à la main,

» & auprès eſt l'Amour avec des aîles ; apparemment (ajoute » ce Voyageur Hiſtorien) pour donner à entendre qu'en » amour la fortune fait plus que la beauté ». En cela, nous n'avons point dégénerés des Anciens. On ſçait que les aîles ont été données à l'Amour pour marquer ſon inconſtance. Servius, Æn. I, 667 ; Properce, II, El. 9. Cependant, n'y a-t-il pas une ſorte de contre-ſens à repréſenter aîlé un Dieu qui préſide à la paſſion la plus profonde, la plus obſtinée, la plus perſéverante de toutes ? Chaque objet, dans la nature, a pluſieurs faces ; & l'Amour, plus qu'aucun autre, donnera toujours lieu aux emblêmes les plus contradictoires en apparence, mais qui n'en ſeront pas moins juſtes pour le fonds.

Mais l'Amour n'eſt point le ſeul des Dieux qui ait des aîles ; beaucoup d'autres en portent. Un ancien Auteur Grec raconte que les Dieux chaſſèrent du Ciel l'Amour, après lui avoir coupé les aîles, qu'ils donnèrent à la Victoire. Cette allégorie eſt très-exacte. En effet, rien de plus rapide que les conquêtes d'un Héros porté ſur les aîles de l'Amour. Ariſtophane, in Av. 694, & ſeq., raconte auſſi à ce ſujet une fable ingénieuſe ſur l'origine du monde : La Nuit, dit-il, pondit un œuf d'où ſortit l'Amour avec des aîles d'or ; de concert avec le cahos, l'Amour engendra les Dieux, les hommes & tout l'univers. L'univers moral juſtifie trop ſouvent cette origine : *Enfans de la nuit & du cahos*, ſeroit l'épithète qui caractériſeroit le mieux les hommes. Platon, Conv. Ciceron III, de Nat. Deor. ; le Scholiaſte d'Apollonius, III, 26.

Plutarque, Symp. II, queſt. IV, p. 638, penſe que la lutte eſt le plus ancien des jeux. Pauſanias, VIII, 2, confirme ſon opinion : « On place, dit-il, l'inſtitution des jeux olympiques en » des tems ſi éloignés, qu'à peine y avoit-il alors des hommes » ſur la terre. Si l'on en croit quelques-uns, Saturne & Jupiter » luttèrent l'un contre l'autre à Olympie ». Les Anciens aimoient beaucoup cet exercice. Voyez Mercurialis A. 9, 11, 8, & v. 5. Dans l'iſle de Scio, au rapport d'Athenée, p. 566, les

jeunes garçons luttoient avec les jeunes filles. On ſçait qu'à Sparte les Lacédémoniennes s'exerçoient à la gymnaſtique, & ſans voile luttoient contre les hommes. Properce, III, Éleg. 12; Plutarque, in Lycurgo; Nonnus, Dionyſ. XXXVII, 556. (Ces jeux ne ſont plus dans nos mœurs; & la plus aguerrie de nos courtiſannes rougiroit peut-être au récit de ces exercices auxquelles ſe livroient avec toute leur innocence les chaſtes vierges de Lacédémone.)

On attribue à Mercure l'invention de la lutte à laquelle il préſidoit. Athenée XIII, p. 561. pour prouver que l'Amour, chez les Anciens, étoit regardé comme le Dieu des penchans honnêtes, de l'amitié pure, & de l'union entre les citoyens, rapporte que dans les Gymnaſes, lieux deſtinés à la lutte, on avoit placé les ſtatues de Mercure & d'Hercule, à côté de celle de l'Amour. Les Samiens lui avoient même dédié leur Gymnaſe. V. auſſi Pauſanias, lib. VI, cap. 23.

(Pan étoit le Dieu de la Nature & de la Luxure. Ce double rapport n'en faiſoit peut-être qu'un aux yeux des Anciens. En perſonnifiant, en déifiant la Nature, ils avoient trouvé le moyen de concourir à ſa fécondité qui eſt de ſon eſſence, & de ſanctifier, pour ainſi dire, l'acte de la génération, bien loin d'en rougir. Familiariſée avec ces objets qui n'ont rien que de naturel, leur imagination, quoique vive, ne ſe ſouilloit point des idées obſcènes qu'on attache aujourd'hui à tout ce qui regarde la reproduction. Les plaiſirs phyſiques de l'amour ne leur paroiſſoient pas moins honnêtes que ceux de la table, & que toutes les jouiſſances des autres ſens. Ils aimoient à en multiplier les ſymboles: les Matrones les plus graves, les Prêtreſſes les plus ſages en portoient les images ſur leur ſein; les murailles ſacrées des Temples étoient couvertes de figures emblématiques des myſtères de Vénus. Les Anciens proportionnoient leur reconnoiſſance au bienfait; & ils penſoient que la Religion ſeule pouvoient les acquitter envers la Nature.)

Si l'on deſire quelques détails hiſtoriques ſur le Dieu Pan ; qu'on liſe Servius, Ecl. III, 31, Æn. VI, 776. Hyginus, Fab. 224; le Scholiaſte de Theocrite, Idyl. I, v. 3 & 2, 123; Herodote II, 46, 145 & 146; Lucien, Dialogue de Pan & de Mercure; Homere, Hymne à Pan.

La figure du Silène de notre Tableau eſt conforme à la Deſcription que nous en a laiſſé Lucien, *in concilio Deorum.* Pauſanias, I, 23, remarque que les Athéniens donnoient le nom de Silène aux Satyres les plus avancés en âge. Voyez auſſi le Chap. XXV de ſon Livre III. Servius, ecl. VI, 13, dit qu'on croyoit Silène, fils de Pan & d'une Nymphe.

Les Vainqueurs à la lutte ſe couronnoient de feuilles de palmier, ou bien en portoient une branche à la main. Mais nous croyons plutôt que c'eſt une eſpèce de férule que tient entre ſes mains Silène, en qualité de Maître des chœurs bacchiques.

Silène a la main poſée ſur la tête du petit Faune, peut-être pour empêcher qu'il ne bleſſe l'Amour avec ſes cornes, ou pour le ſoutenir, dans le cas où il ſeroit prêt à tomber.

La figure de la femme qui eſt placée derriére Bacchus, dans le fond de notre Tableau, eſt peut-être ſa nourrice, ou bien encore Ariane. Ce pourroit être auſſi Vénus. Apulée, Mét. II, p. 167. D'autres veulent que ce ſoit la Déeſſe *Libera*, qu'on croit être la même que la mere de l'Amour. S. Auguſtin, *de Civ. Dei*, VI, 9; Lactance Firmianus, I, 10; Ovide, Faſt. III, 512. On pourroit auſſi conjecturer que c'eſt Semelé, ou mieux encore Proſerpine, mère de Bacchus. Ciceron, *de Naturâ Deorum*, III; Minutius Felix, in Octav., p. 200. V. auſſi Gronovius. Enfin quelques Sçavans y reconnoiſſent Cerès, que les Anciens donnoient toujours pour compagne à Bacchus.

Sine Cerere & Baccho friget Venus.
L'Amour à jeun n'eſt plus un Dieu.

Le Vaſe qu'on remarque dans cette belle compoſition eſt un des attributs du Père des Buveurs.

Dans une Gravure antique que nous a conſervé Roſſi, Mem. Breſc., p. 152, on voit un flambeau ou candélabre ſemblable à celui qui eſt poſé en travers à côté du vaſe. Athenée, XV, cap. 18.

PLANCHE XLIV.

Cette Peinture trouvée dans les excavations de Portici en 1755, eſt d'un excellent coloris, d'un bon ton, de la plus agréable compoſition, & ne peut qu'être l'ouvrage d'un pinceau exercé: malheureuſement elle eſt en très-mauvais état; & les belles parties que le tems a reſpectées, font regretter davantage celles qu'il a enlevées à l'admiration de la poſtérité. L'expreſſion répond parfaitement au Sujet, dont la ſimplicité facilitera l'explication.

Ce Tableau repréſente une jeune Femme, au moment qu'elle fait une offrande à la ſtatue d'un Dieu, qui vraiſemblablement eſt Bacchus. La chevelure blonde de cette jeune fille eſt nouée avec beaucoup de ſoin derrière & au bas de ſa tête. Son manteau qui tombe à ſa ceinture, eſt blanc, ainſi que le reſte de ſon vêtement aſſujetti & ſerré ſous ſon ſein avec une bande, ou écharpe. Le bas de ſes manches & de ſa robe eſt orné de franges violettes. Ses chauſſures ſont rouges. Elle tient de la main gauche un plat de forme ovale; & de la droite, elle poſe ſur un petit autel quelque choſe de couleur jaune & rouge, que le mauvais état du Tableau ne permet pas de bien diſtinguer. L'autel paroît imiter le marbre blanc. Sur un haut pied-d'eſtal peint en marbre rouge, s'élève le ſimulacre du Dieu, de couleur de bronze. Sa tête eſt couronnée de lierre & de feuilles de vigne, & ſur ſon col tombent les bouts d'un bandeau. Son viſage eſt jeune, & il ſourit. Tout ſon coſtume & ſon port annoncent une figure de femme. A ſa main droite eſt un vaſe renverſé. Sa gauche tient un tyrſe. Derrière la ſtatue eſt un marbre rouge; & à ſes deux côtés, on remarque comme deux cercles d'ombre, ſur le mur

du bâtiment du fond, dont le toît briſé eſt de terre cuite. Au bout du fronton, ſont trois ornemens qu'on appelle *Acroteres* *. La goutière a une ſaillie conſidérable. Derrière cette eſpèce d'édifice, ſont deux arbres; l'inſpection du feuillage les feroit prendre pour deux palmiers.

Les filles nubiles qui conſacroient leur virginité à Vénus, avoient la tête ſans voile, les cheveux raſſemblés en un ſeul nœud, & portoient une ceinture, ou écharpe. Celles qui ſe conſacroient à Diane, laiſſoient leur chevelure flotter ſans ordre.

V. Pauſanias, X, 25; Ovide, Métam., VIII, 320; Bentlei, v. 23; od. XI, lib. II d'Horace; Catulle, ep. 68; Callimaque, épigr. 40, p. 213, de l'Édition de Grævius; Anthol., VI, cap. 8, ép. II; Théocrite, id. XVII, 60.

Ælien, var. Hiſt., VII, 11, remarque qu'autrefois les femmes faiſoient uſage des mêmes chauſſures que les hommes. V. Tertulien, *de pallio*, cap. 4; Turnèbe, ode XIX, 24. Nos Beautés modernes auront de la peine à ajouter foi à la remarque d'Ælien.

On appelloit les plats qui ſervoient à porter les offrandes de Bacchus & de Cerès, *ſatura*. Quelques Étimologiſtes ont voulu faire dériver de ce mot celui de *Satyra*, *Satyre*, genre de Poëſie inventé, dit-on, au milieu des licences de la vendange. V. l'étimologie de Voſſius.

On offroit ordinairement aux Dieux, de la farine, du miel & de l'huile que l'on verſoit ſur leurs autels. V. Servius, Æn. VII, 109, ecl. VII, 31. On leur offroit auſſi des fruits & des fleurs, & particulièrement à Bacchus. Notre Tableau nous en fournit un exemple.

---

* *Acroteres*, *acroteria*, *orum*, petits pied-d'eſtaux aux extrêmités, & au milieu d'un fronton ou au-deſſus d'autres parties élevées d'un édifice; ils ſervent de baſes aux figures, vaſes & autres amortiſſemens.

Le mot latin *acroteria*, eſt derivé du mot grec *akroterion*, extrêmités de toutes ſortes de corps. Voyez Perrault & Daviler.

(Cette ſimplicité dans le culte des premiers hommes dégénéra bientôt en vain appareil, & en ſpectacles cruels. Qu'elle ſoit à jamais flétrie la mémoire de celui qui pour ſes idoles eut le premier le courage d'enfoncer le couteau ſacré dans les entrailles de l'innocent agneau, ou de ſa mère paiſible, & qui, de Prêtre, ſe fit Boucher! Eh! comment les Grecs & les Romains purent-ils renoncer ſi-tôt aux libations d'un lait pur qu'ils verſoient ſans répugnance aux pieds de leurs Dieux agreſtes? Ces Anciens qui avoient tant de fraîcheur dans l'imagination, qui ne prenoient, pour ainſi dire, que la fleur de tous les objets, comment purent-ils ſe réſoudre à ſouiller le pavé de leurs Temples avec le ſang des animaux, leurs bienfaiteurs? Tant que les ſimulachres des Dieux furent de bois ou d'argile, leurs offrandes étoient des fruits, des fleurs, du miel. Si-tôt qu'on les fit d'or, de bronze ou de marbre, ils communiquèrent leur dureté à leurs Adorateurs; & l'homme devenu le bourreau de ſes animaux domeſtiques, ne tarda pas à le devenir de ſes ſemblables. Celui qui détela de ſa charrue le bœuf laborieux pour l'offrir en victime ſur les autels, n'héſita pas long tems à lui ſubſtituer un ennemi, ou un étranger. La diſtance fut bientôt franchie du ſacrifice de deux colombes à un hécatombe d'hommes.)

Le pied-d'eſtal de notre Bacchus qui devroit être d'ordre ionique, comme il convient à ce Dieu, Vitruve, I, 2, eſt plutôt Toſcan. Néanmoins, il a une belle forme. On en rencontre de ſemblables ſur d'autres monumens antiques.

La tête de Bacchus eſt ceinte d'un bandeau, ou diadême, qui eſt un des attributs caractériſtiques de ce Dieu, qu'on dit être l'Inventeur de cet ornement royal, que les Souverains ont porté depuis.

V. Diodore, IV, 4, & Pline, VII, 26, qui l'appelle *Mitroforus*.

Le viſage de notre ſtatue eſt jeune & riant. C'eſt ordinairement le caractère qu'on donne aux têtes de Bacchus. Ovide,

Métam. IV, v. 17. Dans l'Anthologie grecque, I, c. 38, ép. II. On lui donne pour épithète φιλογελως, amant du rire.

Quelquefois auſſi on donnoit à Bacchus le viſage d'une femme. Les Anciens donnoient pareillement les deux ſexes à tous leurs autres Dieux. Mais il n'eſt pas ordinaire de voir Bacchus repréſenté avec le ſein d'une femme, tel qu'il eſt dans notre Tableau. V. Orphée, Hymn. in Miſen.; Ariſtide, Hymn. in Bacch., *natalis comes*, v. 13; Montfaucon, tom. I, p. 2, Pl. CLIII & C.

Quant au vaſe renverſé & au tyrſe, voyez Arnobe, liv. V; Sidonius Apollinaris, carm. XXII, v. 31; Pauſanias, VIII, 31; Euripide, Bacch., v. 941.

Quoique la forme de l'édifice contre lequel eſt adoſſé le ſimulacre de Bacchus, ne préſente point un tout régulier, cependant il eſt aiſé de s'appercevoir qu'on a voulu figurer un Temple oblong, comme ils l'étoient ordinairement. C'eſt une chapelle du genre ruſtique, & dans la conſtruction de laquelle on n'a point obſervé les règles de l'art. Si elle eût été d'ordre ionique, ordre conſacré à Bacchus, les degrés qui y conduiſent euſſent été en nombre impair.

Il en eſt qui penſent que cet édifice n'eſt qu'une eſpèce de petite maiſon contiguë à un Temple que la dégradation du Tableau nous cache. C'eſt peut-être l'habitation de la jeune fille qui fait ſes offrandes. Mais les ornemens qu'on y remarque ne conviendroient pas à une telle demeure.

D'autres veulent que ce bâtiment ſoit un édifice ſépulchral. Quelqu'Épicurien aura voulu placer ſon tombeau tout prêt de la Divinité à laquelle il avoit conſacré ſes jours. Semblable à ce Buveur moderne qui ſe fit inhumer ſous la pierre ſur laquelle il s'étoit enyvré tant de fois. On ne ſçauroit donner une explication préciſe de ces deux ombres circulaires, peintes ſur la muraille aux deux côtés de Bacchus. Peut-être eſt-ce un effet de lumière produit par les fenêtres de l'édifice dont il ne s'eſt conſervé qu'une

partie. V. Minutoli, ſect. II, 2, Diſſ. de domibus; Sallengre, tom. I, p. 92, Diſſert. de templ. p. 104. D'autres croient que ce pourroit être l'ombre de deux couronnes, ou de quelques ornemens ronds, relatifs à Bacchus.

Ces barres paralelles qu'on diſtingue ſous ce toît, ſont peut-être des thuiles, ou des pièces de bois. Conſultez Vitruve, I, 2, IV, 2.

(Quant aux deux arbres qui s'élèvent derrière l'édifice, ils paroiſſent en indiquer beaucoup d'autres. Les Temples des Anciens étoient placés ordinairement au milieu d'un bois touffu. Dans nos campagnes, on a conſervé quelques traces de cette coutume religieuſe & antique. La principale porte de nos Égliſes de Village eſt ombragée par deux arbres auſſi vieux que le bâtiment même. Les Anciens croyoient que la Religion avoit beſoin de frapper les ſens pour laiſſer une impreſſion profonde dans l'ame; que les myſtères perdroient à être célébrés au grand jour; qu'une enceinte de verdure impénétrable aux rayons du ſoleil diſpoſoit à cette mélancolie, à ce ſilence, à ce recueillement qui doit régner dans un Temple; que la Nature déployant toute ſa majeſté dans une vaſte forêt, les hommes les plus déterminés ne ſçauroient ſe défendre en y entrant de cette crainte ſalutaire, de cette ſainte horreur, ſi propre à la crédulité & à l'aveugle obéiſſance.)

PLANCHE XLV.

Cette Peinture gracieuſe & belle, tirée des excavations de Portici, repréſente un jardin délicieux: on y voit des oiſeaux, des fontaines ou jets-d'eau, des berceaux de treillage, des cabinets de verdure, des treilles, des vaſes de différentes formes, des plantes, des fleurs, des fruits & autres ornemens relatifs. Le tout eſt diſpoſé avec beaucoup de goût & peint avec beaucoup d'art & de graces. Les charmans boſquets de Marly tiennent beaucoup de ce Tableau.

Ces Peintures, qui imitoient des jardins, ſont appellées dans Pline XXXV, 10, *opera topiaria*. Vitruve VII, 5, les déſigne ſous le nom de *topia*.

Planche XLVI.

Ce Numero repréſente un très-beau payſage enrichi de quantité d'édifices très-bien diſpoſés. Dans cette compoſition les règles de la perſpective paroiſſent mieux obſervées que dans beaucoup d'autres du même genre. Le bâtiment du milieu eſt remarquable; c'eſt une ſuperbe galerie ou periſtille avec deux ailes. A l'un des côtés eſt une eſpèce de petit temple ou rotonde qui forme un gracieux contraſte avec la cabane qu'il avoiſine.

Planches XLVII & XLVIII.

Ces deux Tableaux ronds, qui furent découverts avec ſix autres de la même forme dans les excavations de Gragnano, repréſentent deux Marines enrichies d'édifices & de perſonnages.

Le Numero 47 offre pluſieurs rangs de colonnes qui plongent dans la mer, & qui ſoutiennent deux bâtimens quarrés qui communiquent entr'eux par une arcade poſée ſur deux forts pilaſtres; au milieu eſt une petite barque avec des Mariniers qui rament. Une autre petite barque encore à rame paroît ſur le côté & s'approche d'un Temple, aux environs duquel ſont trois figures, dont l'une eſt en action de pêcher avec un roſeau; une autre eſt prête à monter les degrés du periſtile du Temple qui a quatre colonnes. Sur un pilaſtre, qui n'en eſt ſéparé que par une porte ou cloiſon, & qui eſt ombragé par deux arbres, eſt une ſtatue aſſiſe avec une eſpèce de chapeau ſur la tête, & une *patere* à la main. On a conjecturé ſans fondement que c'étoit Ulyſſe qui faiſoit une libation à Neptune ou à Minerve.

Au ſujet des bâtimens des Anciens au milieu deſquels ils faiſoient entrer la mer, ſoit pour y pêcher, ſoit pour y nager plus

commodément, & qui furent, dit-on, imaginés par Lucullus. Conſultez Macrobe, Saturn. III, 15; Pline, IX, 54; Varron, de re Ruſticâ, III, 17; Columelle, VIII, 16; Grenius, de Ruſt. Roman, cap. 8; Sidonius Apoll. Carm. XXII, v. 127 & ſeq. & enfin Vitruve, v. 12.

Dans la Planche 48, on voit encore pluſieurs édifices ornés de tours, ou pilaſtres élevés au milieu de la mer ſur des piles. Sur un bâtiment triangulaire dont les fondemens en arcades plongent dans l'eau, s'éleve une fabrique à trois angles & percée des trois côtés. Sur la couverture eſt poſée une urne avec deux anſes d'un travail très-délicat; trois figures animent cette ſcène; l'une des trois tient une patere à la main. Une guirlande eſt ſuſpendue au-devant de cet édifice, qui vraiſemblablement eſt un tombeau.

(Les Anciens voyoient la mort ſous un autre aſpect que nous. Quand nous avons perdu nos amis, nos parens, une femme que nous idolatrions, on s'empreſſe de nous débarraſſer de leurs précieux reſtes; on les relègue dans des cimetières éloignés, ou dans des caveaux profonds, comme pour nous en faire perdre plus vîte la mémoire, ou pour nous ôter toute occaſion de nous les rappeller. Les Anciens, au contraire, avoient un ſoin des morts proportionné au cas qu'ils faiſoient des vivans. Notre indifférence à cet égard leur eut paru un ſacrilège : les places publiques, les grands chemins, les rivages de la mer étoient couvertsde monumens funéraires plus ou moins ſomptueux. On ne pouvoit voyager ſans rencontrer le tombeau de ſon ami, de ſon frère, de ſon maître, de ſes enfans, de ſon bienfaiteur, d'un concitoyen libérateur de ſa patrie. Ces monumens ſacrés, même pour les étrangers & ſouvent pour les ennemis, excitoient des ſouvenirs chers. Ceux qu'on avoit aimés jouiſſoient, pour ainſi dire, alors d'une ſeconde vie: leurs images, leur nom du moins les rendoient comme préſens au milieu de ceux qu'ils avoient quittés depuis long-tems, & les morts converſoient avec les vivans. Les Anciens portoient

encore plus loin leur piété envers les morts ; beaucoup d'entr'eux étoient jaloux de conſerver dans l'intérieur de leur maiſons, au ſein de leur foyer, les cendres de ceux qu'ils avoient aimés ; en ſorte que, dans tous les momens de leur vie, le matin avant de ſortir de chez eux, le ſoir en y rentrant ils penſoient à leurs amis. Sous les yeux de leurs amis ils prenoient leur repas, & ſe livroient à la joie. Etoit-on affligé, on embraſſoit l'urne de ſon ami, on la mouilloit de ſes larmes & on ſe trouvoit conſolé. L'orpheline, prête à contracter un engagement ſérieux, alloit prendre l'avis de ſes parens défunts. Elle interrogeoit la cendre de ſa mère ; & cet objet touchant reportoit ſon imagination attendrie vers le paſſé, lui rappelloit les leçons utiles qu'elle avoit reçu dans un tems plus heureux ; & ſouvent il n'en falloit pas davantage pour lui faire prendre une réſolution ſage, ou pour la détourner d'un piège.

Que nous ſommes loin de ces mœurs antiques ! La Religion Chrétienne, il eſt vrai, a conſacré un jour dans l'année pour la commémoration des Morts ; mais comme on s'acquitte avec tiédeur de ces devoirs ſuprêmes ! déja même le peuple a oublié le chemin qui mène au dépôt funéraire de ſes proches défunts. A peine va-t-il pleurer une fois l'an ſur la terre qui renferme indiſtinctement la foule des morts. Auſſi, les liens de la nature ſe relâchent de plus en plus ; & ſouvent le lendemain du Convoi de ſon père le fils ne s'en ſouviendroit plus, ſi l'étiquette ne le lui rappelloit.

Une circonſtance, à laquelle l'eſprit ſévère du Chriſtianiſme a donné lieu, a pu contribuer à cette révolution dans nos mœurs ; la penſée continuelle de la mort nous eſt preſcrite par la Religion : *Il faut mourir, penſez-y bien*, ſont des maximes ſalutaires propoſées aux Fidèles pour les prémunir contre les paſſions & les plaiſirs de la vie. Les Artiſtes dévots des ſiècles gothiques ont cru qu'ils ne pouvoient trop multiplier les ſignes de notre deſtruction, pour ſeconder l'intention louable de l'Egliſe ; en conſéquence, ils ont chargé les ſarcophages, les

pierres tombales ; les mauſolés, de têtes de mort hydeuſes ; d'oſſemens décharnés, de ſquelettes repouſſans. Cette iconologie pieuſe contraſtant trop avec le luxe des ſiècles polis & éclairés, aura peu à peu éloigné les vivans de la fréquentation des morts. Ce qui ne ſeroit peut-être pas arrivé, ſi nous euſſions imité les Anciens, qui ne placoient ſur leurs tombeaux que des objets aimables, que des allégories qui inſpiroient un tendre intérêt, une douce mélancolie, tels qu'une urne couverte de fleurs, des couronnes de roſes, des cyprès entrelaſſés avec des myrthes ou des lauriers, du lière, des tyrſes, des colombes, un Amour renverſant ſon flambeau, &c., ou des ſujets tirés de la mythologie & de l'hiſtoire.)

PLANCHE XLIX.

Ce Tableau d'Architecture trouvé à Portici, reſſemble à ceux que nous avons vu déja dans notre premier Volume. On y trouve les mêmes beautés & les mêmes irrégularités, fruit de l'imagination capricieuſe de l'Artiſte. Mais ce qui mérite d'être obſervé plus particulièrement dans cette planche, c'eſt l'éléphant mâle ou femelle qui y eſt repréſenté ſoulevant avec ſa trompe un de ſes petits. V. Ariſtote, de Hiſt. anim., v. 14. On donnera auſſi quelqu'attention au rezeau qui couvre toutes les parties du corps de l'éléphant, même juſqu'à l'extrémité de ſes pieds.

Ce fut l'an de Rome 470, que l'Italie vit pour la première fois des éléphans que montoit le Roi Pyrrhus. Comme on ne ſçavoit pas alors leurs noms, les Latins les appellèrent *Bœufs de Lucanie*. V. Pline, lib. VIII, cap. 6; Varron, lib. VI, de L. L. Les Romains, dans la ſuite, firent uſage de cet animal à la guerre & dans leurs triomphes. Florus, I, 18; Vegece, de re milit., III, 24; Suetone, in Jul. XXXVII, 3; Dion, lib. XLIII; Seneque, de brev. vitæ, cap. XIII. Sur pluſieurs médailles Romaines, on voit des éléphans, comme ſymbole de l'éternité; ſans doute à cauſe de la longue vie de ce quadrupède, le plus

gros de ſon eſpèce. V. Cuperus, ex. II, 9, de eleph. Meurſius, Athen. att. III, 9. Une monnoie de Frederic III, Roi de Sicile, offroit auſſi l'empreinte d'un éléphant. Dans la décadence de l'Empire Romain, il n'eſt plus fait mention d'éléphant en Italie. L'Empereur Frederic II n'en rapporta point à Naples, parmi les animaux rares qui l'accompagnèrent à ſon retour de la Paleſtine. De nos jours, le grand Seigneur fit préſent d'un éléphant au Roi d'Eſpagne, dans le tems où ce Prince traitoit de la Paix & du Commerce entre la Sicile & l'Empire Ottoman.

Cuperus, ex. 1, 10, cite une pierre gravée antique, ſur laquelle on voit la tête de Socrate, unie à une trompe d'éléphant.

Les éléphans contribuoient aux plaiſirs des ſpectacles chez les Anciens: ils combattoient ſur l'arène avec des hommes & des bêtes féroces. Pline, VIII, 2, 6 & 7. On les dreſſoit auſſi à des exercices plus analogues à leur caractère pacifique. Ils marchoient ſur une corde tendue en l'air: ils folâtroient avec de petits animaux, & recevoient avec leur trompe l'argent des Spectateurs. Bullengerus, de Théât., I, 35.; Suetone, Oct. l. III.

L'éléphant étoit auſſi conſacré à Bacchus. Ce Vainqueur de l'Inde entra en triomphe dans Thèbes, monté ſur un char traîné par des éléphans. V. Athenée, V, 7. Pompée, en faiſant ſon entrée dans Rome, en orna auſſi ſon triomphe d'Afrique. Beaucoup de médailles d'Empereurs offrent auſſi la même pompe.

« Alexandre (dit Pauſanias, I, 12) eſt le premier de tous les » Princes de l'Europe qui ait eu des éléphans: la défaite de Po» rus & la conquête des Indes lui en procurèrent aiſément. » Après ſa mort, pluſieurs autres Rois, & ſur-tout Antigonus, » en eurent auſſi ».

Ce rezeau eſt probablement une de ces cottes de maille dont on caparaçonnoit jadis les animaux dont on faiſoit uſage dans les armées. Cette eſpèce de cuiraſſe étoit ſouvent de fer, & quelquefois d'or, ou du moins de la couleur de ce métal. Mais il ſe peut auſſi que ce qu'on a pris ſur les médailles pour un rezeau de

cotte de maille, ne ſoit qu'une imitation de la peau de l'éléphant. V. Pline, VIII, 10; Spanheim, de V & P. N. Diſſ. III.

PLANCHES L & LI.

Le N°. 50 repréſente la vue d'un grand édifice à trois étages. Le premier eſt un long portique tout ouvert, & ſoutenu par des pilaſtres; deſſus eſt une eſpèce de terraſſe, où l'on diſtingue d'un côté pluſieurs figures qui s'y promènent, & de l'autre quelques arbres ou boſquets. Le ſecond étage eſt compoſé d'un autre portique fermé par les côtés avec une ſuite de petites fenêtres égales & de niveau. Le troiſième rang de bâtimens a la même forme à-peu-près; le toît eſt enrichi de quelques ornemens. Cette belle fabrique paroît conſtruite ſur une preſqu'Iſle. Sur le rivage, on diſtingue un pêcheur & une femme, & près d'eux, ſur un tertre, deux petites poutres façonnées avec ſoin, & ſemblables. Peut-être ſont-ce deux eſpèces de pieux propres à attacher les vaiſſeaux, & qu'on appelloit *Tonſilla*. Dans le lointain on découvre à droite un portique couvert qui règne le long d'une côte ou monticule. A gauche, eſt un ſuperbe bâtiment à quatre ordres, ou rangs de portiques, l'un ſur l'autre. Cet édifice plonge dans la mer. C'eſt peut-être un tombeau; celui que l'Empereur Sevère fit élever pour lui & ſes Succeſſeurs. V. Suetone & Minutoli, Diſſert. de ſepulc., ſect. II.

Conſultez Vitruve, V, 11; Pline, II, ép. 17, & V, ép. 6; Sidonius Apoll., II, ep. 2; Averani, Diſſer. XXII; Pollux, III, 148, IX, ſſ. 43; Juvenal, Sat. 4, 5, VII, 178; Martial, XII, 50; Grevius, de Vill. ant. ſtr. cap. 8.

A Rome, on fit des loix pour régler la hauteur des édifices qui, ſans ce frein, auroient été portés aux excès les plus diſpendieux & les plus dangereux. L'élévation des bâtimens ſous Auguſte, fut reſtreinte à 70 pieds; ſous Trajan à 60, & même au-deſſous. V. Briſſonnius, ſel. ant. I, 1; Tacite, ann. XV, 43; Aurelius Victor, XIII, ſſ. 13.

(Aujourd'hui, nous aurions beſoin auſſi de loix ſomptuaires

contre la manie de bâtir ; non pas pour défendre aux Propriétaires d'élever des édifices d'une hardieſſe inquiétante : ce n'eſt plus le vice de notre Architecture ; mais pour s'oppoſer à la multiplication de ces petites maiſons de Fauxbourg, de ces palais en miniature, où la biſarrerie des coupes, où le goût meſquin des ornemens remplace les compoſitions ſimples & grandes des anciens Architectes. Si l'on comparoit nos habitations modernes à celles des Grecs & des Romains ; & ſi une demeure doit être proportionnée à ceux qui l'habitent, il ſembleroit que les Grecs & les Romains fuſſent des géants auprès de nous.)

Dans la Planche 51, on diſtingue parfaitement un Pêcheur, & à ſes pieds deux rames poſées ſur une pierre. Derrière lui ſont deux ſtatues, peut-être deux Nymphes marines portant un vaſe ſur leur tête. Trois autres Perſonnages ſont dans différentes attitudes, au bas d'une tour accompagnée de pluſieurs autres édifices. Dans le lointain, ſont pluſieurs fabriques, avec des vues de campagnes, & des arbres.

PLANCHE LII.

La Fable ſi connue d'Ariane, abandonnée dans l'Iſle de Naxos, fait le ſujet de cette Peinture trouvée à Portici en 1746, ainſi que de la ſuivante découverte à Civita, le 20 Août 1757. A l'exemple des Poëtes, les Peintres & autres Artiſtes ont traité ce ſujet avec des circonſtances diverſes. Rien de plus ſimple que la compoſition du Tableau que nous avons ſous les yeux. Notre jeune Héroïne eſt repréſentée prête à ſe lever de deſſus un lit placé ſur le rivage de la mer, & à l'abri d'une haute roche. Sa chevelure eſt en déſordre ; ſa draperie blanche ne la couvre que depuis la ceinture juſqu'au bas de la jambe. Une chaîne d'or tombe ſur ſon beau ſein. D'autres cercles d'or ornent ſes bras & ſes pieds nuds. Ses boucles d'oreilles ont la forme d'un treffle, ou d'une feuille de vigne. Rien de plus expreſſif que ſa phyſionomie. On y voit la profonde douleur & la ſurpriſe accablante que dut éprouver l'infortunée Ariane, au départ de Theſée. Le

Perſonnage

Perſonnage qu'on apperçoit dans le vaiſſeau occupé à la manœuvre, eſt peut-être l'infidèle lui-même. Le navire eſt remarquable par ſes voiles, ſes cordages, mais ſur-tout à cauſe de l'ornement de la pouppe, de la flâme qui voltige par-deſſus, & des deux timons qu'on y diſtingue parfaitement.

L'Hiſtoire d'Ariane abandonnée étoit ſi connue, qu'au rapport de Philoſtrate, I, im. XV, les Nourrices étoient dans l'uſage d'en bercer les petites filles: cette fable, trop vraiſemblable, & qui pouvoit ſe réaliſer pour elles un jour, leur convenoit mieux que nos Contes de Fées, vraiment puériles & vuides de ſens.

Naxos étoit une Iſle de la mer Egée, & avoit pluſieurs noms. V. Pline, IV, 12; Diodore de Sicile, V, 50. Elle étoit preſque ronde. D'autres lui donnent la figure d'une feuille de vigne: ſeroit-ce cette particularité que l'Auteur de notre Tableau aura voulu indiquer, en donnant à ſa belle Ariane des boucles d'oreille qui ont la forme d'une feuille de vigne?

Theſée, ayant tué le Minautore, & étant ſorti heureuſement du labyrinthe, par le ſecours d'Ariane qui l'aimoit, partit de Crête avec ſa Bienfaitrice. Une tempête les jetta dans l'Iſle de Naxos. C'eſt là que ce Héros, plus monſtre que celui qu'il venoit de vaincre, craignant que s'il emmenoit avec lui Ariane à Athènes, on ne vînt à découvrir qu'il devoit toute ſa gloire à l'amour; c'eſt-là que Theſée eut la barbarie d'abandonner ſon Amante, au moment où elle goûtoit les douceurs d'un ſommeil ſans défiance. On ajoute que peu-à-près Bacchus, touché de ſes charmes:

(Un tendre déſeſpoir embellit la Beauté,)

voulut réparer les torts de Theſée, & la prit pour femme. Hyginus, fable XLIII.

D'autres prétendent que ce ne fut pas l'amour de la gloire qui rendit Theſée infidèle; mais une paſſion qu'il nourriſſoit pour une autre Beauté, nommée Eglé: & l'on ajoute qu'Ariane ne put y ſurvivre, & s'étrangla. Plutarque, in Theſ., p. 8 & 9.

veut qu'Ariane ait épouſé un certain Onarus, Prêtre de Bacchus.

(Cette dernière circonſtance ne ſeroit-elle qu'un emblême ingénieux, pour nous apprendre que la religion eſt un port où l'on ſe met à l'abri des paſſions; que par fois on prend pour une véritable vocation ce qui n'eſt que l'effet du dépit & de l'amour-propre; & qu'enfin les Prêtres du Paganiſme s'applaudiſſoient ſouvent d'un triomphe qui n'étoit pas tout-à-fait leur ouvrage?)

V. Diodore de Sicile, IV, 61, v. 52; Théocrite, id. II, v. 40; Apollonius, III, 996; Catulle, de Nupt., Pel., & Thet. & Ovide, Epiſt. X, v. 13, & ſuiv.

Quant aux ornemens qui forment la parure d'Ariane, voyez Scheffer, de Torquib., cap. 10 & 11; Hérodote, IV, 168; Pollux, II, ſeg. 194. V. Segm. 100; Horace, I, Epiſt. 17; Pline, XXX, 12; Ferrari, Analyſ. de re veſt., cap. 12.

Les lits ne furent d'abord compoſés que d'herbes & de feuilles. Du tems même de Pline, Hiſt. Nat., VIII, 48, les Soldats n'en avoient point d'autres dans les campemens. V. Juvenal, Satyr. VI, & Scheffer, de torq., cap. I. Pluſieurs Grammairiens ont fait dériver le mot latin *Torus*, à *tortis herbis*, parce qu'on rempliſſoit un ſac d'herbes broyées & foulées; à la manière de ce que nous appellons *une paillaſſe*, ou ſac rempli de paille rompue. Les Anciens connoiſſoient auſſi nos matelats, ou ſacs remplis de laine. V. Voſſius, étym.; Varron, IV, de L. L.; Pollux, VI, ſeg. II; Bullengerus, de conv., cap. 19. Ils faiſoient également uſage de couſſins, ou oreillers qu'ils plaçoient les uns ſur les autres, tels qu'on peut les remarquer au lit de notre Ariane; & ils les rempliſſoient avec des plumes, ou des feuilles de roſe. Ces meubles de repos étoient d'une moleſſe extrême & d'un luxe très-recherché; comme on peut s'en convaincre, d'après un paſſage d'Athenée, auquel nous renvoyons le Lecteur, VI, p. 255. Conſultez auſſi Senèque, Epiſt. 87; Ferrari, Anal., cap. 14; Pollux, VII, 72; Martial, II, 16, III, ép. 82, IV, 19.

Nous renvoyons auſſi au texte Italien de nos ſçavans Guides

ceux qui voudroient étudier à fond tous les détails concernant les navires des Anciens. Nous nous contenterons de remarquer le plus eſſentiel : c'eſt qu'il ne doit pas paroître étrange de voir deux timons aux vaiſſeaux des Anciens. Ælien, H. V, IX, 40, rapporte que les Carthaginois faiſoient uſage d'un gouvernail double pour chacun de leurs navires, & avoient, en conſéquence, deux Pilotes. Tacite, ann. II, 6, fait mention de vaiſſeaux qui avoient des timons à leur pouppe & à leur proue. Scheffer, de mil. nav., 6, & II, 21, obſerve qu'on faiſoit uſage de deux timons, & même d'un plus grand nombre, ſelon l'occaſion & le beſoin.

PLANCHE LIII.

Dans la Planche précédente, nous avons vu l'infortunée Ariane, délaiſſée par Theſée ſur le rivage, s'éveillant au bruit de la flotte du perfide qui fuyoit, muette d'étonnement, & au déſeſpoir de ſe trouver ſeule dans une Iſle déſerte. La même ſituation eſt encore repréſentée ici, mais avec d'autres acceſſoires. Deux figures accompagnent dans ce ſecond Tableau notre Héroïne, demi-nue, les bras ornés de larges cercles d'or, l'oreille chargée de riches pendans, & le ſein embelli, s'il eſt poſſible, d'un collier de groſſes perles. La première des deux figures qui l'accompagnent eſt un petit Amour ailé qui porte ſa main droite à ſes yeux, comme pour en eſſuyer les pleurs qu'ils répandent. Dans ſa gauche ſont deux dards & un arc ſans corde. L'autre Perſonnage eſt une femme ailée : elle a le deſſus de la tête couvert. Elle tient ſa main gauche ſur l'épaule de la triſte Ariane : du bras droit élevé & tendu en l'air, elle lui montre un vaiſſeau déja éloigné du rivage ſur lequel on apperçoit un gouvernail que le Peintre a peut-être placé ainſi pour indiquer la fuite précipitée de l'ingrat Theſée. Ariane ne verſe point de larmes, mais l'apparente tranquilité de ſon viſage annonce l'extrême déſordre de ſon cœur.

Entr'autres choſes imaginées pour pallier l'ingratitude de The-

ſée envers ſon Amante & ſa Bienfaitrice, on feint que le Dieu Bacchus apparut en ſonge au Héros, & le menaca de ſon courroux, s'il n'abandonnoit Ariane; & que Theſée intimidé quitta auſſi-tôt l'Iſle de Naxos. Diodore, V, 51. D'autres Mythologues prétendent que non-ſeulement Bacchus, mais encore Minerve, ſe montrèrent ſucceſſivement aux yeux de l'Amant d'Ariane; & que c'eſt là l'origine des Fêtes inſtituées à Athènes ſous le nom d'*Oſcoforii*. Pendant ces fêtes, deux jeunes garçons en habits de femmes, portant dans leurs mains des ſeps de vigne & des grappes de raiſins mûres, ſuivis d'un chœur qui chantoit quelques Hymnes, alloient & venoient du Temple de Bacchus au Temple de Minerve. D'après cette Tradition, on pourroit conjecturer que la figure de notre Tableau eſt celle de Minerve qui, pour conſoler Ariane, lui dit que la fuite de Theſée n'eſt l'ouvrage que de Bacchus, dont elle ſera l'épouſe dans peu. V. Homère, XI, 320, & ſuiv.

(Ne pourroit-on pas reconnoître, dans l'Hiſtoire de Theſée & d'Ariane, l'une des Allégories ingénieuſes qui caractériſoient les Sages de l'Antiquité. D'abord, que de Héros ne doivent leur célébrité & leurs victoires qu'aux femmes! La plûpart des grandes révolutions, dont on fait honneur aux vues profondes de la Politique, ne ſont que des jeux de l'Amour. Mais ſi les femmes en ont la gloire, elles n'en recueillent pas toujours les fruits. L'ingratitude eſt leur ſalaire. Heureuſes du moins celles qui ſçavent oppoſer l'égide de Pallas aux traits que leur préparent l'amour-propre humilié de leurs bienfaits, l'intempérance & toutes les autres paſſions brutales, effets, peut-être, inévitables de la ſatiété).

Peut-être auſſi que cette femme aîlée de notre Tableau repréſente la Victoire. L'Artiſte, pour donner à ſa belle compoſition un degré d'intérêt de plus, y aura placé cette figure, afin de rappeller le combat du Minautore, & l'ingratitude de Theſée qui répondit ſi mal à la Beauté qui prit ſoin de ſa gloire, & le rendit Vainqueur.

On trouve dans Ovide, Élégie sur la mort de Tibule, une Peinture de l'Amour qui paroit calquée sur notre Tableau :

Ecce puer Veneris fert, eversam que pharetram,
Et fractos arcus, & sine luce facem.
Excipiunt lacrymas sparsi per colla capilli,
Ora que singultu concutiente sonant.

IMITATION.

Voyez l'Amour portant son carquois renversé :
Il s'est dépouillé de ses armes ;
Chacun de ses traits est brisé,
Et ses cheveux épars sont mouillés de ses larmes.
Son flambeau s'est éteint ; ses yeux sont obscurcis ;
Sa bouche a perdu tous ses charmes ;
Et l'écho porte au loin ses sanglots & ses cris.

Cette figure de l'Amour a fait conjecturer que la femme ailée qui accompagne Ariane, est Vénus elle-même, venue pour la consoler. Catulle est de cet avis, de Nupt. Pel. & Thet. On sçait que les Anciens qui donnoient des ailes à l'Amour n'en refusèrent pas non plus à sa mère. Hélas ! il n'est que trop vrai : ainsi que le Tems, la Beauté a des ailes. D'autres Sçavans ont cru que dans cette belle figure ailée, le Peintre avoit voulu personnifier *la pensée*, ou la douleur, autorisés par ce beau passage d'Horace, lib. II, Ode XVI :

Scandit æratas vitiosa naves
Cura, *nec turmas equitum relinquit,*
Ocior cervis & agente nimbos
Ocior euro.
. . . . . .
Et curas laqueata *circum*
Tecta volantes.

Plus leger que le cerf, & plus prompt que les vents,
Le noir Chagrin poursuit le nautonnier sur l'onde ;
Il atteint des guerriers les escadrons flottans,
Et vole d'un clin-d'œil aux quatre coins du monde.

Auſſi Hyginus nous apprend-il, fab. 220, que chez les Anciens, il y avoit une Divinité du Souci, de la Douleur: *Dea Cura, pungens Cura.*

Plutarque, in Theſ., rapporte que le navire qui porta Theſée en Crète, & qui le ramena à Athènes, avoit trente rames; & il ajoute qu'il exiſtoit encore dans cette Ville du tems de Démétrius de Phalère. Les Grecs conſervèrent-ils ſi long-tems & avec tant de ſoin ce monument, comme un reproche d'ingratitude à la mémoire du Héros, ou en vénération & en reconnoiſſance de ſa gloire & de ſes hauts faits?

La couleur des voiles du vaiſſeau peintes dans notre Tableau, eſt foncée. On ſçait que le navire de Theſée avoit les voiles noires; qu'Egée, ſon père, lui fit promettre, ou plutôt à ſon Pilote, avant de ſortir du port, que ſi ſon fils périſſoit dans ſon expédition, il ne changeroit point la couleur des voiles de ſon vaiſſeau; mais que s'il revenoit Vainqueur, il en mettroit de blanches. Dans l'ivreſſe du ſuccès, Theſée oublia, ou négligea les ordres de ſon trop malheureux père, qui, revoyant le vaiſſeau de ſon fils avec les mêmes voiles noires, de déſeſpoir, ſe précipita dans la mer qui retint ſon nom. D'après ce récit, on pourroit conjecturer que cette femme ailée qui aſſiſte Ariane dans ſa douleur, la conſole, en lui montrant les voiles noires du vaiſſeau de l'Infidèle, & en lui apprenant qu'il ſera puni de ſon ingratitude par le trépas de ſon père. V. Catulle à l'endroit déja cité. Pluſieurs Mythologues ont cru que ce fut aux imprécations d'Ariane que Jupiter fit mourir Egée. Alors, dans ce ſens, notre figure ailée dont le bras menaçant eſt levé ſur le vaiſſeau de Theſée, ſera *Nemeſis* elle-même. Elle en a tous les caractères « C'eſt de toutes les Divinités (dit Pauſanias, I, 33), celle » qui s'irrite le plus de l'inſolence des hommes.... Comme » on a donné des ailes à Cupidon (continue le même Hiſtorien » Grec), de même en a-t-on donné à Nemeſis, parce qu'elle » exerce principalement ſon Empire ſur les Amans. »....

Quelques Antiquaires, pour expliquer la raiſon pour laquelle l'Auteur de notre Tableau a repréſenté un gouvernail de vaiſſeau, & pour juſtifier en même tems Theſée du reproche d'ingratitude, feignent que Bacchus ôta la mémoire à Theſée, & ne laiſſa dans ſon eſprit aucune trace du préſent. V. Philoſtrate, I, im. XV; Théocrite, id., v. 45. Cette conjecture eſt ingénieuſe & analogue au caractère des Anciens. Trempez dans le vin les ailes de l'Amour, vous lui aurez bientôt ôté toute ſa force; & ſon flambeau, éteint dans la coupe de Bacchus, ſe rallume difficilement.

Mais peut-être que l'Artiſte n'a point ſongé à toutes ces alluſions: il n'aura placé ce gouvernail que comme un attribut de Nemeſis. La Déeſſe de la Fortune en avoit un ſemblable. Montfaucon, tom. 1, p. 11, lib. 11, cap. 8, ſſ. 2.

PLANCHE LIV.

Il eſt évident que cette Peinture, trouvée à Portici en 1747, & l'une des meilleures du Muſeum Royal, repréſente l'éducation de Bacchus. Des trois Nymphes ou Nourrices de ce Dieu, placées autour d'une eſpèce de ſapin, l'une couronnée de feuilles & couverte d'une peau miſe en travers, le bras & le poignet ornés d'un double bracelet, préſente avec beaucoup de grâce une grappe de raiſin au petit Dieu Bacchus, lequel de ſon côté tend ſes deux bras pour s'en ſaiſir. Silene, ſon Gouverneur, le ſoutient & le ſoulève en l'air entre ſes mains. Aux pieds de Silene eſt un Ane peint dormant: il porte un bât ou une ſelle parfaitement ſemblable aux harnois modernes. Autour de ſa tête eſt une couronne. Ses pieds de devant ſont ployés & laiſſent voir la corne. Vis-à-vis, de l'autre part, on voit une Panthère qui lêche une cymbale, ou eſpèce de tambour de baſque garni de ſes grelots attachés tout autour. Demi nud, l'air jeune & aſſis ſur un tonneau, Mercure touche

de la lyre avec ſa main gauche. De ſa main droite, poſée ſur ſa cuiſſe, il tient un archet. Sa tête eſt couverte d'un chapeau aîlé; à ſes pieds ſont des talonnières aîlées, leſquelles ſont déliées par un Satyre qui ſourit en montrant Bacchus avec le bras qu'il a de libre. La grande colonne placée dans le fond du Tableau, & à laquelle eſt adoſſé Mercure, mérite d'être obſervée.

On ſçait que la Mythologie & l'Hiſtoire ancienne font mention de pluſieurs Bacchus. Voyez Diodore de Sicile, III, 62, 63; Apollodore, III, 4, ff. 3; Ovide, Métam. III, 259 & ſuiv.; Hyginus, f. 167 & 179, &c., &c.

Quant aux Nourrices de Bacchus, les Anciens lui donnèrent trois Nymphes, celles préciſement qui furent tranſportées parmi les conſtellations du Ciel ſous le nom d'*Hyades*, ou pluvieuſes, pour nous avertir de mêler trois parties d'eau avec une ſeule de vin. On prétend qu'un Roi d'Athenes, nommé Amphizion, fut le premier qui introduiſit l'uſage de tremper ſon vin, & qui éleva un autel à Bacchus ſoumis à des règles, & un autre aux Nymphes, Nourrices de ce Dieu. Il donna auſſi des loix pour empêcher de boire du vin ſans eau: il permit un ſeul verre de vin pur en l'honneur du bon Génie.

Voyez Oppian IV, 235; Diodore, V, 52; Pline, V, 18; Apollonius, Erg. IV, 1130; Hyginus Aſtron. II, 21; Ovide de Burmann, Met. IV, 314; Plutarque, de Iſ. &c. p. 364; & Symp. II, qu. 9, p. 657; l'Anthologie, I, ep. 3; Athenée, II, p. 38, XV, p. 693.

Euripide in Bacch. V, 106, nomme quatre ſortes de couronnes propres aux Bacchantes, de lière, de liſeron, de chêne, & de ſapin; & il nous apprend que les Bacchantes ſéjournoient dans des roches hautes, parmi des ſapins verds. Voyez auſſi Philoſtrate, lib. I, im. 14, 18; Oppian & Paſcalius de Coron. I, 16.

Conſultez ſur-tout Nonnus, Dionyſ. XII, 198; XIX, 51, 52, 53; XXX, 1320: il attribue la découverte de la vigne par

le moyen d'une chèvre à Staphilus, Roi d'Aſſirie, lequel en porta une grappe à ſon père Ænée, qui en exprima le jus & en fit du vin.

Voyez auſſi, au ſujet de Silène, le même Poëte, & Diodore liv. III & IV; Ælien, V, H. III, 18, &c.

L'Ane étoit conſacré à Silène; c'eſt ce qu'atteſtent Ovide de arte, I, 545; Faſt. III, 749; & Met. IV, 27; Seneque, Œdip. V, 428; Lucien, in Baccho, & d'autres Auteurs. L'Ane de Silène fut placé parmi les conſtellations du Ciel, pour avoir été utile aux Dieux, lors de la guerre contre les Géants. Cet animal ſe mit à braire d'une telle force qu'il effraya ces derniers & les fit ſortir de leurs rangs. Hyginus, Aſtr. Poët. II, 23.

(Peut-être ce trait de la Mythologie n'eſt-il qu'une expreſſion poëtique, pour rendre une choſe aſſez commune. On ſçait que les tambours ſe font ordinairement avec une peau d'Ane: les ſoldats qui ſe ſervirent les premiers de cet inſtrument bruyant, purent en effet cauſer quelqu'effroi à ceux contre qui ils marchoient.)

On doit à l'Ane le ſecret de la taille des vignes: c'eſt lui, dit-on, qui le premier s'étant aviſé de ronger l'extrêmité des ceps, fit obſerver aux Naupliens, peuples d'Argie, que les bourgeons ainſi retranchés ſe multiplioient auſſi avec plus d'abondance. Pauſanias, II, 38.

Voyez Ælien, H. A. VI, 51; & Pline, XXIV, 1.

On prétend auſſi que ce fut au moyen de la *plante des Anes*, autrement dite *ferule*, que Promethée deroba le feu du ciel. (Seroit-ce une allégorie pour nous apprendre que les extrêmités ſe touchent, & que ſouvent les plus belles découvertes, les inventions de genie ſe rencontrent ſur les chemins battus, foulées aux pieds de l'ignorance ou de la ſtupidité?)

Chez les Hébreux, l'Ane n'étoit point un animal ridicule comme chez nous: il ſervoit de terme de comparaiſon pour caractériſer les Héros de cette Nation. La Genèſe, chap. 49,

couronne l'éloge d'Iſſachar par ces mots : *Iſſachar, Aſinus fortis.* L'éloquent Iſaïe compare la rapidité des conquêtes de Cyrus à un char attelé d'Anes. Le même Prophète repute heureux ceux qui marchent ſur la trace des Anes. Chez les Juifs encore, le Légiſlateur des Chrétiens, comme tout le monde ſçait, donna une leçon de modeſtie en ne choiſiſſant qu'un Ane pour monture.

Si nous paſſons à l'Hiſtoire prophane, nous y verrons que les Daces, Nation invincible, peignoient ſur leurs enſeignes militaires une tête d'Ane. Les Peuples appellés Ambraciotes érigèrent des Statues à l'Ane. Homère compare indiſtinctement le brave Ajax à l'Ane * ou au lion. L'Ane avoit droit de ſéance aux Aſſemblées dites *Conſuales*, du Dieu *Conſus*, que Rome invoquoit dans les ſecretes délibérations de l'État. Ammian Marcellin raconte qu'un Ane prit ſéance au Tribunal de la Ville de Piſtoie. Quatre Anes étoient nourris aux dépens de la Ville de Rheate. C'eſt un Ane que la Mythologie admet aux Fêtes d'Iſis : un Ane qu'elle introduit dans le ſanctuaire de la Déeſſe Syrienne; c'eſt encore un Ane que le Paganiſme orne de guirlandes & charge de gâteaux expiatoires qu'un reſpect religieux conſacroit aux Dieux Lares. Voyez Vegece ſur Tite Live. On rapporte un trait qui dut rendre l'Ane cher aux Romains pieux. Priape ſurprit un jour Veſta endormie : c'en étoit fait de la chaſte Déeſſe & du feu ſacré ; ſi un Ane, témoin de cette ſcène ſcandaleuſe, n'eût par ſa voix de ſtentor, déconcerté le Dieu de Lampſaque.

Revenons à l'Ane de notre Peinture. Il eſt couronné : l'Artiſte y étoit autoriſé par ce Vers de Properce, IV, El. I, 21.

Veſta *coronatis* pauper gaudebat *aſellis*,

Quant à ſon bât; voyez Lampridius, in Heliogab. cap. 21;

* Le ſobriquet ou ſurnom *de Martin* qu'on donne à l'Ane eſt un diminutif qui ſignifie *petit Mars*.

Scheffer, de Re Vehicul. II, 2, 6; Rodiginus, A. L. XX, 29; S. Iſidore, XX, 16: Montfaucon, tom. IV, part. II, l. I, c. 8; Pl. CXXIV, a reconnu ſur la colonne Trajane un bât à peu près ſemblable; mais il n'a remarqué des ſelles que ſur la colonne de Théodoſe, tom. IV, p. I, liv. III, c. 2, ſ. 5, pl. XXX; Juſte Lipſe de Mil. Rom., lib. III, dial. 7, eſt d'un avis contraire. L'uſage des bâts eſt certainement très-ancien, & le diſpute à l'époque des ſelles. Voyez Gotofredus, l. 47, cod. Th. de Curſu publ. En rapportant une loi de Theodoſe le Grand, qui preſcrit le poids que doivent avoir les ſelles pour les chevaux de poſte, leſquelles ne doivent pas paſſer 60 livres avec le frein (la valiſe 35 livres); Gotofredus remarque à ce ſujet qu'il eſt parlé de ſelles, pour la première fois, dans cet endroit. Voyez auſſi Sidonius Apoll. III, ep. 3; Vegece, art. vet. IV, 6, &c. Voyez le Panégirique de Conſtantin, par Nazarius. Il paroît cependant que les ſelles ſemblables aux nôtres n'ont été introduites que ſur la fin du régne de Néron. Dion. Caſſ. lib. LXIII. Les Cavaliers Romains, ſous ce Prince, en firent uſage pour la première fois dans une revue qui avoit lieu tous les ans. D'autres Scavans penſent autrement: ils croient que les Cavaliers, lors de leur revue, n'étoit point montés ſur leurs chevaux, mais qu'ils les tenoient à la main par la bride pour les montrer aux Cenſeurs. Pluſieurs médailles confirment cette opinion de Juſte Lipſe, de Milit. Rom. lib. I, Dial. 5. Voyez auſſi Fabretti, de Col. Traj. cap. 1; Varron, de Re Ruſticâ, II, 7, 15; Horace, I, Ep. XIV, 44; Apulée, Met. X; Ovide, Met. VIII, 33; Hyginus, to. 274; Scheffer, de Re Vehic. II, 2; Potter, A. G. II, 3; Pollux, I, 185, 209; & X, 54; Xenophon VIII, p. 241; Athenée, XIII, p. 582. On doit reconnoître dans le bât peint ſur notre Tableau une eſpèce de ſelle commode, & propre aux femmes & aux vieillards.

C'eſt avec intention que l'Artiſte a placé une pierre près de l'Ane de Silène. Les Anciens n'avoient point l'uſage des étriers:

ils montoient ſur leurs chevaux ou en ſautant, ou en ſe faiſant aider, ou en ſe hauſſant ſur quelques pierres. C'eſt pour cela que les Grecs & les Romains placoient de diſtance en diſtance ſur leurs grandes routes des eſcaliers de pierres. Xenophon, in Hippar. & Plutarque, in Gracch. Juſte Lipſe, de Mil. Rom. III, Dial. 7; Potter, Arch. III, 3. On a cru appercevoir quelques traces d'un fer aux pieds du quadrupede conſacré à Bacchus; mais l'uſage des fers à cheval ne remonte pas ſi haut. Fabretti, de Col. traj. cap. 7, p. 225, 226.

Notre Tableau nous offre une Panthère. Cette eſpèce étoit un ſymbole de Bacchus, pour pluſieurs raiſons qu'on apprendra dans Philoſtrate, I, im. 15 & 19; Brochart. Hier. p. 2, lib. 3, c. 7; Oppian, III, 79; XIV, 231 & ſuiv., raconte auſſi comment les Nourrices de Bacchus furent changées en Panthères, leſquelles ſont fort avides de vin. Quand elles ſont ivres, on les prend facilement.

Mercure, fils de Jupiter, & de Maya fille d'Atalante, étoit le meſſager des Dieux pour les bonnes nouvelles & pour rétablir la concorde. Quand il falloit ſemer la diſcorde, on envoyoit Iris. Auſſi appelloit-on Mercure *non maleficus*. On lui attribue l'invention de la lyre, de l'éloquence, de la parole, des noms, des nombres, des lettres, de la lutte, du vol & du commerce. On prétend que c'eſt de ce dernier attribut qu'il a pris le nom de *Mercure*. On le croyoit auſſi le Dieu de la prudence, de la raiſon & de l'entendement, & même des Graces. Auſſi les monumens antiques le repréſentent-ils ſous la figure d'un beau jeune homme ſans barbe.

Sur tous les monumens antiques, le chapeau ailé de Mercure a ordinairement la forme ronde. Cependant, on en rencontre quelquefois de quarré & d'angulaire. Les voyageurs, les cochers & les courriers avoient un chapeau rond. Les Athletes ſe faiſoient une loi de porter le chapeau de Mercure, comme un hommage qu'ils rendoient à l'inventeur de la lutte.

On prétend que les Anciens ont donné des ailes aux pieds & à la tête de Mercure, pour marquer la rapidité de la parole dont on lui attribue l'invention.

Montfaucon, tom. 1, p. 1, pl. 5, rapporte une pierre gravée qui repréſente un Amour occupé à dénouer les talonnières de Mercure, comme le fait le ſatyre de notre Tableau.

Les Anciens faiſoient ordinairement uſage pour conſerver leurs vins de vaſes de craye qui ſe terminoient en pointe, afin de les ficher en terre: *feria, vas fictile, de limo, oblongum,* Donatus, in Heaut. A. 3, S. 1, v. 51; Horace, I, Ode 20; Pline XIV, 21; Columelle XII, 4, 5, & 18 4; Ulpien, L. 18, ff. proprietatis de Uſuf. & L. 3, de Trit. vi. & ol. Il y avoit encore les outres deſtinées au même uſage; mais ces deux ſortes de vaſes différoient des tonneaux. Montfaucon, tom. III, p. I, lib. IV, cap. 3: ces tonneaux de bois, ſemblables aux nôtres, ſe voient ſur la colonne Trajane, ſur celle d'Antonin & ailleurs. Strabon, III, p. 151, pour donner une idée des richeſſes de l'Eſpagne, remarque que les Habitans de l'Andalouſie ſe ſervoient de tables & de tonneaux d'argent. Plutarque, Symp. III, 7; & IX, 10, parle d'une Fête des tonneaux qui ſe célébroit à Athènes le onzième jour de Novembre, quand on commençoit à boire du vin nouveau. Voyez Meurſius, att. Lect. IV, 13. Cet Auteur remarque encore, de Pop. att. que les Peuples appellés *Piteſi* durent leur nom à l'invention des tonneaux, dont on leur fait honneur.

Mercure, dans notre Tableau, eſt adoſſé à un pilier. Quelques Sçavans lui attribuent en effet une colonne comme à Hercule, & l'appellent *Bacchus le Thebain.*

D'autres n'y voient qu'un ſymbole de la Divinité. Dans les tems reculés, on ne repréſentoit Dieu ſous aucune image; &, en effet, comment figurer un Être *qui ne peut tomber ſous nos ſens* (pour me ſervir de l'expreſſion conſacrée); comment peindre ſans modèle? En place de Statues, on adoroit des colonnes maſſives, emblême de la ſtabilité de la Nature. Ces

colonnes étoient ordinairement rondes, ou compoſées de pierres circulaires, parce que le cercle étant la figure la plus parfaite, & paroiſſant n'avoir ni commencement ni fin, donnoit l'idée de la beauté, de l'univerſalité & de la *ſempiternité* de la Nature. S. Clément d'Alexandrie, Strom. I, p. 348. . . . . .

PLANCHE LV.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de Portici, en 1748, eſt du plus heureux effet. L'expreſſion en eſt auſſi noble que le ſujet, & ſa compoſition ne laiſſe aucun doute ſur la véritable intention de l'Artiſte. Cette belle femme, moitié nue, qui ſommeille paiſiblement ſous une tente, au pied d'un arbre, la tête ceinte d'une bandelette blanche, & appuyée ſur un oreiller blanc auſſi, ne peut être que l'aimable Ariane. Son bras droit eſt mollement paſſé autour de ſa tête. Sa main gauche tombe languiſſamment à ſon côté ſur le lit. Elle dort, pendant que Theſée profite de ſon ſommeil pour l'abandonner. Mais l'Amour qui profite auſſi de tout, ménage une douce ſurpriſe à Bacchus. C'eſt, en effet, ce Dieu que l'Artiſte s'eſt plu à repréſenter ſous la figure d'un beau jeune homme, couronné de pampres & de raiſins, couvert d'une longue draperie rouge qui le laiſſe preſque à nud, & portant des cothurnes qui montent juſqu'au milieu de ſa jambe. Bacchus eſt accompagné de ſon Gouverneur Silène, ayant un long tyrſe à la main. Il eſt ſuivi de loin, par une troupe de Bacchantes, entre leſquelles on en diſtingue une qui joue de deux flûtes à-la-fois, & une autre qui porte ſur ſa tête la corbeille myſtérieuſe. Mais on ne ſçauroit trop admirer le talent du Peintre, dans la figure du Satyre, ſoulèvant la draperie qui couvroit Ariane, & en cachoit les appas. Cette figure eſt pleine de vivacité, de mouvement, d'expreſſion. Le vieux Silène témoigne auſſi ſa ſurpriſe, ſelon ſon caractère. Mais que l'extâſe de Bacchus, en contemplant cet objet, eſt belle & bien ſaiſie! Le geſte de l'Amour eſt plein de fineſſe & de grâce. Il ſemble vouloir entraîner Bacchus, & ſe précipiter avec lui dans les bras

de la belle Dormeuſe. Que d'eſprit encore dans l'attitude du Faune laſcif qui, placé derrière la roche, porte un œil curieux ſur cette ſcène voluptueuſe, & ſourit! Probablement ce Tableau eſt une excellente copie d'un Original parfait.

Ordinairement dans les ſujets qui appartenoient à Bacchus, on n'oublioit pas de mettre des tentes, pour indiquer les myſtères de ſes Orgies. Outre cela, les Anciens étoient dans l'uſage de ſuſpendre au-deſſus de leurs lits & de leurs tables, des draperies, ſoit pour empêcher la pouſſière de tomber, ſoit pour imiter les tentes ſous leſquelles les premiers hommes habitèrent long-tems au milieu des champs. Ces ſortes de draperies, ou bannes, ſervoient encore aux Théâtres, pour repouſſer les rayons du ſoleil, ou pour conſerver la chaleur pendant l'hyver. Pline, XIX, I.

Quelques Antiquaires ont cru que les bandelettes, telles que celle qui coëffe notre Ariane, étoient affectées aux femmes galantes. D'autres, au contraire, prétendent que cet ornement ne pouvoit être porté que par les jeunes vierges, qui ſeules avoient le droit de ſe montrer avec leur chevelure déliée & flottante ſur leurs épaules.

Les Anciens faiſoient uſage de draps de lin pour ſe couvrir, quand ils étoient au lit. Voyez Homère, Iliade IX, 65; XXIV, v. 644; Juvenal, Satyre VI, v. 194; Feizius, Antiq. Hom. lib. III, cap. 8.

Pauſanias, I, 20; Philoſtrate, Im. XV; Hyginus Fab. XLIII; Nonnus Dionyſ. XLVII, v. 271; Ovide Metam. VIII, 176; Catulle, de Nupt. Pol. & I, Het. & d'autres, s'accordent aſſez ſur l'aventure d'Ariane. Mais Plutarque, in Theſ., p. 9, prétend qu'il faut diſtinguer deux Arianes, l'une qui épouſa Bacchus, l'autre qui fut enlevée & abandonnée par Theſée, & qui fut enſevelie dans l'iſle de Naxos: que les Fêtes inſtituées en l'honneur de la première ſe célébroient avec beaucoup de gaieté; & que l'on honoroit la mémoire de la ſeconde par des ſolemnités triſtes & plaintives.

On ſçait que la couronne d'Ariane fut métamorphoſée en

une conſtellation qui porte ce nom. Hyginus, Poët. Aſtr. II, 5; Ovide, Faſtor. III, 511.

Apollonius, Arg. IV, 427, dit que l'habit que portoit Bacchus quand il vit Ariane, avoit été tiſſu par les Grâces dans l'iſle de Naxos, & qu'il retint long-tems une odeur de vin. Ce n'eſt pas là de la galanterie françoiſe.

PLANCHE LVI.

Le défi de Marſias & d'Apollon eſt célebre dans la Mythologie. On ſçait qu'Apollon, au jugement des Muſes, fut reconnu vainqueur, & que le ſatyre vaincu ſubit un horrible châtiment, en punition de ſa témérité ſacrilège & folle. Cette aventure, traitée pluſieurs fois dans les Ouvrages de l'antiquité, fait le ſujet de ce Tableau, trouvé, ainſi que les huit ſuivans, au même endroit dans les excavations de Portici. On n'y a oublié aucune circonſtance. Couronné en vainqueur, Apollon eſt aſſis ſur un ſiège d'un beau travail avec ſon couſſin orné de glands aux quatre coins. A ſa main gauche eſt ſa lyre, & à ſa droite ſon archet. A ſes côtés eſt une Muſe couronnée comme lui, & vêtue d'une draperie brodée : elle tient entre ſes mains une guirlande tiſſue avec des feuilles : elle paroît vouloir en orner l'inſtrument victorieux. Aux pieds d'Apollon le jeune Olympe s'agenouille en ſuppliant, & intercède pour ſon Maître infortuné. La figure armée d'un couteau eſt le miniſtre de la cruelle ſentence, qu'il eſt tout prêt d'exécuter. Les deux fluttes, dans leur étui pointu, attachées avec une eſpèce de courroye, ſont comme jettées à terre par mépris. Le vieillard à longue barbe, c'eſt Marſias dépouillé de ſes vêtemens, les mains liées derrière le dos à un arbre. Ce ſatyre orgueilleux attend le moment de ſon ſupplice. Si le coloris de cette Peinture repondoit à la beauté de la compoſition, aux caractères des perſonnages, à l'intelligence de leurs mouvemens, ce ſeroit un des plus précieux monumens de l'antiquité.

Outre les Poëtes grecs & latins, quantités d'autres Auteurs

ont

ont parlé de cette fable. Diodore III, 58 v. 75; Apollodore, I, 4, ſſ. 2; Ptolomée Epheſtion, lib. III; Hyginus, Fab. 165, 191, 273; Ovide Met. VI, 383, 400; Herodote VII, 26; Xenophon, I, ἀνάβ I, p. 246; Strabon, XII, p. 578; Plutarque, Symp. VII, q. 8; Tite-Live, lib. XXXVIII, cap. 13; Pline V, 29; XXXI. Voyez Lucien; Pauſanias; &c.

Le ſatyre Marſias, ſelon les uns, eſt fils de Marſus. Suivant les autres, d'Éagre, ou d'Olimpe, ou d'Iagnide. Voyez Burmann ſur Ovide; & Nonnus, Dionyſ. X, 233.

Diodore, III, 59, prétend que ce ne ſont pas les Muſes qui furent les arbitres de la conteſtation entre Apollon & Marſias; mais les Habitans de la Ville de Nyſe, en Arabie, où ſe paſſa l'action. Voyez Lucien; in Dial. Jun. & Lat.

Les Auteurs varient auſſi ſur la qualité de Marſias: les uns en font un Silene, les autres un Satyre. Voyez Montfaucon, Ant. Expl. tom. I, p. I, pl. 53, 54.

La ſentence des Muſes n'a pas paru juſte à tout le monde, & la victoire d'Apollon fut long-tems douteuſe. Marſias reſta, dit-on, vainqueur, tant qu'Apollon n'avoit à oppoſer que ſa lyre à la flûte du Satyre. Pour gagner le défi, il fut obligé d'y joindre ſa voix: d'autres diſent qu'Apollon ne fit que monter ſon inſtrument ſur un autre mode.

Le vêtement qui couvre la Muſe, compagne d'Apollon, eſt du genre de ceux qu'on appelloit *acu pictæ*, travaillés à l'aiguille, & *phrygiæ*, phrygiens, inventés par ce Peuple. Virgile, Æn. IX, v. 582, & ſon Commentateur Servius. Voyez auſſi Pline, VIII, 48. On prétend que le Peintre a ainſi habillé cette Muſe, pour déſigner le lieu de la ſcène; & en effet, à l'exception de Diodore de Sicile, III, 58, qui la place à Niſe, tous les autres Auteurs conviennent que le combat de Marſias & d'Apollon ſe paſſa à Célene, Ville de la Phrygie: on y montroit même la peau du Silene ou Satyre; & le fleuve qui l'arroſoit & qu'on ſuppoſoit avoir été formé du ſang de Marſias, en portoit le

nom. Voyez Ælien, V. H., XIII, 21; & Quinte-Curſe, au commencement du Livre III.

Il y en a qui prétendent que Marſias ne fut point écorché vif par Apollon; mais que furieux d'avoir été vaincu, il ſe jetta lui-même dans un fleuve qui prit ſon nom. D'autres veulent que ce fleuve, ainſi appellé, doive ſon origine aux larmes des Nymphes, des Satyres & des Bergers, qui pleurèrent la mort de Marſias. Quelques-uns enfin diſent que cette Fable ne doit ſon exiſtence qu'à une circonſtance remarquable. Marſias naquit le jour où l'on célébroit une Fête d'Apollon, & pendant laquelle on écorchoit tous les animaux qui devoient être ſacrifiés, afin d'en offrir la peau à ce Dieu.

Il étoit d'uſage chez les Anciens de couronner de lauriers ou d'autres feuilles l'inſtrument de ſa victoire. Voyez Stace, Theb. VI, 366. Quand un Poëte-Muſicien avoit terminé ſon chant, il poſoit ſur ſa lyre la couronne dont on ornoit ſa tête. Les Anciens mettoient de la dignité & de la nobleſſe partout.

L'eſpèce de thiare qui coëffe le jeune Olympe, Diſciple de Marſias, eſt un véritable bonnet ou caſque Phrygien. Voyez Hyginus, Fab. 165.

Les uns prétendent que ce fut un bourreau qui écorcha Marſias; d'autres, qu'Apollon lui-même lui fit ſouffrir ce ſupplice. Il en eſt auſſi qui veulent que le Satyre ait été fouetté, avant d'être écorché. Voyez Philoſtrate, Im. II; Lactance & Stace, Theb. IV, 186; Hyginus, Martial, X, Épigr. 62; Gronovius, Ant. gr. T. I, X; Montfaucon, Ant. Expl. To. I, p. I, Ta. LIV.

Suidas nous apprend qu'à Athenes il y avoit mille exécuteurs publics; on les appelloit *ſpeuſini*, *arvieri*, *ſciti foraſtieri*, *barbari*, *carnifici*, *tortores*. Pourquoi cet appareil menaçant? Les hommes ſeroient-ils donc des êtres malfaiſans qu'on ne ſçauroit contenir que par les menaces, ou par un vil ſalaire? La loi qui ne devroit être que la raiſon écrite, a-t-elle beſoin d'un glaive? Sa balance ne devroit-elle pas ſuffire pour mettre en équilibre

l'intérêt général & l'intérêt particulier, qui n'en font qu'un. On ne rendra point les hommes juſtes en leur diſant : Faites ceci, ou ne le faites pas, ſous peine de mort ? Les moyens violens révoltent, aigriſſent un être né libre. Légiſlateurs, rendez l'homme heureux, vous l'empêcherez d'être coupable. Faites que la Vertu ſoit le plus court & le plus beau chemin pour arriver au bonheur : quand la Vertu rend heureux, on n'eſt point tenté de le devenir par une autre voie : plus de Codes criminels ; qu'ils ſoient remplacés par une bonne morale, où les devoirs & les droits de l'homme bien connus l'écartent des extrêmes & le fixent au juſte milieu. C'eſt là où ſe trouvent la Vertu & le bonheur.

Les deux flûtes peintes dans notre Tableau confirment l'opinion qui attribue à Marſias, ou du moins à ſon père Iagnide, l'invention de jouer de deux flûtes à-la-fois & d'une même haleine. Voyez Pline, VII, 56 ; & Pauſanias, II, 7. Voyez auſſi Plutarque, Symp. VII, 8, p. 713 ; Bartholin, de Tibiis, III, 5.

Pline, XXXV, 10, en faiſant l'énumération des belles Peintures de Zeuxis, dit que dans le Temple de la Concorde on voyoit de ce Peintre célèbre un Marſias lié, *religatus*. Le même Hiſtorien de la Nature, lib. XXI, 3, fait mention auſſi d'une fameuſe Statue de Marſyas placée à Rome, près de la tribune aux harangues. Les Orateurs avoient coutume de couronner cette Figure, quand ils avoient gagné quelques grandes cauſes : cette Statue devint célèbre par le libertinage effrené de Julie, fille d'Auguſte. Seneque, de Benef. VI, 32 ; Juſt. Lipſe, Ant. Lect. lib. III, Op. To. I, p. 388 ; Voyez auſſi les Commentateurs de Martial, lib. II, Epigr. 64, &c. Rodiginus, A. L. XXVIII, 12.

Il étoit d'uſage de placer une Satue de Marſias dans la place publique de preſque toutes les villes libres, parce que l'image des Silenes étoit un emblême de la liberté. Servius, in Æn. III, 20, IV, 58. Voyez les antiquaires, Sphaneim de V. & P. N. Diſſ. IX ; Gronovius, T. I, Th. a. A. 9, X.

Marſias ou Silene appartenoit à Bacchus & le repréſentoit. Or, on ſçait que Bacchus s'appelloit *le Dieu liber*, *Deus liber*. Le Dieu qui préſide à la vendange étoit ſans doute appellé ainſi, parce que le vin délie la langue du buveur, l'excite à parler en toute liberté, (*in vino veritas*) ouvre ſon cœur à ſes amis, le dégage de toute contrainte, l'affranchit des peines du paſſé, & le délivre des inquiétudes de l'avenir. C'eſt auſſi Bacchus, au rapport de Pline, liv. 7, ch. 56, qui imagina les échanges, qui apprit à acheter & à vendre. Et en effet, telle eſt encore la coutume des Négocians francs & loyals; c'eſt le verre à la main qu'ils concluent leurs marchés; le vin du marché met entr'eux plus de liant: d'ailleurs, la bonne-foi & la liberté, caractère du buveur, ſont auſſi l'âme du commerce.

Par une contradiction qu'on aura peine à expliquer au premier abord, Bacchus, le Dieu de la Liberté, le Patron des Républiques, fut auſſi, ſelon la théogonie des Anciens, le premier qui attacha le diadême ſur le front des Rois, & conſacra la ſervitude des Peuples.

Les Peuples pour qui la Souveraineté devenoit tyrannie, auroient-ils voulu par là montrer à leur poſtérité que ce furent des hommes ivres & ſans raiſon qui les premiers ſe ſoumirent à leurs tyrans.

PLANCHE LVII.

Il eſt évident que ce Tableau peint ſur un fonds noir repréſente un chœur de Bacchantes. Des cinq perſonnages qui le compoſent, le premier eſt une jeune femme aſſiſe ſur un ſiège ruſtique, ſur une eſpèce de pierre quarrée: elle joue de deux flûtes à-la-fois. La ſeconde femme, qu'on ne voit que par derrière, debout, tient entre ſes mains des cymballes, & eſt en action de danſer. La troiſième Figure eſt un vieillard qui joue du tambour de baſque garni de ſes ſonnettes ou grelots: il paroît auſſi danſer. Le perſonnage d'après eſt une femme qui touche du pſalterion ou de la lyre, & qui danſe en même-tems: on ne

la voit auſſi que par le dos. La cinquième & dernière Figure, qui, comme la première, eſt peinte de profil, eſt une vieille aſſiſe ſur un ſiège legérement travaillé & garni d'un couſſin : elle tient de la main droite une coupe, & de la gauche une belle feuille d'arbre. On remarquera qu'elle a des chauſſures & un marche-pied. Rien de plus modeſte que les vêtemens des trois autres jeunes femmes, qui ont des franges ou des ourlets aſſez larges ; ils les couvrent depuis les pieds juſqu'à la tête, & ne laiſſent à nud que les bras.

Les Bacchantes ne ſont pas toujours repréſentées furieuſes & égarées. Pluſieurs Auteurs & quantité de monumens anciens nous les offrent exécutant des danſes paiſibles & modérées, au ſon des inſtrumens & au chant des hymnes. Ovide, Met. IV, 28; Catule, de Nupt. Pel. & Thet. To. VII, du Tréſor de Gronovius; Virgile, Æn. VI, 644. Cependant comme on ne voit point de tyrſes dans ce Tableau, on a ſoupçonné que le ſujet pourroit être une autre fête qu'une Bacchanale ; mais pluſieurs monumens antiques nous ont conſervé Bacchus & les Bacchantes ſans l'attribut du tyrſe. La double flûte ou flûte phrygienne étoit conſacrée à ces ſortes de fêtes.

Le vieillard de notre Tableau pourroit bien être Silene, qui avoit coutume dans les orgies ſacrées de Bacchus de ſe déguiſer en Satyre, en Pan, même en Bacchante. Voyez Plutarque dans la Vie de M. Antoine; il y décrit une pompe bacchique que l'Amant de Cléopatre ordonna pour ſon entrée dans Epheſe. Meurſius in Panath. cap. 20, obſerve que dans les Fêtes dites *Panathenaica*, on choiſiſſoit les vieillards les plus beaux pour porter des rameaux d'oliviers.

Les vieillards & les enfans ne jouent peut-être pas un rôle aſſez important, aſſez marqué dans nos aſſemblées publiques, dans nos fêtes civiles ou autres. Ne devroit on pas s'occuper davantage de ces deux âges intéreſſans ? le rapprochement des deux extrémités de la vie offriroit un tableau touchant & même utile. Les vieillards & les enfans s'aiment réciproquement : quel

doux ſpectacle qu'un grouppe des uns & des autres, ſe careſſant tour-à-tour, ſe livrant à des jeux auſſi paiſibles qu'innocens ! Le vieillard, traité avec les égards qui lui ſont dûs, ne contracteroit point ce caractère chagrin qui flétrit ſes derniers jours, & que provoquent encore les infirmités. Et pourquoi ne point lui cacher ſous des fleurs la faulx du tems qui le menace, & le conduire gaiement au tombeau par une pente douce & inſenſible ?

Quant au tambour de baſque, voyez ce que Fornutus de N. D. XXX, dit des inſtrumens en uſage dans les orgies de Bacchus.

Pauſanias, III, 20, rapporte que dans l'ancienne Ville de *Bryſée*, ou *Braſies*, on voyoit encore de ſon tems un Temple dédié à Bacchus, dans l'intérieur duquel les femmes ſeules avoient le droit d'entrer : elles ſeules auſſi pouvoient y ſacrifier ; & cet Auteur affirme même qu'elles gardoient un grand ſecret ſur les cérémonies qu'elles y pratiquoient. Cette ſingularité ne viendroit-elle pas de ce que le vin, pris à l'excès, donnant aux hommes le babil & l'indiſcrétion qu'on reproche ordinairement aux femmes, il eſt juſte que les femmes jouiſſent dans ce cas des privilèges des hommes, & ſoient admiſes à leur tour aux myſtères ſacrés.

Aux Fêtes de Bacchus, de vieilles Prêtreſſes, aſſiſes dans les places publiques de Rome, & couronnées de lierre, vendoient des petites galettes faites avec du miel, & ſe chargeoient des ſacrifices. Ovide, III, Faſt. 263-265 ; Varron, lib. V, de L. L. La première & la plus ancienne de ces Prêtreſſes s'appelloit *Mater ſacrorum*, *Regina ſacrorum*, *Antiſtita*, *Sacerdos perpetua & prima ; la Mère*, *la Reine des choſes ſacrées*. On trouve ces titres ſur pluſieurs marbres funéraires. Chifflet, Sallengre, to. 4, p. 619 & 621. Sur une autre pierre antique on lit : *Cæliæ paternæ*, *matri*, *ſynagogæ*, *brixianorum*. On prétend qu'à Athenes les Fêtes & les Myſtères de Bacchus étoient dirigés par le Roi, & par la Reine qu'on appelloit pour cela *Sacrificola* : &

on ajoute que l'inſtitution des Prêtreſſes date de cette époque ; & qu'on en créa d'abord au nombre de quatorze. Pollux VIII, ſeq. 108 ; Demoſthenes, Orat. in Neær. D'après ces détails, on pourra conclure que la vieille femme de notre Tableau eſt cette ancienne Prêtreſſe qui préſide aux chœurs & aux cérémonies Bacchiques. Diodore IV, 3 ; Euripide, in Bacch. V, 979 ; Plutarque de Dec. Rhet. ſſ. 7, p. 842. Les chœurs Bacchiques étoient compoſés de jeunes & de vieilles femmes vierges.

Notre Tableau peut auſſi nous donner une idée des cérémonies religieuſes anciennes, qui n'étoient autre choſe que des Proceſſions compoſées des perſonnes conſacrées, des Miniſtres ſaints qui portoient les myſtères de la Divinité qu'on célébroit. Le peuple accompagnoit & ſuivoit en foule : on parcourroit ainſi les principales places des villes, & on ſe repandoit auſſi dans les campagnes. De tems en tems on faiſoit des pauſes, pendant leſquelles on chantoit des Hymnes & on danſoit. Dans ces ſtations, la plus ancienne des Prêtreſſes & les autres perſonnages prépoſés aux choſes ſacrées, s'aſſeyoient ſur des ſiéges & à l'ombre d'eſpèce de paraſols qu'on portoit à leur ſuite, & préſidoient aux fonctions des chœurs. Sur le territoire d'Athene, il y avoit un Bourg qu'on appelloit le Figuier ſacré, parce que la Proceſſion des myſtères d'Eleuſis y avoit un repoſoir & s'y arrêtoit. Meurſius Eleuſin, cap. 27. Les jeunes filles nobles aſſiſtoient à cette pompe, vêtues des plus riches habits, & faiſoient partie du cortège. Elles portoient des couronnes ſur leurs têtes, & leur ſein, demi nud, étoit paré de guirlandes de fleurs. Rien de plus impoſant & en même tems de plus voluptueux que ces ſortes de marches ſacrées chez les Anciens : il paroît qu'ils avoient à cœur de rendre leur Religion aimable.

La vieille de notre Tableau tient une coupe ou une patere à la main : c'étoit le ſigne caractériſtique d'un ſacrifice, l'attribut des Divinités, ou du ſouverain Pontificat qui les repré-

ſentoit. Voyez Spanheim & les autres Antiquaires, ainſi que toutes les médailles.

Quant à la feuille que ce perſonnage tient de l'autre main, conſultez Ch. Patin & le ſecond tome de Polenus.

D'après ſon coſtume, notre vieille ne peut être qu'une Prêtreſſe : elle a la tête toute couverte : elle eſt chauſſée. Son vêtement a des manches qui lui tombent juſque ſur les poignets, différente des trois autres jeunes femmes qui l'accompagnent, & dont deux ont les pieds nuds, & la troiſième des ſandales ſeulement. Les profanes n'entroient dans les Temples du Paganiſme qu'après s'être déchauſſés ; les Miniſtres eux-mêmes obſervoient cette coutume reſpectueuſe, que S. Auguſtin conjecture venir du précepte donné à Moyſe par Dieu même. S. Clément d'Alexandrie, Pæd. II, 10, 11, 204, 205, prétend qu'il eſt indécent aux femmes de montrer leurs pieds nuds, & qu'on doit le leur défendre expreſſément. S. Jean Chryſoſtome fait mention d'une loi grecque qui prohiboit cette façon de ſe mettre.

Diodore de Sicile, IV, 3, nous apprend que les femmes mariées ſeulement avoient le droit de repréſenter les Menades & les Bacchantes, & de porter leur chevelure déliée & éparſe ſans ordre ; mais que les vierges & les matrônes, plus graves, avoient leur cheveux liés avec décence, & ne conſervoient d'une Bacchante que le tyrſe.

Au reſte, ces menus détails de toilette varioient beaucoup, & n'étoient pas toujours rigoureuſement obſervés.

PLANCHE LVIII.

Ce ſujet n'eſt ſans doute que la ſuite & la fin de la pompe ſacrée de Bacchus, que nous avons décrite dans la Planche précédente. Cette ſeconde partie offre d'abord une jeune fille jouant de deux flûtes à-la-fois. Suit une autre femme tenant de la main droite un vaſe deſtiné pour les ſacrifices ; de la

gauche elle ſemble porter pareillement un autre inſtrument ſacré, une eſpèce de corbeille garnie de bandelettes, telles qu'on en portoit dans les cérémonies d'Eleuſis. Voyez Meurſius, Eleuſ. cap. 25. La troiſième Figure, qui eſt encore une femme, comme ſes vêtemens paroiſſent l'indiquer, porte un coffre ſur l'épaule gauche. Aſſis ſur un ſiège d'une forme diſtinguée & d'un beau travail, accompagné d'un marche-pied rond, le perſonnage de l'homme eſt preſque nud; il n'a qu'une ſeule draperie qui lui tombe entre les jambes. Sa main eſt appuyée ſur un long ſceptre ou bâton; & il eſt en action de ſe lever, en ſe retournant vers une autre Figure de femme qui, debout derrière lui, eſt accoudée ſur un autel ou pilaſtre.

Voici à peu près quels étoient l'ordre & la marche de la pompe de Bacchus: elle étoit compoſée d'abord du chœur des Bacchants & des Bacchantes qui précédoient les vaſes ſacrés, & les myſtères portés par les Initiés & les Pontifes; puis venoient les Satyres. On y portoit auſſi une idre ou amphore, eſpèce de meſure de vin; un farment, un bouc, une corbeille remplie de figues, &c.

Le petit coffre qu'on promenoit dans cette Proceſſion, & qu'on appelloit *Arca ineffabile*, étoit une eſpèce de Châſſe où étoit renfermé un petit ſimulacre du Dieu Bacchus. Voyez en l'hiſtoire dans Pauſanias, III, 24; VII, 19. Cette Arche étoit réputée un ſymbole particulier de Bacchus. Les Égyptiens portoient ainſi en Proceſſion les Images d'or de leurs Divinités, renfermées avec quelques ornemens conſacrés. Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. V; Spencer de leg. Hebr. III, 5, 1, Sect. 6; Voſſius, de Idol. I, 30; Bochart, Phal. I, 1, & ſur-tout la Bible de Moyſe.

On conjecture que la figure d'homme, preſque nud, eſt Bacchus lui-même, ou le maître des chœurs.

PLANCHE LIX.

Il eſt évident que dans ce Tableau on s'eſt encore propoſé de repréſenter quelque ſujet appartenant à Bacchus; mais il n'eſt

pas auſſi facile de rendre raiſon des cinq Figures qui y ſont peintes. La première porte à ſa main droite un vaſe, & de ſa gauche elle ſoutient un plat couvert de figues. La ſeconde, retournée vers la première comme pour lui parler, ſemble en même-tems vouloir préſenter une corbeille ou baſſin d'argent ſur lequel ſont trois figues à la troiſième Figure ; celle-ci eſt aſſiſe ſur une pierre en forme de cube : ſa tête eſt ceinte d'une couronne de pampre & d'une large bandelette, dont les extrêmités tombent ſur ſes épaules. De ſa main gauche elle tient un tyrſe ; elle étend ſa main droite, dont les trois premiers doigts ſont élevés. Le quatrième perſonnage, debout & couvert d'un manteau qui ne lui couvre que les épaules, eſt couronné auſſi, & tient de la main gauche un tyrſe. A ſa droite eſt un petit bandeau ou une bandelette. La cinquième & dernière Figure n'a rien qui la diſtingue de la première, excepté qu'elle ne porte aucun attribut, aucun inſtrument propre aux ſacrifices. Ces deux perſonnages ont un viſage d'homme plutôt que de femme ; & cependant on leur remarque des coliers & des bracelets. Leurs coſtumes & leurs vêtemens conviennent également aux deux ſexes.

Le figuier étoit particuliérement conſacré à Bacchus. Voyez l'Empereur Julien, Epiſt. 24, ad Sarap. Herodote, II, 48; Theodoret, lib. VII; Arnobe, lib. V; Athenée III, 5. Bacchus étoit regardé comme l'inſpecteur & l'inventeur de la culture des arbres; & on lui offroit toujours les prémices des fruits, mais ſur-tout la figue, qu'on diſoit être la ſœur de la vigne. Voyez Fornutus, cap. 30; Ælien, V H. III, 41; Diodore III, 63.

Les fruits, au nombre de trois que porte ſur un baſſin la ſeconde Figure, & les trois doigts que tient élevés le perſonnage aſſis au milieu du Tableau, ont fait ſoupçonner que l'Artiſte a eu l'intention d'indiquer les myſtères de Bacchus. Voyez Orphée, Hymn. XXIX & 41 ; Diodore III, 62, 65 ; IV, 3 ; Voſſius, de Orig. Idol. IX, 29; Cenſorinus, de die Nat. XVIII; Hyginus, Fab. 131. Peut-être eſt-ce une alluſion à une Fête

qu'on inſtitua en l'honneur de Bacchus, pour célébrer ſon expédition & ſon retour de l'Inde, & qui avoit lieu tous les trois ans. D'autres veulent que ce nombre 3 regarde le myſtère du ſilence, ſi important pour les ſecrets de Bacchus. On ſçait que ce nombre 3 eſt ſacré chez les *Francs-Maçons*; & ce n'eſt pas le ſeul rapport qui exiſte entre cet Ordre & le Dieu des buveurs. Horus-Appollo, Hierogl. I, 28, nous apprend que les Égyptiens déſignoient le ſilence avec le nombre 1095, qui contient les jours de trois années additionnés enſemble; & il explique cet emblême, en diſant qu'ordinairement un enfant de trois ans ne peut pas encore articuler des paroles bien diſtinctes. Voyez Pline, XXVIII, 6.

D'après Apulée, Met. II, on pourroit conjecturer que le geſte de la main de notre Bacchus eſt celui des Orateurs; ou bien encore que ce geſte eſt pour indiquer la Divinité du perſonnage, parce que le nombre *ternaire* étoit regardé chez les Anciens comme le plus parfait. Voyez Porphyre ſur Pythagore.

Peut-être cette Figure aſſiſe ne doit-elle point être regardée comme Bacchus elle-même, mais plutôt comme un perſonnage qui le repréſente. Dans leurs grandes ſolemnités religieuſes, les Anciens avoient coutume de jouer le rôle de leurs Dieux, pour les rendre, pour ainſi dire, viſibles aux yeux du Peuple. Nous avons conſervé quelques traces de cette coutume antique. Pendant la *Fête-Dieu*, il n'eſt pas rare de voir dans nos Proceſſions de Village de jeunes enfans repréſenter les Anges, de jeunes filles contrefaire les Vierges ſaintes honorées dans le Calendrier. C'étoit bien pis du tems des *Myſtères*, avant que le Théâtre Français ſe ſoit épuré. On ſçait à quels excès ſe portoit alors une piété ignorante & groſſière.

Plutarque rapporte à ce ſujet une Anecdote curieuſe, in Nic. To. I. Dans une Bacchanale, un jeune eſclave repréſenta ſi bien Bacchus, il parut ſi beau aux yeux des ſpectateurs, & il en reçut tant d'applaudiſſemens que ſon Maître lui accorda ſa

liberté, en disant qu'il ne convenoit pas qu'un homme qui ressembloit tant à un Dieu fut esclave.

Dans la description que nous a laissé Athenée, V. p. 200, de la grande pompe de Ptolomée, il nous apprend que derrière le char où étoit la statue de Bacchus, suivoient 500 jeunes filles couvertes d'un vêtement pourpre, avec des ceintures d'or, mais ne portant ni tyrses ni autres attributs bacchiques: telle est la cinquième Figure de notre Planche. Dans cette cérémonie sacrée il y avoit aussi de jeunes hommes qui portoient quantité de vases, ou espèces d'idres remplis d'une liqueur qu'ils buvoient à petits coups en cheminant. On y voyoit aussi des corbeilles mystiques qui contenoient les choses consacrées à Bacchus & à Cerès. Quelques-uns de ces paniers renfermoient aussi quelques nourritures à l'usage de ceux qui les portoient.

Dans nos Processions modernes, sur-tout à la campagne, on porte aussi sur des plats des épics de bled & des grappes de raisin dans leur primeur: on décore les Autels des prémices des fleurs & des fruits. Cet usage respectable, consacré par la reconnoissance, date sans doute de la plus haute antiquité, & mérite d'être conservé: il peut même devenir un nouveau motif d'émulation parmi les Agriculteurs: quel est celui d'entr'eux qui ne se feroit un devoir d'offrir en hommage à la Religion les premiers fruits de ses travaux; & qui, pour mériter cet honneur, ne donneroit tous ses soins à la culture & à l'amélioration de ses terres?

Planche LX.

Cette Peinture offre encore une cérémonie qui a rapport aux mystères Bacchiques. Assise sur un escabeau d'une structure peu ordinaire (Montfaucon, To. III, p. 1, Tab. LVI) une femme, la tête ceinte de feuilles vertes, tenant entre ses mains une couronne de myrthe, semble vouloir parler à une jeune fille qui retourne la tête pour l'écouter; cette seconde Figure, dont le

mouvement indique qu'elle marche, tient ſur ſes mains une corbeille qui contient quelques fruits & quelques volatiles. De l'autre côté, devant la Figure aſſiſe, on voit une autre jeune femme coëffée avec des bandelettes, & ſoutenant obliquement ſur ſes deux bras un tyrſe. Suit un enfant ailé couronné de fleurs de pavots. De ſa droite il tient une torche allumée, & de ſa gauche il ſemble vouloir cacher ſon ſexe. Fort près de lui eſt une vieille femme : avec ſa main elle ſoutient ſon menton. Son coude gauche eſt appuyé ſur ſon genou, & le reſte de ſa jambe eſt élevé & poſé ſur un ſiège ou eſcabeau. Sa main droite tombe ſur ſa hanche.

Les myſtères de Bacchus, de Cerès, & tous les ſecrets pareils étoient impénétrables pour les prophanes ; auſſi on ne s'en occupoit point en leur préſence. Cependant il eſt probable que les cérémonies publiques étoient des ſymboles plus ou moins obſcurs de ce qui ſe paſſoit à huis clos aux yeux des Initiés.

La couronne eſt un attribut caractériſtique de Bacchus ; cependant on rencontre pluſieurs monumens où les Bacchantes ne ſont point couronnées. Tertulien, de Cor. cap. 57, dit qu'on déſignoit Bacchus ſous le nom de *Princeps laureæ coronæ*. Le laurier & le lierre lui étoient conſacrés. Clément d'Alexandrie, Pæd. II, 8 ; Homère, Hymne à Bacchus ; Voſſius, de Idol. V, 48, 49 ; Paſcalius, l. 16 & 17 ; IV, 1 & 15. Ce dernier Auteur aſſure qu'il n'y eut point de culte privé ou public de quelque Divinité, qu'il ne ſe célébroit point de Fête où on ne fit uſage de couronnes.

La Religion chrétienne ne ſe ſert preſque plus de couronnes dans ſes cérémonies ſaintes : elle les a même proſcrites, pour n'avoir rien de commun avec le Paganiſme. D'ailleurs, la ſévérité de ſa morale, l'eſprit d'humilité qui doit faire la baſe du caractère d'un vrai Croyant, l'image des ſouffrances du Chriſt, toutes ces conſidérations reſpectables contraſteroient trop avec cet air de fête, ce riant appareil que l'Antiquité profane mettoit dans ſes rits ſacrés. La Liturgie chrétienne permet à peine l'uſage

des couronnes pendant l'Octave de la Fête-Dieu, & aux funérailles des enfans & des jeunes vierges. Mais rarement les Prêtres ſe ceignent la tête de fleurs, pour montrer ſans doute que l'*Egliſe militante* ne doit point anticiper ſur cet avenir heureux & trop éloigné, où elle pourra s'appeller l'*Egliſe triomphante*.

On ſçait que dans l'ancienne loi on offroit & on immoloit au Seigneur des tourterelles & d'autres oiſeaux. S. Luc, II, 24, Gen. XV, 9, 10, Lévit. I, 14, V, 7, 11. La même coutume ſe retrouve auſſi chez les Gentils. Pauſanias, II, 11, IV, 31; Lucien, Sacrif. ſſ. 10, &c.; Spencer, *de legibus*, Heb. III, 8, 10; Bochart Hiéroz, part. II, lib. I, cap. 5. Dans la pompe Bacchique de Ptolémée décrite par Athenée, V, p. 200, on y voyoit des colombes liées avec des rubans.

Ces offrandes d'oiſeaux, & autres animaux que les Initiés immoloient dans les myſtères de Bacchus, de Cerès, &c. étoient un emblême des diſpoſitions de leur eſprit religieux. Ces Néophites du Paganiſme ſe conſidéroient eux-mêmes comme autant de victimes conſacrées qui mouroient au monde prophane pour reſſuſciter parmi les Initiés, & obtenir une nouvelle vie par la participation des ſaints myſtères. C'eſt pour cela qu'à l'inſtar des vraies victimes, ils ſe chargeoient de couronnes, de guirlandes & de bandelettes. Telles ſont les figures des monumens que nous avons ſous nos yeux. Encore aujourd'hui, quand une vierge eſt ſur le point de prononcer ſes vœux, & d'entrer en religion dans un Monaſtère, il eſt d'uſage qu'elle ſe préſente à la grille du cloître dans toute la parure des gens du monde; mais elle ſe dépouille auſſi-tôt de ces ornemens, elle fait le ſacrifice de ſa chevelure; elle ſe revêt d'un cilice, & va s'enſevelir vivante ſous un drap mortuaire.

Au rapport de Tite-Live, liv. X, 38, les Samnites pratiquoient chez eux une eſpèce d'initiation militaire; le Soldat qui vouloit y participer s'approchoit de l'Autel dans l'attitude d'une victime, & il promettoit par un ſerment ſolemnel de ne jamais revéler au-dehors ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit

pendant la célébration des myſtères, dont l'appareil étoit effrayant, & frappoit l'eſprit d'une terreur religieuſe : *Perfundere religione animum poſſet.*

On eſt en doute de ſçavoir ſi l'enfant peint dans notre Tableau eſt Bacchus lui-même, ou bien un autre Dieu, ou ſeulement un ſimple Miniſtre des Autels. Ce n'eſt point l'Amour, quoiqu'il porte un flambeau & qu'il ait des aîles. Les Fêtes de Bacchus ſe célébroient de nuit : ce n'étoit que pendant la nuit qu'on recevoit les Initiés. Demoſthene, de Cor. p. 349; Euripide Bacch. V, 486; Diodore, IV, 4, &c. Bacchus avoit même un ſurnom tiré de l'uſage qu'on faiſoit des flambeaux pendant ſes myſtères : « On l'appelloit *Lampter* (dit Pauſanias, « liv. VII, 27), à cauſe des illuminations qu'on faiſoit à ſa » Fête, appellée elle-même *Lampteria.* Durant la nuit on allu- » moit un grand nombre de flambeaux, & le vin couloit dans » toutes les rues ».

Ce Dieu lui-même étoit parfois repréſenté avec une torche à la main, entre Cerès & Proſerpine. Pauſanias, I, 2. Dans la pompe Eleuſine, un Miniſtre marchoit devant portant un flambeau & accompagné du chœur. Ce Miniſtre intervenoit aux initiations de concert avec l'Hierophante.

Les pavots étoient ſpécialement conſacrés à Cerès. Callimaque, Hymn. in Cer. V, 45; Ovide, Faſt. IV : mais il y avoit auſſi des paniers myſtiques de Bacchus, qu'on nommoit *pavots.*

Bergerus, Theſ. br. p. 188, rapporte un Camée qui repréſente Bacchus donnant un flambeau à Cupidon. Comus, le Dieu des Feſtins & des Orgies nocturnes, eſt toujours peint couronné de roſes, & un flambeau à la main. Philoſtrate, Imag. III, nous apprend que dans les myſtères on faiſoit une acclamation conſacrée en ces termes : *Salve novum lumen.* Le Dieu de l'Hymenée porte auſſi ordinairement une torche allumée & une couronne de fleurs.

La vieille femme de notre Planche pourroit être regardée

comme la Prêtreſſe aſſiſtante aux initiations, & préſidant aux cérémonies ſacrées.

Si l'on ſuppoſe que ces myſtères cachés de Cerès & de Bacchus n'étoient autre choſe qu'une repréſentation emblêmatique du voyage de Cerès courant ſur les traces de ſa fille, ou de la naiſſance & des principales actions de Bacchus. Arnobe. (lib. V; Minutius Felix, in Octav. p. 200; Diodore, IV, 3.) alors notre vieille pourra être priſe pour la Nourrice de Bacchus, ou pour cette femme qui l'inſtruiſit & l'initia dans les myſtères de la grand'mère. Ce pourroit être auſſi la complaiſante *Baubone*, qui vint à bout d'égayer la Déeſſe Cerès, affligée de la perte de ſa fille, & l'engagea à prendre quelque nourriture. S. Clément d'Alexandrie, d'après quelques vers d'Orphée, nous a conſervé à ce ſujet une petite Anecdote de Bacchus. Ce Dieu, encore enfant, aimoit beaucoup à rire & à cacher ſa main dans le ſein de la complaiſante Baubo.

L'habillement peu ordinaire de cette vieille a quelque rapport avec celui qu'on devoit porter dans les initiations aux myſtères d'Eleuſis. Les perſonnes prépoſées aux cérémonies étoient obligées d'être vêtues très étroitement.

Au rapport d'Euſebe, P. C. lib. III, dans les myſtères d'Eleuſis, l'Hierophante repréſentoit le Createur, le *demiourgos*; celui qui portoit le flambeau figuroit le ſoleil; l'Aſſiſtant à l'Autel, la lune; & le ſacré Proclamateur, Mercure.

On a dit & répété que c'eſt aux myſtérieuſes initiations des Anciens qu'on eſt redevable des plus belles découvertes dans la Religion, la morale & les ſciences, & de la conſervation de ces découvertes; tandis que le Peuple élevoit au rang de ſes Dieux les êtres les plus vils; le dogme de l'unité de Dieu étoit en dépôt & demeuroit intact entre les mains des Hierophantes, & du petit nombre de leurs Initiés.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de demander s'il convenoit de cacher la vérité au Peuple; s'il falloit le croire incapable ou indigne de la connoître; ſi ſon bonheur étoit dans l'ignorance,

mère

mère des préjugés; ſi le moyen de s'en préſerver n'étoit pas de les détruire, plutôt que de faire bande à part & d'emporter au fond du puits le flambeau de la vérité qui doit luire pour tout le monde, comme les rayons bienfaiſans du ſoleil.

L'Égypte paroît avoir été le berceau des Initiations; du moins ſes myſtères furent toujours les plus célèbres, & elle compta parmi ſes Initiés les plus illuſtres perſonnages de l'antiquité, à commencer par Moyſe. Orphée, Muſée, Homère, Archimede, Dedale, Thalès, Platon, Eudoxe, Démocrite d'Abdere, Lycurgue, Solon, & ſur tout Pythagore, allèrent chercher au milieu des épreuves les plus terribles les belles connoiſſances qui firent paſſer juſqu'à nous leurs noms avec éloge.

On apprend avec douleur que l'inſtitution des myſtères, dont l'origine eſt ſi pure, & qui ſervit d'abord à reconcilier les coupables avec la Divinité, ſe pervertit au point de donner lieu à des ſacrifices de victimes humaines. Le Chriſtianiſme, dans ſa naiſſance, épura ces initiations, en s'en ſervant dans ſa liturgie primitive. Il ſeroit curieux & intéreſſant d'examiner dans le culte actuel de l'Égliſe plus d'une trace des initiations & des myſtères de l'Égypte, qui ont franchi tant de ſiècles pour venir juſqu'à nous.

L'Ordre des *Francs-Maçons* pourroit-être conſidéré auſſi comme la miniature, ou plutôt la *charge* des anciennes initiations. Les épreuves du *Frère terrible* ſont vraiſemblablement une reminiſcence des examens menaçans des Hierophantes Égyptiens, que la franche-Maçonnerie aura jugé néceſſaire de contrefaire *en petit*, pour ſe donner une ſorte de conſiſtance. Quoiqu'il en ſoit, cet ordre n'eſt pas tout ce qu'il pourroit être: On ne ſçauroit trop multiplier les liens de bienveillance & de fraternité parmi les hommes.

Il eſt étonnant que les Siciliens qui reclament l'honneur d'avoir inſtitué les premiers la Fête de Cerès, *eleuſina ſacra*, l'aient rendue la plus myſtérieuſe de toutes; & cela, en reconnoiſ-

ſance d'avoir appris de cette Déeſſe l'art de cultiver la terre. Où en ſerions-nous, ſi l'Agriculture eût toujours été un ſecret ? Les jeûnes, les ablutions, les ſacrifices, tout en étoit. On diſtinguoit les *Initiés*, des *Témoins oculaires*. Il y avoit des épreuves terribles que les Francs-Maçons, comme nous l'avons déja dit, ont renouvellé des Grecs. La foudre & les ſpectres ne contribuoient pas peu à rendre cette cérémonie impoſante & ſacrée. Et à quoi aboutiſſoit tout ce grand appareil ? A faire du bruit & des dépenſes folles, qu'on auroit mieux employées en ſoulageant le pauvre Laboureur. Une Fête de Village eut été plus analogue au ſujet, & ſur-tout plus gaie : elle auroit contribué bien mieux auſſi au maintien des mœurs, en rappellant celles des Patriarches.)

PLANCHE LXI.

Des quatre Figures qui compoſent ce morceau curieux, la première eſt une femme aſſiſe dont les cheveux ſont enveloppés d'une large bandelette qui lui tombe ſur les épaules. Sa tunique à longues manches eſt violette, ſon vêtement de deſſus eſt blanc & lui couvre l'épaule droite : elle tient preſque ſur ſa bouche l'index de ſa main gauche, comme ſi elle vouloit impoſer ſilence, ou recommander un ſecret. Le perſonnage ſuivant eſt un vieillard couronné de feuilles & vêtu d'un habit rouge à longues manches avec un manteau tranſparent drapé ſur l'épaule droite. Il approche ſa main fermée de ſa poitrine, & par ce geſte, il ſemble éprouver une commotion intérieure & ſacrée. La troiſième Figure, placée ſur une pierre groſſiérement taillée au milieu du Tableau, ſemble en être le principal perſonnage ; c'eſt un jeune homme couronné de pampres & de fleurs. De la main gauche il s'appuye ſur un long tyrſe orné de feuilles & de rubans ou bandelettes. Il porte à ſa main droite un vaſe ou un ſceau : ſa caſaque rouge ne le couvre que par derrière, & tombe juſqu'à la moitié de ſes jambes, laiſſant le

devant tout à nud depuis la poitrine juſqu'en bas. Cette partie découverte eſt d'une couleur de chair foncée, & offre l'attribut de la virilité hors de toutes proportions. La quatrième & dernière Figure eſt une femme vêtue d'une longue draperie violette. Un grand voile blanc lui couvre la tête & les bras juſqu'aux mains dans leſquelles elle tient un ſerpent.

La première Figure aſſiſe eſt vraiſemblablement une des grandes Prêtreſſes de Bacchus qui préſidoit aux ſacrifices & aux myſtères les plus cachés, & qu'on appelloit en grec γεραραι *gerere*. Elles étoient au nombre de quatorze, pour deſſervir les quatorze Autels de Bacchus. On les choiſiſſoit vieilles ou au moins d'un âge mûr: on ne nous apprend pas s'il étoit néceſſaire qu'elles fuſſent encore vierges. Notre Prêtreſſe ne paroît rien moins que décrépite. Son geſte commande le ſilence, ſi religieuſement obſervé pendant les ſacrés myſtères. *Fida ſilentia ſacris*, dit Virgile, Æn. III, 112; & Juſtin V, 1. *Sacra nullo magis quam ſilentio ſolemnia.* On croyoit que les Dieux puniſſoient eux-mêmes ceux qui violoient le ſilence; c'eſt pour cela que par une loi expreſſe ils étoient condamnés à mort. Meurſius, Eleuſ. cap. 20. Auſſi Herodote, Diodore, Pauſanias, qui probablement étoient initiés, déclarent ne pouvoir rien dire de ce qui regarde les myſtères de Bacchus & de Cerès, & autres. Lactantius Firmianus, V, 19; & S. Auguſtin, de Civ. D. XVIII, 5. d'après Varron, croyent que la raiſon d'un auſſi grand ſecret, c'eſt de cacher au Peuple ce qu'on vouloit lui faire adorer. Tertulien, adv. Valentin, cap. I, dit en parlant des myſtères du Paganiſme & des Initiés: *C'eſt par honte qu'ils ſe taiſent.* Clément d'Alexandrie; Arnobe & Firmicus Maternus, ajoutent qu'en effet ils n'auroient eu à découvrir que des choſes obſcènes ou ridicules.

(Des myſtères où s'empreſſoient de ſe faire initier des perſonnages tels qu'Homere, Platon, Licurgue, Pythagore, &c. ne pouvoient pas, ne devoient pas être tout-à-fait obſcènes ou ridicules; à moins qu'il n'en eût été des myſtères d'Éleuſis,

comme des *Loges de Maçonnerie*, ou de grands hommes n'ont pas dédaigné de ſe faire recevoir pour ſe délaſſer un moment, en partageant les travaux puériles, mais innocens de leurs *Frères*.)

(Le geſte du vieillard de notre Tableau eſt religieux, & c'eſt ainſi qu'on ſe comportoit en entrant dans les Temples. Voyez Broverius, de Vet. & rec. ador. cap. 21; & un beau paſſage du Philoſophe Seneque, Nat. queſt. VII, 30. L'émotion que paroît éprouver cette Figure nous apprend auſſi la révolution qu'opéroient ſur l'eſprit des Initiés les épreuves qu'on leur faiſoit ſubir. Leur cheveux ſe dreſſoient ſur leur tête, une ſueur froide couvroit leur corps, la pâleur de l'effroi maſquoit leur viſage à la lueur des lampes ſépulchrales, au bruit de la foudre, au murmure des voix lamentables, à la vue des apparitions ſubites & hydeuſes, au milieu des plus noires ténèbres; tels étoient les moyens qu'on mettoit en uſage pour porter le déſordre dans tous leurs ſens, pour exercer leur courage, & connoître s'ils étoient vraiment hommes, c'eſt-à-dire, au-deſſus de tous les évènemens de la vie.)

(Vues de ce côté, les initiations étoient ſans doute une inſtitution reſpectable & impoſante; & on ne doit pas être ſurpris d'en voir ſortir des Heros & des Sages. Ce qui doit ſur-tout nous porter à en parler avec réſerve, c'eſt que les Candidats étoient ſouvent refuſés, & ſuccomboient aux travaux du noviciat. On n'admettoit aux myſtères que les Initiés dont l'âme forte & grande avoit ſçu ſe tirer avec honneur de toutes ces épreuves.)

Le jeune homme de notre Tableau eſt vraiſemblablement Bacchus lui-même; en effet, on repréſentoit ce Dieu tantôt ſous la figure d'un vieillard barbu, tantôt ſous celle d'un enfant & d'un jeune garçon. Macrobe Saturnal. I, 18, aſſure que les Grecs ſe le figuroient ainſi, & l'appelloient *Bacchepæan* & *Briſea*. Dans la Campanie, les Napolitains lui donnoient le ſurnom d'*Hebotia*. Ovide, Metam. IV, 13, le déſigne ſous

l'épithète de *puer æternus ;* Athenée II, 1, ſous celle d'*indomitus juvenis.* Ovide encore, Métam. III, 607, en racontant l'Hiſtoire des Toſcans, qui furent changés en Dauphins, pour avoir voulu violer Bacchus, peint ce Dieu *Virgineâ puerum formâ.* Voyez Homere, H. in Bacch. Hyginus, Fab. 134; Nonnus, Dionyſ. XLV, 118, &c.

Les fleurs & le lierre étoient auſſi un attribut de Bacchus. Pauſanias, I, 31, rapporte que les Phlyens * avoient un Temple où l'on voyoit pluſieurs Autels, dont l'un étoit dédié à *Bacchus le fleuri*, Baccho *florido.*

Les Anciens faiſoient uſage de vaſes de bien des formes. Celui que tient à ſa main la jeune Figure de notre Tableau, pourroit bien être une eſpèce de coupe conſacrée à Bacchus, & dans laquelle on faiſoit boire les Initiés, ou cette ſorte de vaſe dont on ſe ſervoit pour les luſtrations. Il a quelque rapport avec les *Bénitiers portatifs* de nos Égliſes.

Le coſtume du Bacchus de notre Tableau eſt exact & conforme à la Mythologie. Fulgence, Mytol. II, 15, prétend qu'on repréſentoit toujours ce Dieu nud par devant, pour apprendre que le vin découvroit tous les ſecrets, ἐν οἴνῳ ἀλήθεια, *in vino veritas.* Zenobi, Cent. IV, 5; Athenée, II, 2, 36-38; Théocrite, Idyl. XXIX; Platon, in Sympoſ. D'autres Sçavans, au contraire, ont prétendu que notre Bacchus avoit la poitrine couverte, pour avertir que quand on repréſentoit un myſtère, il falloit recommander & obſerver le plus grand ſecret.

Il n'eſt pas facile de déterminer ſi l'Artiſte a voulu peindre une Statue du jeune Bacchus, ou un véritable jeune homme: les Statues de Bacchus étoient ordinairement peintes avec du cinabre. Au rapport de Pauſanias, VII, 26, dans la petite Ville

* C'étoient les Habitans de Phlya, Bourgade de la Tribu Cécropide. Harpocration nous apprend que le Poëte Euripide étoit de cette Bourgade.

de Phelloë, appartenant aux Joniens, il y avoit un Temple dédié à Bacchus; le viſage de la Statue de ce Dieu y étoit peint de vermillon. Le même Auteur nous apprend encore, VIII, 39, que dans la Ville de Phigalie, ou Iphialie, il y avoit un Temple conſacré à Bacchus *Acratophore*: le bas de ſa Statue étoit tellement couvert de feuilles de lierre & de laurier qu'on ne pouvoit le voir; les parties découvertes étoient enluminées de vermillon. On remarquera qu'en général toutes les Statues des Dieux étoient coloriées.

(Quant à l'organiſation giganteſque de notre jeune Bacchus, d'après nos mœurs, nous avons de la peine à concevoir comment les Anciens qui nous ont laiſſé tant de monumens de ſageſſe, & qui mettoient tant de délicateſſe & de bienſéance dans toutes leurs habitudes, purent ſe réſoudre à conſacrer un culte public aux parties ſecretes du corps humain, dont le nom ſeul, prononcé tout haut, feroit rougir aujourd'hui & bleſſeroit toutes les convenances. Cependant cette conduite qui nous ſemble ſi étrange, eſt atteſtée par quantité d'Auteurs & de monumens. Hérodote, II, 48, 49, au ſujet d'une Fête célèbre en uſage chez les Égyptiens & chez les Grecs, & déſignée ſous le nom de Φαλλαγωγία, ou Περιφαλλία, *pompa falli*, rapporte qu'en Grece les femmes parcourroient les Villages portant au col une image de la virilité; & que les Égyptiennes ſuſpendoient de même ſur leur ſein une petite * figure nue, dont la partie honteuſe ſeule contractoit, en marchant, par le moyen d'un fil, un mouvement pareil à celui de nos *Marionettes* ou *Pantins*. Cette partie ** n'étoit point en proportion avec les autres membres. Hérodote ajoute que ce fut Melampus, fils d'Amythaon, homme ſçavant & ſage, qui fit connoître aux

* Lucien, de Dea, Syr., dit que les Grecs conſtruiſoient ces *ſallus* avec du bois.

** Telle que celle du jeune Bacchus de cette Planche.

Grecs la raiſon ſacrée & myſtérieuſe de cette cérémonie Bacchique imaginée par les Égyptiens, & l'introduiſit chez eux : & l'on remarquera qu'Hérodote, un peu plus haut dans le même livre de ſes Hiſtoires, nous apprend que par un excès de pudeur il n'étoit point permis aux Égyptiens de ſatisfaire aux beſoins naturels du ventre, hors de leur maiſon, par la raiſon, (dit toujours le même Auteur) que les choſes déshonnêtes, mais néceſſaires, doivent ſe faire en ſecret, & que celles qui ne ſont pas malhonnêtes ſe doivent faire publiquement. S. Auguſtin, Civ. Dei, VII, 21, aſſure qu'en Italie, non ſeulement on portoit en triomphe dans les places publiques des Villes le Signe le moins équivoque de la Génération, mais encore que pendant cette étrange Proceſſion on chantoit en ſon honneur des Hymnes, dont les paroles étoient analogues au ſujet : bien plus même, la plus honnête, la plus grave des Matrônes couronnoit publiquement de ſes mains cette relique ſacrée ; & c'étoit la Religion qui conſacroit cette ſolemnité ! Le même Père de l'Égliſe nous apprend, un peu plus haut dans le même Ouvrage, VI, cap. 9, que dans le Temple du Dieu *Liber*, & de la Déeſſe *Libera*, on expoſoit à la vénération des Fidèles les parties de la génération des deux ſexes. On lit dans Athenée, XIV, 14, p. 647, que pendant les Fêtes dites *Teſmophores*, on portoit religieuſement en Proceſſion l'image du ſecond ſexe, déſigné ſous un nom particulier en Sicile, μύλλοι. Les Rabbins remarquent que pluſieurs Peuples Orientaux avoient coutume d'honorer la Statue de Belphegor (c'eſt le même Dieu que Priape ou Bacchus), par des cérémonies impures, par des nudités indécentes, par de ſales libations. Voyez Maimonide, de Idol. III, ff. 2. Les Fêtes d'*Itiſall* n'étoient pas plus honnêtes ; au jugement de Démoſthènes, &c., &c., &c., il faudroit avoir bien étudié & connoître à fond le génie de l'antiquité, pour entreprendre de juſtifier ou de décrier de tels uſages. Loin de prononcer, il eſt plus prudent de ſuſpendre nos conjectures : nous ſommes trop loi des Anciens pour oſer les juger : mon-

trons-nous auſſi empreſſés à les louer que lents à les blâmer. Peut-être que ce qui nous paroît un monſtrueux abus avoit une ſource pure & reſpectable ; peut-être les Anciens poſſédoient-ils le ſecret perdu depuis long-tems de conſerver la précieuſe ſimplicité de la nature au milieu des raffinemens de l'art. Notre vernis de décence, notre facilité à rougir, la chaſteté ou plutôt la timidité de notre langue, notre ſilence affecté ſur des abus auxquels nous nous livrons avec d'autant plus de ſécurité que nous les tenons plus ſecrets : oſons l'avouer, notre morale hypocrite & fauſſe nous a-t-elle rendus meilleurs & plus ſages que nos pères, ſi groſſiers à nos yeux ? Peut-être éveillerions-nous le remords au fond de nos conſciences, ſi nous nous entretenions librement ſur des objets qui n'étoient devenus familiers aux Anciens que parce qu'ils pouvoient en parler ſans faire la ſatyre de leurs mœurs, & ſans alarmer leur innocence.)

Voyez ce que nous avons dit ci-devant, au ſujet du Dieu Pan, Planche XLIII, p. 67 de ce ſecond Volume.

Les Sacrificateurs & les Prêtres ſe voiloient la tête avec leurs habits lorſqu'ils ſacrifioient ou faiſoient les Prières. La quatrième Figure de notre Tableau eſt probablement une Sacrificatrice. Voyez Broverius, de Vet. & rec. ador., cap. 13 ; Montfaucon, to. 1, p. 2, Pl. CL. Le vêtement des Bacchantes n'étoient pas auſſi étroits, auſſi ſerrés que ceux des Prêtreſſes de Bacchus.

Cette même Figure a entre les mains un ſerpent. Ce reptile étoit un ſymbole en uſage dans les initiations de Bacchus. Voici ce qu'en dit Arnobe, lib. V : *Ipſa ſacra, & ritus initiationis ipſius quibus ſabadiis nomen eſt, teſtimonio eſſe poterunt veritati : in quibus aureus coluber in ſinum demittitur conſecratis, & extrahitur rurſus ab inferioribus partibus, atque imis.* . . . . . Les Bacchantes en portoient à leur ceinture, & choiſiſſoient ceux qui n'étoient point venimeux, & qui n'effrayoient que par leur ſifflemens. Nonnus, XIV, 363 & ſuiv., dit que les Bacchantes portoient un ſerpent dans leur ſein, comme pour être le gardien de leur virginité, & les défendre des entrepriſes de leurs

amans trop ardens. Le même Poëte, XV, 82, raconte l'Hiſtoire d'une Prêtreſſe de Bacchus, qui dût à un ſerpent * la conſervation de ſon honneur.

Ceux qui deſiroient ſe faire initier aux myſtères, devoient paſſer par cinq grades ** différens ; ſçavoir, la *purification publique*, la *purification ſecrete*, l'*aggrégation*, l'*initiation* & l'*époptia*. Quelques Sçavans reduiſent le nombre de ces grades à trois ſeulement : la *purification* ou l'*examen*, l'*initiation* & l'*époptia*. Or, on conjecture que c'eſt ce dernier grade que l'Auteur de notre Tableau a voulu peindre. Quand on en étoit venu là, on participoit aux ſecrets des myſtères les plus profonds, & on communiquoit alors un ſigne ſymbolique à l'aide duquel on diſtinguoit les prophanes des Initiés. Tous les myſtères d'Eleuſis duroient un an ; & ſelon quelques Auteurs, pendant cinq années. Meurſius, Eleuſ. cap. 8.... Van-Dale, Antiq. Diſſ. VIII, 2 ; Caſaubon, exerc. in Baron. XVI, 43 ; Athenée, VI, 15, &c.

On objecte qu'il eſt difficile que le ſujet de cette Peinture ſoit la véritable cérémonie de l'*époptia*, laquelle n'étoit communiquée que ſous le ſceau du ſecret aux Initiés, qui s'engageoient par ſerment à ne rien révéler. On peut répondre d'abord qu'en Crète on communiquoit aſſez volontiers une grande partie des myſtères ; outre cela, on en portoit les ſymboles dans les Proceſſions publiques. Le Poëte Eſchile, accuſé d'a-

* Autrefois *dragon* & *ſerpent* étoient preſque toujours ſynonimes. L'expreſſion populaire, *c'eſt un dragon de vertu*, ne viendroit-elle point de l'antique coutume des Bacchantes, qui mettoient le tréſor de leur virginité ſous la garde des ſerpens ? Devons-nous regretter cet ancien uſage ?

** L'Ordre des Francs-Maçons a parodié auſſi ces grades. Tout le monde ſçait qu'avant de voir la lumière & d'être en poſſeſſion du grand ſecret Maçonique, il faut commencer par être *Apprentif*, puis *Compagnon*, enfin *Maître*. Les Frères les plus courageux deviennent par la ſuite *Fendeurs*, & il paroit que cette dernière claſſe eſt le *nec plus ultrà* des Loges.

Les Maçons ont auſſi entr'eux des ſignaux manuels pour les aider à ſe reconnoître & à démaſquer les faux-Frères.

voir publié ſur la ſcène pluſieurs choſes qui regardoient les myſtères, fut abſous, parce qu'il prouva qu'il n'avoit eu en vue que les Initiés ; & c'eſt peut-être auſſi ce que notre Artiſte a eu l'intention de rendre. Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. II.

Ce ſont les apologiſtes de la Religion Chrétienne contre les Gentils qui ont expoſé au grand jour les cérémonies ſecrettes, les ſymboles myſtérieux du Paganiſme, pour en faire ſentir le ridicule & l'infâmie. Voilà comme en parle Tertulien, adverſ. valent., cap. 1 : *Tota in adytis divinitas, tota ſuſpiria epoptarum, totum ſingnaculum linguæ, ſimulacrum membri virilis revelatur.* Voyez Theodoret. Th. VII; Arnobe, lib. V ; Firmicus, cap. 19 & 20, &c., &c., &c.

PLANCHE LXII.

Sur deux ſiéges de différente forme, & tous deux d'un beau travail, placés l'un près de l'autre au centre du Tableau, on voit deux femmes aſſiſes & paroiſſant ſe donner la main. La moins jeune a des pendans aux oreilles, ſa robe eſt d'un rouge clair : de ſa main gauche elle ſoulève un pan de ſon manteau bleu. Les vêtemens de l'autre ſont violets, & ſon manteau de couleur verte. Des deux jeunes filles qui tiennent enſemble entre leurs mains un baſſin chargé de fruits, l'une eſt vêtue de rouge avec un manteau violet ; l'autre eſt habillée de blanc & de verd. Ces quatre Figures de femmes ont des braſſelets & des colliers. L'enfant aîlé, qui de la main gauche tient un arc, élève les deux premiers doigts de ſa main droite. L'homme, nud par devant, & les épaules couvertes d'un manteau rouge, porte ſur un doigt de ſa main droite un oiſeau qui tient une feuille dans ſon bec ; ſa main gauche ſoutient, le long de ſon bras, une eſpèce de carquois, ou peut-être un inſtrument de Muſique.

Tous ces détails ne peuvent nous fournir une explication ſatisfaiſante de cette Peinture. On préſume que le ſujet appartient encore à Bacchus. Pauſanias, VIII, 37, décrit un Tableau de Cerès & de Proſerpine aſſiſes ſur le même trône,

lequel paroît avoir quelqu'analogie avec celui qui eſt ſous nos yeux. L'introniſation entroit dans le cérémonial des initiations aux myſtères de Cerès-Cabiria & de Bacchus. Les Initiés s'aſſeyoient ſur un trône, & on exécutoit une danſe ſacrée autour d'eux. Dion. Chryſoſtome, Orat. XII; Pauſanias, IX, 25, fait le diſcret, & dit qu'il ne lui eſt point permis de révéler le ſecret des myſtères qu'on célébroit dans le Temple des Cabires.

On pouvoit offrir toutes ſortes de fruits à Cerès & à Proſerpine, excepté des grenades. Ovide donne la raiſon de cette exception, Métam. liv. 5. A Amathonte on célébroit la Fête des fruits en l'honneur de Venus & de l'Amour. Ce ſont donc ces attributs que le Peintre a voulu indiquer ici dans ſon Tableau, en y peignant des fruits, un arc, un carquois & un oiſeau.

Le bon Plutarque nous apprend que l'Amour avoit auſſi ſes myſtères & ſes initiations; on promettoit aux Initiés & aux Prêtres de l'Amour un meilleur ſort dans l'autre vie qu'au reſte des prophanes. Les Fêtes de l'Amour s'appelloient *Erotia* ou *Erotidia :* on diſoit à ce ſujet que l'Amour n'avoit qu'un arc, & étoit obligé d'avoir recours au carquois de Bacchus qui lui fourniſſoit des fleches. Voyez l'ingénieuſe Épigramme 98, du liv. VII de l'Anthologie.

Il y avoit encore les myſtères de Venus, dont le ſymbole étoit un *Phallus*, & une certaine meſure de ſel. Les Initiés devoient acquitter un petit droit : *Quicumque Initiari vellet, ſecreto veneris ſibi tradito, aſſem unam mercedis nomine deæ traderet.*

On conjecture que le perſonnage nud de notre Tableau pourroit bien être Bacchus, qui accompagna Cerès dans les voyages qu'elle fit pour retrouver ſa fille Proſerpine : on ſçait auſſi qu'on croyoit Priape fils de Bacchus & de Vénus. D'après cela, on conclut que notre ſujet offre Venus aſſiſe à côté de Cerès & lui donnant la main, & Bacchus fourniſſant des armes à l'Amour, & faiſant régner la joie & la liberté ſous l'emblême de l'oiſeau que porte ſur ſon doigt l'homme nud de cette Planche. Tous

les oiſeaux pouvoient ſervir d'attributs à Bacchus ; excepté la Chouette, qu'on diſoit ennemie de la vigne.

L'Amour n'eſt pas le ſeul Dieu à qui la Mythologie ait donné des fleches : elle en accorde auſſi à Bacchus & à Venus.

PLANCHE LXIII.

Cette Planche eſt compoſée de deux fragmens de Tableaux : dans le premier, on voit une femme aſſiſe, la tête ceinte d'une large bandelette, dont les extrêmités retombent ſur ſes épaules. Elle a des pendans d'oreilles & des bracelets aux bras. De la main gauche, poſée ſur ſa cuiſſe, elle tient une longue feuille de couleur jaune, pareille à celle que nous avons déja remarqué ſur une de nos Planches précédentes, entre les mains d'une vieille aſſiſe auſſi. Son bras droit, qui eſt de la plus belle forme, eſt prêt à recevoir une eſpèce de chaîne, qu'on ne peut pas bien diſtinguer, & qui eſt dans les mains d'une jeune fille debout devant elle. Ces deux Figures ſont parfaitement bien drappées. Dans la partie fracturée de cette Peinture ſont deux jambes, reſte d'une autre Figure qui manque & qu'on deſire.

Sur l'autre fragment ſont trois perſonnages couverts de longs habits ; mais ce morceau eſt ſi endommagé qu'on n'en peut rien détailler. Seulement l'une des trois Figures tient à la main une feuille, à l'inſtar de la femme aſſiſe du premier morceau.

Il n'eſt pas rare de rencontrer ſur les monumens antiques de ces ſortes de feuilles, ou inſtrumens qui en ont la forme : on croit que ces feuilles étoient de lierre, ou d'une autre plante plus grande, & ſervoient d'évantail. Sur le fameux Tableau des Nôces Aldobrandines, Montfaucon, to. III, p. II, p. 220, Pl. CXXIX, on obſerve une Prêtreſſe qui, de la main droite tient un vaſe rempli d'eau luſtrale (eſpèce de *bénitier*), & de la gauche une feuille, ou plutôt un inſtrument qui en a la figure, & que les Antiquaires diſent repréſenter un *aſperſoir* (ou *goupillon.*)

Quelques Sçavans reconnoiſſent dans la feuille de notre Tableau, la plante dite *nenuphar ;* celle que Pline, XXV, 7, déſigne ainſi : *Nymphæa*, in Capadocia naſcitur. Nata traditur nympha zelotypiâ erga Herculem mortua. Quare *Heracleon* vocant aliqui, alii *rhopalon*, à radice clavæ ſimili. Ideoque eos qui biberint eam, duodecim diebus coitu genituráque privari.

« La plante appellée *nymphæa* * provient, dit-on, d'une » Nymphe morte de jalouſie pour Hercule ; c'eſt pourquoi » quelques-uns l'ont nommée *Heracleon*, d'autres Rhopalon, à » cauſe de la reſſemblance de ſa racine à une maſſue. C'eſt en- » core par cette raiſon qu'on prétend que ceux qui en boivent » pendant douze jours, perdent la faculté d'engendrer ».

Ce que la jeune fille debout paroît offrir à la femme aſſiſe eſt peut-être une ceinture, ζona, ou bien une ſuite de perles enfilées. Les Bacchantes portoient des colliers de groſſes perles. Les perles ſervoient à caractériſer Bacchus, & à déſigner ſon triomphe dans l'Inde & dans l'Arabie. Pline, IX, 35, nous apprend que l'uſage des perles ** s'introduiſit à Rome vers l'an 707. Voyez Bochart, Hier. p. II. lib. V, cap. 6, ſſ. 2, p. 583 ; Turnebe, XXIX ; 9. Tertulien, de Cultu Fem. 1, 9, pour montrer juſqu'à quel point le luxe étoit porté, aſſure qu'un

---

* Le *nenuphar* ou *blanc-d'eau*, ou *lis d'étang* des modernes, tous noms qui lui viennent de ſon régime aquatique. C'eſt la *nymphea alba* de Dodonée. Cette plante eſt très-propre à arrêter les pertes de ſemence, ſoit diurnes, ſoit nocturnes : donnée à un jeune homme pendant dix jours avec du vinaigre, elle le rend auſſi impuiſſant qu'un Eunuque, du moins quant à ſa racine.

** Les Romains ont nommés les perles *uniones*, *ſans pair*, *ſans paragon*, parce qu'on ne voit jamais, dit Pline, deux perles entiérement ſemblables.

C'eſt auſſi le ſens de notre mot *perle*, compoſé du vieux mot *pair*, *pareil*, & de la particule privative *le*.

Les Grecs & les autres Peuples les appelloient *margaritæ*, c'eſt-à-dire, *très-polies*, *très-liſſes*, *pures & luiſantes comme le jour*.

rang de perles revenoit à 25000 ducats, *uno lino decies ſeſtertium inferitur.* Pline, à l'endroit déja cité, rapporte que dans un feſtin privé, une dame Romaine parut avec une garniture d'émeraudes & de perles, qui pouvoit monter à 40 millions de ſeſterces, ou un million de ducats. Les Dames Romaines de ſon tems diſoient, pour juſtifier leur luxe, qu'une perle eſt à une femme qui paroît en public, ce qu'eſt un licteur à un Magiſtrat. Le même Auteur, XII, 18, nous apprend que les Arabes & les Indiens, avec le ſeul commerce des perles, tiroient de l'Empire Romain *millies centena millia ſeſtertium*, aux environs de deux millions & demi de ducats *. Et il ajoute: *Tanto nobis deliciæ & feminæ conſtant. quota enim portio ex illis ad Deos quæſo jam uti ad Inferos, pertinet? Tant les plaiſirs & les femmes nous coutent cher! Or je vous le demande, de cette quantité de parfums que nous employons, combien peu y en a-t-il pour les Dieux Céleſtes, en comparaiſon de ce qu'il y en a pour les Dieux infernaux!*

Nous avons déja remarqué que dans la marche ſacrée de la pompe des myſtères, il étoit d'uſage de faire des ſtations. Alors les Prêtreſſes ſe repoſoient ſur des ſiéges qu'on portoit toujours à leur ſuite. Ces Prêtreſſes avoient un coſtume particulier & conſacré à leurs fonctions. Elles changeoient même de ſon de voix. Voyez Plutarque, in Alcib. Arrien, in Epict. III, 21. La grande Prêtreſſe des myſtères s'appelloit *Hierophantria.* Ciceron *pro Balbo*, nous apprend que les ſacrifices de la Déeſſe Cérès ſe faiſoient par des Prêtreſſes Grecques, & plus ſouvent encore par des Prêtreſſes Napolitaines. L'eſpèce d'écharpe à franges qui retombe ſur le bras de notre Figure aſſiſe, peut faire conjecturer auſſi qu'il s'agit ici d'une cérémonie Bacchique, &c.

On pourroit préſumer que la Figure, dont il ne nous reſte que les jambes, s'agenouilloit ou ſe proſternoit à terre, & procédoit aux luſtrations. Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. V,

* Dix millions, monnoie de France.

p. 582; Tertulien, de Bapt. c. 5; Voyez auſſi les détails que rapporte Apulée, Met. II, de ſon Initiation aux myſtères d'Iſis.

(Il paroît que les Gentils ſe faiſoient une haute idée de leur myſtères. Il falloit s'y préparer par quantité d'ablutions, eſpèce de Baptême. On exigeoit auſſi un aveu de ſes fautes, une ſorte de confeſſion générale; puis on impoſoit de rudes pénitences; on faiſoit faire quantité d'Actes d'Humiliation; on prodiguoit les exhortations, les menaces. On alloit juſqu'à feindre de tuer l'Initié pour l'aguerrir contre la mort. Les Francs-Maçons ont parodié cette dernière épreuve; ils ménagent à leurs récipiendaires femelles un tête-à-tête avec un ſquelette.

Euſebe, Præp. ev. IV, aſſure qu'il y avoit des myſtères où l'on ſacrifioit véritablement un homme. Il eſt plus probable que quelques candidats auront été victimes de la peur: les loges Maçoniques ont ſervi plus d'une fois de théâtre à des ſcènes tragiques, cauſées par l'effroi ſur l'eſprit des femmes, ou des hommes foibles.)

PLANCHE LXIV.

Ce Tableau, mal conſervé, repréſente encore une cérémonie ſacrée qui a rapport à Bacchus. Sur un ſiége façonné eſt aſſiſe une Figure de jeune homme preſqu'entiérement nue. Il a les pieds poſés ſur deux petites pierres: il tient, appuyée ſur ſon bras gauche une eſpèce de pique, ou bâton noueux. De la main droite il tend un petit ſceptre à une femme debout devant, & à quelque diſtance de lui. Cette femme balance dans ſa main droite un tyrſe groſſiérement travaillé. Elle porte dans l'autre main des fleurs, ou des feuilles. Derrière le jeune homme aſſis eſt une autre femme, debout auſſi, la tête coëffée de beaucoup de rubans noués. Sa main gauche, cachée par ſa draperie, eſt remplie de fleurs. Sa main droite, pendante à ſon côté, tient quelque choſe qu'on diſtingue mal, & qu'on croit être un flambeau. Contre un Autel eſt appuyé un tyrſe: tous ces objets ont été trop endommagés pour en rendre raiſon.

Notre jeune homme, preſque nud, pourroit bien être Bacchus; qu'Orphée, H. in Trieter. appelle *Sceptriger*, *porte ſceptre*. Voyez Montfaucon, to. I, p. 11, pl. CXLIV, CXLVI. Sur un bas relief, cité par les Antiquaires, on voit un Marc-Antoine déguiſé en Bacchus, portant à la main un petit bâton ou ſceptre.

(Jadis le ſceptre caractériſoit non-ſeulement les Rois, mais encore les Prêtres & les Hérauts ſacrés. Tendre le ſceptre à quelqu'un étoit un ſigne de commandement; c'étoit auſſi la manière de faire prêter ſerment. Ariſtote, Polit. III, 14, en donne une bonne raiſon. Dans les tems héroïques, dit-il, les Rois étoient en même tems chefs de la Religion. La même main tenoit le ſceptre & l'encenſoir, le glaive & la balance. Ce ne fut qu'avec le tems qu'on diſtingua deux pouvoirs dans l'État. L'homme, en ſe donnant pluſieurs maîtres, crut-il ne devoir rien appréhender de leur rivalité ?)

PLANCHE LXV.

Cette belle Peinture, trouvée dans les excavations de Portici en 1749, décèle le pinceau d'un grand Maître; mais il n'eſt pas facile de rendre raiſon du ſujet qu'elle renferme. Debout & appuyée ſur un pilaſtre ou Autel de forme quarrée, on obſerve d'abord une Divinité couverte d'un long vêtement rouge: ſes chauſſures, de couleur jaune, montent juſqu à la moitié de ſa jambe. Sa tête, ceinte d'une auréole, eſt garnie de cheveux blonds aſſujettis avec une bandelette verte. Cette Figure peut repréſenter Apollon ou Diane. L'arc détendu qu'elle tient de la main droite, & le carquois dépoſé à ſes pieds, lequel eſt peint de diverſes couleurs, appartiennent également à l'une & à l'autre Déïté, ainſi que le reſte de leur coſtume. La jeune femme, dans l'attitude de l'abattement, & dont les cheveux * blonds

* On donne aux Grâces une chevelure blonde. Les Anciens penſoient qu'elle donnoit un nouveau charme à la beauté. Il paroît qu'ils préféroient les blondes aux brunes. Voyez notre Tome I.

tombent

tombent ſur ſon épaule nue, eſt couronnée de feuilles vertes : elle tient de la main gauche un rameau de laurier. Un voile *très-fin noué avec quatre agraphes ſur ſon bras droit, laiſſe à nud une partie de ſon ſein, ſur lequel pend une chaîne d'or. Une longue draperie de couleur d'or auſſi couvre le reſte de cette belle Figure juſque ſur le pied. Cette femme eſt aſſiſe ſur un long ſiége, dont le devant eſt travaillé avec art. De ſa main droite elle ſemble vouloir s'y tenir ferme. Sa tête eſt inclinée, & ſon viſage peint la triſteſſe ou la rêverie. Les bandes de cuir qui ſerrent ſa chauſſure ou ſes ſandales ſont de couleur rouge. Voyez Ælien, V. H. I, 18.

Le ſujet de ce Tableau eſt peut-être l'apparition d'une Divinité à une jeune femme pendant ſa dévote Oraiſon. Les exemples de telles apparitions (que les Anciens appelloient *Épiphanie*), ne ſont pas rares dans la Mythologie profane & chez les Poëtes. Dans Homère, Odiſſée, XVI, 157. Minerve ſe fait voir à Ulyſſe : Thetis à Pelée, dans Apollonius, Arg. IV, 844 : Venus à Énée ; Virgile, Æn. II, 589. Les Anciens aimoient à croire que les Dieux viſitoient quelquefois leurs favoris ſur la terre, ſe communiquoient aux gens de bien qui les invoquoient dans toute la ſimplicité du cœur. Callimaque, Hym. in Apoll. 9. Le Poëte Tibulle, Carm. ad Meſſal, 151, aſſure que pendant les Prières & le ſacrifice les Dieux y aſſiſtent en perſonne ſur leurs Autels. (Les Anciens croyoient à la préſence réelle de leurs Divinités. Eh ! comment l'homme auroit-il eu le courage de ſe refuſer à cette douce illuſion de l'amour-propre, dont des légiſlateurs habiles auroient pu tirer parti ? S'il faut aux hommes des

* C'eſt le *magnum peplum*, eſpèce de vêtement conſacré dans les Fêtes ſolemnelles, & qui ordinairement étoit blanc. Quelquefois il avoit juſqu'à 12 boucles ou agraphes. Les jeunes filles de Sparte portoient une eſpèce de *peplum*. Rien n'étoit plus galant & en même tems plus noble. Les habits de Cour, qui laiſſent à découvert les deux épaules des femmes, n'ont pas la même grâce.

motifs étrangers & surnaturels pour les porter à la Vertu, pour les détourner du vice ; en est-il de plus propre que la croyance des Dieux, témoins de nos actions secrettes, & se rendant visibles pour consoler l'innocent affligé, pour porter le trouble dans l'âme du coupable heureux ? Quand donc l'homme, plus éclairé sur ses devoirs & sur ses vrais intérêts, n'auroit plus besoin de ce vain appareil dont on a si souvent abusé pour le tromper ?)

On rencontre fréquemment sur les médailles & les pierres gravées des figures d'Apollon dans la même attitude & avec les mêmes attributs que nous remarquons à la figure de notre Tableau. Voyez sur-tout le Museum Rom., to. I, pl. 96, fe. 1. Les bottines de chasse qui composent sa chaussure ne diffèrent des cothurnes tragiques qu'en ce qu'elles n'ont point de liége, ou autre matière dessous qui les exhausse. Virgile, Æn. I, 340; Baldinus, de Calc., cap. 15.

Nous avons parlé plusieurs fois déja de l'auréole.

Quant à la chevelure blonde d'Apollon, on le désignoit ordinairement avec l'épithete d'*intonsus*, *crinitus*. Voyez Pausanias, I, 8. On le représentoit toujours sous la figure d'un beau jeune homme, dont le visage sans barbe & couvert d'un léger duvet pouvoit convenir à une femme. Tibulle, III, Eleg. IV, compare Apollon à une nouvelle épouse :

Ut juveni primum *virgo* deducta marito.

Tous ces détails conviennent en même tems à Diane qu'Ovide, de ponto, Ep. 2, lib. III, appelle *consortem phœbo*; & Seneque, Herc. Sur. 925 ; *geminum numen*, à cause de la conformité de leurs fonctions. Macrobe, Saturn. I, 17, fait mention d'un Apollon *ulio*, & d'une Diane *ulia*, parce qu'ils présidoient tous deux à la santé. Voyez encore Strabon, XIV, p. 635. Ce dernier Auteur, X, 459, fait mention d'un Apollon *laphraius*, adoré par les Calydoniens ; & Pausanias, VII, 18, cite aussi une Diane *laphria*, qui avoit un culte solemnel

chez le même peuple, il en donne tous les détails. Pausanias encore, I, 41, dit avoir vu à Megare un Temple consacré à Apollon *Agræüs* le chasseur, & à Diane *agrotera, la chasseresse*. Quelquefois cependant sur les monumens antiques Apollon & Diane sont distingués par les habits particuliers à chacun des deux sexes : alors on donne une lyre à Apollon, & on place un croissant sur la tête de Diane.

Au sujet de l'arc détendu, & du carquois déposé à terre, on a hasardé deux conjectures : s'ils appartiennent à la Divinité debout, ils expriment un repos de chasse ; mais on a soupçonné qu'ils pouvoient convenir aussi à la jeune femme assise. L'Artiste ingénieux aura voulu représenter une jeune vierge, quittant la compagnie de la chaste Diane pour devenir épouse ; & déposant au pied de l'Autel de cette Divinité les symboles des fonctions auxquelles elle renonce, & dans l'attitude de suppliante, voulant prévenir le courroux de la Déesse. Voyez un passage de Théocrite, Idyl. XXVII, 67, qui a quelque rapport à ceci. Les jeunes filles, prêtes à prendre un époux, avoient coutume de faire un sacrifice à Diane, patrone de la virginité. Pollux, III, Seg. 38 ; Euripide, Iphig. in Aul. 1113. Elles étoient aussi dans l'usage de lui porter des corbeilles qu'elles déposoient sur son Autel, emblême de la virginité à laquelle elles renonçoient. Voyez le Scholiaste de Théocrite, Id. II, 66. Les filles de Megare, avant que de se marier, faisoient des libations & consacroient leur première chevelure sur le tombeau d'Iphinoë, fille de Megareus leur Roi, laquelle mourut vierge. Les filles de Delos faisoient les mêmes cérémonies à *Hésergé* & à *Opis*, noms symboliques d'Apollon & de Diane, du Soleil & de la Lune.

Une chevelure flottante, négligée & en désordre, telle que la porte la Figure assise de cette Planche, caractérisoit les femmes suppliantes & celles qui faisoient un sacrifice. Les Sybilles, quand elles rendoient des oracles, & les Devins affectoient ce désordre dans leur coëffure.

On trouve, à ce ſujet, dans Tertulien, de Cultu, Sem. II, 7, un paſſage qui trouveroit aiſément ſon application au moment où nous le tranſcrivons : « Aliæ geſtiunt in concinnos » coërcere; aliæ, ut vagi & volucres elabantur, *non bonâ ſim-* » *plicitate* ». Nous nous garderons bien de le traduire en langue vulgaire, ſur-tout les trois derniers mots qui ſont ſi expreſſifs, & peut-être trop vrais.

Les Supplians ſe couronnoient auſſi de feuilles vertes, & portoient une branche d'olivier devant l'Autel dans les Temples. Les Prophéteſſes ſe ceignoient la tête de lauriers. On faiſoit uſage du laurier dans les enchantemens, les expiations & autres cérémonies religieuſes. Il y avoit même des devots qui, pour ſe mettre à l'abri de tout danger, portoient à la main un bâton ou baguette de bois de laurier.

Cette chaîne d'or, qui de la nuque du col de notre Figure pend ſur ſon ſein demi-voilé, n'eſt peut-être qu'un cordon d'or entrelaſſé dans les cheveux, & propre à les contenir. Liſez un paſſage curieux de S. Clément d'Alexandrie, Pæd. II, 13, p. 209; III, 11, p. 248; Pline, XXXIII, 3; Horace, I, Ep. 17, 55; Pollux, V, Segm. 98, & ſur-tout Pauſanias, IX, 41, qui raconte un trait de Mythologie qui a quelque rapport avec le ſujet de notre gravure.

Il y a quelques Sçavans qui conjecturent que cette femme aſſiſe pourroit bien être *la Nuit*; & que la chaîne d'or, l'arc détendu, & le carquois fermé en ſont des ſymboles myſtérieux.

D'autres ſe haſardent à dire que cette Figure, dans l'attitude conſacrée à la Prière & aux ſacrifices, repréſente Iphigénie aux pieds de Diane apaiſée, qui la ſouſtrait à la mort. Pluſieurs Mythologues ont dit que Diane, touchée de la piété d'Iphigénie, la changea en ourſe ou bien en taureau; d'autres veulent que ce ſoit en vache. La plus commune opinion eſt qu'elle fut métamorphoſée, ou plutôt remplacée par une biche. Antonius Liberalis, Fable 27, dit qu'Iphigénie fut changée en une eſpèce de Génie immortel, & qu'elle épouſa Achille dans l'iſle Leucé.

Enfin cette jeune femme rappelle Polixene immolée sur le tombeau d'Achille, ou bien encore Cassandre & Apollon, dont on sçait l'aventure, &c., &c.; ou bien aussi Helenus, frère de Cassandre & Devin comme elle, lequel fut aimé d'Apollon, & reçut en présent de ce Dieu un arc d'ivoire.

Cette même Figure, & celle qu'on distingue à peine à côté, font penser aussi à la Déesse *Pitho*. Pausanias, I, 43, rapporte qu'à Megare, près du Temple de Bacchus, étoit celui de Venus *praxis* *; on y voyoit sa Statue en ivoire, ainsi que celles de *Pitho*, Déesse de la persuasion, & de *Parégore*, Déesse de la consolation, ouvrage de Praxitele. On conserve à Naples un précieux bas-relief antique de marbre qui représente Pâris entretenant Helene, & la faisant consentir à son enlevement. Helene occupe la partie gauche du marbre. Un peu plus bas, vis-à-vis la Princesse, est Vénus; mais cette belle sculpture est recommandable sur-tout par une Figure de la Déesse *Pitho*; elle est du plus beau mouvement. Cette Déité complaisante engage Helene à répondre aux propositions du jeune Troyen, & à se laisser persuader par le beau Pâris. L'Artiste a même ajouté le nom des personnages pour qu'on ne doute pas de son intention. Voyez Pindare, Od. IV; Pyth.

(Le caractère & les fonctions de la bonne Déesse *Pitho*, ne lui mériteroient pas de nos jours des Statues & un Temple; mais gardons-nous d'en faire un crime aux Anciens, avant d'avoir bien pénétré leurs vues profondes. Ils avoient cru devoir consacrer tout ce qui a quelque rapport avec la plus belle, la plus énergique de toutes les passions, avec celle qui les renferme

* *Praxis*, surnom grec, qui signifie *facere*: c'est sans doute avec intention que les Megariens placèrent près du Temple de Bacchus celui de Vénus *praxis*, & qu'ils réunirent dans ce dernier les Statues de la persuasion, de la consolation, & en même-tems celles de l'Amour, du desir, & de la passion, monumens du ciseau de Scopas.

toutes. Quelle aimable allégorie que celle de Vénus & de l'Amour, assistés de la Persuasion & de la Consolation !)

Planche LXVI.

Cette Planche oblongue, composée de trois morceaux, représente de chaque côté deux Paons perchés sur une partie d'arabesque : entr'eux, au milieu, est un petit cadre qui renferme un païsage où il y a plusieurs fabriques. On y voit aussi un personnage paroissant soutenir péniblement sur son épaule & avec ses deux mains une perche courbée, ou quelqu'autre instrument pareil, aux deux bouts duquel pend quelque chose que la petitesse des objets empêche de bien reconnoître. C'est peut-être un Pêcheur qui porte des poissons. Devant lui est une espèce de monument qui a la forme d'un vase posé sur un trépied orné de trois figures. C'est peut-être un tombeau.

Planche LXVII.

Les deux belles Figures peintes dans ce Tableau, trouvé à Gragnano en 1749, représentent vraisemblablement deux Prêtresses de Bacchus, ou deux femmes qui veulent sacrifier à ce Dieu. L'une tient suspendu à sa main droite, par un lacet, une cymbale à grelots, ou tambour de basque : sur sa main gauche elle porte une corbeille pleine de feuilles, accompagnée d'une bandelette & d'une espèce de serviette. Elle est aussi couronnée de feuilles, & sa chevelure est assujettie par sa couronne. Son long vêtement violet lui cache entiérement les pieds, & ne laisse à nud que ses bras & le haut du col. L'autre, habillée & coëffée de même, tient élevée & appuyée sur son épaule & avec sa main gauche une branche, ou une plante qui a la forme d'une massue ornée de feuilles ou de fleurs. A sa main droite est une coupe ou *patere*.

L'invention des cymbales, instrument Indien, est donnée à Bacchus ; & le premier usage qu'on en fit ce fut à la guerre.

Diodore, II, 38. Ainſi le même inſtrument fut conſacré à-la-fois au Dieu du plaiſir & à celui de la deſtruction. Diodore, III, 58, nous apprend auſſi que les Phrygiens en firent honneur à Cybelle, & l'adoptèrent pour régler leurs danſes & animer leurs orgies. On pourroit peut-être conjecturer que Bacchus inventa le tambour & les tymballes; & Cybelle les cymbales, les tambourins & les timpanons. Les Corybantes, Miniſtres de cette Déeſſe, s'en ſervoient dans leurs Fêtes tumultueuſes. Euripide, Bacch. 59. Ces inſtrumens, ainſi que le tyrſe, étoient admis dans la célébration des myſtères de la grande-mère. On ſçait que les *Galli*, Prêtres de Cybelle, ſe faiſoient Eunuques en mémoire d'Atis, que cette Déeſſe avoit aimé; mais ils n'en étoient pas plus ſages. Quoiqu'il en ſoit, les mêmes inſtrumens ſervoient aux myſtères ſacrés de Cérès, & aux ſaintes orgies de Bacchus.

Ce n'eſt pas ſeulement à Bacchus & à Cérès qu'on offroit les prémices des productions de la campagne, mais encore aux autres Dieux. Une des fonctions des Bacchants & des Bacchantes étoit d'entrelaſſer les cheveux de Bacchus avec des feuilles de chêne, de lière, & de quelques autres arbres.

Cette forte branche garnie de feuilles que porte l'une des deux Figures de notre Tableau, eſt peut-être un ſceptre ou une maſſue. Les Anciens confondoient quelquefois l'un & l'autre; & trop ſouvent, hélas! leurs Rois donnoient lieu à cette mépriſe. Pindare, Ol. VII, 50, appelle la maſſue d'Hercule un ſceptre d'olivier très-dur. Sur un marbre antique, rapporté par Grutter, pl. XCV, d'après Boiſſard, on voit un Priape entre deux corbeilles de fruits & de feuilles, & avec une maſſue à côté de lui. On y lit en même-tems cette inſcription: *A Priape, ITIFALLO, porteur de maſſue, gardien des jardins, châtiant les voleurs*; d'où on peut conclure que la maſſue ornée de fleurs ou couverte de feuilles, étoit un attribut commun à Bacchus & à Priape, ainſi qu'à Hercule. Peut-être auſſi ce qu'on croit une maſſue n'eſt qu'un tyrſe, qui n'avoit pas toujours la même

forme, & ne ſe terminoit pas toujours en pointe. Pauſanias n'ajoutoit pas foi aiſément aux miracles du Paganiſme, liv. II, ch. 31 : « On voit auſſi au même lieu (dit-il), (à Trœzene), » une Statue de Mercure Polygius, devant laquelle les Habi» tans aſſurent qu'Hercule conſacra ſa maſſue faite de bois d'o» livier. Quant à ce qu'ils ajoutent que cette maſſue prit ra» cine & pouſſa des branches, c'eſt une merveille que le Lec» teur aura peine à croire; quoiqu'il en ſoit, ils montrent en» core aujourd'hui cet arbre miraculeux; & à l'égard de la » maſſue d'Hercule, ils tiennent que c'étoit un tronc d'olivier » qu'Hercule avoit trouvé auprès du marais faronique ».

Il eſt plus vraiſemblable que cette branche eſt la plante appellée *férule*; & la manière de la porter nous le confirme : « Les » férules (dit Pline, XXIV, 1,) ſont une ſorte de fourrage » très-agréable aux ânes, & un poiſon pour toutes les autres » bêtes de charge. C'eſt pourquoi, cet animal eſt un des at» tributs ſymboliques de Bacchus, à qui la férule eſt conſa» crée ». Le même Auteur avoit caractériſé cette plante dans un autre paſſage, XIII, 22 : « Elle eſt d'une grande légéreté, » très-facile à porter. Auſſi elle ſert de bâton aux vieillards ».

La coupe ou patere dénote un ſacrifice à Bacchus, & ne pouvoit être que dans la main de ſes Prêtres.

PLANCHE LXVIII.

Ce Tableau, trouvé à Gragnano en 1749, ouvrage d'un pinceau gracieux & délicat, offre une jeune femme vêtue de rouge avec un manteau verd, qui laiſſe à nud l'épaule & le bras droits, ainſi que la partie du ſein du même côté. Elle porte dans ſa main droite un inſtrument long, orné d'un nœud de rubans. Elle ſoutient, appuyée ſur ſon épaule gauche, un autre inſtrument concave, au haut duquel eſt figuré un aigle. Sa chevelure, qui paroît poſtiche, tombe en déſordre ſur ſon col, & laiſſe voir quelque plume ou aigrette. Voyez Athenée, X, 3, p. 415; Ælien, V. H. 1, 26.

Ce long inſtrument eſt peut-être un candelabre, au haut duquel eſt une torche ou flambeau. On en portoit ainſi en l'honneur de Bacchus. Voyez Eſichius & Suidas. On éclairoit les Fêtes nocturnes de ce Dieu avec des lumières qu'on avoit coutume de placer à la pointe de longs bâtons, ou des tirſes, ou des branches de férule, & qu'on ſecouoit pour répandre plus d'éclat. D'autres croient y reconnoître une eſpèce de *trombe*.

L'autre inſtrument, au bas duquel notre Figure fait entrer ſes doigts dans une ouverture, eſt viſiblement concave; & à ſa couleur il paroît d'argent. C'eſt peut-être une autre eſpèce de trombe. On en rencontre de plus d'une forme ſur les monumens antiques. Voyez le Muſeum Romanum, to. I, ſect. II, pl. X, XI; to. II, ſect. IV, pl. I, II, III, &c. Pollux, IV, ſeg. 85, 86, 87, dit que la matière en étoit ordinairement de bronze ou de fer, & la petite embouchure faite avec de l'os. On en attribue l'invention aux Toſcans. L'Hiſtorien des Hébreux, Joſeph, Antiquités Hébraïques, III, 11, parle de trombes d'argent. Chez les Égyptiens, les Grecs & les Romains, on en faiſoit uſage, non-ſeulement à la guerre, mais encore dans les ſacrifices & autres pompes ſacrées. Varron, IV, de L. L. *Tuba à tubi, quos etiam nunc ita appellunt tubicines ſacrorum.* On ſe ſervoit ſpécialement de cet inſtrument dans les Fêtes de Flore. Juvenal. Sat. VI, 249. Pendant les jeux floraux, dit le Scholiaſte du premier des Satyriques, les femmes galantes, ſans voile, exécutoient au ſon de ces inſtrumens pluſieurs exercices laſcifs, ſe provoquoient, préludoient à la manière des gladiateurs, & s'étudioient à prendre les attitudes les plus voluptueuſes, & à les varier au gré des ſpectateurs avides.

L'aigle, placé au haut de l'inſtrument, n'y eſt peut-être que pour indiquer l'analogie du cri de cet oiſeau *clangere*, (Pollux, V, 84, avec le ſon de l'inſtrument, *clangor tubarum.* Virgile, Æn. II, 315.

D'autres Sçavans, à cauſe de l'aigle, prétendent que ce long

tube n'eſt qu'un ſceptre ; & c'eſt ainſi que ſe terminoit celui de Jupiter & des anciens Rois. On avoit coutume auſſi de ſculpter un aigle ſur les boucliers.

Mais peut-être le Peintre n'a-t-il ajouté un aigle à cet inſtrument que pour indiquer qu'il ſervoit aux chants de la victoire. Peut-être auſſi n'eſt-ce qu'un caprice de l'Artiſte, dont on ne ſçauroit donner aucune raiſon déterminée.

Il y en a qui, d'après l'inſpection de l'ouverture de l'autre inſtrument, qui eſt très-large, ont jugé que c'étoit une trompe marine, & que celles dont on faiſoit uſage dans les Fêtes étoient plus légères & moins bruyantes : on penſe auſſi que ce qui paroît lui ſervir d'ornemens n'étoit ajouté là que pour rendre le ſon plus modéré ou plus aigu, à volonté. Le défi des joueurs de trompe conſiſtoit à ſe faire entendre de très-loin, quelquefois à 50 ſtades de diſtance. C'étoit alors des eſpèces de porte-voix.

PLANCHE LXIX.

Dans cette Peinture, trouvée aux excavations de Civita, on voit un homme barbu, couronné de lierre, aſſis ſur un ſiége de forme quarrée, avec un marche-pied. Ses chauſſures reſſemblent beaucoup à nos ſouliers. Ce beau vieillard eſt couvert d'un manteau qui laiſſe à nud toute ſa poitrine, & une grande partie du bras droit.

Son coſtume pourroit faire conjecturer que c'eſt un Poëte grec. Sur le marbre de l'apothéoſe d'Homère, le Chantre d'Achille & d'Ulyſſe eſt ainſi repréſenté avec un viſage majeſtueux, vénérable ; & tenant dans ſa main un volume déroulé. Gronovius, Th. Ant. gr., to. II, pl. 18-21 ; Fabretti, de Tab. II. p. 315, Cuperus, &c.

D'autres, loin de penſer à Homère, ne veulent pas même que ce ſoit un Poëte, n'ayant point une branche de laurier à la main : ils y reconnoiſſent plutôt un Philoſophe, comme ſemblent le confirmer la barbe & le manteau. On repréſentoit ainſi le ſage Empedocle. Pythagore fut couronné aux jeux Olym-

piques. On couronnoit dans les jeux Iſthmiques ceux qui avoient ſçu triompher de la pauvreté, de la volupté & des autres paſſions. Cette lutte morale méritoit bien autant de couronnes que les autres luttes.

PLANCHE LXX.

Les deux Figures de jeune homme repréſentées dans ce Tableau, trouvé à Gragnano, ſont en tout ſemblables; leur vêtement eſt le même & de la même couleur rouge. Toutes deux ſont couronnées de laurier: elles portent de la même main un rameau de laurier orné de rubans. L'unique circonſtance qui les diſtingue l'une de l'autre, c'eſt que dans la main droite de l'un des deux jeunes hommes eſt une patere ou un vaſe qui en approche, & que dans la main de l'autre on voit un rouleau ou quelqu'autre choſe qui en a la forme.

Ce ſont peut-être deux Miniſtres prépoſés aux ſacrifices, ou deux vainqueurs aux jeux publics de la lutte ou du pugilat. On donnoit des palmes & des bandelettes ſacrées, des vaſes, &c. aux gladiateurs couronnés: de nos jours encore, on donne en prix aux gens de rivière, vainqueurs dans les joûtes, des cocardes de rubans, des ceintures, de petites timballes ou taſſes d'argent, & quelquefois des couronnes. Voilà preſque les ſeules traces qui nous ſont reſtées pour nous donner une idée des célèbres jeux Olympiques.

Ce rouleau, dans la main de l'une des deux Figures, ne pourroit-il pas être un petit ſceptre, tel que ceux que les Juges des combats publics diſtribuoient aux vainqueurs. Communément on obſerve entre les mains des gladiateurs un inſtrument pareil. Montfaucon, to. III, p. 11, pl. CLIII, CLVI.

D'autres néanmoins veulent que cette Figure repréſente un Poëte vainqueur. La couronne de laurier & la palme, ou le rameau orné de rubans leur en paroiſſent une preuve. Auſone, Epiſt. 20, Paolino. Les combats poëtiques faiſoient partie des jeux publics inſtitués dans les Villes grecques. Strabon, V,

dit qu'on en célébroit tous les ans à Naples, où l'on disputoit le prix du chant & de la déclamation. Ces jeux *quinquenniaux*, *ludi quinquennati*, passèrent ensuite à Rome. J. Lipse sur Tacite, Annal. XIV.

On pourroit conjecturer que l'Artiste, Auteur de ce Tableau, aura voulu peindre cette Figure d'après quelques statues érigées par les Habitans d'Herculanum, à la gloire de quelques Poëtes, leurs concitoyens. Grutter, CCCXXXII, 3, rapporte une inscription où on lit que le Peuple *Istonius* éleva une statue à *L. Valerius Pudente*, couronné vainqueur d'un combat poëtique qu'il soutint au Capitole à l'âge de 13 ans.

On observera que ce rouleau ainsi placé dénote non seulement la profession de Poëte, mais même la qualité de premier & Prince des Poëtes.

A. Gelle, XVIII, 2, nous apprend que pendant les Saturnales on rassembloit ses amis dans sa maison, on leur donnoit un repas; & celui d'entre les convives qui résolvoit la question proposée, recevoit en prix un livre grec ou latin d'un ancien Auteur, & une couronne tissue de laurier. Souvent en reconnoissance d'une telle victoire remportée, soit dans une maison privée, soit en public, le vainqueur consacroit dans quelque Temple le volume qu'il avoit reçu. Plutarque, Symp. V, qu. 2, raconte que dans le trésor de Sycione on voyoit un livre d'or présenté par *Aristomaca*, en mémoire d'un triomphe que cette femme avoit remporté aux combats poëtiques des jeux isthmiques.

PLANCHE LXXI.

Cette Figure peinte de femme, trouvée ainsi que le n°. suivant, dans les excavations de Gragnano, a le derrière de la tête couvert d'un voile léger. Une partie de ses cheveux est déliée & retombe sur ses épaules. Elle a des pendans aux oreilles. Son vêtement blanc laisse à nud la partie droite du sein, & est ajusté sur son bras avec des agraphes. Son manteau, que son

bras gauche ſouleve, eſt de couleur verte. A ſa main eſt un petit vaſe rond avec ſon couvercle. Elle a les pieds nuds.

Dans l'antiquité le voile ne ſervoit le plus ſouvent que de parure aux femmes. On lit dans le bon Homere, Iliade XIV, 184 & ſuiv., que Junon voulant paroître belle aux yeux de ſon mari, afin d'en obtenir une grace, ſe baigne, ſe parfume, charge ſes oreilles de pendans; & pour dernier rafinement de coquetterie, termine ſa longue toilette en ſe couvrant la tête d'un beau voile blanc & tout neuf. Voyez auſſi le bon Heſiode, Theog. v. 574. Conſultez les Traités de Feizius, A. H. III, 7, & de Rainaud. de Pileo, ſect. VI.

Le voile ſervoit auſſi à caractériſer l'état des perſonnes & leurs fonctions. A Rome, les Prêtres & les Sacrificateurs avoient la tête voilée. Voyez Plutarque, quæſt. Rom. Macrobe, Sat. III, 6, remarque qu'il n'en étoit pas de même chez les Grecs; & il ajoute que c'eſt Énée qui en porta la coutume en Italie, & que les veſtales portèrent toujours un voile blanc & très-long: on l'appelloit *ſuffibulum*. Sur les médailles la tête de Veſta eſt toujours voilée.

Le voile paſſoit encore pour le ſymbole de l'éternité: c'eſt pour cela que l'on repréſentoit la tête des Dieux ſous un voile, ainſi que celle des perſonnages qu'on déifioit. Sur pluſieurs médailles, le portrait de quelques Impératrices eſt voilé. Les beautés modernes n'ont point renoncé à l'uſage des voiles, quoique devenu moins fréquent; elles en connoiſſent trop bien toutes les reſſources. La Religion même les a conſacré dans les Communautés de femmes.

Athenée, XV, p. 672, nous apprend qu'à Samos les femmes célébroient la Fête de Junon avec leur chevelure éparſe. Un Antiquaire nous a conſervé un Camée repréſentant une tête de veſtale, dont les cheveux de devant ſont artiſtement arrangés, tandis que ceux de derrière tombent ſans ordre ſur ſes épaules, préciſément comme la Figure que nous avons ſous les yeux. Le petit vaſe rond qu'elle porte ſur la main eſt peut-être une boëte

pour l'encens ou pour les parfums. Il étoit d'uſage d'en porter ainſi aux ſacrifices. Ses pieds nuds la font regarder comme une matrône. Pendant les Fêtes de Veſta, les matrônes marchoient pieds nuds. Voyez Ovide, Faſt. VI, v. 397. Le Prêtre de Cérès étoit auſſi déchauſſé. Callimaque, H. in Cer. v. 125; Tertulien, Apolog. cap. 40; & de Jejun. cap. 16, dit que pendant les Prières publiques, & particuliérement dans les grandes ſéchereſſes, on ordonnoit des Proceſſions où l'on marchoit pieds nuds. Balduinus, de Calceo, 623. Cela ſe pratique encore aujourd'hui dans les grandes calamités. L'Office du Vendredi Saint ſe célebre pieds nuds, &c.

PLANCHE LXXII.

Ce n°. repréſente un homme aux cheveux courts & négligés, & couvert en partie d'une draperie groſſière. Il porte ſur ſa main droite un vaſe de ſacrifice, & ſur ſa gauche enveloppée de ſon manteau, un plat ou corbeille couvert de fruits, qu'on ne diſtingue pas trop bien. Ses jambes & ſes pieds ſont nuds.

C'eſt peut-être un homme de la campagne prêt à offrir les prémices de ſes fruits, ou un ſimple Miniſtre prépoſé aux ſacrifices.

PLANCHE LXXIII.

C'eſt encore une femme coëffée d'une bandelette entrelaſſée de feuilles, & aſſujetiſſant ſes cheveux ſéparés avec grace au haut du front. Le derrière de ſa tête eſt couvert d'une large draperie ou long voile qui deſcend ſur ſes épaules. Son vêtement long & à larges manches eſt rouge auſſi. Il ſemble être replié par le milieu du corps, & ſoutenu par une ceinture qu'on ne voit pas. Elle a par-deſſus une eſpèce de petit manteau verd, fermé avec des agraphes ſur l'épaule, & qui ne tombe pas plus bas qu'à la moitié de ſa taille. Il eſt ſerré un peu au-deſſous du ſein avec une bandelette ou un cordon, & ſa main droite paroit s'y appuyer en y paſſant le pouce. Sur ſa main gauche elle

porte un plat où l'on diſtingue une petite caſette entr'ouverte, & à côté un petit rameau ou une petite branche d'arbre preſque ſans couleur. Cette petite caſſette eſt ce qu'on appelloit *arca thuralis*, *arcula*, *vas æneum quadrangulum*, *acerra multo aromate gravidata*, *eadem que candenti manus virginis onerabatur*. Le petit rameau n'eſt peut-être là que pour indiquer que dans l'origine, avant de brûler de l'encens, on brûloit des feuilles de laurier ou des herbes. Porphire, de abſtinentiâ, lib. II La chauſſe, to. II, pl. 8.

On ſçait que la nouvelle épouſée, chez les Romains, ſe couvroit la tête d'un voile rouge, *flameum pudori ſimile*, dit le Scoliaſte de Juvenal, Sat. V, 225. Ce voile, chez les Grecs, ſe nommoit *caliptra*. Pollux, III, Segm. 37. Feſtus, à ces détails ſur le coſtume des jeunes mariées, ajoute ceux-ci; *Coronam compoſitam ex verbenis à ſe lectis ſponſa ſub amiculo ornabatur*, ce qui convient parfaitement à notre Figure. Son vêtement a fait croire à d'autres que ce n'étoit qu'une ſimple Prêtreſſe ſur le point de faire un ſacrifice; & on ſe fonde ſur cet autre Paſſage de Feſtus : *Rica eſt veſtimentum quadratum fimbriatum, purpureum quo flaminicæ* * *pro palliolo mitrâve utebantur*. Varron, IV, de L. L. *Rica à ritu quod Romano ritu ſacrificium feminæ cum faciunt, capita velant.*

(On remarquera que la femme de notre Tableau ſemble avoir deux ceintures. Claudien, de R. pr. II, v. 33. Les vierges Grecques & Romaines portoient une ceinture que leurs maris délioient la nuit des nôces. Les femmes d'à préſent devroient regretter cet ancien uſage. De nos jours on auroit peine à diſtinguer, du moins par le coſtume, les épouſes des vierges. C'eſt bien à tort que nos ſimples Citoyennes paroiſſent envier aux femmes des Grands le droit ridicule de ſe rougir le viſage; n'eſt-

* *Flaminica*, Prêtreſſe ou femme du Flamine, premier Pontife de chaque Dieu.

il pas à craindre qu'en portant ſur les joues les livrées de la pudeur, elles ne ſe croyent diſpenſées de les porter encore ſur le front ? Toutes les femmes aujourd'hui, mariées ou non mariées, font uſage de ceinture qui ne ſert qu'à marquer la taille. Ce n'eſt plus qu'un ſimple ornement qui n'eſt conſacré que par la mode. Les hommes n'y peuvent plus attacher les mêmes idées qu'autrefois : & les femmes y ont perdu peut-être.)

PLANCHE LXXIV.

Ce n°, trouvé ainſi que le précédent, dans les excavations de Gragnano, repréſente un vieillard debout ; il eſt couronné de feuilles. Son vêtement eſt drapé en forme de ceinture : d'une main il tient un pan de ſon manteau, & de l'autre une patere. Il a des chauſſures aſſujetties ſur le pied avec quantité de courroies.

Sans doute c'eſt un Sacrificateur.

PLANCHE LXXV.

Cette Peinture paroît faire partie d'un ornement qui accompagnoit une corniche, dont on apperçoit un côté. Elle repréſente un jeune homme couronné de lierre entrelaſſé de rubans ou bandelettes, dont les bouts tombent ſur ſes épaules. Il ſoutient de la main gauche une eſpèce de flambeau : ſa main droite étendue porte quelque choſe qu'on ne ſçauroit diſtinguer, & qui n'a plus de couleur. Il eſt habillé de blanc : ſon manteau eſt rouge : il a les pieds nuds.

Sa couronne de lierre & ſes bandelettes font conjecturer que c'eſt un Prêtre de Bacchus. Ce qu'il tient de la main gauche eſt peut être un candelabre, ou un inſtrument de Muſique. Ce qui lui reſte dans l'autre main indique vraiſemblablement un petit paquet de branches ou de fleurs, dont il ne s'eſt conſervé que la tige.

Il a les pieds nuds, comme cela ſe pratiquoit dans les ſacrifices.

Il

Il étoit auſſi preſcrit dans cette cérémonie ſacrée de tenir ſon bras droit en liberté, & d'avoir le gauche couvert & enveloppé dans ſon manteau; & c'eſt ce qu'on peut remarquer ici.

Planche LXXVI.

On voit ſur cette Planche une Déeſſe aſſiſe & couronnée de feuilles. Ses cheveux, quoiqu'aſſujettis par des bandelettes ſur ſon front, tombent épars derrière ſa tête & ſur ſes épaules. Elle eſt couverte d'une draperie rouge; ſon manteau eſt violet. De la main gauche elle ſoutient une corne d'abondance : ſa main droite porte une coupe ou *patere*. Aux deux côtés de cette Figure on remarque deux portions de porte, ce qui indique peut-être un Temple ou une Chapelle. On y trouve même quelque reſſemblance avec les ornemens du Temple de la Déeſſe *Orta* ou *Ora* qu'on adoroit à Rome. Plutarque, quæſt. Rom. p. 27.

Parmi beaucoup de conjectures auxquelles cette Figure a donné lieu, on pourroit s'arrêter à celle qui en fait la Déeſſe de la Concorde. En général ſur toutes les médailles, la Félicité-publique, la Fortune, la Paix, la Sécurité, la Joie, toutes filles ou mères de l'Abondance, ſont repréſentées avec le ſymbole de la corne d'Amalthée. Cybelle & la Terre ſont auſſi repréſentées avec le même attribut, ſur les bas-reliefs & autres monumens antiques; au rapport de Pauſanias, V, 14, les habitans de l'Élide avoient élevé un Autel à la Concorde. Puiſſe chaque Peuple, chaque Famille lui conſacrer un Temple!

Planches LXXVII & LXXVIII.

Rien de plus gracieux, de plus frais, de plus délicat que ces deux morceaux peints, trouvés dans les excavations de Portici. Au centre du premier eſt un vaſe, ou pot-à-fleurs d'où ſortent à droite & à gauche deux feſtons ou guirlandes de pampre garnies de grappes de raiſin. Deux gazelles s'élèvent ſur leurs pieds de derrière pour atteindre à l'une de ces grappes qui pendent

ſur leur tête. Du même vaſe ſort une eſpèce de pique entrelacée de feuilles, ſur la pointe de laquelle eſt ſoutenue une corbeille de fruits ornée de draperies.

L'autre morceau offre la vue d'un long jardin bien ordonné, enrichi de treillages, de vaſes, d'oiſeaux, de ſtatues qui ſe terminent en forme de gaine ou cariatides. Au milieu eſt la ſtatue d'une Déeſſe, & à ſes côtés ſur deux vaſes ſont placés deux chiens. C'eſt peut-être la ſtatue de Flore, de Pomone, ou même de Vénus laquelle préſidoit auſſi aux jardins. Et en effet, quel Temple plus digne de Vénus qu'un joli boſquet? où pouvoit-on lui ſacrifier plus dévotement, & célébrer ſes doux myſtères avec plus de ferveur qu'au milieu d'un jardin agréable, où la Nature elle même invite au plaiſir, & fait cauſe commune avec l'Amour. Le neveu du grand Pline, Ep. V, 17, dans la deſcription de ſa maiſon de campagne en Toſcane, parle d'un treillage ſoutenu par quatre colonnes ou cariatides: *Vitem quatuor columellæ caryſtiæ ſubeunt.*

Quant aux deux chiens, on en placoit dans les jardins pour les garder, & on les appelloit *Catenarii canes.* Voyez Odyſſée, VII, 91. Voici un paſſage curieux de Petrone, cap. 29: *Canis ingens catenâ vinctus in pariete erat pictus; ſuper quæ quadrata littera ſcriptum: Cave, cave canem.*

PLANCHE LXXIX.

Cette guirlande (ou feſton) au milieu de laquelle on voit un maſque, eſt peinte avec beaucoup de légereté & s'eſt bien conſervée. Voyez Vitruve, IV, 1, & ſes Commentateurs. Cet ornement qu'on attachoit aux Autels & aux portes des Temples, & à d'autres édifices, a beaucoup de rapport avec ce que les Anciens appelloient *encarpo, pancarpi.*

PLANCHE LXXX.

Ce N°. offre différens édifices à creneaux avec des tours

quarrées bâties dans la mer, & soutenues par des pilastres & des pilotis. Sur le rivage s'éleve un Temple dont le fronton est orné d'un bouquet de fleurs. Vitruve, IV, 7. Deux guirlandes tombent avec grace devant la principale entrée: on y monte par des degrés. Un chien est représenté sur le côté au bas de l'escalier. On distingue assez bien son collier, du genre de ceux dont Varron fait la description, de Re rusticâ, II, 9: le tout est ombragé d'un vieux arbre. Plusieurs personnages dans diverses attitudes donnent de l'intérêt à cette composition agréable l'une de ces figures paroît porter sur sa tête, en l'accompagnant de la main, un poids que les Anciens appelloient *cestucillus* ou *circlitllus*.

PLANCHE LXXXI.

On voit encore ici quantité de bâtimens ornés de colonnes, & ayant deux ordres d'architecture, ou deux étages. Vitruve, VI, 8. Ces divers édifices sont dans l'eau ou sur le rivage, ombragés de hauts arbres. Une barque conduite à rames & plusieurs autres Pêcheurs à la ligne donnent de la vie & du mouvement à cette espèce de marine.

PLANCHE LXXXII.

Ce Tableau pittoresque, trouvé dans les excavations de Civita, nous représente des rochers entassés les uns sur les autres, & garnis de quelques arbres; des Bergers épars çà & là, des boues & des brebis qui vont paissant: au milieu de cette roche est un bâtiment qu'on pourroit prendre pour un Temple. Un Pasteur, la tête ornée d'une couronne, paroît s'acheminer vers le bas de cet édifice sacré: il est accompagné d'un bouc. Sur le côté est la statue de Mercure. Ce morceau de peinture a été endommagé.

Voyez Pline, XXXV, 10; Vitruve, VII, 5; le trésor d'antiquités de Grævius, tom. IV, p. 1799.

Parmi les surnoms donnés à Mercure, il portoit celui d'*Ædis*,

ou ἐνόδιος, parce qu'il préſidoit aux grands chemins. On le plaçoit ſur les grandes routes pour ſervir de guide aux voyageurs. Diane, Apollon, & même Priape avoient auſſi la même fonction. Cérès étoit comptée encore parmi les Divinités des chemins.

(L'Égliſe a ſanctifié & perfectionné cette prévoyance de l'antiquité envers les voyageurs: elle a conſacré des Prières touchantes en leur faveur, & les a recommandé à Raphaël & aux Anges gardiens. On ne peut réciter ſans attendriſſement ce paſſage de l'une des Oraiſons de ſon *Itinerarium*: . . . *Eſto nobis, Domine, in procinctu ſuffragium, in viâ ſolatium, in æſtu umbraculum, in pluviâ & frigore tegumentum, in laſſitudine vehiculum, in adverſitate præſidium, in lubrico baculus, in naufragio portus, &c.*)

PLANCHE LXXXIII.

Ce N°. trouvé dans les excavations de Portici, repréſente deux chevaux fuyant devant un lion qui les pourſuit. Entr'eux & lui eſt un arbre. Aux deux extrêmités de ce Tableau, ſont deux autres lions couchés. Le fond noir de cette Peinture laiſſe à peine diſtinguer deux ſiéges placés auprès de ces derniers animaux.

Quant à la chaſſe des lions & de leurs combats avec des hommes ſur l'arène de l'amphithéâtre en préſence du peuple; conſultez Bullengerus, de Venat. circi, cap. 21 & ailleurs. Ælien, XVII, 26, nous apprend que les lions de l'Inde étoient ſi doux qu'on s'en ſervoit en place de chiens pour chaſſer les cerfs, les ſangliers, les taureaux, les ânes ſauvages, & autres animaux féroces.

Les deux ſiéges de notre Tableau indiquent ſans doute un jardin ou parc, un lieu privé propre à alimenter, à apprivoiſer & à exercer les bêtes fauves qu'on deſtinoit à la chaſſe, ou aux jeux publics. Les Perſans étoient dans cet uſage, & ce fut Fulvius Hirpinus ou Lupinus qui introduiſit à Rome ce luxe étrange. Voyez Pline, VIII, 52. Son exemple fut auſſi-tôt ſuivi par

PLANCHE LXXXV.

Cette Planche offre ſur le devant & au bord de la mer deux petits Temples, au frontiſpice deſquels on voit pour ornement une eſpèce de corne d'abondance. Entre ces deux édifices ſacrés s'éleve une poutre qui a la forme d'un mât, vers la cime duquel eſt un ornement circulaire & dentelé ſurmonté d'une croſſe. Un bel arbre ombrage ces deux Temples. Tout auprès on a étendu un rêt ou une voile, peut-être pour les faire ſecher. Deux autres pièces de bois qui indiquent deux pelles ou deux rames, ſont poſées en travers ſur un petit rebord compoſé de pluſieurs arches. De l'autre côté eſt un petit bâtiment quarré qu'on diſtingue mal. Beaucoup de perſonnages ſont peints s'acheminant vers les deux Temples pour y entrer. Plus loin eſt une barque en pleine mer: elle a un mât très-haut. L'horizon eſt terminé par une campagne avec des colines, & un grand édifice à trois étages & orné de portiques.

Cette corne d'abondance peinte au haut de chacun des deux Temples n'eſt peut-être qu'un ornement de fantaiſie; peut-être auſſi que l'Artiſte, par cet emblême, aura voulu indiquer la fertilité ou les richeſſes de cette plage.

Le candelabre, ou ce qu'on croiroit un mât, pourroit être regardé auſſi comme un fanal pour les navigateurs, ou bien encore comme un obſervatoire, au haut duquel on alloit à la découverte des vaiſſeaux. Voyez Tite-Live, XXX, 25; S. Jérôme, Epiſt. ad Ruſt.; Sceffer de Mil. Nav. II, 3.

D'autres Sçavans conjecturent que ces deux édifices ſont des tombeaux, & que ce mât placé entr'eux apprenoit que ceux, dont on voyoit les monumens, étoient morts loin de leur patrie. Chez les Anciens, on élevoit un mauſolé à la mémoire des hommes illuſtres dont on n'avoit pu trouver le corps après un combat ou un naufrage. Ce *ſepulchre vuide* s'appelloit *Cenotaphe*, *ſepulchrum honorarium*.

(On appelle au contraire *sarcophages*, *mange-chair*, ou cercueils, les monumens funéraires où ſont dépoſés les cadavres. Quelquefois le cenotaphe n'étoit qu'un tombeau de gazon, *injectio glebæ* : l'idée des cenotaphes vint d'une opinion religieuſe accréditée chez les Anciens ; ils croyoient que l'âme de ceux dont les corps n'étoient point inhumés, erroit pendant un ſiécle le long des fleuves de l'enfer, ſans pouvoir être admiſes aux champs éliſéens.

PLANCHE LXXXVI.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de Civita, repréſente un porche ou veſtibule avec une grande & magnifique corniche, ſoutenue de quatre colonnes. On y voit auſſi ſuſpendu au milieu un bouclier ſur lequel on diſtingue une tête ou eſpèce de portrait. En bas près d'une porte eſt un arbre.

Il nous eſt déja paſſé ſous les yeux pluſieurs objets ſemblables ; & nous avons déja remarqué que les Anciens plaçoient le long du veſtibule de leur maiſon le portrait de leurs ancêtres. Voici ce que Pline dit à ce ſujet, H. N. XXXV, 3 : « Appius » Claudius, Conſul avec Servilius, l'an de Rome 259, inſtitua » le premier la coutume de dédier, par forme de dédicace pri- » vée dans les Temples & à la vue du public les boucliers * ou » écuſſons à effigie de ſes ayeux. Il fit cet honneur aux ſiens » dans le Temple de Bellone, il ſe plut à les exalter en lieu » élevé & apparent, & à juſtifier par des inſcriptions l'hom- » mage & les honneurs qu'il rendoit à leur mémoire.... Après » lui Marcus Æmilius plaça les écuſſons de ſes ancêtres, non- » ſeulement dans la Baſilique Émilienne, mais même dans ſa » maiſon privée. »

Un peu plus haut le même Hiſtorien Philoſophe, XXXV,

---

* Il ne s'agit point ici des boucliers de guerre.

Lucius Lucullus, & Quintius Hortenſius. Voici à ce ſujet un paſſage curieux de Lampridius, in Heliogabal. p. 163 : *Habuit leones, & leopardos ex-armatos in deliciis : quos edoctos per manſuetarios ſubito ad ſecundam & tertiam menſam jubebat accumbere, ignorantibus cunctis, quod exarmati eſſent, ad pavorem, & ridiculum excitandum.*

(Plus ſages en cela que les Anciens, les Princes ſouverains & les grands Seigneurs d'aujourd'hui releguent dans leur ménagerie les animaux rares & féroces venus des pays lointains pour la curioſité ſeule, ou pour le progrès de l'Hiſtoire naturelle. Le ſpectacle du peuple, qu'on nomme *combat du taureau*, & que le peuple plus éclairé commence à abandonner, eſt heureuſement la ſeule trace qui nous reſte des jeux ſanglans du Cirque.)

PLANCHE LXXXIV.

Sur le devant de cette Peinture eſt un mole rond ou maſſif en forme de digue, ſur lequel s'éleve une rotonde terminée par une terraſſe, où eſt encore au milieu un autre petit édifice rond auſſi avec des fenêtres & un comble en pointe ou coupole. Derrière eſt une grande fabrique compoſée de bâtimens circulaires peu hauts, tout à jour & conſtruits au milieu de l'eau. Vitruve, V, 12. A l'un des bouts de cé portique ſur le rivage eſt le ſimulachre d'un dauphin. On voit au loin une barque à voiles & d'autres édifices. Pluſieurs perſonnages animent cette vue de mer.

Au rapport de Pauſanias, VI, 20, en Ælide, au lieu où ſe célébroient les jeux olympiques, on voyoit un dauphin de bronze. Begerus, Th. br. p. 40 & 323, remarque que le dauphin indique l'empire de la mer. Ulyſſe portoit un bouclier ſur lequel on avoit repréſenté un dauphin, parce qu'un dauphin avoit ſauvé la vie à Télémaque, en le portant du milieu de la mer, ſur le rivage, &c.

Cette rotonde eſt peut-être un Temple ou un ſepulchre.

Voyez ce que dit Pline du Mauſolé d'Halicarnaſſe, XXXVI, 5; ce que dit Strabon, V. de celui d'Auguſte fait à ſon imitation; & la deſcription du mole d'Adrien qu'a donné Dion, lib. LXIX. Ces deux derniers tombeaux étoient ſitués de la même manière que le nôtre. Nous avons déja remarqué plus haut que les monumens funéraires, les pierres tombales étoient toujours placés ſur le bord des routes publiques, ſur la rive des fleuves & de la mer, afin qu'ils fuſſent vus des paſſagers. Homere, au ſujet du tombeau d'Achille, Od. XXIV, v. 82.

(Qu'on nous permette ici cette courte digreſſion: On devoit aux mânes de J. J. Rouſſeau de rappeller pour lui les uſages reſpectables de l'antiquité. C'eſt au milieu d'une iſle qui avoit mérité la prédilection de ce Philoſophe pendant ſa vie, qu'on lui érigea un monument après ſa mort: c'eſt là que le voyageur ſenſible s'oublie un moment & s'arrête pour ſe livrer à la douce mélancolie; c'eſt là qu'il croit errer parmi les ombres auguſtes des Platons & des Socrates; c'eſt là que les ennemis même de ce Sage, entraînés par la foule, ſont forcés, pour conſerver leur crédit, de faire chorus avec la voix du peuple, de feindre au moins la douleur commune, & de répéter ces Vers *:

Il dort en paix ! la tombe bienfaiſante
Pour toujours le dérobe aux détracteurs ardens.
Il dort en paix ! de l'envie impuiſſante
Il n'entend plus les ſifflets diſcordans.
La poſterité gémiſſante
De ſes contemporains jaloux
Expira l'injuſtice & l'aveugle courroux.

* Extraits d'une pièce de vers qui parut à la mort de J. J. Rouſſeau ſous ce titre: *Le Tombeau de J. J. Rouſſeau*; Stances; avec cette Epigraphe:

Son eſprit exerça cruellement ſon cœur,
On lui vendit la gloire au prix de ſon bonheur.

Par P. S. M. à Ermenonville, & à Paris chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin 1779, 8 pages *in*-8.

PLANCHE LXXXIX.

Dans ce petit tableau, ou voit une jolie figure d'enfant. C'eſt vraiſemblablement un petit Bacchus, aſſis ſur une panterre, & lui attachant au col une guirlande de lierre.

PLANCHE XC.

Cette figure, trouvée ainſi que celle qui ſuit dans les excavations de Portici, repréſente un hermaphrodite. De la main droite, elle élève avec beaucoup de grace, un manteau blanc dont une partie lui couvre la tête, & dont le reſte deſcend juſques ſur ſes pieds, laiſſant à nud toute la partie de devant, ſon beau ſein, & ce qui diſtingue les deux ſexes. Voyez Anthologia. lib. V. ep. 20. De la main gauche elle tient la feuille d'une plante, dont la couleur tient du jaune & du rouge.

Platon, conv. & les Poëtes, Ovide, ſur-tout métam. IV. 285 & ſuiv. ont beaucoup parlé des hermaphrodites, ou androgynes. Mais ſi l'on a mis en doute l'exiſtence de cette monſtruoſité parmi les hommes, l'expérience nous l'a confirmée chez les animaux.

La feuille que notre hermaphrodite porte à la main, n'eſt peut-être qu'un emblême du caractère efféminé qu'on attribuoit aux perſonnes qu'on croyoit avoir les deux ſexes. Chez les Anciens, les Amans avoient coutume de porter à la main des feuilles d'herbes ſur leſquelles étoit écrit ou déſigné le nom de leurs Maitreſſes. Voyez Pline XXIV, 10. V. encore l'épigramme 42, chap. 12. liv. IV. de l'Anthologie. Peut-être auſſi appartient-elle au nenuphar ; elle en a la forme. Voyez ce que nous en avons dit précédemment.

PLANCHE XCI.

La Figure de ce Tableau repréſente un beau jeune-homme tout nud ; il tient de la main droite une branche d'olivier. Ses cheveux ſont pareillement treſſés avec une guirlande de feuilles d'olivier. Sur ſa main il tient un vaſe plat & long, qui contient quelque choſe qu'on ne peut diſtinguer. Sous ce plat tombe une ſerviette. Les pieds de cette Figure ſont placés l'un contre l'autre ſur un ornement d'architecture qui ſe trouve mutilé. Il ſoutient avec ſa tête une petite colonne, dont la forme irrégulière n'eſt due qu'au caprice de l'Artiſte. Ce qui fait conjecturer que cette Figure eſt une Cariatide. Voyez ce qu'en dit Vitruve, VI. 10.

PLANCHES XCII, XCIII & XCIV.

Ces trois morceaux de peinture, tirés de fouilles de Portici, ſont parfaitement correſpondans entr'eux, & reſſemblent au Tableau précédent. Ce ſont trois Figures nues, la tête couronnée de laurier dont elles portent une branche à la main. L'un de ces trois beaux jeunes hommes tient un plat ſur l'autre main ; & les deux autres une corbeille. Leur tête paroît ſoutenir une eſpèce d'ornement d'architecture, ou petit crochet garni d'un anneau, qu'on appelle en Italie, *arpaginétuli*. Les pieds de ces trois Figures, ſerrés l'un contre l'autre, poſent ſur une baſe dont on ne voit qu'une partie, parce que ces trois ſujets ſont fracturés en cet endroit.

On pourroit conjecturer, qu'on a voulu repréſenter ici des Miniſtres en fonction dans un ſacrifice; ces prêtres qui s'emparoient des reſtes des victimes conſacrées & brûlées, & qu'on appelloit *paraſiti*, *paraſites*. De nos jours, cette épithète plus que jamais s'eſt rapprochée de ſon étimologie. On leur donnoit auſſi le nom de *Cerici victimarii*, crieurs publics pendant les ſacrifices. Athenée VI. 8 & 9. Cependant il y a des auteurs qui prétendent, qu'on n'abandon-

» 2, nous apprend que de ſon tems on plaçoit dans les cham-
» bres à coucher le portrait d'Épicure, & que pluſieurs per-
» ſonnes même le faiſoient tranſporter par-tout avec elles. Il y
» en avoit même qui célébroient par un ſacrifice le jour * natal
» de ce Sage. On faiſoit auſſi uſage de portraits en cire, en-
» clavés chacun dans un cadre particulier, pour pouvoir être
» promenés dans les pompes funebres de la famille.... Sur la
» muraille où étoient attachés ces cadres, étoit peint un arbre
» généalogique dont les divers jets & rameaux répondoient
» chacun à un de ces portraits.... Au dehors de la maiſon &
» principalement autour des portes étoient d'autres effigies qui
» repréſentoient les Nations vaincues, & des trophées chargés
» des dépouilles de l'ennemi : décorations honorables qu'un
» nouvel acquéreur même n'étoit point libre de faire ôter ».

Nous avons ſuivi de loin les traces des Anciens, & imité toujours en petit leurs nobles uſages.

PLANCHE LXXXVII.

Ce Tableau, (trouvé, ainſi que les deux ſuivans, à Portici, dans des excavations différentes,) offre d'abord dans ſa partie ſupérieure, un nœud de rubans ou de bandelettes. Ce qui indiqueroit un Temple, ainſi que les attributs ſuivants. A l'un des côtés s'élève une colonne ; de l'autre, eſt un morceau de menuiſerie ou panneau de bois, une eſpèce de volet de fenêtre avec des grillages fermés en dedans. Vitruve IV, 4. La figure de femme qui occupe le milieu a la tête couron-

* Le vingtième jour de la lune de Gamelion, Octobre, ſelon les uns; Janvier, ſelon d'autres : on célébroit également en l'honneur de ce Philoſophe la vigéſime ou Fête Icade de chaque mois : les Icades étoient le vingtième jour du mois lunaire, & les jours ſuivans juſques & compris le dernier jour du mois lunaire.

née de feuilles ; & eſt vêtue d'une tunique verte, avec une ſeule manche du moins apparente. Cette draperie a pluſieurs ourlets ou franges, ainſi que le Manteau blanc, qui eſt par deſſus. Son bras droit eſt nud, & à ſa main elle tient trois fleurs dont on voit les longues queues. De la main gauche, elle porte un baſſin de couleur d'argent & rempli de fleurs & d'herbages.

PLANCHE LXXXVIII.

Cette peinture repréſente une femme ſemblable à la précédente. Sa robe eſt rouge, & par deſſus eſt une draperie jaune; elle porte ſur la main droite une corbeille remplie d'herbes, & à la gauche ſont des fleurs.

Ces deux femmes peuvent être cenſées ſe diſpoſer à faire un ſacrifice ou une offrande. Porphire nous apprend que les premiers ſacrifices que les hommes firent aux Dieux, furent non-ſanglants : des fleurs, quelques herbages choiſis, voilà les offrandes pures que les premiers Adorateurs d'une Divinité ne rougiſſoient pas de conſacrer dans toute la ſimplicité de leur cœur. Voyez Giraldi, de ſacrific. & Potterus, Arch. II. 4. Les anciens, ſous le nom de Verveine, déſignoient généralement toutes les plantes, les feuilles, les rejettons dont ils faiſoient uſage dans le culte religieux. Voyez Servius, Comment. in Æn. XII. 120. Eclog. VIII. 65. de Virgile. Conſultez ſurtout Ovide, Faſt. III. v. 254. Paſcalius, de Coronis. IV. 2. remarque que le dictame étoit particulièrement conſacré à Lucine ; parce qu'on croyoit que cette herbe facilitoit les accouchemens. Saint Clément d'Alexandrie pæd. II. 8. nous apprend que la Déeſſe Junon prenoit plaiſir & ſourioit au lys qu'on lui préſentoit en offrande.

On a conjecturé d'après cela, que nos deux femmes avoient à leurs mains des lys. Si elles n'ont pas leurs cheveux épars, comme il convenoit quand on faiſoit de telles offrandes, c'eſt qu'elles ſont repréſentées ici ſe diſpoſant à ce ſacrifice.

noit pas toujours aux ſacrificateurs ce qui reſtoit des victimes qu'ils avoient immolées ; qu'on le faiſoit porter chez ſoi, pour traiter ſes amis raſſemblés à cet effet. Mais les Miniſtres des Autels ne manquoient pas alors d'en retenir leurs parts. & de là ſans doute eſt venu le proverbe, *Il faut que le Prêtre vive de l'autel.* Voyez Théocrite idyl. v. 139. Ariſtophane, in pluto. v. 1186. Hérodote liv. 11. nous apprend que les Égyptiens ſe fuſtigoient eux-mêmes, tout le tems que leur victime brûloit ſur l'Autel & qu'ils ne pouvoient en emporter ou en manger les reſtes qu'après cette triſte cérémonie. Les Romains, ainſi que les Grecs, étoient dans l'uſage de découper la victime, d'en faire pluſieurs morceaux, de les couvrir de farine, & après les avoir mis dans des paniers, ou des corbeilles, de les préſenter aux ſacrificateurs, qui les offroient aux Dieux & les brûloient ſur leurs Autels. Denis d'Halicarnaſſe, A. R. lib, VII. Apollonius, Arg, I, 406. On remarquera en même tems, que pour remplir ces fonctions ſacrées on choiſiſſoit les jeunes hommes les mieux faits, & de la plus belle figure.

(Les Modernes n'auroient peut-être point dû s'éloigner ſi fort des Anciens, dans le ſoin qu'ils prenoient de ne laiſſer approcher des Autels que de beaux hommes & de n'en confier le ſervice qu'à ceux dont l'extérieur candide & agréable préviendroit en faveur des diſpoſitions intérieures qu'exige le culte religieux. La Religion nous enſeigne, que Dieu fit l'homme à ſon image ; il ſeroit donc à propos que le Miniſtre des Autels, par une phyſionomie heureuſe, par un maintien noble & réſervé, nous rappellât davantage le parfait Archetype, qu'il repréſente en ſa perſonne. On eſt plus porté à imiter les modèles ſur leſquels l'œil s'arrête, ſe fixe avec plus de complaiſance. Ceux que la nature a comblé de ſes dons rendroient plus vive notre reconnoiſſance envers le Souverain Diſpenſateur des graces ſpirituelles & temporelles. Quel intérêt n'inſpirent pas déjà nos enfans de chœur, aux mères qui aſſiſtent aux offices ! La primitive Égliſe a ſans

doute eu en vue ces motifs, en portant un canon, qui interdisoit l'Autel à toute Personne contrefaite, ou mutilée.)

Ce qu'on ne distingue pas bien, & qui est contenu dans les Corbeilles que portent nos Figures, pourroit être pris pour le *Pain sacré*, en usage dans les cérémonies religieuses des anciens. Athenée nous apprend que les Étoliens donnoient à ces pains consacrés la forme des mammelles. D'autres peuples lui ont donné d'autres formes.... Peut-être aussi ces trois Figures représentent-elles autant de vainqueurs à quelques jeux? Ils en portent tous les attributs; une couronne, une branche d'olivier, des disques, des vases plats, des pateres, &c. Voyez Pascalius, de Coronis V, 7; 14; VI, 5.

Ces trois Figures décoroient peut-être quelque portique, quelqu'appartement du genre de ceux qu'on appelloit *triclinium*, les anneaux placés sur la tête de ces cariatides servant à passer les cordes avec lesquelles on assujettissoit les toiles qu'on étendoit en l'air. Enforte que les anneaux de notre peinture seront ceux que Pline designoit, XIII, 9, sous le nom de *Velares Annuli*.

L'étimologie du mot *Cariatide* est grec: c'est un composé qui veut dire *Peuples de Carye*; Vitruve en donne l'explication, liv. I ch. 1.

PLANCHE XCV.

Dans ce Tableau, sorti des excavations de Portici, on voit d'abord un morceau de colonne de marbre verd soutenant une corniche ou table de porphyre sur laquelle est placée un bouc de couleur dorée. Du même côté s'élèvent deux autres colonnes plus légères & d'une teinte jaune. Dans l'enfoncement est une colonne cannelée, jaune aussi, à laquelle tient une arcade ou porte. A l'opposé est une autre partie de colonne, ornée de diverses feuilles. Derrière, encore une portion de colonnes cannelées. Au haut du Tableau & vers le milieu est suspendu un bouclier avec des bandelettes, des

festons & des guirlandes; dessous est une Figure de jeune femme couronnée de lierre. Ses cheveux tombent sur ses épaules. Sa robe est rouge, & son manteau de dessus verd. De la main gauche elle soutient une espèce de coussin oblong & quarré, sur lequel est une cassette qu'elle assure avec sa main droite posée dessus. Sous les pieds de cette femme, entre deux colonnes, on voit un petit cadre quarré où sont représentés deux coqs qui se regardent, & entr'eux un vase d'une belle forme avec une branche de palmier.

Le bouc de ce Tableau pourroit faire conjecturer que cette composition représente quelque Temple ou quelqu'édifice consacré à Bacchus. On sçait que le bouc, étoit la victime la plus agréable qu'on pouvoit immoler à ce Dieu. Virgile, Georg. II, 389. Ovide, Fast, I, 357. Bacchus, né à peine fut transformé en petit bouc. Lors de la guerre des Géans il subit encore cette métamorphose. Apollodore, III, Ovide, métam. v. 325. Mais ce n'est pas la seule divinité à laquelle le bouc étoit consacré. Hérodote rapporte, liv. II, que dans le Temple de Mende, en Égypte, loin de sacrifier des chèvres & des boues, on leur rendoit des honneurs divins, & on leur immoloit des moutons. Servius, dans son commentaire sur Virgile, à l'endroit déja cité, nous apprend qu'on sacrifioit une chèvre à Esculape, Dieu de la médecine, parce que, dit-il, cet animal n'est jamais sans fièvre. Au rapport de Pausanias, liv. II, ch. 13. les Phliasiens, Peuple grec, avoient placé au milieu du marché de leur ville, une chèvre d'airain doré; le culte qu'ils lui rendoient étoit fondé sur ce que la constellation à laquelle on donne le nom de chèvre, a coutume de nuire aux vignes quand elle se lève. Les Cléonéens, dit encore le même Historien voyageur, ayant été affligés de la peste, avertis par l'Oracle de Delphes, sacrifièrent un bouc au soleil levant; ils furent délivrés du mal contagieux, & pour marquer leur reconnoissance, ils consacrèrent à Apollon un bouc de métal.

Peut-être le bouc de notre Tableau n'eſt-il qu'un ornement imaginé par le peintre.

Nous avons déja remarqué, que les Anciens avoient coutume de placer en forme d'ornement des boucliers ſur le frontiſpice de leurs Temples. Au faîte du Temple de Jupiter Olympien à Athènes, on avoit ſuſpendu un bouclier d'or, ſur lequel étoit repréſentée une tête de la Gorgone Méduſe avec une inſcription. Pauſanias, VI, 10. Le même écrivain ajoute plus bas, ch. 10, même livre, qu'au deſſus du théâtre d'Athènes, on voyoit une Égide d'or. Ménélas fit hommage aux Dieux dans leur Temple du bouclier d'Euphore ſon ennemi vaincu. Les Philiſtins conſacrerent auſſi les armes de Saül & de ſes fils. Voyez encore Pauſanias X., II. Quelquefois, au défaut de vrais boucliers arrachés aux ennemis, on en ſuſpendoit dans les Temples de faux, ſur leſquels on gravoit le portrait des vaincus. Tite-Live XXX, 24, Pline XXXV, 2, 3. On diſtinguoit pluſieurs ſortes de boucliers, les *votifs* ou ſacrés, qui étoient ordinairement ronds & qu'on appelloit *Clypei*, *Cycli*, *Orbes*. Les autres boucliers étoient oblongs, & on les déſignoit ſous le nom de *Scuta*. Quelquefois ils étoient terminés en angle. On les appelloit *Thoraces*, quand ils avoient la forme d'une cuiraſſe.

La Couronne de lierre étant un attribut de Bacchus, on pourroit préſumer que la femme de notre Tableau va faire un ſacrifice à ce Dieu. Cependant les Spartiates en célébrant la Fête d'Hiacynte, ſe couronnoient de lierre. Macrobe, Saturnal, I, 18.

Ce qu'elle porte ſur ſa main droite eſt peut-être un couſſin ou oreiller ſacré. Les Anciens couchoient les ſtatues de leurs Dieux (*Lectiſternii*) ſur des couſſins comme pour les faire manger. Jule Céſar eut l'orgueil de ſouffrir qu'on lui rendit les honneurs du couſſin, en y plaçant ſa ſtatue, au rang de celles des divinités. Suetone, in jul. cap. 76.

Le Vaſe placé ſur le couſſinet eſt peut-être un de ces Vaſes

ſacrés

facrés qu'on nommoit *acerra*. Et dans cette ſuppoſition, on pourroit prendre notre Figure, pour l'une de ces Vierges, filles des Prêtres, qui aſſiſtoient les Miniſtres aux Autels & qu'on appelloit *Camille*. Voyez Denis d'Halicarnaſſe, II, 22.

Quant aux deux coqs peints au bas du Tableau, on ſçait que les Lacédémoniens en immoloient au Dieu Mars. Plutarque in lacon. inſtit. Ælien nous apprend que le coq étoit agréable à Latone, parce qu'il facilicitoit les accouchemens. Au rapport de Pauſanias, V. 25, cet oiſeau étoit conſacré au Soleil, parce qu'il annonce le lever de cet aſtre. Il ajoute, VI, 26, que le coq étoit auſſi l'oiſeau de Minerve *ergané*; parce que c'eſt le plus courageux des oiſeaux. C'étoit auſſi un attribut de Cybèle & de Mercure.

Il ſemble que l'intention de l'Artiſte ait été de peindre deux coqs ſe préparant au combat & meſurant des yeux la palme du vainqueur. Pline a fait un chapître très curieux ſur les coqs, X, 21. V. auſſi Ælien V, H, II, 28. Les Athéniens portèrent une loi expreſſe pour ordonner tous les ans ſur leur théâtre un combat de coqs, en mémoire d'une victoire remportée ſur les Perſes par Thémiſtocle. Ce grand genéral, pour encourager les ſoldats, leur avoit propoſé l'exemple des coqs, qui ne combattent que pour la gloire.

Rodiginus, IX, 13, note que pour animer davantage les coqs, on leur faiſoit manger de l'ail; de là eſt venue l'expreſſion grecque *mangeur d'ail*, pour déſigner un homme violent, emporté & toujours prêt à ſe battre.

PLANCHE XCVI.

Ce Tableau, découvert à Portici, offre ſur le devant une colonne de couleur verte, avec une partie de corniche & d'un frontiſpice; & derrière, une colonne cannelée. De l'autre part, on voit une colonne ſemblable, avec une porte en arcade; ſur une table de marbre quarrée oblongue, & qui ne paroît point

appuyée, eſt la figure d'un bouc de couleur rouge. Dans le haut, ſont des guirlandes & des bandelettes; & la partie inférieure d'un bouclier. Au milieu, eſt un jeune homme, tenant à la main droite un petit rameau d'arbre, & portant ſur l'autre une corbeille. Il n'a de nud que le bras droit; tout le reſte eſt drappé, même les jambes; il a auſſi des chauſſures aux pieds. Au bas du Tableau, eſt un autre petit ſujet encadré ſéparément, & repréſentant un léopard pourſuivant un chevreuil, au milieu d'un payſage nud & ſauvage.

La Figure principale pourroit être priſe pour un miniſtre des Autels ou *Camille*. La petite branche qu'il porte indiqueroit une luſtration. Voyez Theodoret III, 16; Potterus, A. 9, II, 4. Athénée, III, 30.

Quant au coſtume de cette Figure, Suetone, in Aug. 82, nous apprend que les Empereurs portoient des bas ou chauſſettes, *tibialia*; & Caſaubon remarque qu'elles étoient compoſées d'une bandelette qui faiſoit pluſieurs fois le tour de la jambe. On appelloit cette bandelette *faſcia cruralis*. V. Quintilien, II, 3; Ciceron ad attic. II ep. 3; Valere Maxime, VI, 2, ſſ, 7. On obſervera que notre jeune homme a des ſouliers blancs, ainſi que ſes chauſſettes. Les Prêtres Athéniens, ceux d'Alexandrie, & les Phéniciens, uſoient de chauſſures de lin blanc, dites *Phaecaſia*, & on conjecture que ce qui couvroit les pieds, & le reſte de la jambe étoit d'une ſeule pièce, à la manière de ce que nous appellons aujourd'hui un *pantalon*.

Le petit ſujet qui eſt au bas de notre Tableau, & qui lui paroit être anger, nous donne une idée de ce que Pline liv. XXXV, 10. appelle *Par'erga*, ou hors d'œuvre, & qui ſervoit d'accompagnemens, plus ou moins éloignés du ſujet principal.

PLANCHE XCVII.

La belle Figure aîlée, peinte dans ce Tableau découvert

dans les excavations de Portici, a le col orné de pierreries; elle a auſſi des braſſelets; un manteau blanc la couvre à demi; des rubans rouges aſſujettiſſent ſes chauſſures à ſes pieds. De ſa main gauche elle ſoutient un baſſin ſur lequel elle poſe de la main droite, un vaſe dont le couvercle repréſente un ſphinx.

On prétend que cette Figure eſt Hebé ou Ganymede. Voyez Homere, Iliade, IV. Au commencement, Odiſſ. I, 136; Strabon VIII, p. 382; Pauſanias, II, 13.

D'autres y reconnoiſſent plutôt la Victoire, d'après un vaſe étruſque ſur lequel on obſerve une victoire aîlée toute ſemblable, verſant la liqueur d'un vaſe ſur le feu de l'Autel placé devant, par alluſion aux libations ſacrées, & aux ſacrifices, que les guerriers avoient coutume de faire, en actions de grace d'une victoire remportée. On remarquera à ce ſujet que les Anciens commençoient toutes ces cérémonies, par ſe laver les mains, comme pour ſe purifier du ſang verſé pendant le combat.

Le Sphinx indique quelque myſtère; c'eſt l'emblême du ſecret. Suetone, in Oct. cap. 50; & Pline XXXVII, 1. rapportent qu'Auguſte avoit un Sphinx pour cachet.

On a conjecturé que l'Artiſte a placé ici ce ſymbole Égyptien, pour avertir que la victoire qu'il repréſentoit n'étoit point due à la valeur; mais à quelque ruſe cachée, à des intelligences ſecrettes. Il a peut-être eu intention de peindre la Déeſſe *Vacuna*, que Varron croit être la même que la victoire; mais qu'on déſignoit ſous ce nom quand on vouloit indiquer une victoire due à la ſageſſe & à la prudence: Varron de L. L. IV, ajoute, qu'on appelloit encore cette victoire *Cœligena*.

PLANCHE XCVIII.

Ce morceau de Peinture placé au deſſous du précédent, mais qui n'y a aucun raport; repréſente un Protée conduiL 2

ſant avec des rènes au milieu de la mer, pluſieurs Dauphins & d'autres monſtres marins.

Voyez Homère, Odyſſ. IV, 413; Virgile, Georg. IV 395; Horace lib. I ad. II.

Planches XCIX & C.

La première de ces deux petites peintures, repréſente un génie qui tient un cerf par ſon bois, & lui preſſant la croupe avec un de ſes genoux, lui fait plier les pieds de derrière.

Dans l'autre Tableau, on voit encore un petit génie aîlé qui tire à lui un bouc par les cornes.

Ces deux morceaux, qui ne ſont pas ſans mérite, furent retirés des excavations de Portici.

Planche CI.

Ces quatre petits ſujets repréſentent des édifices compoſés de trois ordres.

Planche CII.

On ne peut douter que la Figure de femme aîlée repréſentée dans ce Tableau, ſorti des excavations de Portici, ne ſoit la Victoire. Elle eſt en action de voler. Ses cheveux proprement arrangés ſur ſon front voltigent épars ſur ſes épaules. Elle eſt couverte d'un long vêtement blanc & ourlé, vers la partie ſupérieure qui nous voile ſon ſein; ſes pieds ſont nuds. De la main gauche, elle tient un bouclier, & de la droite une couronne de chêne peinte en or. On ſçait que les Artiſtes anciens plaçoient l'or ſur leur palette au rang des couleurs dont ils ſe ſervoient pour peindre.

Sur une infinité de médailles & d'autres monumens antiques, la Victoire eſt toujours repréſentée avec des aîles. Cependant dans l'origine on ne lui en attribuoit pas. Athenée, XIII, 2, nous apprend que les Dieux, pour punir l'Amour de quelqu'eſpiéglerie, lechaſſèrent du Ciel après lui avoir coupé

les aîles qu'ils donnèrent à la Victoire. Il paroît qu'elles ne furent pas long-tems à renaître. Le Scholiaſte d'Ariſtophane, *in Avib. Vers* 575, remarque que le père de Bupale & d'Anteniде, ou ſelon d'autres Aglaofonte, fut le premier Artiſte qui peignit la Victoire avec des aîles. Nous ne manquons point de médailles & de pierres gravées où cette Déeſſe n'a point d'aîles. Pauſanias, III, 15, nous apprend qu'il y avoit chez les Lacédémoniens une Statue fort ancienne repréſentant Mars enchaîné, de même qu'à Athenes on voyoit une Victoire ſans aîles; parce que, dit cet Auteur Grec, les Lacédémoniens ſe ſont imaginé que Mars étant enchaîné demeureroit toujours avec eux; comme les Atheniens ont cru que la Victoire n'ayant point d'aîles ne pourroit s'envoler ailleurs, ni les quitter. Voyez à ce ſujet l'Épigramme II de l'Anthologie; cap. 21. Mais plus communement on donnoit des aîles à la Victoire, ainſi qu'à la Fortune, pour marquer l'inconſtance de ces deux Divinités, tant courtiſées des malheureux mortels. Que de ſang leur a couté la première! que de baſſeſſes pour mériter les faveurs de la ſeconde!

On trouve dans le Poëme de Prudence, *Contra Symmach. lib. II*, une belle peinture de la Victoire qui pourroit ſervir d'explication à notre Tableau. Silius Italicus, lib. XV, donne à la Victoire des aîles qui le diſputent à la neige pour la blancheur.

Ordinairement la Victoire eſt repréſentée tenant une couronne d'une main & de l'autre une palme. C'eſt pour cela qu'Apulée, Metam. II, l'appelle *Dea palmaris*. Quelquefois auſſi on la repréſente écrivant ou burinant ſur un bouclier. Le bouclier indiquoit la belle défence, la réſiſtance pleine de courage du vainqueur; outre cela, non-ſeulement la couronne & la palme étoient le prix de la victoire, mais encore le bouclier. Les armes d'Achille jouent un grand rôle dans l'Iliade, XXII.

La couronne de chêne chez les Romains ſe donnoit à celui qui avoit arraché un Citoyen des mains des ennemis & l'avoit

ſouſtrait à la mort, *ob cives ſervatos.* C'eſt pour cela qu'on l'appelloit *corona civica, couronne civique.* Les premières couronnes de ce genre furent effectivement de feuilles vertes; dans la ſuite on les fit d'or, dont la couleur approchoit de celle de la feuille de chêne. Paſcalius, de Coron. VII, 8, 9 & 11; Seneque, de Clem. cap. 16. Le Sénat en décernoit quelquefois même aux Empereurs. Les Grecs diſtribuoient auſſi des couronnes de chêne; mais ce n'étoit point chez eux des couronnes civiques. Athenée, lib. V, dans ſa deſcription de la Pompe de Ptolemée Philadelphe, fait mention d'une couronne de chêne figurée avec des pierres précieuſes.

On ſçait que le chêne étoit dédié à Jupiter; il l'étoit auſſi à Rhea, ou Cibelle. Cet arbre fut toujours ſacré & en grande vénération chez les Anciens, d'où eſt venu ce proverbe grec & latin, *parler du chêne, parler au chêne*, pour ſignifier, *parler en toute ſûreté.* Les Grecs & les Romains appendoient aux chênes les dépouilles des ennemis : c'étoit ſur cet arbre qu'ils plaçoient leurs trophées. Un chêne frappé de la foudre préſageoit du mal. « Les Gaulois l'avoient en ſi grande vénération, qu'on peut » dire qu'ils en faiſoient en même tems & leur Temple & leur » Dieu. Maxime de Tyr nous apprend que la Statue de leur » Jupiter n'étoit qu'un chêne fort élevé ».

Qui n'a point entendu parler du Gui de chêne cueilli avec tant d'appareil par les Druides.

PLANCHES CIII, CIV & CV.

Les Numeros 103, 105, ſont pendans & méritent quelque conſidération. Les deux oiſeaux dreſſés ſur leurs pattes paroiſſent ſervir de pilaſtres, fruit de l'imagination pittoreſque du Peintre. On y voit auſſi d'autres oiſeaux, quelques plantes, un vaſe ou une urne, & la figure d'un vieillard terminée en gaine & formant un terme. Cette tête de vieillard eſt peut-être celle de Priape, ſous la protection ſpéciale duquel on mettoit les jardins; ou

bien elle repréſente un *Jupiter terminal.* Voyez Platon, VIII, de legibus. Quelquefois auſſi on adaptoit ſur des pilaſtres ou petites colonnes quarrées la tête de quelque Philoſophe & de quelqu'autre perſonnage célèbre. Nous avons conſervé cet uſage dans nos bibliotheques, dans nos galeries, & dans nos jardins.

La Planche 104 eſt un Protée qui guide avec ſa main droite les rênes d'un dauphin, & qui de la gauche porte une croſſe ou bâton paſtoral. On y voit auſſi deux autres petits dauphins, & un cheval marin.

PLANCHES CVI & CVII.

Ces deux morceaux de peinture, déterrés à Portici, ſont beaux & gracieux. Ils joignent à une grande ſimplicité de compoſition une légèreté de pinceau, une franchiſe de coloris peu communes. Ils repréſentent chacun un ſatyre peint au naturel avec de longues cornes, une barbe hériſſée; les oreilles, les cuiſſes & les pieds de bouc. Ces deux figures pleines de mouvement combattent de la tête avec deux boucs, dont l'un eſt blanc, & celui de la Planche 107 de couleur foncée.

Nous avons déja eu plus d'une occaſion de parler des ſatyres. On trouve dans Diodore de Sicile, liv. I, page 88, ed. l. Rhodomani, un paſſage qui a beaucoup de rapport à nos deux Sujets: *Hircum ob genitale membrum inter Deos retulère*, quomodo apud Græcos etiam Priapum honorari perhibent. Animal enim hoc in venerem, eximie propenſum, & membrum illud corporis, generationis inſtrumentum, honore dignum eſſe, quod ab eo natura animantium ortum ſuum derivet. Denique pudenda (aiunt) non apud Ægyptios tantùm, ſed apud alios quoque non paucos in myſteriorum ritibus religioſe habentur, ut à quibus gene-*

* Les Egyptiens.

Notre langue pudique, ſe refuſe à la traduction de ce texte curieux & important.

ratio animalium promanat. Ac Flamines, qui à patribus Sacerdotiâ accipiunt, in Ægypto iſti Deo primum initiantur. Panes etiam & Satyri eandem ob cauſam in veneratione ſunt apud homines, quo circà etium imagines ipſorum in ſanis plerique dédicant, arrectis ita membris, ut Hirci naturam imitentur. Hanc etiam pecudem ad coïtum ferri procaciſſime traditur; hâc igitur ſignificatione gratam diis mentem pro fœcunditate gentis ſuæ teſtatam voluere.

Begerus, in Theſ. Britann. p. 144, rapporte une pierre gravée repréſentant un pan & un bouc dans la même attitude que ceux de notre peinture. Orphée & Virgile déſignent Pan ſous la dénomination de gardien de troupeaux, *cuſtos ovium*; en ſorte que notre Tableau pourroit être regardé comme un emblême des travaux & des jeux de la vie paſtorale. Sineſius, de Calvit, dit que chez les Anciens on avoit coutume de faire monter ſur le théâtre des hommes chauves qui luttoient contre des belliers dreſſés pour cet exercice. Ælien, V. H. fait mention d'un jeune Sybarite, lequel s'étant épris d'une chevre, fut tué à coups de tête par un bouc, ſon rival jaloux.

PLANCHES CVIII & CIX.

Ces deux petits Tableaux exhumés à Portici, offrent deux vues agreables de la mer, enrichies de beaux édifices, de pluſieurs perſonnages & de barques, les unes avec des voiles, les autres ſans voiles. Dans le N°. 109, outre le ſuperbe portique à trois ordres, on remarquera un Temple oblong, ſur le frontiſpice duquel eſt probablement une ſtatue de Neptune. Le bâton qu'elle porte à la main eſt peut-être un trident, mais on ne ſçauroit le bien diſtinguer. On obſervera que les Anciens aimoient à orner le portail de leurs édifices avec des ſtatues.

PLANCHE CX.

Dans le premier cadre ſont trois poires, dont deux, vues de côté. Dans le ſecond, quantité d'eſpèces de petits pains

ſortent ſans ordre d'un cabat renverſé. Voyez Pollux, VII, 120; Athenée, lib. III. Dans le troiſième ſont deux nacres de perles.

PLANCHE CXI.

Ce petit ſujet, trouvé dans les excavations de Civita, repréſente un bocal de verre un peu plus d'à-moitié rempli de vin. Sur un appui de pierre eſt un pain à côté de l'amphore. Ce pain figuré eſt abſolument ſemblable à celui que l'on conſerve en nature dans le Muſeum Royal.

PLANCHE CXII.

Ce morceau d'Architecture de fantaiſie fut découvert dans les fouilles de Portici. A travers une fenêtre ouverte, on voit deux édifices de campagne, & quantité de perſonnages. Près du premier eſt une femme portant un long bâton façonné par le haut: elle eſt accompagnée de deux enfans, dont l'un porte ſur ſa tête un coffre ou autre uſtenſille de ménage. Sur le devant eſt un homme coëffé d'un grand bonnet ou chapeau de Matelot: il porte une gibeciére en bandoullière, & ſur ſon épaule une pique aux deux bouts de laquelle pendent deux biſacs. Il marche précédé d'un chien, & s'appuyant ſur un bâton. Derrière lui à quelque diſtance eſt une chèvre. Sur le ſeuil de la porte de la tour eſt une figure qu'on diſtingue mal, & deux autres qui paroiſſent s'y acheminer. Sur le troiſième plan, devant le ſecond édifice ruſtique, on voit une femme au milieu de cinq petits enfans, preſque nuds & s'exerçant à courir les uns après les autres.

Le chien repréſenté dans notre Tableau nous rappelle un paſſage de Platon où il fait l'éloge de cet animal ſage, ingénieux, adroit & fidèle: on en faiſoit le compagnon de Mercure, Divinité des voyageurs. On lui en immoloit un, ainſi qu'à Hécate & à Mars. Dans Homere & Virgile, les Héros ſont toujours accompagnés d'un chien.

On ſçait que les Mahométans conſacrent des Hôpitaux pour cet animal. Tournefort aſſure que les Turcs laiſſent en mourant des penſions pour leurs chiens, & qu'on paie des gens pour exécuter les intentions du teſtateur.

(Des voyageurs font mention d'un Peuple d'Éthiopie gouverné par un chien, dont on étudie l'aboiement & les mouvemens dans les affaires importantes. Cela doit paroître peu ſurprenant à ceux qui vivent à la campagne, & qui voyent tous les jours quantité de chiens plus propres à garder un nombreux troupeau que beaucoup de Bergers infidèles ou inhabiles....)

Henri III (dit quelque part dans ſes Mémoires M. de Sully) aima les chiens mieux que ſon peuple.

PLANCHE CXIII.

Les objets que repréſente ce Tableau, trouvé en 1758 dans les fouilles de Civita, lui donnent un mérite particulier. Sur un piédeſtal quarré, contre lequel eſt appuyée une longue pique, on voit placé un bouclier * de couleur jaune contenant un bas-relief, dont le ſujet eſt la Déeſſe Pallas, exterminant avec ſon épée le Géant Pallante vaincu déja & abattu à ſes pieds. Un génie, traînant un manteau verd, ſoutient ce bouclier rond. Devant le piédeſtal eſt un Autel cylindrique & ſans ornement. Sur le feu qui y eſt allumé & qui jette des flammes, une figure de la Victoire verſe une liqueur contenue dans une *patere*. Cette femme ailée & couronnée a la moitié du ſein, les bras & les pieds nuds. Une draperie blanche, dont un pan eſt paſſé ſur ſon épaule gauche, couvre le reſte au-deſſus de la ceinture juſ-

* On doit remarquer que le bouclier tenant lieu de la ſtatue, c'eſt-à-dire, de la Divinité même, eſt une ſingularité, dit quelque part M. Mariette, dont l'antiquité n'offre peut-être que cet exemple unique. Il eſt étonnant que nos Sçavans Commentateurs n'en aient pas été plus frappés. La compoſition de ce Tableau eſt admirable, tout y eſt placé avec goût, avec ſoin & avec intention. *Note communiquée par M. le Prince le jeune.*

qu'au bas de ſes jambes. De la main gauche elle porte un caſque d'or ſurmonté d'un panache de feu. De l'autre côté de l'Autel eſt un Génie couvert depuis la ceinture juſqu'au milieu de la cuiſſe d'une draperie d'un violet clair. Il a de grandes ailes dont le bout eſt recourbé : ſa tête eſt ceinte d'herbages. Sur ſa main gauche il tient un vaſe plat rempli d'herbes : de ſa droite il conduit une brebis à l'Autel. Dans le fond du Tableau, derrière ces différens objets, on apperçoit un édifice quarré ombragé de quelques arbres, qui paroiſſent être des oliviers.

Cette longue pique poſée le long du piédeſtal appartient à Pallas. Fulgentius, II, 2, en donne une raiſon qui ſemblera peut-être un peu recherchée & tirée de loin : *Minerva longam haſtam fert, quod ſapientiæ longè verbo percutiat.*

Il eſt moins ordinaire de voir Pallas avec une épée, telle qu'on l'a repréſentée dans le médaillon du bouclier de notre Tableau, qu'avec une longue pique.

On prétend que le nom de Pallas fut donné à Minerve depuis la guerre des Dieux de l'Olympe contre les Géans, fils de la terre : Minerve * y tua Pallante. D'autres veulent que le père de ce Géant Pallante, qui portoit des ailes, voulant forcer juſque dans ſes derniers retranchemens la virginité de Minerve, cette Déeſſe courageuſe autant que chaſte, fit la plus belle défenſe & tua ſon ennemi trop entreprenant, l'écorcha même, & de ſa peau en couvrit ſa cuiraſſe ou ſon égide : elle lui arracha auſſi les ailes qu'elle s'attacha aux pieds. Elle ſe conduiſit différemment avec le Berger Endimion. Ciceron, III, de Naturâ Deorum ; & Arnobe, lib. III, nous ont conſervé autrement l'anecdote : ils comptent juſqu'à cinq Minerves différentes ; & ils donnent ce nom à la cinquième fille de Pallante, qui tua ſon père plutôt que de s'en laiſſer violer.

Le bouclier étoit auſſi un attribut diſtinctif de Minerve, &

* Ce qui valut à Minerve le ſecond ſurnom de *Giganticida*.

ordinairement il repréſentoit une tête de Meduſe. On ſçait que les Anciens ornoient leurs boucliers de pluſieurs traits hiſtoriques ou mythologiques. Voyez le Bouclier d'Achille dans Homère ; Celui d'Énée dans Virgile, &c. &c.

Denis d'Halicarnaſſe, A. R. I. 3, nous apprend des particularités ſur la Déeſſe de la Victoire qui expliquent merveilleuſement notre peinture. Au ſujet des ſacrifices qu'on faiſoit tous les ans à Rome à la Divinité chère aux guerriers, il rapporte que les Arcadiens aimoient à croire que la Victoire étoit fille de Pallante, fils de Lycaon : que Jupiter ayant confié l'éducation de Minerve à ce Pallante, la Déeſſe, en retournant au Ciel, procura les honneurs divins à celle avec laquelle elle avoit été élevée. Inſtruit de ces détails ; l'Auteur de notre Tableau aura eu intention ſans doute de repréſenter la Victoire ſacrifiant devant le bouclier de ſon ancienne compagne, ſa bienfaitrice.

Quelques Mythologues rapportent que dans la guerre contre les Géans, tous les Dieux prirent la fuite de peur, à l'exception ſeulement de la Victoire, qui reſta avec Jupiter, dont on l'a dit la fille, étant née de ſon cerveau, à l'exemple de Minerve. Auſſi les Anciens avoient-ils coutume de placer preſque toujours dans leur Temple la Statue de Minerve à côté de celle de la Victoire : il y eut même des Statues de Minerve au bas deſquelles on écrivit *Minerva-victoria ;* enſorte que ces deux mots devenoient ſynonimes ; & ces deux Divinités n'en faiſoient qu'une ſeule. Le Lecteur ſaiſira ſans doute la beauté & la juſteſſe de cette allegorie. La Déeſſe de la prudence, de la ſageſſe, ſœur & compagne de la Déeſſe de la Victoire, ſorties toutes deux du cerveau de Dieu même, élevées enſemble, & n'ayant qu'un même Autel ! Quelle leçon plus ingénieuſe pouvoit-on donner aux gens de guerre, qui devroient ſe la rappeller plus ſouvent, & avoir toujours ſur eux une de ces médailles antiques repréſentant Minerve portant dans ſa main une petite Statue de la Victoire.)

Quelquefois Minerve-Victoire eſt repréſentée ayant à la main droite une Grenade.

Dans la Fortereſſe d'Athènes, il y avoit une belle ſtatue de *Minerve-Victoire*, dont les aîles d'or lui furent volées.

(En général, toutes les armes que les Anciens mettoient entre les mains de leurs Dieux étoient d'or. Ne pouvant les repréſenter auſſi ſublimes qu'ils le deſiroient, il les faiſoient riches, & cela ne réuſſiſſoit que mieux auprès du Peuple mal inſtruit. C'eſt un enfant dont il faut éblouir les yeux, qu'il faut amuſer par l'éclat & le bruit de ſes hochets. Des ſimulacres de bois n'auroient point excité la même dévotion que des Dieux d'or, le Peuple croyant qu'avec de l'or on peut acheter le bonheur & ſe paſſer de la vertu.)

Nous avons déjà eu occaſion de remarquer (Tom. 1er.) que les Artiſtes anciens ſe ſervoient de génies ou de jeunes enfans aîlés pour exprimer les fonctions & les exercices des différens arts, des divers états de la Société. Dans notre Tableau, le Peintre s'eſt rapproché davantage du véritable coſtume des perſonnages de la ſcène qu'il avoit à rendre. Pauſanias, X, 34, nous apprend « qu'à vingt ſtades d'Elatée (la plus grande Ville de la Phocide, » après Thebes) ſur un rocher eſcarpé, on trouvoit le Temple » de Minerve *Carnea* (*Elmigera*) accompagné de portiques & » d'appartemens à l'uſage du Miniſtre du Temple, & ſur-tout » pour le Prêtre de Minerve. Ce Prêtre, ajoute l'Hiſtorien » Grec, eſt choiſi parmi les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge » de puberté, & il quitte même le Sacerdoce avant que de parvenir » à cet âge, de ſorte que ſon miniſtère ne dure pas plus de cinq » ans, durant lequel tems il eſt aſtreint à un certain genre de vie » auprès du Temple, & ne ſe lave que dans une eſpèce de baquet » à la manière des Anciens «. D'où il ſuit que le génie de notre Tableau eſt le jeune Prêtre qui mène la victime à l'autel.

Il falloit que tout ce qui approchoit de Minerve, que tout ce qui touchoit à ſon culte, fut vierge & intact, comme cette Divi-

nité ; auſſi lui ſacrifioit-on un veau d'une année, & qui n'avoit pas encore ſubi le joug. Cependant Athenée, X, 4, remarque que la Prêtreſſe de Minerve n'offroit point à Athènes d'agnelet femelle ; & il fait mention à ce ſujet d'une Loi qui défendoit de ſacrifier aucune brebis qui n'ait point encore été tondue, ou qui n'ait point encore porté. Caſaubon rapporte une autre Loi ſemblable, de l'Empereur Valeas, par laquelle la chair de veau étoit prohibée ſur les tables : *utilitati agriculturæ providens*, dit Saint Jérôme, contra Jovin, lib. II. Athenée ajoute encore, lib. XIII, qu'il n'étoit pas permis à Athènes d'immoler une chèvre à Pallas.

(Et en effet, rien de plus contraire ſans doute à l'économie rurale que de dépeupler la campagne de ſes animaux les plus utiles, avant même d'en avoir tiré aucuns ſervices, pour les égorger en pure perte, & ſouiller de leurs lambeaux fumans, l'autel de la Divinité. Que ſignifioient ces *Tauroboles*, ces *Criobolès*, ces *Ægoboles*, pendant leſquels un Prêtre avoit le courage de voir ruiſſeler & de recevoir ſur toutes les parties de ſa perſonne, le ſang d'un Taureau, d'un Bélier, d'une Chèvre, & oſoit, ſous ce coſtume dégoûtant, repréſenter la Divinité & écouter les vœux de toute une foule imbécile. Comment un Souverain ſe laiſſoit-il aveugler par les Augures au point d'amener ſous leurs couteaux ſacrés cent bœufs pour les en repaître, de faire languir les travaux de l'agriculture dans une Province entière, pour s'acquitter d'un Hécatombe exigé par un Oracle avide de victimes, & convertir un Temple majeſtueux & ſuperbe en une hideuſe boucherie. Graces ſoient rendues mille fois au Chriſtianiſme d'avoir ſubſtitué à ce culte, digne des Cannibales, un ſacrifice pur & non ſanglant, & d'avoir ramené l'homme à la ſimplicité des premiers âges du monde, où, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, on n'offroit, ſur les autels couverts de fleurs, que les prémices de la moiſſon & des vendanges.)

Meurſius, Crecrop, Cap. 4, obſerve qu'à Athènes le Temple

de Minerve-Victoire étoit environné d'Oliviers, ce qui pourroit faire conjecturer que l'édifice de notre Tableau n'eſt autre choſe que ce Temple.

On avoit placé dans la Citadelle d'Athènes la Statue de Minerve *Cranea*, ſurnommée *Acraia*, *Poliade* & *Poliaca*, parce qu'on faiſoit honneur à cette Divinité de l'invention des Villes, des Fortereſſes & autres Edifices publics. Au haut de la Citadelle de Megare, ainſi qu'à Athènes, on voyoit dans un Temple la Statue de cette Déeſſe toute dorée, à l'exception des mains, des pieds & du viſage qui étoient d'ivoire.

Dans cette même Citadelle d'Athènes, où l'on voyoit la Statue de *Minerve-Victoire*, nous ne pouvons nous empêcher de dire en paſſant qu'on y voyoit auſſi la Statue de Vénus-*Pandemon*, c'eſt-à-dire, Déeſſe qui eſt le lien commun de tous les Peuples; & cette Statue de Vénus-*Pandemon* étoit placée tout à côté d'un autre Minerve *d'Hygie*, c'eſt-à-dire, *ſalutaire*, qui donne la ſanté. Toujours d'ingénieuſes allégories chez les Anciens.

PLANCHE CXIV.

Ces deux petits ſujets trouvés enſemble dans les excavations de Civita, & très-agréablement rendus, repréſentent deux petites chaſſes. Rien de plus gracieux que les mouvemens & l'attitude des deux génies qui ſe livrent à cet exercice. Dans le premier morceau, on voit un liévre pourſuivi par un chien qu'excite l'enfant aîlé, armé d'un long bâton; c'eſt peut-être le *Venabulum* des Anciens. Dans le ſecond, on voit un daim déjà mordu à la cuiſſe par un chien, & menacé d'un dard que le petit chaſſeur aîlé s'apprête à lui lancer.

Ælien, H. A. XIII, 14, obſerve que le liévre de la plaine eſt plus léger que celui des montagnes: & tel eſt l'inſtinct de cet animal; quand il ſort, il ſe règle ſur la vîteſſe du chien qui le pourſuit; il meſure ſes pas ſur ceux du chien; & quand celui-ci vient à rallentir ſa courſe, le liévre court auſſi moins vîte, afin de ne pas conſumer ſes forces ſans néceſſité.

(On a remarqué que nos pères, beaucoup plus ignorans que nous, étoient auſſi beaucoup plus grands chaſſeurs; on a remarqué encore que nous ne chaſſons plus guères que des animaux innocens. Ces deux réflexions doivent conſoler le Sage que la lecture du Code des Chaſſes auroit pu révolter. Propriétaires paiſibles d'un modeſte héritage! n'enviez plus aux Grands cette prérogative dont ils ſont toujours ſi jaloux, le droit barbare de détruire; ſouffrez quelques dégâts plutôt que de revendiquer ou de regretter impatiemment la liberté pleine & entière d'un exercice qui émouſſeroit votre ſenſibilité; conſacrez vos loiſirs à des goûts moins diſpendieux & plus humains; étudiez la nature des animaux plutôt que de les exterminer indiſtinctement & ſans fruit; perfectionnez leur inſtinct; faites-vous en des amis utiles, des ſerviteurs fidèles; détournez-vous des ſentiers battus par le noble chaſſeur, plus vain de ſa meute, de ſes piqueurs, que de ſon adreſſe, de ſa ſanté & du ſervice qu'il pourroit rendre à ſes vaſſaux, en les délivrant de bêtes fauves & voraces; ne le ſuivez pas au fond de ſes forêts où l'ennui l'attend, & le pourſuit; & plaignez-le de préférer des plaiſirs bruyans à ceux qui élévent l'ame, éclairent l'eſprit, & intéreſſent le cœur.)

PLANCHE CXV.

Deux amours ou génies à cheval ſur deux boucs de forte taille; d'une main ils guident la bride de leur monture, & de l'autre ils tiennent le fouet levé. Aux deux extrémités de ce Tableau oblong, deux eſpèces d'Ifs qui tiennent lieu de bornes pour la courſe des petits Cavaliers. Voyez l'épigramme 28, liv. I, 33 de l'Anthologie.

Begerus, Tom. 5, Bran. p. 136, rapporte un Camée repréſentant un amour ſur un bouc attelé au char de Vénus.

Eſichius remarque à ce ſujet que les fils des Rois, jadis apprenoient, pour premier exercice, à monter à cheval ſur des Béliers.

Il y avoit un proverbe grec, rendu en latin par ces mots *ne extrà oleas*, qui nous confirme la coutume des anciens de placer aux

aux extrêmités de l'Hippodrome des oliviers qui ſervoient de but aux chars. Voyez Homère, Iliad. XXIII, v. 326 & ſuiv.

On a trouvé cette peinture, ainſi que celle qui ſuit, dans les excavations de Réſine.

PLANCHE CXVI.

Deux hommes Nains s'exercent au pugilat. L'un renverſé à terre, élève la main & s'avoue vaincu, tandis que le vainqueur debout, & les poings fermés paroît vouloir encore frapper ſon adverſaire. Voyez Théocrite, Idil. XXII, v. 128. Aux deux côtés des champions, eſt un vaſe & deux palmes, prix de la victoire. Contre l'une des deux pierres quarrées qui ſervent de péideſtal aux vaſes, eſt appuyée une grande taſſe ronde.

Les Nains, ces êtres dégénérés, furent pendant un tems à la mode chez les Sybarites. Ce luxe bizarre paſſa enſuite chez les Romains qui appelloient ces petits hommes *Nani*, *Pigmei*, *Pumiliones*. Auguſte fut obligé d'en abolir l'uſage, *ut ludibria errores naturæ*, *malique ominis*. Sous le règne de cet Empereur vivoit un nain de deux pieds une palme. On le nommoit *Conopar**, il étoit fort chéri d'une jolie petite fille de ce Prince. Il avoit pour contemporaine une femme de la même taille, nommée Andromède, affranchie de Julie Auguſte. Marcus Vano, ajoute Pline, VII, 16, aſſure que Marius Maximus ** & Marcus Tullius ***, Chevaliers Romains, n'avoient que deux coudées de hauteur, & l'Hiſtorien de la Nature dit avoir vu lui-même leur corps conſervé dans des niches particulières ſans doute pour la curio-

* *Conopes* ou *Canopas*, nom Egyptien deriſoire, qui ſignifie *celui qui n'eſt pas plus haut qu'un chenet.*

** Nom contraſtant avec ſa taille.

*** On eſt incertain ſi ce petit homme étoit de la même famille que Marcus-Tullius Ciceron, que quelques uns font deſcendre d'un homme de belle naiſſance, mais dont d'autres rapportent l'origine à un ancien Roi des Volſques, nommé Tullius-Attius.

ſité, au lieu de renfermer leurs cendres dans des urnes, ſelon l'uſage ordinaire des Romains. Suetone, Octav. XLIII, 9, X Cap. LXXXIII, 3, fait mention, ſous le règne d'Auguſte, d'un nain qui n'avoit pas même deux pieds de hauteur, & qui avoit la voix très-forte, quoique toute ſa perſonne ne peſât pas dix-ſept livres; mais on a obſervé avec juſteſſe qu'il faudroit ſçavoir ſi cette extrême petiteſſe de pluſieurs autres Nains, dont parlent les Auteurs, ne venoit point de ce que les jambes s'étoient arquées; dans ce cas, il faut en écarter la courbure: en général on appelle Nain un homme qui ne croit qu'à la moitié de ſa juſte hauteur. Tel étoit le Nain de Staniſlas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine, Nicolas-Ferey, ſurnommé Bébé, qui mort caduc dès l'âge de vingt-ſix ans, n'a jamais excédé la hauteur commune d'un enfant de quatre ans: à cinq ans il peſoit neuf livres ſept onces. Son ſquelette * ſe voit dans la bibliothèque publique de la Ville de Nanci. Tibère **, parmi ſes bouffons, avoit un Nain. Suetone, Tib. LXI, 17, Lampridius, in Alexan. ſec. 34, nous apprend que l'Empereur Alexandre Sévère, Prince auſtère & ſérieux fit préſent au Peuple de tous les Nains & Naines qui étoient dans les divertiſſemens de ſes prédéceſſeurs, *Nanos & Nanas & Moriones & vocales exoletos & omnia acroamata & Pantominos Populo donavit.*

---

* Voici ſon Epitaphe par M. le Comte de Treſſan:

Hic jacet Nicolaus Ferry Lotharingus, ſtructuræ tenuitate miranda, ab Antonino Novo dilectus, in juventutis ætate ſenex. Quinque luſtra fuerunt ipſi ſæculum. Obiit, die nona Junii A. M. 1764.

Né dans les Voſges, le 19 Novembre 1741.

Bebé n'avoit pu recevoir aucune notion de Dieu, & de l'immortalité de l'âme.

** Tournefort nous apprend que les Nains ſont recherchés pour les menus plaiſirs du Grand Seigneur: ils tâchent de le divertir par leurs ſingeries, & ce Prince les honore ſouvent de quelques coups de pieds.... paſſetems dignes d'un deſpote.

Voyez Argelle, XIX, 13; Athenée XII, 3, X. Caſaubon; Saint Jean-Chryſoſtôme, in Epiſt. ad Timoth. I; Brochart, Geogr. ſacr. II, 23, & Hiero., p. II, lib. II; Aldrovandus, libr. de Monſtris.

Xiphilin, in Domit, remarque que, non-ſeulement les gladiateurs, mais quelquefois les Nains & même les femmes s'exerçoient au jeu du pugilat. Voyez un paſſage de Stace qui eſt bien déciſif, I, Syce Ult. V. 19 & ſuiv. Voyez auſſi Hypſe, Sat. II, 4.

Chez les Modernes il n'y a plus de Cirque; & quand il y en auroit encore, les femmes ne s'y exerceroient pas au pugilat. Nous les réſervons à de plus doux jeux : nous ſommes d'autant plus éloignés de leur permettre des exercices violens, ſi diſproportionnés à la foibleſſe, ou ſi l'on veut, la délicateſſe de leur organiſation phyſique, & ſi oppoſés aux graces de leur ſexe, que les hommes eux-mêmes s'avouent trop peu robuſtes pour ne point s'interdire des luttes auſſi pénibles. Cependant, par une contrariété dont on ne trouve que trop d'exemples, le François, né ſenſible & galant, qui verroit avec peine deux jeunes beautés s'exercer avec férocité à la manière des gladiateurs, a le courage de ſouffrir que les femmes du peuple s'aſſimilent aux bêtes de ſomme, s'abâtardiſſent tout-à-fait en ſe conſacrant aux travaux les plus vils & les plus rudes, & en portant de lourds fardeaux dont la vue du volume ſeul effrayeroit l'homme de nos jours le plus intrépide. Il faut croire ſans doute que chez les Anciens, quand les femmes remplacoient les lutteurs ſur l'arêne, c'étoit ſeulement pour en feindre tous les mouvemens & récréer un peu les ſpectateurs fatigués des ſcènes trop ſouvent ſanglantes du Cirque.

Cicéron, à la mort de ſa fille Tullia, ſe ſert, pour peindre ſa douleur, d'une expreſſion conſacrée parmi les gladiateurs & aux jeux du pugilat. *Cedo*, dit cet Orateur au déſeſpoir en s'adreſſant à la fortune, *cedo en manum tollo*. On ſçait que Cicéron voulut bâtir un Temple aux mânes de ſa fille bien aimée. On a prétendu que ſous le Pape Paul III, vers le milieu du ſeizième ſiécle, on

découvrit un ancien tombeau avec cette inſcription *Tulliola filiæ mea* dans lequel il y avoit un corps de femme, qui, au premier ſouffle d'air, fut réduit en pouſſière, avec une lampe en cire allumée, dit-on, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brulé l'eſpace de quinze cents ans.

PLANCHE CXVII.

Ce Tableau, qui a quelque rapport, pour la compoſition, avec ceux qui nous viennent de la Chine, a été découvert le 23 Août 1758, dans les excavations de Civita.

Il repréſente une vue de la Mer, avec quelques écueils & diverſes Iſles fort agréables & enrichies d'édifices & de perſonnages. Sur le premier plan, eſt peint un grand arbre, accompagné d'autres plantes, & voiſin d'un Temple ou Veſtibule ſoutenu de deux colonnes. Tout auprès, ſur une baſe aſſez haute, eſt placée une Statue de quelque Divinité, drappée d'un long manteau bleu-céleſte, & la tête couverte d'une coëffe élevée. C'eſt peut-être Junon ou Amphitrite. Derrière ce morceau d'Architecture & de Sculpture, on voit une autre fabrique qui a la forme d'un baſtion; ſur la partie la plus avancée dans l'eau & qui eſt défendue par une *barbacane**, eſt poſé un triton de couleur jaune; il ſoutient en l'air une eſpèce d'inſtrument, ou une rame: à peu près ſur le même plan eſt une maſſe de rochers entaſſés, au haut de laquelle ſont deux hommes, la tête couverte d'un chapeau rond & vêtus d'un habit court & blanc. L'un des deux eſt occupé à tirer une rêt, l'autre qui porte un panier à ſon bras tient de l'autre une ligne au bout de laquelle un poiſſon eſt pris. Plus loin, au milieu de la Mer, on voit une barque moitié jaune,

---

* *Barbaccane*, mot Italien, en latin *Coſſuviarium*, ſorte de fauſſe braie, fente perpendiculaire qu'on pratique dans les murs de quelques terraſſes pour l'écoulement des eaux: renfort au bord d'une muraille, ou avant mer.

formules qu'ils ſe communiquoient, en mangeant ſur les timpanons & en buvant dans les cymbales, inſtrumens conſacrés dans les orgies de Bacchus.

Tertullien, de Coronâ Mil., cap. XII, dit que le laurier eſt conſacré à Apollon, *ut Deo telorum* & à *liber* ou Bacchus, *ut Deo triumphorum.*

Les Anciens, à leur ſeconde table, ou au ſecond ſervice de leurs banquets, mâchoient des feuilles de laurier qu'ils croyoient ami de la ſanté, & un préſervatif contre l'ivrognerie; ils en faiſoient auſſi tremper dans leur vin pour en amortir l'odeur trop forte. Voyez Martial, lib. V, Ep. 4; Athenée, IV, 8. Le laurier étoit ſur-tout employé dans les luſtrations. Les paniers ou corbeilles d'oſier ſervoient auſſi dans les myſtères : ils étoient de différentes formes & de diverſes matières : quelquefois ce n'étoit autre choſe qu'un van, dans lequel les gens de la campagne amonceloient les prémices de leurs fruits & de leurs fleurs, pour les offrir en ſacrifices à Bacchus ou à Cerès.

Ces gradins indiquent peut-être un Temple, devant lequel on plaçoit le vaſe d'eau luſtrale, l'aſperſoir, &c. La branche de laurier ſervoit quelquefois de goupillon, comme à préſent une branche de buis.

Les vaſes à boire, en forme de corne, ſont particulièrement conſacrés à Bacchus. Ce Dieu eſt ſouvent repréſenté balançant un tyrſe d'une main, & de l'autre portant une corne, dans laquelle il exprima le premier une grappe de raiſin, & fut ainſi l'inventeur du vin.

Athenée rapporte qu'à la pompe ſacrée de Bacchus on portoit une outre contenant 3000 amphores de vin, & faite de pluſieurs peaux de panthère couſues enſemble.

On avoit coutume de peindre ſur le fond des cimbales ou tambours-de-baſque destigres, & autres figures relatives à Bacchus. Ici on ne peut diſtinguer ce qu'on y a tracé.

Ce Tableau, ſorti des excavations de Civita l'an 1754, a cela de particulier, qu'il fut trouvé attaché à un mur avec un

crampon de fer. Dans l'appartement où il fut découvert, il y avoit des niches correſpondantes à celle où étoit notre peinture ; mais les peintures en avoient été enlevées. Cette circonſtance prouve que les antiques propriétaires de ce morceau en faiſoient grand cas, puiſqu'ils l'avoient taillé dans un autre endroit pour le placer ici, avec d'autres du même genre.

PLANCHES CXIX, CXX, CXXI & CXXII.

De ces quatre petits Sujets, les deux de côté ſont preſque ſemblables : les vaſes, les piques entrelacées de feuilles & de fleurs ; les monſtres marins qui ſont au bas en forme de bas relief ; les têtes ou maſques qui tiennent le milieu des guirlandes, & paroiſſent ſuſpendues aux lambris, n'ont pas des différences aſſez marquées pour nous y arrêter.

N°. 121. Les quatre cignes terminés en arabeſques méritent d'être conſiderés avec attention.

Le N°. 122 offre un payſage pittoreſque. On y voit une figure qui s'incline devant un therme placé ſur le chemin. Près de là eſt un Temple en forme de rotonde au pied d'une roche, & au milieu d'un bois touffu.

Nous avons déja remarqué, tome I, combien étoit ingénieuſe la précaution qu'avoient imaginé les Anciens pour aſſurer aux propriétaires la jouiſſance de leurs forêts. Le même eſprit les a guidés pour empêcher les maîtres de pluſieurs champs contigus d'empiéter les uns ſur les autres. Antérieurement aux loix civiles ou religieuſes, une borne nue, une pierre quarrée ſuffit pendant quelques tems pour marquer ſon héritage, & le diſtinguer de l'héritage voiſin. Le ſecond pas vers la corruption, fut quand on ſe trouva obligé d'y graver le nom du poſſeſſeur légitime ; alors un légiſlateur adroit & profond dans l'art de connoître les hommes, ne trouva point de barrière plus ſûre, d'enclos plus inviolable que de diviniſer cette borne même, & d'attacher par conſéquent l'idée de juſtice, de châtiment, de

moitié verte, les rames ſont de couleur violette. Près de la proue eſt une figure habillée de verd, & à la pouppe une autre figure vêtue en rouge. Au milieu de cette petite chaloupe eſt un homme nud & debout; c'eſt peut-être celui que les Anciens appelloient *Portiſculus*, *Hortator remigum*, le Maître-Pilote. Il tient dans ſes mains une rame ou un long gouvernail, ou une perche propre à meſurer l'eau, & il paroît manœuvrer. Aſſis à ſes pieds, pluſieurs Mariniers font mouvoir un rang de rames. A la proue on obſerve deux eſpèces de boucliers ronds, & entr'eux cet ornement de vaiſſeau qu'on appelloit en grec *acroſtolia*. Sur le dernier plan, dans une autre petite iſle eſt un long édifice couvert, percé de grandes fenêtres & ombragé d'arbres, & au bout un pilaſtre fort haut ſoutenant un vaſe ou une urne : deux femmes vêtues de blanc paſſent auprès. Au milieu de l'iſle s'éleve une petite colline au pied de laquelle eſt une colonne fort haute qui ſe termine en pointe; c'eſt peut-être un fanal. Derrière cette colonne eſt un bâtiment quarré, un portique & un petit bois à côté. Sur un tertre on a placé un therme; à la ſuite on voit un ſuperbe portique entouré de boſquets, & ſur la pointe de l'iſle une figure vêtue de blanc avec un bonnet rouge. Le fond, qui eſt comme une autre iſle ſéparée eſt encore orné d'un portique, & d'un autre édifice rond à ſon extrêmité. Les deux colonnes cannelées, qui forment le cadre du Tableau, ſont d'une couleur verdâtre, & les bazes paroiſſent peintes en jaune.

PLANCHE CXVIII.

Ce Tableau contient preſque tous les ſymboles & les attributs appartenant à la pompe, aux ſacrifices & aux myſtères de Bacchus. Sur le premier gradin ou marche-pied (car le mauvais état de la peinture en cet endroit nous empêche de donner une explication déterminée), on voit une tigreſſe badinant avec

un long ſerpent. Sur le ſecond degré eſt une cymbale renverſée de couleur de bronze ; des cordons ſont attachés à ſon manche ou anſe, & ſervoient à ſuſpendre l'inſtrument au col du joueur. Sur le gradin ſupérieur eſt l'autre cymbale poſée en ſens contraire de la première. A côté on voit une branche de laurier dreſſée contre le quatrième degré, ſur lequel retombe le bout d'une guirlande de feuilles & de fleurs. Cette guirlande appartient à une corbeille de couleur de paille, poſée au milieu du cinquième & dernier gradin. Elle renferme une taſſe d'argent qui n'a qu'une anſe, & un autre vaſe en forme de corne un peu recourbée de couleur rouge. Le bord ſupérieur ou embouchure, & l'extrêmité qui ſe termine en pointe paroiſſent d'or : il eſt couvert en partie d'une peau de panthère, dont on voit les pattes hors du panier rond de paille. Un long tyrſe entrelacé de bandelettes rouges eſt poſé en travers de tous ces objets. Sur le même gradin d'un côté, on diſtingue une cymbale, ou tambour-de-baſque garni de tous ſes grelots, & ſur la peau duquel ſe trouve dépeint un cercle de couleur d'or. De l'autre part eſt un vaſe à deux anſes & ſoutenu ſur un pied : il a la couleur de l'argent : il eſt d'une belle forme & bien travaillé ; il paroît indiquer quelques Sculpteurs : on y ſoupçonne une guirlande de pampre garnie de raiſins. Les Anciens aimoient à prodiguer les ornemens ſur leurs vaſes.

On a obſervé que les tigreſſes ſont en tout ſemblables aux lionnes, excepté pour la couleur.

Artemidore, Ὀνειρ, II, 13, dit que les dragons ou ſerpens étoient conſacrés à Jupiter *Sabazio*, au Soleil, à Cerès, à Proſerpine, à Hecate, à Eſculape & aux Héros. Clément d'Alexandrie aſſure que le ſerpent étoit admis aux myſtères Bacchiques, comme un ſymbole de ces ſaintes orgies. Suidas en donne pour raiſon, que loin de nuire à l'homme, ce reptile combat pour lui contre la vipere & la tue.

Les Initiés, pour ſe reconnoître, avoient des ſignes & des

hommes de mer s'indignent de n'avoir point dans nos ports de ſemblables monumens à oppoſer à ceux de l'antiquité ; ce juſte tribut d'hommages, rendu par leur Patrie aux ſervices qu'elle en a reçus, leur auroit procuré encore plus de ſucceſſeurs dignes d'eux.

PLANCHE CXXIV.

Ce N°. repréſente une table ſacrée qu'on plaçoit dans les Temples, & ſur laquelle eſt un vaſe à deux anſes, deſtiné pour l'eau luſtrale (bénitier) ; une branche de palmier ou aſperſoir (goupillon), & une draperie ſervant de bandeau, de bandelette ou de ſerviette à l'uſage des Prêtres.

Ce petit ſujet a été découvert dans les excavations de Portici.

PLANCHES CXXV, CXXVI, CXXVII & CXXVIII.

Ces quatre petits Tableaux de différens animaux, propres au ſervice de la table, ont été trouvés dans les fouilles de Portici.

Celui du N°. 125, repréſente un oiſeau dont la crête indique un coq, & un lievre ſuſpendu à la muraille par les pattes.

Dans le N°. 126, on voit deux pommes & un oiſeau ſuſpendu auſſi par le bec, à travers lequel paſſe un anneau aſſujetti à un clou fiché dans le mur.

Dans le N°. 127, ſont trois oiſeaux couchés ſur une table, & quantité de champignons par terre.

Le N°. 128 offre deux oiſeaux pareillement couchés ſur une table de pierre, & au bas deux poiſſons, dont l'un eſt une anguille, & l'autre une murene.

Nous avons déja remarqué que ces ſortes de peintures s'appelloient *Xenia* ; Voyez Vitruve, VI, 10 ; Philoſtrate, I, Imag. XXXI, II ; Im. XXV.

La chair du lièvre paroiſſoit aux Anciens une viande ſi délicate qu'ils en avoient fait un proverbe : *Vivere in omni bono*,

qu'ils appliquoient à ceux qui en mangeoient auſſi. Martial, XIII, Ep. 92, dit :

Inter quadrupes gloria prima lepus.

Voyez encore ſon Épigramme 30 du Livre V.

C'eſt d'après le cas qu'ils en faiſoient qu'ils donnoient le nom de *leporaria* indiſtinctement à tous les parcs, garennes, remiſes où ils raſſembloient leur gibier de toutes ſortes. V. Varron, de Re Ruſticâ, III, 3 & 12; Argelle, II, 20.

Caton le Cenſeur, le premier des Latins qui ait écrit ſur l'Agriculture, croyoit que pour bien dormir, il falloit manger de la chair de lièvre; & l'opinion populaire eſt qu'elle embellit quand on en mange pendant 9 jours; pure badinerie ſans doute (dit Pline, XXVIII, 19), mais pourtant trop accreditée pour qu'il n'y ait point quelque raiſon peu connue.... Le lièvre eſt auſſi d'un grand uſage pour les femmes: bien des gens croyent qu'en mangeant les parties de la génération du lièvre femelle, on conçoit toujours des garçons, comme encore en mangeant les teſticules & la préſure du mâle. Dioſcoride dit au contraire que la préſure du lièvre empêche de concevoir. Les Magiciens, dit encore l'Hiſtorien de la Nature, font avaler aux jeunes filles 9 grains des crottes du même animal, pour que leur ſein reſte toujours au même état ſans groſſir.

Quant à la poule de notre Tableau, Pline, H. N. li. X, c. 50, nous apprend « que les habitans de Délos furent les premiers » qui engraiſſèrent des poules. Columelle, liv. 8, ch. 2; Cicéron, Acad. liv. 4, p. 51; Varron, de Re Ruſticâ, ch. 9, » liv. 3. L'an 593, de la fondation de Rome, Caius Fornius, » Conſul, porta une loi ſomptuaire qui défendoit de ſervir » d'autre volaille qu'une ſeule poule non engraiſſée, mais on » trouva moyen d'éluder cette ſage diſpoſition en engraiſſant, » ſinon des poules, du moins des poulets, avec une nourriture trempée dans du lait, ce qui les rend d'un goût beaucoup

récompenſe à celle d'un Dieu, gardien des héritages. Les hommes qui perdirent ſitôt les traces de l'innocence primitive, ou de la loi naturelle, adoptèrent cette Divinité avec reconnoiſſance. Les riches ſorciers donnoient les premiers l'exemple, & devinrent par néceſſité & par intérêt dévots au Dieu Terme, *Terminus*. Les pauvres, plus précieux que les autres, quoiqu'ils n'aient rien à perdre, par crainte & peut-être auſſi bien aiſes de compter un Dieu de plus, ſaluent en paſſant cette pierre qu'un Sculpteur avoit métamorphoſée en un figure vénérable. Ce que la loi naturelle preſcrivoit envain de reſpecter, ſous peine du talion, ce que les loix poſitives de la Juſtice humaine ordonnoient en vain de ne point enfreindre, ſous peine de reſtitution & d'infamie: la ſuperſtition armée de châtimens imaginaires ſçut le rendre plus ſacré. Un Dieu de pierre devint un frein plus efficace que la conſcience pour conſerver intacts les droits impreſcriptibles de la propriété.

PLANCHE CXXIII.

Ce Tableau, découvert dans les excavations de Gragnano, offre la vue d'un port magnifique couronné de quantité de divers édifices, avec des portiques & des tours. Du côté droit ſont deux portes contigues, dont l'une mène à la ville ou peut-être aux arſenaux; & l'autre à une maiſon de campagne ou à un paſſage. Sur le devant on remarque un rocher ſur la cime duquel eſt une tour à moitié détruite; c'étoit peut-être un fanal; plus bas ſont encore d'autres ruines. Ce rocher eſt percé à jour ſur le côté, & on y voit un Pêcheur à la ligne. D'un autre part eſt un poteau auquel pend une corde; trois petites barques occupent le premier baſſin de la mer; une autre eſt à l'entrée du port. Dans le port il y a quatre vaiſſeaux couverts de tentes. On fera attention au vieillard appuyé ſur ſon bâton, qui ſort de l'un d'eux au moyen d'un petit pont jetté du vaiſſeau au rivage. Le port eſt fermé par deux môles compoſés de pluſieurs

grandes arches qui baignent fort avant dans la mer. Vitruve, V, 12. Ils forment deux terraſſes, dont les rebords ſont faits en treillis, ſur l'extrêmité deſquelles on a élevé une porte, qui n'eſt là que pour la décoration. La première porte ou arc de triomphe ſoutient deux tritons jouant de la trompette; ſur l'autre eſt une figure que l'on ne diſtingue pas bien, c'eſt peut-être la Nymphe Scylla & ſon chien; ce qui feroit croire que cette peinture repréſente un Promontoire de Sicile de ce nom & une ville voiſine. Pauſanias, II, 34. Toute la circonférence du port eſt ornée de pilaſtres ſurmontés de ſtatues d'hommes & de femmes. La première repréſente un Priape ou un petit Hermès, placé tout à l'extrêmité du môle. L'Anthologie nous peint toujours Priape comme le gardien, le Dieu protecteur des ports: c'eſt pour cela peut être que Pollux, IX, ſeg. 34, en décrivant un port, fait mention d'un lieu appellé en grec πορνεῖα, *lupanar*. Diane n'étoit pas la ſeule Divinité qui préſidoit aux ports. Pauſanias, II, 34, fait mention d'une Vénus ſurnommée *Pontia*, *Limenia* ou *Limeneſia*, protectrice des ports. L'Anthologie l'appelle φιλος μασιεα, *amante des ports*; & en effet, les Marins ne ſont pas les plus chaſtes des hommes.

Les autres ſtatues pourroient bien être celles des Dieux & des Déeſſes marins. On avoit coutume d'élever ſur le rivage de la mer des Autels & des Temples à Neréé, & aux 50 Nymphes ſes filles. Dans le port d'Oſtie, que quelques Sçavans croient reconnoître ici, on voyoit les Temples & les ſtatues de Portumne *, de la Fortune, de Bacchus, de l'Eſpérance, & ſurtout de Mercure, Dieu du commerce, de la Félicité, &c.; peut-être auſſi ſont-ce des monumens élevés à la mémoire des Héros ou des Citoyens illuſtres de la Ville, comme on en rencontre plus d'un exemple chez les Anciens. Les manes de nos grands

* *Portumnus*. Les Grecs célébroient des jeux en ſon honneur, qu'on appelloit *Portumnales* ou *Iſthmiens*.

» plus délicat. L'art de la cuiſine, ajoute l'Hiſtorien de la Nature, » exige qu'une poule graſſe ſoit apprêtée de manière que les » cuiſſes faſſent une belle montre, & que le dos ſoit fendu en » long, afin que celui qui fait l'office d'écuyer-tranchant n'ait » beſoin, pour remplir toute la capacité du plat, & même pour » le faire déborder, que de ſoulever l'oiſeau par une patte ». Voyez Macrobe, Satur. l. 2, ch. 13; Aulugelle, l. & ch. 24; & Feſtus, au mot *Centenariæ Cœnæ*.

On voit par ces détails curieux, que nous n'avons pas même ſur les Anciens l'avantage d'une cuiſine plus recherchée, & qu'ils pourroient encore nous y donner des leçons.

Voyez encore le chapitre 46 du même livre X de Pline; c'eſt là qu'il nous apprend qu'à l'égard des poules propres aux ſacrifices, celles qui ont le bec & les pieds jaunes n'étoient point eſtimées convenables: il en falloit de noires pour les ſacrifices ſecrets, tels que ceux des myſtères de la bonne Déeſſe.

Quant aux poules de Numidie, aux poulardes & aux chapons; Conſultez Petrone, cap. 37; & Bullengerus, de Conviv. II, 14.

Les Anciens appelloient *circites*, *circuli*, les cercles ou anneaux dont ils ſe ſervoient pour ſuſpendre pluſieurs différents objets au plancher, ou le long des murailles. Varron, V. de L. L. en parle: *Ut parvi circuli, annuli, ſic magni dicebantur circiros anni.*

Les Anciens faiſoient un uſage fréquent des champignons. « Athenée, II, 19; Pline, XXII, 23, diviſe les champignons » en trois claſſes; les rouges, qui ſont les meilleurs, enſuite les » blancs; ceux qu'on appelle *ſuillus* (*porcino* en Italien) ſont » très-vénimeux: ils firent périr des familles entières, entr'autres » Annæus Sernus *, Capitaine des Gardes de Néron, avec plu-

* Ami intime de Seneque, à qui ce Philoſophe avoit adreſſé ſes livres *de tranquilitate*.

» ſieurs Tribuns & Centurions qui en mangèrent : *Quæ voluptas* » *tanta tam ancipitis cibi ?* Ils ont quelques bonnes propriétés, » entr'autres Pline aſſure qu'ils effacent les taches de rouſſeur, » & ces taches brunes ou livides que les femmes ont quelque- » fois au viſage, il ajoute plus bas : *Libet & coquendi dare ali-* » *quas communes in omni eo genere obſervationes, quando ipſæ* » *ſuis manibus deliciæ præparant hunc cibum ſolum & cogitatione* » *ante paſcuntur, ſuccineis novaculis, aut argento apparatu co-* » *mitante, &c.* . . . Je veux bien donner en général la manière » de cuire & d'apprêter les champignons en faveur des volup- » tueux de ce ſiècle, qui portent la délicateſſe juſqu'à les éplu- » cher & les couper eux-mêmes avec des couteaux à manches » d'ambre, dont la lame eſt revêtue d'argent * ; goûtant déja » par avance à les voir & les manier ſeulement le plaiſir exquis » d'un mets ſi délicieux ». Ce paſſage peut fournir un trait de plus au Tableau des mœurs anciennes comparées aux modernes.

Voici un autre paſſage d'Iſidore, XVI, 10, très-curieux ſur l'étimologie du nom latin des champignons : *Fungi, quod aridi ignem acceptum concipiant : φῶς enim ignis eſt ; unde & eſſe vulgò dicitur, quod ſit fomes ignis, & nutrimentum.*

Les Anciens faiſoient encore un très-grand cas des murenes, ils en nourriſſoient une grande quantité dans des viviers. A Rome & à Meſſine ce poiſſon paſſoit pour le plus délicat de tous, ainſi que l'anguille : on l'appelloit auſſi *flute, quod in ſummâ aquâ præ pinguitudine fluitent.* Macrobe, Sat. III, 15.

Vedius Poſſion, Chevalier Romain, inventa par le moyen de cet animal un nouveau genre de cruauté : il faiſoit jetter dans des viviers de murenes les eſclaves qu'il condamnoit à mort, non qu'il trouva (dit Pline, liv. IX, 25,) que la férocité des

---

* Les Anciens croyoient que le contact de la rouille pouvoit rendre les champignons vénimeux ; c'eſt pourquoi ils évitoient de les couper avec du fer. Pour combattre l'effet des champignons vénimeux, ils faiſoient boire au malade du nitre, ou de l'huile ou du vinaigre.

bêtes terreſtres ne pût ſuffire à leur ſupplice; mais elles n'auroient pu, comme les murenes, lui procurer le ſpectacle d'un homme depecé & dévoré tout entier en un clin-d'œil. Ce Chevalier Romain étoit l'un des favoris de l'Empereur Auguſte; & ſon maître ne le punit point de cette cruauté réfléchie & rafinée.

On dit que ſi l'on fait goûter du vinaigre aux murenes, cela ſur-tout les met en fureur: elles ont la peau très-mince (ajoute Pline au même endroit), en comparaiſon de celle des anguilles qui eſt épaiſſe. Auſſi eſt-ce avec cette dernière qu'on châtioit à la maiſon ou à l'école les enfans des Sénateurs; c'eſt par cette raiſon que les courroies d'anguilles étoient inuſitées dans les peines afflictives de la Juſtice réglée.

Les Anciens mangeoient les anguilles apprêtées avec de la feuille de poirée. Athenée, VII, 13; Ælien H. A. XII, 30, dit qu'on accoutumoit ce poiſſon à venir prendre lui-même ſa nourriture dans la main des hommes, & à diſtinguer leurs voix. Pline nous apprend, XXXII, 2, que les anguilles du baſſin de la fontaine de Jupiter Labrandeen avoient des boucles d'oreilles paſſées aux ouies. La murene de Marcus Croſſus étoit de même. Les anguilles du fleuve du Gange étoient très-eſtimées & avoient juſqu'à 30 pieds, au rapport de Pline, IX, 3, qui au même endroit aſſure que la mer des Indes produit des baleines de quatre arpens*, c'eſt-à-dire 1000 pieds.

Les habitans de la Beotie avoient coutume de ſacrifier à leurs Dieux des anguilles du lac Copaide. En Égypte, au contraire, elles étoient adorées comme des divinités.

---

* Les plus grandes baleines que l'on connoiſſe n'excèdent pas 120 pieds. Pline parle ici ſans doute du Karaken, l'un de ces énormes polypes, aſſez communs, dit-on, dans les mers du pole Arctique, & l'effroi des navigateurs, qui lui donnent juſqu'à une demi-lieue d'étendue.

PLANCHE CXXIX.

Ce petit Tableau quarré repréſente un maſque ou une tête de Bacchus couronnée de pampre, de grappes de raiſins, & le front ceint d'une bandelette, dont les deux bouts retombent des deux côtés. Deſſous on voit une guirlande faite de feuilles de laurier & de quelques fruits, & ſoutenant une colombe.

Servius, dans ſon Commentaire de la neuvième Églogue de Virgile, nous apprend qu'en Épire on diſoit qu'il y avoit un bois où des colombes rendoient des oracles, parce que dans la langue du pays Πελειαδες étoit un nom qu'on donnoit également & aux colombes & aux devineresſes conſacrées parmi les hommes, qui n'ont point d'origine plus ſérieuſe & mieux établie. Que d'inſtitutions civiles & autres fondées ſur un jeu de mots, ſur un *calambour !...*

PLANCHES CXXX, CXXXI, CXXXII & CXXXIII.

Ces quatres petits ſujets ſont encore du genre de ceux que nous venons d'expliquer plus haut, & ont été découverts au même endroit.

On ne diſtingue pas bien les deux objets peints au haut de la Planche du N°. 130, quelques-uns veulent y reconnoître une nacre-de-perle, *concha margaritifera pinna.* Voyez Pline, IX, 35. On ſçait que Cléopatre, la maitreſſe d'Antoine, conſomma dans un ſeul ſoupé 10000000 de ſeſterces (1000000 liv. monnoye de France): on avaloit deux perles diſſoutes dans du vinaigre *; mais cette femme prodigue n'eut pas même la gloire de ce luxe effrené: elle ne fit qu'imiter l'impudente prodigalité d'un certain Claudius, fils du Comédien Éſope, lequel invita un jour à un grand repas tous ſes amis, & leur donna à chacun une perle à avaler.

* Vitruve, liv. 8, ch. 3, confirme cette propriété réſolutive du vinaigre à l'égard des perles; il étend même ſon action juſque ſur le ſilex.

Pline

Pline ajoute « que l'Acteur tragique Ésope avoit un plat qui » seul coutoit 100000 sesterces, *non dubito indignatos lupentes* » XXXV, 12.

En cela nous n'avons rien à reprocher aux Romains, mais nous différons d'eux en ce que nos Historiens n'excusent point, par leurs talens, les désordres de leur luxe & de leurs mœurs.

Dans le même N°. 130, on voit un oiseau vivant près d'un vase de terre à anse, sur le goulot duquel est renversé une espèce de coupe ou timballe de verre travaillé à facettes & ciselé.

Le luxe extrême introduisit ces sortes de vases, qui coûtoient beaucoup plus que ceux d'or ou d'argent.

« * L'art de la plastice, au rapport de Pline, doit sa première » invention à Dibutade, Potier-de-terre Sicyonien établi à » Corinthe; graces toutesfois à sa fille, amoureuse d'un jeune » homme qui partoit pour un long voyage, elle traça le pour- » tour de l'ombre profil de son amant sur la muraille **, à la » lueur d'une lampe (d'autres disent aux rayons du soleil): » son père, sur ce même dessein plaqua de l'argille, exécutant » cette image en relief sur le dessein tracé; puis mettant cette » argille durcir au four avec ses autres poteries, il eut ainsi le » premier type en terre cuite. On veut que ce premier type ait » été conservé à Cofinthe dans le Temple des Nymphes ».

La majeure partie du genre humain se sert de vases de terre (dit encore Pline), la terre de Samos a la vogue sur toutes les autres pour la vaisselle de table. (Le vase de notre Tableau est peut-être du genre de ceux qu'on appelloit *samia*). Les Galles ou Prêtres de Cybelle mère des Dieux, se retranchoient les

---

* On appelloit ce travail *plastice*, ou l'art d'exprimer en relief & en entier tous les objets avec de la craie ou de l'argille.

** Espèce d'esquisses qui ont été renouvellées de nos jours sous le nom de *Portraits à la Silhouette*.

parties naturelles avec un teſſon de terre de Samos ; ſans cela, ils mouroient, diſoit-on, des ſuites de leur opération.

Du tems de Pline, on concaſſoit de ces teſſons de terre cuite, & en les incorporant dans une pâte de chaux, on en faiſoit des vaſes plus fermes & plus durables que ceux dont ils provenoient.

Pline reproche à la mémoire d'Ariſtote, qu'à l'inventaire des effets de ce Philoſophe, on vendit à l'enchère 70 plats.

Le N°. 131 offre ſur une table, ou rebord de pierre, deux ſeches, poiſſons de mer, & un peu au-deſſous un crabe ou écreviſſe marinée. A côté eſt un trident dreſſé contre la muraille, & un vaſe de métal orné au milieu de la figure d'un cheval marin monté par un génie, & ayant ſous lui un dauphin. Le col de cette eſpèce d'amphore eſt auſſi décoré d'une petite guirlande ; ce qui la pourroit faire ranger dans la claſſe de celles qu'on appelloit *ſilicata*, *hederata*, *corymbiata*. Aux deux parties latérales de ce même vaſe eſt un anneau & une draperie en forme de roſette paſſée dedans : ſur le haut de ſon manche eſt perché un oiſeau. A terre ſont trois étoiles & autant de petites coquilles de mer. Voyez Pline, IX, 60.

Le trident étoit un inſtrument en uſage parmi les Pêcheurs pour prendre les ſeches, les poulpes & les thons. Les Cuiſiniers s'en ſervoient auſſi, & alors on l'appelloit en latin *fuſcina*.

Les figures en bas relief ſur le vaſe ont quelque rapport avec Neptune, & indiqueroient un vaſe conſacré aux ſacrifices, ainſi que la draperie en forme de bandelette paſſée dans les anneaux. On pourroit dire auſſi avec autant de vraiſemblance que l'Auteur du Tableau, par ces attributs, aura voulu indiquer que cette amphore étoit deſtinée à contenir une ſaumure, ou ſauſſe faite des inteſtins de poiſſon, & que les Anciens appelloient *garum* & *muria*. Dans cette ſuppoſition, la draperie des anneaux ſeroit un eſſuie-main ou autre linge de table & de cuiſine.

Le N°. 132 offre un oiſeau ſuſpendu par le bec à la muraille,

une groſſe pomme placée ſur l'appui d'une fenêtre, & un lapin mangeant une grappe de raiſin.

L'opinion qui range les lapins dans la claſſe du lièvre eſt celle de toute l'antiquité : ces deux eſpèces originairement avoient la même dénomination : le mot *lièvre* * ſignifie *ladre*, ou *animal hébreu ſujet à la lepre*. En Grec & en Anglois le nom du lapin exprime parfaitement l'affinité de cet animal avec le lièvre. La dénomination ** Eſpagnole a prévalu & ſignifie *gibier royal*. Le mot François *lapin* qui a ſuccedé au vieux mot *connil*, vient de notre vieux reſte, *clampir*, *clamponner*, d'où eſt dérivé le mot clapier, clapin, qui a formé le nom *lapin*. Pline nous apprend que de ſon tems on avoit coutume de tirer les petits lapreaux du ventre de la mère, ou bien de les prendre à la mamelle. Dans l'un & l'autre cas on les apprêtoit pour ſa table ſans les vuider. Ce mets paſſoit pour excellent, on le nommoit *laurices*, apprêt dans lequel il entroit des feuilles de laurier.

Les Habitans des iſles Baléares (Majorque & Minorque), anciennes colonies Celtiberiennes, avoient conſervé le même reſpect religieux pour le lièvre & le lapin que Ceſar, Bell. Gallic. 5, remarqua chez les Habitans de l'iſle Britannique. Les uns & les autres s'abſtenoient de tuer & de manger, à l'exemple du Peuple de Dieu, aucune eſpèce de lièvres, & par conſéquent de lapins. Ces Peuples, fort incommodés à la longue de ces animaux d'une fécondité *** inexprimable, firent demander à Auguſte des troupes Romaines qui n'euſſent point de ſcrupule à ſe rendre coupables du meurtre d'un lapin.

---

* Selon Varron, *lepus*, *leporis*, *leporem*, *à celeritudine*, *quod levipes*. . . De Re Ruſticâ, III, 12.

** L'Eſpagne fut appellée *Cuniculoſa*, à cauſe de la grande quantité de lapins qu'elle nourriſſoit, comme l'atteſtent beaucoup de médailles de ce pays.

*** D'une ſeule paire de lapins qui fut miſe dans une iſle, il s'en trouva, dit-on, ſix mille au bout d'un an. *Votten.*

Strabon, lib. III, appelle le lapin, *petit lièvre qui aime les trous*. Voyez auſſi Bochard, Phal. III, 7.

Ce n'eſt pas ſans intention que l'Artiſte a repréſenté le lapin de notre Tableau occupé à manger des raiſins: il a ſans doute voulu exprimer ſon naturel avide & vorace pour les fruits & le bled.

Le N°. 133 eſt diviſé en deux plans. Sur le premier eſt un cornet renverſé d'où ſortent quantité de fruits de diverſes ſortes, mais qu'on ne ſçauroit diſtinguer. Sur le ſecond eſt un panier ou corbeille pareillement rempli de fruits. *Fiſcina, frondaria, ficorum*. Pline, XVIII, 31.

PLANCHE CXXXIV.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de Civita, repréſente, ainſi que les précédens, des objets qui ont rapport à la table, & eſt compoſé de deux morceaux: l'un d'eux eſt plus d'à moitié rompu. On y ſoupçonne à peine un vaſe & ſon couvercle à côté de lui, un fauciſſon (Voyez notre premier volume), une oye, * frappée au col d'un coup mortel, & deſſous une coupe d'argent.

Les Romains aimoient beaucoup la chair de l'oye, ſur-tout le foie de cet oiſeau. « Celui des oyes engraiſſées devient d'une » groſſeur prodigieuſe, dit Pline, X, 22. Quand il eſt tiré du » corps de l'animal, on en augmente encore le volume en le » faiſant tremper dans le lait & le miel. L'invention d'un man» ger auſſi exquis, ajoute l'Hiſtorien de la Nature, fut long-tems » diſputée. On en fait honneur à Scipion-Metellus, homme con» ſulaire; d'autres à Marcus Seius, Chevalier Romain du même » tems. Un fait certain, c'eſt que ce fut Meſſalinus-Cotta, fils » de l'Orateur Cotta, qui imagina de brûler ſuperficiellement » des pattes d'oyes, & d'en faire un ragoût avec des crêtes de » poulets ».

* En latin *anſer*, comme qui diroit *anaſer*, c'eſt-à-dire, grand canard.

Hélas ! le tems qui détruit les monumens les plus durables, n'a pas permis que ces diverſes préparations de mets vinſſent juſqu'à nous. Nous nous en ſommes amplement dédommagés en leur ſubſtituant d'autres accommodages que nos ayeux nous euſſent enviés. L'Hiſtoire du Comeſtible n'a pas d'époque plus brillante que notre ſiècle, & laiſſera de nous à nos neveux l'idée la plus avantageuſe.

Le duvet des oyes Germaniques qui étoient blanches ſe vendoit du tems de Pline cinq deniers la livre, ou quarante ſols de notre monnoie.

Le Philoſophe Sacyde, qui mourut l'an quarrième de la cent trentième Olympiade, avoit une oye tellement familiariſée avec lui qu'elle ne le quittoit ni jour ni nuit, ni en public, ni en particulier, & qui l'accompagnoit juſqu'aux bains. Cette oye étant morte, ſon maître lui fit de magnifiques obſeques.

On raconte qu'une oye aima, pour ſa beauté, un jeune enfant nommé Ægius, de la Ville d'Olene; & qu'une autre aima Glaucé, joueuſe de luth du Roi Ptolemée; cette même Glaucé, qu'on dit avoir été aimée d'un bélier en même-tems.

Le ſecond morceau du N°. 134 n'eſt point fracturé. On y voit ſur un rebord de pierre une grenade entr'ouverte & une pomme; & au milieu un vaſe de verre tranſparent & rempli de divers fruits, de poires, de pommes, &c.; une ſuperbe grappe de raiſin ſuſpendue à la muraille tombe à moitié dans ce vaſe. Sur un autre appui moins élevé eſt un autre vaſe de terre plus petit ayant ſon couvercle à côté de lui & tout plein de raiſins.

Un troiſième vaſe mérite une attention toute particulière; ſa partie ſupérieure eſt large, le reſte ſe termine en pointe, en ſorte qu'il ne peut point ſe tenir debout. Il eſt fermé avec ſoin avec de la peau qui garnit ſon couvercle, lequel eſt aſſujetti par de forts liens paſſés dans ſes deux anſes, & formant un nœud autour du pommeau de ce couvercle.

Les repas des Anciens ſe faiſoient ordinairement en deux ſer-

vices : le premier, compoſé de différentes viandes ; le ſecond en fruits ; c'étoit le deſſert de nos repas bourgeois.

Les Anciens ſe ſervoient beaucoup de vaſes de verre. Pauſanias, liv. II, 27, rapporte que près d'un Temple d'Eſculape à Épidaure, il y avoit une rotonde de marbre blanc qui renfermoit des peintures de Pauſias *, entre leſquelles on diſtinguoit l'ivrognerie, buvant dans une bouteille de verre, à travers laquelle on voyoit un viſage de femme.

La belle grappe de raiſin de notre Planche nous rappelle une coutume des Romains. Ils conſervoient tout l'hyver des raiſins ſuſpendus & attachés enſemble en forme de voûtes. Pline rapporte, XIV, 1, que dans la partie intérieure de l'Afrique, on trouvoit de ſon tems des grappes plus groſſes que des petits enfans.

Pline, au même endroit, nous apprend qu'on mettoit dans des pots de terre des grappes de raiſin dans toute leur fraîcheur au ſortir de la vigne, & après avoir entaſſé du marc autour de ces pots, on les enfermoit dans des barriques. Il y a encore d'autres raiſins qu'on fait ſécher à la fumée, ce qui leur donne la même ſaveur agréable qu'aux vins enfumés. L'Empereur Tibère mit en vogue les raiſins ainſi ſéchés dans les fourneaux d'Afrique. Avant lui, on ſervoit au commencement des repas ceux de la Rhetie.... On confit auſſi des raiſins au moût, & on les laiſſe s'enivrer de leur propre vin. Il y en a d'autres qu'on laiſſe attachés à la vigne juſqu'aux raiſins nouveaux ; mais en les enfermant dans des fioles de verre à travers leſquelles on les voit ; & de cette manière lorſqu'on a eu ſoin de poiſſer leur queue, ils ſe conſervent auſſi long-tems & auſſi fermes que

* Pauſias, Peintre célèbre de Sicyone, contemporain d'Appelle, & comme lui Diſciple de Pamphile. Sa patrie ſe trouvant obérée de dettes, ſes tableaux furent mis publiquement en vente, ce qui fournit occaſion à l'Edile Scaurus de les faire tranſporter à Rome.

ceux qu'on a gardés dans des vaſes ou dans des tonneaux. Voyez Varron, de Re Ruſticâ, III, 15; Columelle, XII, 39, &c., &c.

PLANCHE CXXXV.

Cette petite Peinture oblonque repréſente d'abord un ours ſe jettant ſur un petit génie terraſſé. De l'autre côté un pareil enfant à terre ſur un genou, aſſailli auſſi par un autre ours qu'un troiſième génie perce avec un long dard. Au milieu eſt un loup qui mord le bras d'un quatrième petit garçon aîlé & à moitié renverſé, tendant la main vers ſon camarade qui lance un javelot à l'ennemi commun.

On rencontre fréquemment de pareils ſujets ſur les pierres gravées & les marbres antiques.

Ce Tableau fut trouvé à Portici.

PLANCHE CXXXVI.

Petit Tableau d'ornemens découvert à Civita, contenant trois Dauphins ſéparés par deux chevaux marins : ſur le côté une figure d'homme avec des aîles de papillon aux épaules & terminée en arabeſque; de la main droite elle porte en l'air une petite croſſe, de la gauche quelque choſe qu'on ne ſçauroit diſtinguer.

Ces aîles de papillon rappellent la fable allégorique de Pſyché & de l'Amour, & le ſyſtême de Platon ſur l'âme.

PLANCHE CXXXVII.

Les deux petits morceaux de Peinture qui compoſent ce Numéro, furent trouvés dans les excavations de Gragnano.

Dans le premier près d'un cerf debout, on en voit un autre qui eſt couché au pied d'un arbre, & qui tient ſon muſeau élevé en l'air. Un bouc eſt derrière eux & ſemble les regarder.

Liſez, au ſujet des cerfs, le Chapitre 32 du liv. VIII de l'Hiſt.

Nat. de Pline : On voit, dit cet Écrivain Philoſophe, quelquefois des cerfs blancs. Telle étoit la biche de Quintus-Fertarius. Ce Romain la menoit à ſa ſuite dans ſes voyages de Portugal, & l'érigeoit en prophéteſſe dans l'eſprit de tout tems crédule des peuples de l'Eſpagne. Valère-Maxime atteſte le même fait, liv. I, ch. II, n°. 4.

Le ſecond morceau de peinture offre un édifice quarré entourré de cyprès. Devant, aſſiſe ſur une maſſe de terre, eſt une figure drappée juſque ſur les pieds : elle eſt ombragée d'un arbre, peut-être d'un laurier. Elle a ſur la tête une couronne radiée, & tient entre ſes mains une lyre. Une autre figure debout coeffée d'un chapeau rond & tenant un feuillage à la main, paroît s'incliner dévotement devant la ſtatue ou figure aſſiſe. C'eſt probablement quelque Divinité ; un Apollon, par exemple.

PLANCHE CXXXVIII.

Au milieu de ce Tableau (dont nous ſommes redevables aux excavations de Portici), eſt un Autel quarré du centre duquel s'élevent des flammes & de la fumée ; ſur le pied-d'eſtal on voit chacun devant un côté oppoſé deux Ibis, oiſeaux d'Égypte qui mangent les ſerpens, & autour onze perſonnages d'état, de ſexe, d'âge, de coſtume & d'attitude divers. La principale figure, celle du moins qui ſe fait le plus remarquer par ſon mouvement expreſſif, & les ornemens de ſes vêtemens, eſt cette femme agenouillée couverte d'une tunique blanche & d'une autre draperie rouge & à franges, qui, paſſant ſous ſon bras droit vient retomber par-deſſus l'épaule gauche. De la main droite elle tient un ciſtre, ſur l'autre main elle porte un baſſin chargé de fruits, d'épics & d'herbages. Elle a une couronne ſur la tête ; ſes cheveux déliés flottent ſur ſes épaules : elle a les pieds nuds ainſi que toutes les autres figures de cette compoſition. Derrière cette femme eſt une jeune fille vêtue de violet. De ſon bras droit, nud juſqu'au deſſus du coude, elle

porte un vaſe propre aux ſacrifices. De ſon autre bras pareillement retrouſſé, elle ſoutient ſur ſa tête une corbeille ronde. Des deux figures qui ſont à la gauche de celle-ci, l'une a la tête raſée & eſt nue juſqu'à la ceinture, d'où lui tombe juſque ſur les pieds une draperie blanche : elle porte auſſi un ciſtre & un rameau d'arbre ; l'autre perſonnage a ſes cheveux & eſt habillé juſqu'au menton. De l'autre part ſur le devant du Tableau eſt un vieillard à genoux & preſque renverſé ſur ſes talons : il a les mains élevées comme pour faire ſa prière. Il eſt preſque chauve & nud juſqu'au milieu du corps. Le reſte eſt couvert d'un drap blanc orné par le bas de quelques franges. Un peu ſur le côté ſont trois autres figures toutes vêtues. La première, qui eſt une femme, tient à ſa main droite un inſtrument formé de pluſieurs bâtons qui ſe croiſent ; c'eſt peut-être un ciſtre, tel que celui qu'on voit dans les mains d'un Harpocrate, rapporté par Grutter & Cuperus : dans la gauche elle porte une branche ou quelqu'herbage. Les deux autres ſont une petite fille & un vieillard. Des trois autres perſonnages qui reſtent à expliquer, l'un eſt une jeune fille les bras croiſés & ne faiſant rien ; puis une femme ayant une epaule & la moitié du ſein découverts & jouant de la trompe ou de la flutte. La troiſième figure tient ſuſpendue à ſa main gauche une petite chaîne compoſée de quatre anneaux qui, paſſés l'un dans l'autre vont toujours en diminuant de volume. Dans ſa main gauche élevée eſt un inſtrument particulier compoſé d'une pique qui ſert de diamètre à un cercle formé de ſonnettes ou de grelots ; c'eſt une ſorte de crotales. Voyez Pollux, VIII, 10. Derrière cette eſpèce d'avant-ſcène, le fond du Tableau paroît repréſenter l'entrée d'un Temple par les cinq gradins, les deux colonnes & l'épiſtyle * qui les couronne. Des deux côtés eſt un mur façonné en eſpèce

* *Epiſtylium*, architrave des ordres grecs, mot latin dérivé de deux mots grecs *ſur*, *colonne*.

de creneaux, & derrière à droite on apperçoit de verds boſquets du milieu deſquels s'éleve un arbre de la claſſe des palmiers. Les deux colonnes ſont entourrées de lierre ; & dans une partie ſupérieure eſt liée une palme : au milieu de l'architrave eſt ſuſpendue une couronne tiſſue avec des feuilles. Six autres perſonnages ſont repréſentés ſur ce fond. Un de chaque côté joue du ciſtre ; un autre à gauche de la cymbale ou du tambour-de-baſque. Voyez Montfaucon, tom. II, p. 11, Pl. CXVI. De l'autre part, une quatrième figure tient élevé le doigt index de la main droite, comme pour recommander le ſecret. Une jeune fille du même côté paroît jouer avec ſes deux mains d'un inſtrument qu'on ne diſtingue pas bien. Le héros de cette compoſition ſemble être l'homme barbu qui en occupe le milieu. Il eſt de couleur bazannée ; ſa tête eſt ceinte de feuilles : il eſt vêtu d'un habit violet, étroit & court, qui lui permet le libre exercice des bras, des cuiſſes, des jambes & des pieds qui ſont nuds. Il eſt en action de danſer.

Il n'eſt point douteux que ce Tableau ne repréſente une cérémonie ſacrée des myſtères d'Iſis.

Beaucoup ont parlé de l'ibis : cet oiſeau étoit en grande vénération chez les Égyptiens, pour leur avoir rendu deux grands ſervices ; d'abord en les délivrant des ſerpens ailés, & enſuite en leur découvrant l'uſage du clyſtère : invention accordée mal-à-propos à la cicogne, avec laquelle l'ibis n'a rien de commun. Les Apothicaires & les Médecins ſont donc inéxcuſables de confondre ces deux eſpèces d'oiſeaux bien diſtincts, & de prendre une cicogne pour emblême : c'eſt l'ibis qu'ils devroient conſacrer dans leurs armes. Voyez Pline, VIII, 27. Au Chapitre 26, le même Auteur donne la gloire de l'invention de la ſaignée à l'hippopotame, qu'il appelle *repertorem detrahendi ſanguinis*.

Voyez Herodote, II, 75, 76 ; Diodore de Sicile, I, 87 ; Strabon, XVII ; Ariſtote H. A. IX, 27 ; Ælien A. H. II, 38.

Les Prêtres, les Miniſtres & toutes les femmes qui étoient

de la cérémonie sacrée d'Isis, portoient un vêtement blanc. L'habit des Initiés s'appelloit *stola olimpica*. C'étoit une robe de lin très-longue, & couverte de différentes figures d'animaux peints. Voyez Apulée, Métam. XI.

Voici la description du cistre par le même Auteur, au même endroit de sa Métamorphose de l'Ane d'or: *Æreum crepitaculum, cujus per anguſtam laminam in modum Baltei recurvatam trajectæ mediæ pauculæ virgulæ, hiſpante brachio tergeminos ictus reddant argutum ſonum.* La forme de cet instrument a subi quelques variations. Montfaucon, tom. II, p. 11, lib. I & VII, Pl. CXVII.

Diodore de Sicile, I, 14, rapporte « que les Égyptiens, » dans le tems de la moisson, mettoient debout une gerbe des » premiers bleds qu'ils recueilloient, autour de laquelle ils pleu» roient en invoquant Isis, & célébroient ainsi la mémoire de sa » découverte dans le tems le plus convenable. Dans les Fêtes » d'Isis, on portoit des épis de bled en reconnoissance du grand » bienfait dont on se croyoit redevable à cette Déesse, qui, » dit-on, enseigna l'usage du froment & de l'orge. On dit de » plus qu'Isis a donné les premières loix aux hommes; c'est pour » cela que les Grecs ont nommé Cerès *Themophore*, ou législa» trice ». Voyez l'explication qu'en donne Diodore lui-même au Chapitre 24 du même livre.

La couronne de la femme agenouillée de notre Tableau paroît être tissue de feuilles blanches de palmier, conformément au costume des Initiés aux mystères isiaques, & à la description qu'en donne Apulée: *Caput decore corona cinxerat, palmæ candidæ foliis in modum radiorum pro ſiſtentibus.* Cette couronne, qui avoit un rapport direct au soleil ou à Osiris, convenoit aussi à Isis, comme représentant la lune.

La jeune fille qui porte sur sa tête une corbeille, (*ciſta ſecretorum capax*) est sans doute la *canefore* des Grecs & la *camille* des Latins. Voyez Varron, de L. L. lib. VI; & Scaliger, in eod. A Rome, les filles louches, contrefaites, disgraciées de la

nature, & qui ne trouvoient point de maris, ſe conſacroient au miniſtère d'Iſis. La Religion n'y gagnoit point, ce n'étoit point là le moyen de la rendre aimable & de lui faire des proſélytes ; mais le Gouvernement civil y trouvoit ſon compte, & ne pouvoit qu'applaudir à un arrangement qui peuploit les cloîtres, ſans rendre deſert le temple de l'hymen.

Le Peintre, en repréſentant dans ſon Tableau la tête d'un Miniſtre d'Iſis toute raſée, a été fidèle obſervateur des cérémonies Égyptiennes. « Les Prêtres, dit Herodote, liv. II, ſe raſent » tout le corps de trois en trois jours. Ils ſont couverts d'une » robe de lin & portent des ſouliers faits avec le papyrus. Ils » ſe lavent deux fois le jour & deux fois la nuit en eau froide.... » D'ailleurs ils ont de grands avantages : ils ne font aucune dé- » penſe. Chacun d'eux a tous les jours ſa portion des viandes » conſacrées qu'on lui apporte toutes cuites, & plus même » qu'il ne leur faut de chair de bœuf & d'oye. On leur donne » auſſi du vin ; mais il ne leur eſt pas permis de manger du » poiſſon ni des feves ».

Apulée confirme encore la fidélité de l'Artiſte : *Antiſtites ſacrorum candido lintéamine cinctum pectoralem ad uſque veſtigia ſtrictim injecti.*

Les Prêtres d'Iſis ne pouvoient point s'habiller de laine, parce qu'elle étoit regardée comme impure ; auſſi les appelloit-on *linigeri*. Ils ſe raſoient la tête, & ſe coupoient juſqu'aux poils de leurs cils ; ce qui leur fit donner chez les Grecs le nom de γελωτοποιοί *Riduculi.*

Les Enfans de chœur de l'Égliſe Romaine peuvent nous donner une idée des Prêtres Égyptiens.

Il y avoit ſans doute un peu de charlataniſme dans le coſtume & le régime biſarre des Prêtres Égyptiens. Ils en agiſſoient ſans doute ainſi pour n'avoir rien de commun avec le vulgaire, & pour ſe dépouiller, autant qu'il étoit poſſible, de l'extérieur qui caracteriſe l'homme, croyant ſe rapprocher de la Divinité en proportion qu'ils s'éloignoient de l'humanité. Ils connoiſſoient

bien l'eſprit du Peuple & même des Grands : ils ſçavoient bien que la ſingularité & l'affectation réuſſiſſent beaucoup mieux aux yeux de la multitude que le coſtume modeſte & peu recherché d'un Sage. La rencontre d'un augure devoit frapper la foule bien autrement que celle de Socrate.

On pourroit voir auſſi la conduite extérieure des Prêtres d'Iſis ſous un jour plus favorable. Leurs fréquentes ablutions, l'affectation de ne conſerver aucun poil ſur leur corps, l'uſage preſcrit du lin, la défenſe de la laine, tous ces détails minutieux de leur toilette, cette extrême propreté n'étoit peut-être propoſée que comme un emblême de la pureté de l'âme. Le peuple de tous les pays, ſoit par ignorance, ſoit par miſère, eſt un pourceau voué à la fange : les Pontifes Égyptiens auront cru devoir, par leur exemple ſacré, le porter à ſe ſoigner davantage, & le ramener aux loix de la propreté, mère de la ſanté, & peut-être de plus d'une vertu. C'étoit peut-être là un des ſecrets de l'initiation.

Nous avons déja parlé de la trompe en uſage dans les ſacrifices. Les Égyptiens s'en ſervoient, & faiſoient honneur à Oſiris de l'invention de cet inſtrument, ainſi que de celle de la flutte. Voyez Bartholin, de Tibiis, III, 7; Apulée, Metam. XI, dans ſa deſcription de la Fête Iſiaque, parle d'un inſtrument qu'il appelle *calamum obliquum.*

Les Curetes & les Corybantes faiſoient uſage auſſi de chaines dans la Fête de la Grande-Mère, la même que celle d'Iſis. Ils agitoient dans leur mains des chainettes de fer, de manière qu'elles rendoient un ſon harmonieux. Voyez Lucrece, de Nat. Deorum, II, v. 630.

Les palmes ou feuilles de palmiers jouoient un grand rôle dans toutes les cérémonies Égyptiennes, ainſi que la Déeſſe Iſis : elles étoient un ſymbole de l'année lunaire. Voyez Orapollo, Hierogly, I, 3. Les chauſſures de la grande Déeſſe, & celles de ſes Prêtres étoient de feuilles de palmiers. Apulée &

Ælien remarquent encore que les ibis faiſoient leur nid ſur le palmier.

« Quant au lierre, les Égyptiens en attribuent la découverte à Oſiris même, & le nom qu'ils ont donné au lierre ſignifie en leur langue *plante d'Oſiris*; ils le portent dans les Fêtes qu'ils font en ſon honneur, comme les Grecs dans celles de Bacchus. Ils le préférent même à la vigne dans les cérémonies ſacrées, parce que la vigne ſe ſeche & perd ſes feuilles, au-lieu que le lierre demeure toujours verd; à quoi les Anciens ont eu égard dans la conſécration qu'ils ont faite de quelqu'autres plantes à d'autres Divinités, comme du myrthe à Venus, du laurier à Apollon, & de l'olivier à Minerve ». Diodore, I, 17.

Jadis, dans les grandes ſolemnités, on avoit coutume de ſuſpendre des couronnes, des guirlandes & des feſtons de feuilles & de fleurs aux murs ſacrés des Temples: encore aujourd'hui on couvre de tapiſſeries de verdure les murailles des Égliſes. Des corbeilles de fleurs ſont placées ſur les Autels; les Chapelles de la Vierge & les Reliques des Saints ſont ornées de bouquets & de rubans. Peut-être devroit-on être auſſi prodigues de ces ornemens ſimples & peu couteux, qu'on devroit-être avare de cet appareil d'or & d'argent qui ſemble conſacrer le luxe & le faſte. Ce n'eſt pas en les rendant riches qu'on inſpirera le reſpect dû aux Autels.

On trouve dans Petrone un fragment qui paroît convenir parfaitement aux ſix perſonnages peints dans le fond de notre Tableau, & exécutant en chœur des danſes & des chants religieux en l'honneur d'Iſis:

Memphit des puellæ
Sacris Deum paratæ;
Tinctus colore nocti
Manu puer loquaci
Ægyptius choraules.

Sur la table iſiaque, on peut remarquer qu'Iſis & Oſiris ſont coſtumés de la même manière que les ſix figures que nous avons ſous les yeux. Outre cela, Apulée nous apprend que dans les myſtérieuſes proceſſions d'Iſis, quantité de perſonnes marchoient devant déguiſées & maſquées, les unes en ſoldats, les autres en chaſſeurs, &c. S. Clément d'Alexandrie, Strom. VI, p. 633, dit que les cérémonies ſacrées en uſage dans les myſtères Égyptiens, ſe montoient au nombre de dix, les ſacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les proceſſions, &c.

Quelques Sçavans conjecturent que notre Tableau eſt un vœu, *ex voto*, ſoit dans le Collège Iſiaque d'Herculanum, *in Collegio Iſiaco Herculanenſe*, pour le rétabliſſement de la ſanté du grand Pompée; & d'après cette ſuppoſition ils croient pouvoir en fixer l'époque vers l'an 705 de Rome, quand Pompée étant atteint d'une maladie grave à Naples pendant le printems, les Napolitains & toutes les autres Villes d'Italie firent des prières publiques pour ſa conſervation. Plutarque, in Pomp. Dion. XLI, ſſ. 6. V. Paterculus, II, 48. Parmi les Prêtres Égyptiens on voit des perſonnages habillés ſelon le coſtume Grec & Romain, parce que le culte d'Iſis paſſa de l'Égypte en Gréce & à Rome. Cette conjecture eſt plus ingénieuſe que vraiſemblable; car le culte d'Iſis fut porté en Grece ſous Alexandre le Grand; mais le Collège Iſiaque ne fut établi à Rome que du tems de Sylla.

PLANCHE CXXXIX.

Ce petit Tableau, trouvé dans les excavations de Portici, repréſente deux griffons, l'un debout, l'autre couché, & paroiſſant dételés d'un petit char à deux roues placé derrière eux, & dont le timon, le joug & les rênes ſont élevés en l'air. Sur le char on voit une lyre, un arc & un carquois rempli de fleches. Devant les deux griffons eſt un Autel orné d'une guir-

lande de fleurs, d'une bandelette & d'un laurier dreſſé contre lui.

Les griffons ſont conſacrés au Soleil ou à Apollon, & auſſi à Oſiris. Sur la robe des Initiés (*ſtola olimpiaca*) étoient peints deux griffons.

Ce Tableau paroît être un ſujet de fantaiſie.

PLANCHE CXL.

Le ſujet de ce Tableau, trouvé dans les mêmes excavations que celui du N°. 138, eſt encore une Fête Iſiaque. Au milieu eſt un Autel quadrangulaire orné de guirlandes. Un Prêtre d'Iſis en excite la flamme avec un éventail *: il a à ſes côtés un Miniſtre couvert d'une robe blanche, longue, étroite & à courtes manches. De la main droite il tient baiſſée vers la terre une longue verge: de la gauche il porte élevé ſur ſon épaule un inſtrument qui a la forme d'une eſpadon. Un troiſième Miniſtre, d'un autre côté, eſt armé auſſi d'un pareil inſtrument, & tient un ciſtre de la main gauche. De part & d'autres ſur deux aîles on voit une foule de perſonnages de tout âge, d'états & de coſtume différens. La première figure de l'aîle à gauche du Tableau eſt aſſiſe à terre, & joue d'une longue flutte. Les deux premières figures de l'autre aîle ont un ciſtre à la main, & une petite branche d'arbre ou une eſpèce de bouquet. Onze degrés menent à l'entrée du Temple gardé par deux ſphinxs qui ont des fleurs de loto ſur la tête, & qui ſont poſés ſur deux bâſes de pierre. Chaque ſphinx a ſon ibos: il y

* Les Anciens faiſoient uſage d'éventail pour allumer le feu (flabellum) & pour chaſſer les mouches, *muſcarium*. Ce meuble de femme, qui nous vient de l'Orient, ſert encore aujourd'hui dans l'Egliſe Grecque: lors de la cérémonie de l'ordination des Diacres, on leur donne un éventail, parce que leurs fonctions eſt de chaſſer avec l'éventail les mouches qui incommodent le Prêtre durant la Meſſe.

en

en a auſſi deux qui ſe promènent devant l'Autel. Des trois figures placées dans le Temple, l'une eſt une femme dont la chevelure déliée flotte ſur ſes épaules, & dont les longs vêtemens ſont de pluſieurs couleurs. D'une main elle tient un ciſtre, de l'autre elle porte un ſceau par ſon anſe. De l'autre côté eſt un Prêtre d'Iſis qui tient pareillement un ciſtre. Le perſonnage du milieu, qui paroît être le principal Célébrant, outre ſes longs vêtemens, a ſur les épaules une écharpe à franges qui vient lui envelopper les mains, entre leſquelles eſt une *idre* qu'il préſente à l'adoration du peuple. Derrière le Célébrant eſt l'entrée du ſanctuaire ornée d'une couronne & de deux feſtons : elle eſt fermée par une baluſtrade. De chaque côté ſont deux petites fenêtres étroites. Le Temple eſt entouré d'un boſquet agréable ; à droite & à gauche il eſt ombragé d'un palmier.

On rapporte dans la préparation évangelique d'Euſebe, IX, 4, que les Égyptiens, en mémoire des prodiges ſans nombre opérés par Moïſe avec ſa baguette, conſervoient une verge ſemblable dans le Temple d'Iſis. Et en effet, la table Iſiaque & les autres monumens Égyptiens repréſentent Iſis & Oſiris avec une baguette ou un ſceptre à la main. Ils repréſentent auſſi Oſiris ſacrifiant un animal ſemblable à un bouc, & portant un inſtrument pareil à celui que nous voyons dans notre Tableau entre les mains de deux Prêtres, & qui reſſemble à un eſpadon, à une pique ; peut-être eſt-ce un ſceptre, au haut duquel les Égyptiens plaçoient un œil ; emblême d'Oſiris ou du Soleil, qui, ſelon eux, étoit le ſouverain du monde & avoit inſpection ſur-tout. (Cet hiéroglyphe religieux n'étoit peut-être auſſi qu'un emblême politique & moral, une leçon perpétuelle donnée aux hommes chargés du poids d'un ſceptre. Cet œil ouvert ſculpté au haut du bâton Royal étoit placé là, ſans doute pour faire ſçavoir qu'un Roi ne devoit jamais fermer l'œil ; qu'il n'étoit élevé ſi haut que pour voir de plus loin, & pour embraſſer toute l'étendue de ſon adminiſtration. Cet œil, ſymbole du Soleil, avertiſſoit le Prince qu'à l'exemple de cet aſtre il devoit porter la lumière &

la vie juſques dans les parties les plus cachées de ſon Empire; qu'il devoit ſur-tout chaſſer loin du trône ces nuages orageux, tous ces météores malfaiſans qui s'efforçent de ſouiller ſes rayons, ou d'en intercepter les ſalutaires influences.)

C'eſt notre Tableau qu'Apulée, Mét. XI, ſemble avoir voulu décrire dans ce paſſage remarquable :

Tunc influunt turbæ ſacris divinis initiatæ, viri feminæque omnis dignitatis, & omnis ætatis, linteæ veſtis candore puro luminoſi: illæ limpido tegmine crines madidos obvolutæ; hi capillum derafi funditus, vertice prænitente, magnæ religionis terrena ſidera, æreis, & argenteis, imo verò aureis etiam ſiſtris argutum tinnitum conſtrepentes.

Les ſphinxs que les Égyptiens plaçoient à l'entrée de leurs Temples, étoient un ſymbole de la juſtice & de la clémence divine, en même-tems qu'ils étoient un emblême religieux. Cet animal iconologique étoit ordinairement repréſenté aîlé, ayant le viſage & le ſein d'une femme, & le corps d'un lion, ainſi qu'on peut le voir ſur notre Tableau. La raiſon de cette allégorie eſt que les mois d'Août & de Juillet ſont ſous le Signe de la Vierge & du Lion, & que c'eſt préciſement le tems de l'inondation du Nil.

(Il ne ſeroit peut-être pas bien difficile de donner ainſi une explication fort naturelle de toutes les autres allégories ſacrées de la Mythologie ancienne : on y verroit que nos premiers Ancêtres n'étoient pas autant amis du merveilleux, auſſi crédules, auſſi portés à la ſuperſtition qu'on ſeroit tenté de les en ſoupçonner au premier abord : on y verroit que tout ce peuple de Dieux qui rempliſſoit leurs Temples & leur Calendrier, n'étoit qu'une foule de ſignaux de convention pour atteſter les révolutions multipliées du globe & de la nature, afin d'en profiter ou de s'en garantir. Peut-être même ne les trouverions-nous pas tant ſi ignorans de la ſaine Phyſique, ſi nous n'avions perdu la clef de leurs Hiéroglyphes, monument de la ſageſſe Égyptienne, dégradés, mutilés, & devenus méconnoiſſables

avec le tems entre les mains du peuple & de ſes jongleurs)

Herodote, II, 35, nous apprend que les Égyptiens n'admettoient point de femmes au Sacerdoce. Les Prêtres prenoient des maſques pour jouer le perſonnage de leurs Dieux ou de leur Déeſſe. Les Grecs & les Romains, moins religieux, recevoient au contraire des femmes dans leur Temple Iſiaque.

Quant à l'*idre* ou vaſe ſacré que le principal Célébrant de notre Tableau offre à la contemplation du peuple dévotieux, nous rapporterons un paſſage de Vitruve qui confirmera l'exactitude & les lumières de l'Artiſte. En parlant des Prêtres Égyptiens dans ſa Préface du Livre VIII, de Architecturâ, il dit: *Itaque cum* HYDRIAM *tegunt, quæ ad Templum ædemque caſta religione refertur, tunc in terra procumbentes, manibus ad cœlum ſublatis, inventionibus gratias agunt divinæ benignitatis.*

Citons auſſi Apulée, in Apol. p. 496: *Mundiſſima lini ſeges... non modo indutui, & amictui ſanctiſſimis Ægyptiorum Sacerdotibus, ſed opertui quoque in rebus ſacris uſurpatur.*

Il nous reſte encore quelques traces de cette antique cérémonie du rit Egyptien. Dans quelques-unes de nos riches Abbayes, quand l'Officiant eſt ſur le point de bénir le peuple avec le S. Sacrement; quoique déja revêtu des habits Sacerdotaux, on lui couvre alors les épaules d'une ample pièce de drap d'or ou d'argent, qui vient lui retomber pardevant juſque ſur les mains.

Cette *hydre* ou ce vaſe ſacré que le Célébrant Egyptien tenoit couvert avec tant de ſoins & de myſtère, étoit l'objet principal de la proceſſion & de la pompe Iſiaque. Auſſi S. Clément d'Alexandrie, Strom. V, p. 634, faiſant l'énumération & la deſcription des différens grades du Collège des Prêtres d'Iſis, nous apprend que le principal Officiant étoit celui qu'on appelloit *Propheta*, & dont l'auguſte fonction étoit de porter en public, dans le pan de ſon manteau, l'hydre ſainte ou le vaſe ſacré.

Apulée, Métam. XI, parle de cette hydre que le Pontife *Ge-*

rebat felici ſuo gremio ; il la deſigne ainſi : *Summi numinis venerranda effigies.*

Conſultez ſur-tout le ſçavant & curieux Traité de Plutarque ſur Iſis & Oſiris.

La Religion Chrétienne, tout en paroiſſant avoir emprunté ſa liturgie aux Nations qui ont précédé ſon heureux établiſſement, a ſçu donner à ſes auguſtes cérémonies un tout autre degré d'intérêt & de grandeur, en ſorte qu'on ne peut que lui ſçavoir un gré infini d'avoir fait ſervir au triomphe de la vérité les dépouilles même de l'erreur & du menſonge.

Ainſi jadis on vit les Juifs élever un Temple à leur Dieu avec & ſur les débris de l'Autel de Baal.

La coutume des Egyptiens étoit de faire leur prière à Iſis devant la porte du Temple où étoit placé l'Autel :

Ante ſacras lino tecta fores ſedeat. Tibulle I, El. III, v. 30.
Biſque die reſoluta comas tibi dicere laudes.

Cette prière à Iſis avoit lieu deux fois le jour ; à l'ouverture du Temple à la première heure, & à la huitième heure quand on fermoit le Temple. Le matin le ſouverain Pontife, ajoute-t-on, étoit dans l'uſage de frapper du pied ſur le ſeuil du Temple pour éveiller le Dieu Oſiris, l'appellant par ſon nom en langue Egyptienne. Il ſe peut que nos deux ſujets ſoient la prière du matin & du ſoir.

Apulée nous apprend auſſi que les Prêtres d'Iſis avoient une formule ſolemnelle ; ils prononçoient ces mots à la fin des myſtères : *Le Temple va fermer ;* comme dans les Egliſes Catholiques le Célébrant, à la fin de la Meſſe fait dire aux fidèles par ſon Diacre : *Ite, Miſſa eſt.*

PLANCHE CXLI.

Ce petit ſujet fut trouvé à Portici.

Il repréſente un cerf pourſuivi par un chien & aſſailli par un tigre. A quelque diſtance eſt ſa femelle qui s'arrête épouvantée.

Fin du ſecond Volume.

Table de la grandeur des Tableaux contenus dans ce ſecond Volume.

No	hauteur.		largeur.	
1	1 pied	5 pouces & d.	1 pied	3 pouces.
2		9 pouces	1 pied	8 pouces.
3		10 pouces & d.	1 pied	9 pouces & d.
4		1 pouce & d.		1 pouces & d.
5	1 pied	5 pouces & d.	1 pied	2 pouces.
6	1 pied	4 pouces	2 pieds.	
7		7 pouces	1 pied	4 pouces.
8		9 pouces	1 pied.	
9	1 pied	8 pouces	1 pied	3 pouces.
10		5 pouces & d.		8 pouces.
11	1 pied	2 pouces	4 pieds	9 pouces.
12		6 pouces		8 pouces & d.
13		6 pouces & d.	2 pieds	2 pouces.
14	1 pied	10 pouces	1 pied	4 pouces.
15		8 pouces	2 pieds	8 pouces.
16	1 pied	4 pouces	2 pieds	1 pouce.
17	1 pied	4 pouces	1 pied	7 pouces.
18	3 pieds	7 pouces	6 pieds.	
19	1 pied	9 pouces & d.	1 pied	4 pouces & d.
20	1 pied.		2 pieds	10 pouces.
21		11 pouces	3 pieds	5 pouces.
22		8 pouces & d.	1 pied	6 pouces.
23		9 pouces & d.		9 pouces & d.
24		9 pouces & d.		9 pouces & d.
25		9 pouces & d.		9 pouces & d.
26	1 pied	7 pouces & d.	1 pied	3 pouces.
27		10 pouces	2 pieds	6 pouces.
28	1 pied	7 pouces	4 pieds	8 pouces.
29		9 pouces & d.	4 pieds	1 pouce.
30		7 pouces & d.	2 pieds	5 pouces.
31	1 pied	7 pouces & d.	1 pied	3 pouces.
32		11 pouces	3 pieds	5 pouces.
33	1 pied	7 pouces & d.	1 pied	3 pouces.
34		9 pouces	1 pied	8 pouces.
35	1 pied	9 pouces	1 pied	4 pouces.
36		6 pouces		11 pouces.
37		6 pouces		11 pouces.
38		6 pouces		8 pouces.
39		4 pouces		8 pouces.
40		8 pouces	1 pied	6 pouces.
41	2 pieds	5 pouces	2 pieds	5 pouces.
42		5 pouces & d.		8 pouces.
43	2 pieds	5 pouces	2 pieds	5 pouces.

N°		*Hauteur*		*Largeur*	
44	2 pieds	11 pouces		2 pieds	1 pouce.
45	1 pied	2 pouces		5 pieds	3 pouces.
46	1 pied	2 pouces		8 pieds	11 pouces.
47	1 pied	1 pouce		1 pied	1 pouce.
48	1 pied	1 pouce		1 pied	1 pouce.
49	5 pieds.			3 pieds	2 pouces.
50 & 51	1 pied	1 pouce		1 pied	1 pouce.
52	1 pied	8 pouces & d.		1 pied	8 pouces.
53	2 pieds.			2 pieds.	
54	2 pieds	4 pouces		2 pieds	1 pouce.
55	2 pieds	5 pouces & d.		2 pieds	2 pouces & d.
56 & 57		9 pouces & d.		2 pieds	2 pouces & d.
58 & 59		9 pouces & d.		2 pieds	2 pouces & d.
60 & 61		9 pouces & d.		2 pieds	2 pouces & d.
62, 63 & 64		9 pouces & d.		2 pieds	2 pouces & d.
65	1 pied	11 pouces		1 pied	11 pouces.
66		11 pouces		3 pieds	7 pouces.
67	2 pieds	4 pouces		3 pieds	7 pouces.
68 & 69	1 pied	11 pouces		2 pieds	7 pouces.
70	2 pieds	5 pouces		3 pieds	8 pouces.
71 & 72	2 pieds	8 pouces		1 pied	8 pouces.
73 & 74	2 pieds	8 pouces		1 pied	8 pouces.
75	1 pied	11 pouces		2 pieds	1 pouce.
76	1 pied	10 pouces		1 pied	1 pouce.
77	3 pieds	3 pouces		8 pieds	8 pouces.
78		8 pouces & d.		4 pieds	2 pouces.
79		4 pouces & d.		4 pieds	2 pouces.
80 & 81	1 pied	1 pouce		1 pied	1 pouce.
82	1 pied	10 pouces		1 pied	9 pouces.
83		7 pouces		2 pieds	6 pouces.
84 & 85	1 pied	1 pouce		1 pied	1 pouce.
86	4 pieds	3 pouces		2 pieds	7 pouces.
87 & 88	4 pieds	4 pouces		1 pied	10 pouces.
89	1 pied	2 pouces & d.		1 pied	4 pouces.
90	3 pieds	10 pouces		2 pieds	7 pouces.
91	3 pieds	10 pouces		1 pied	10 pouces.
92, 93 & 94	3 pieds	10 pouces		1 pied	6 pouces.
95	2 pieds	9 pouces		2 pieds	2 pouces.
96	2 pieds	6 pouces		2 pieds.	
97 & 98	3 pieds	2 pouces		2 pieds	1 pouce.
99		11 pouces		1 pied	6 pouces.
100		5 pouces		1 pied	10 pouces.
101		11 pouces		1 pied	6 pouces.
102	1 pied	6 pouces & d.		1 pied	1 pouce.
103	2 pieds.			4 pieds	3 pouces.
104	1 pied	2 pouces		3 pieds	2 pouces.
105	2 pieds.			4 pieds	3 pouces.
106 & 107		9 pouces & d.		1 pied	1 pouce.
108 & 109		8 pouces		1 pied	2 pouces.
110		9 pouces & d.		3 pieds	7 pouces.
111	1 pied	8 pouces		1 pied	2 pouces.
112	7 pieds	6 pouces		7 pieds.	

N°	hauteur		largeur	
113	4 pieds	1 pouce	4 pieds	1 pouce
114		6 pouces		3 pouces.
115 & 116 .	1 pied	9 pouces	5 pieds	5 pouces.
117	6 pieds	6 pouces	6 pieds.	
118 , . . .	1 pied	11 pouces	1 pied	11 pouces.
119	3 pieds	9 pouces	1 pied	6 pouces.
120	2 pieds	5 pouces	1 pied	6 pouces.
121	1 pied		2 pieds	6 pouces.
122	1 pied		1 pied	6 pouces.
123	1 pied	6 pouces	1 pied	8 pouces.
124		9 pouces		11 pouces.
125 & 126 .	1 pied	7 pouces	1 pied	7 pouces.
127 & 128 .	1 pied	7 pouces	1 pied	7 pouces.
129	2 pieds	6 pouces	1 pied	1 pouce.
130 & 131 .	1 pied	7 pouces	1 pied	7 pouces.
132 & 133 .	1 pied	7 pouces	1 pied	7 pouces.
134	3 pieds	7 pouces	9 pieds.	
135	1 pied		4 pieds	6 pouces.
136	1 pied		2 pieds	6 pouces.
137		7 pouces	1 pied	1 pouce.
138	3 pieds	6 pouces	3 pieds	3 pouces.
139	1 pied	6 pouces	5 pieds.	
140	3 pieds	6 pouces	3 pieds	3 pouces.
141	1 pied	6 pouces	5 pieds.	

Fin de la Table.

ANTIQUITÉ
D'HERCULANUM
GRAVÉES PAR P. A. DAVID
AVEC
LEURS EXPLICATIONS
Par P. Sylvain M.
TOME II.
A Paris chez David, Graveur, rue
des Noyers, en face de celle des Anglo
Avec Privilége du Ro
1781.

UNIV. OF M

1

2

3

4

UNIV

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

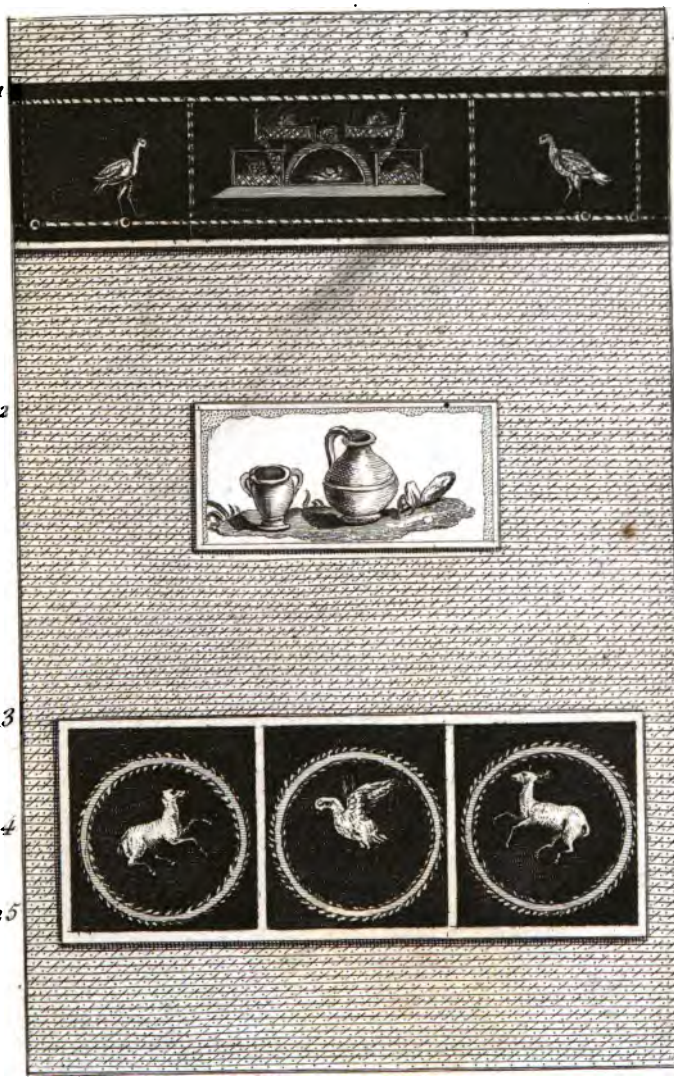
16

17

18

19

20


21
22
23
24
25

26

27

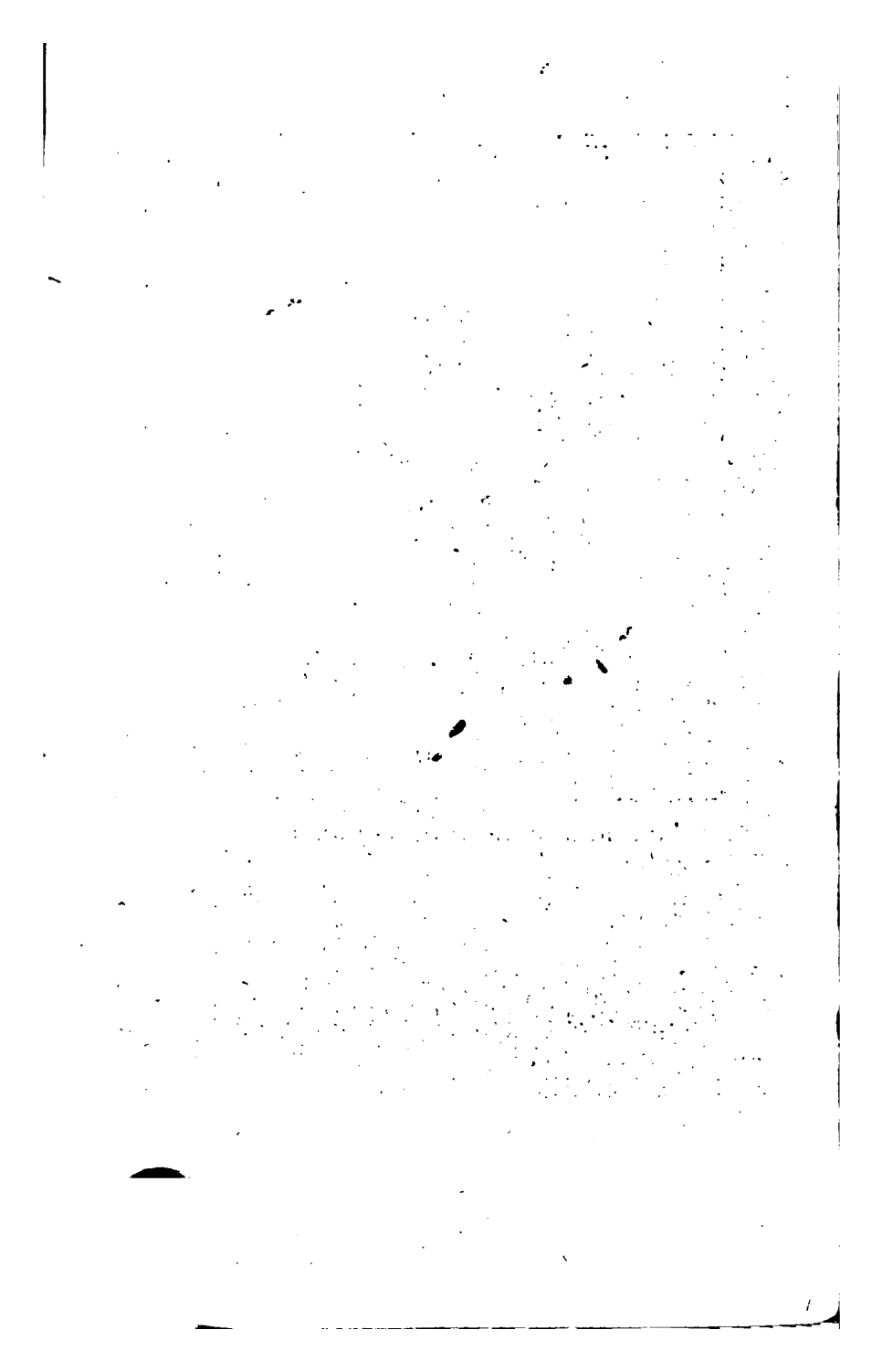
28

29

30

31

32



33

34

35

36

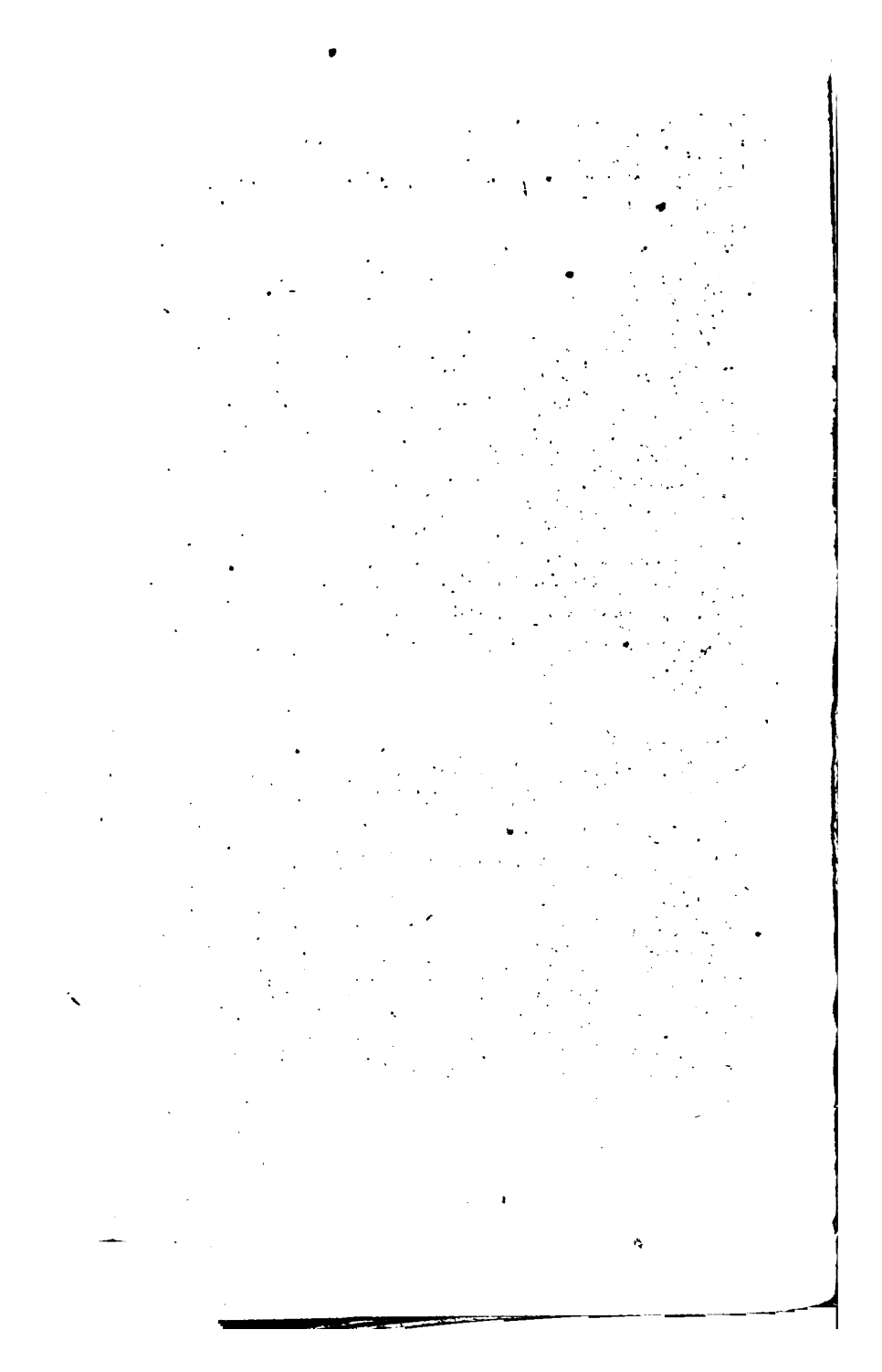
37

UNIV. OF MI

38

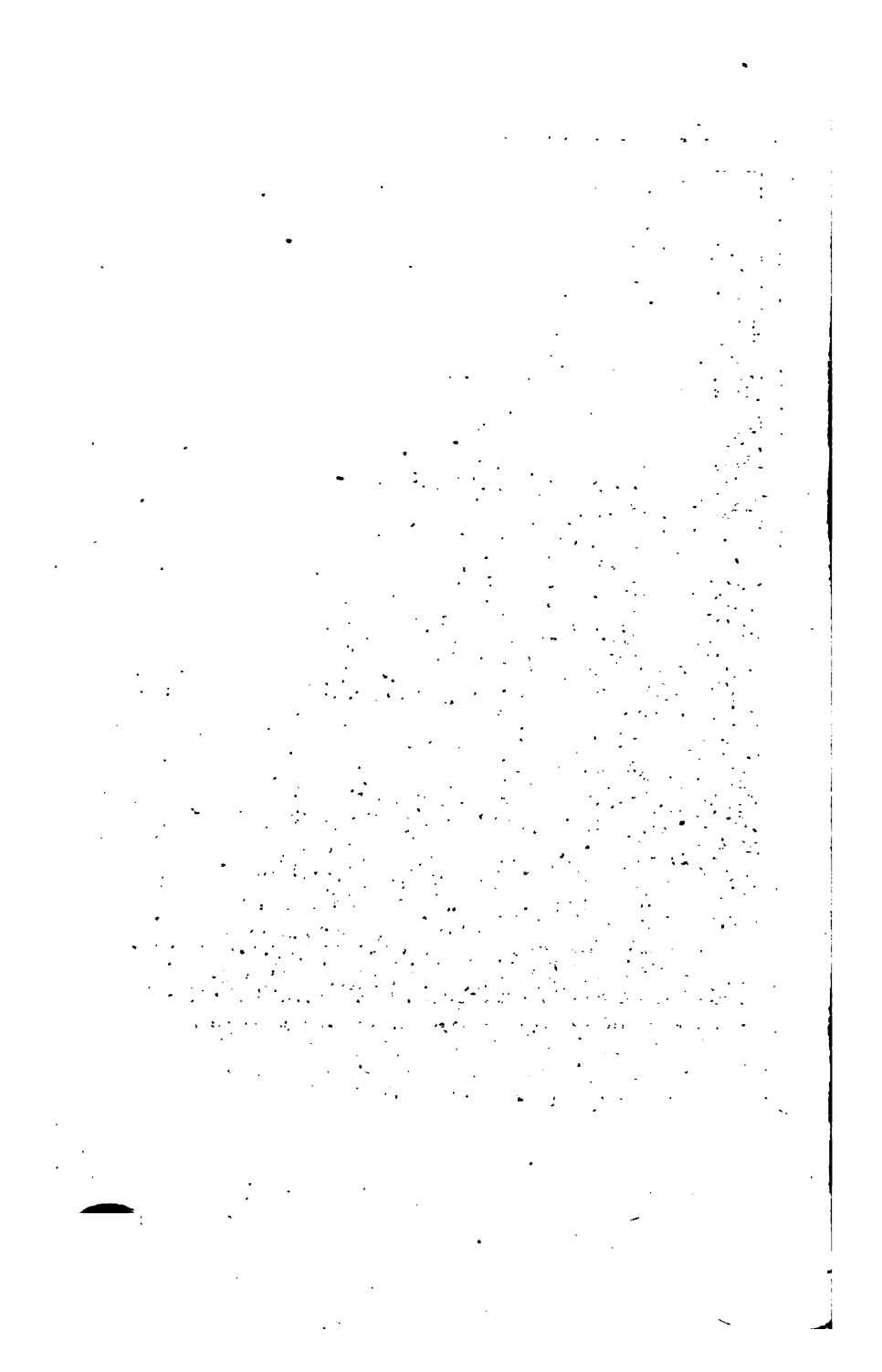
39

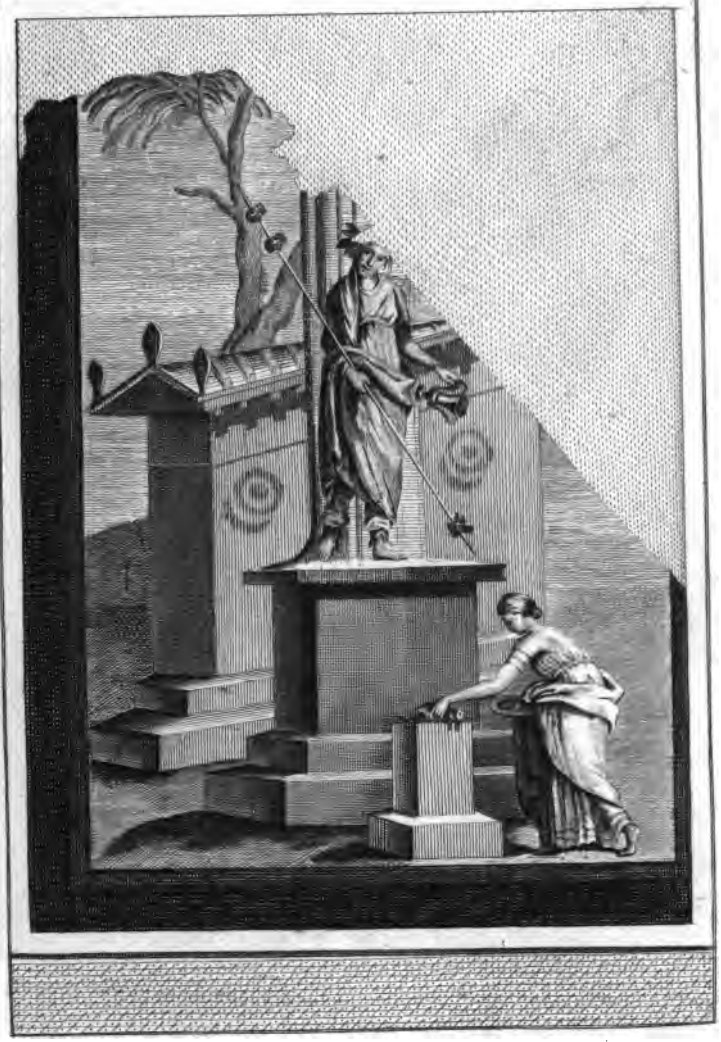
40



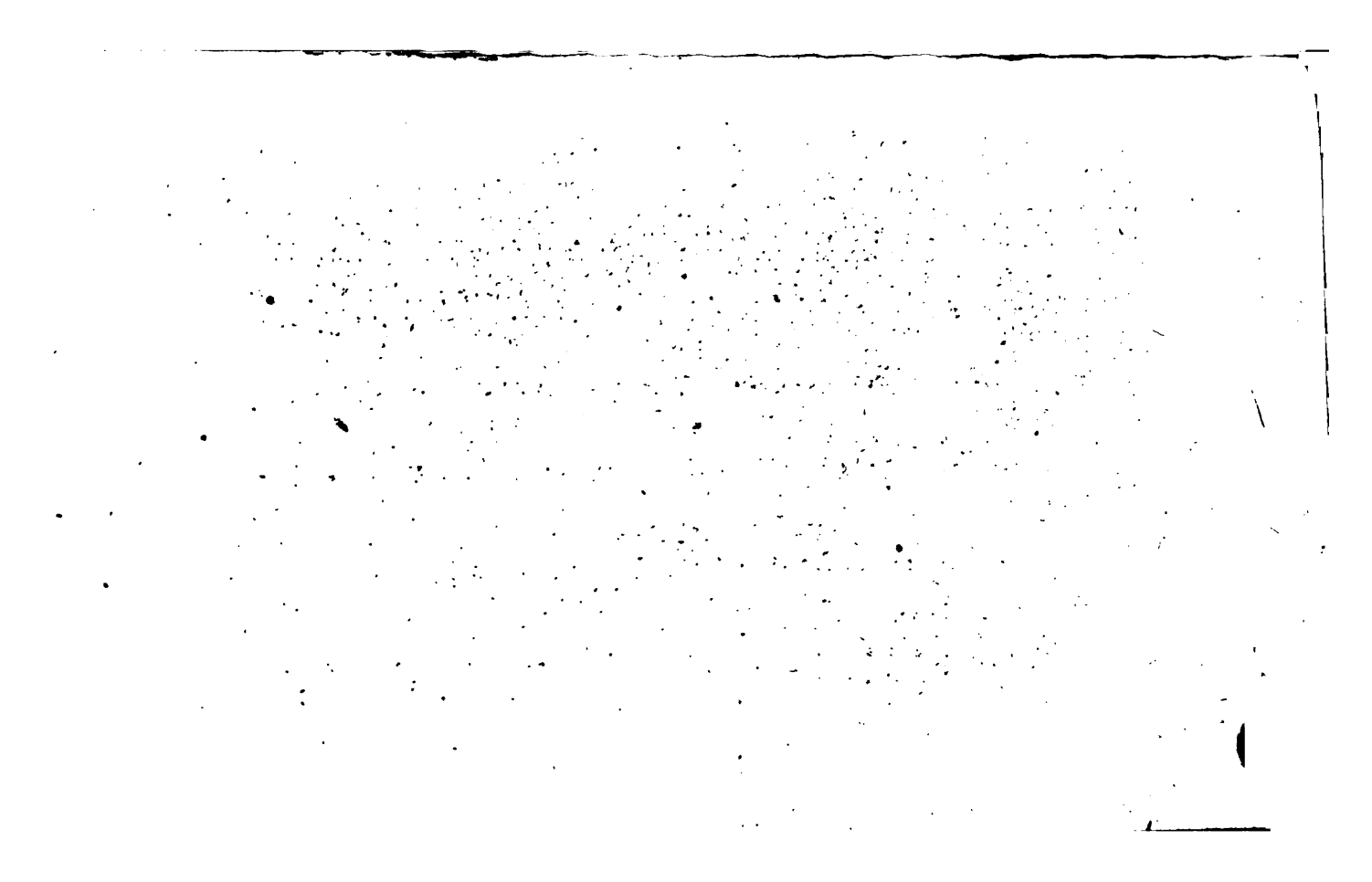
41

42





UNIV. OF MIC

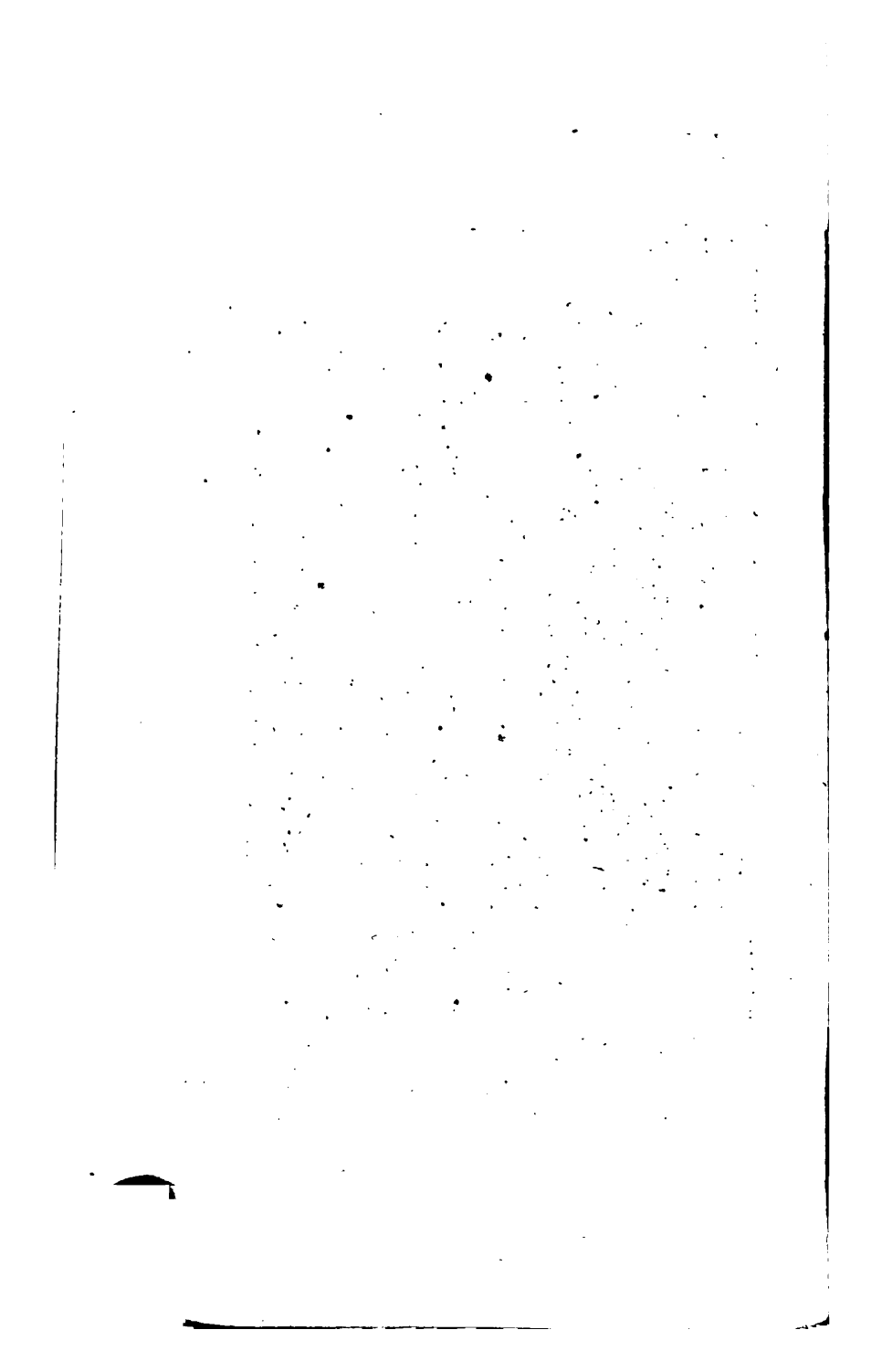


45

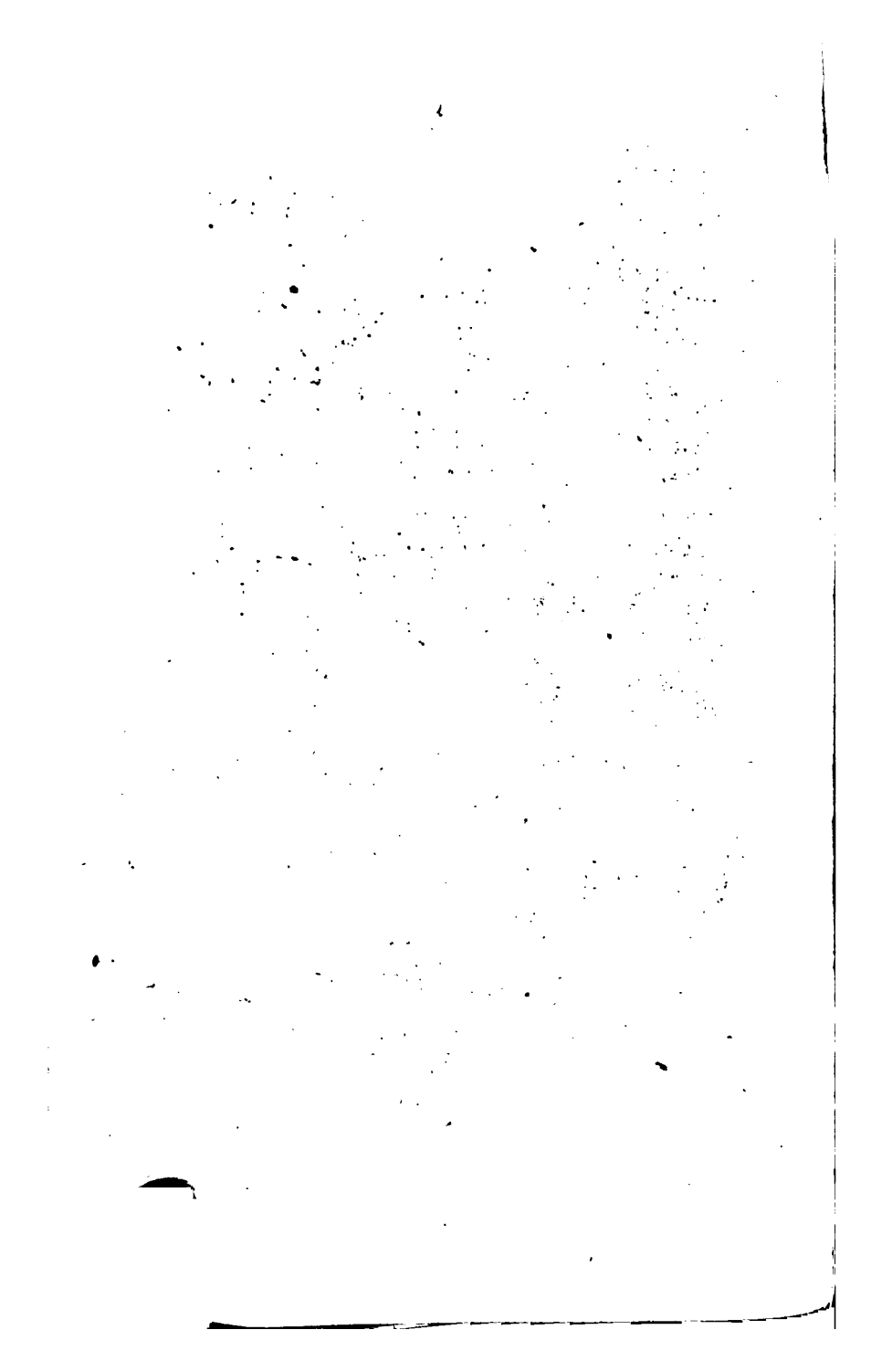
46

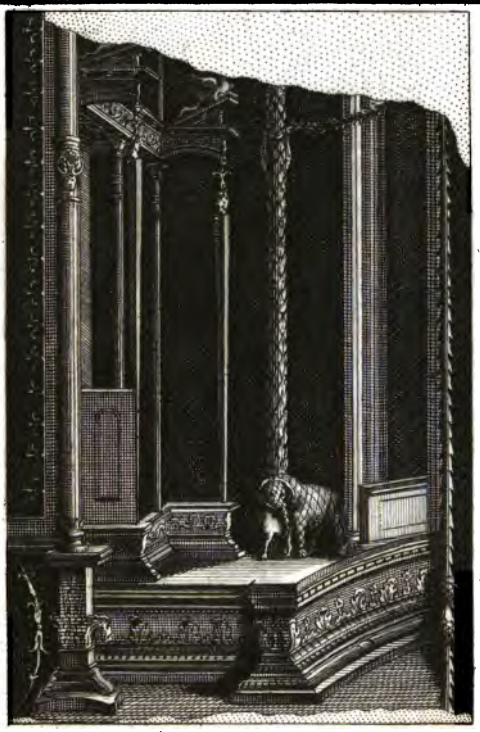
47

48



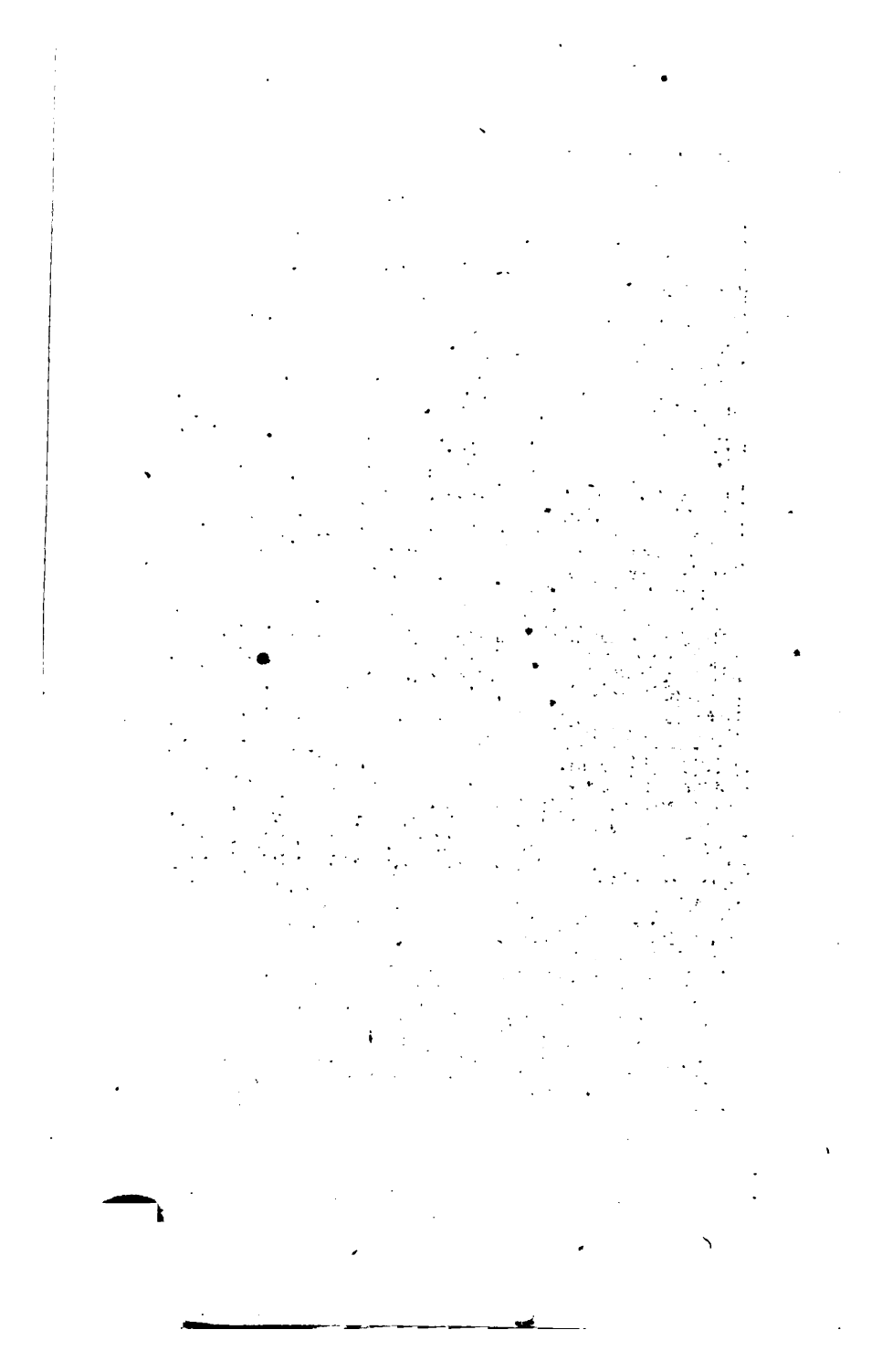
OF MICH.



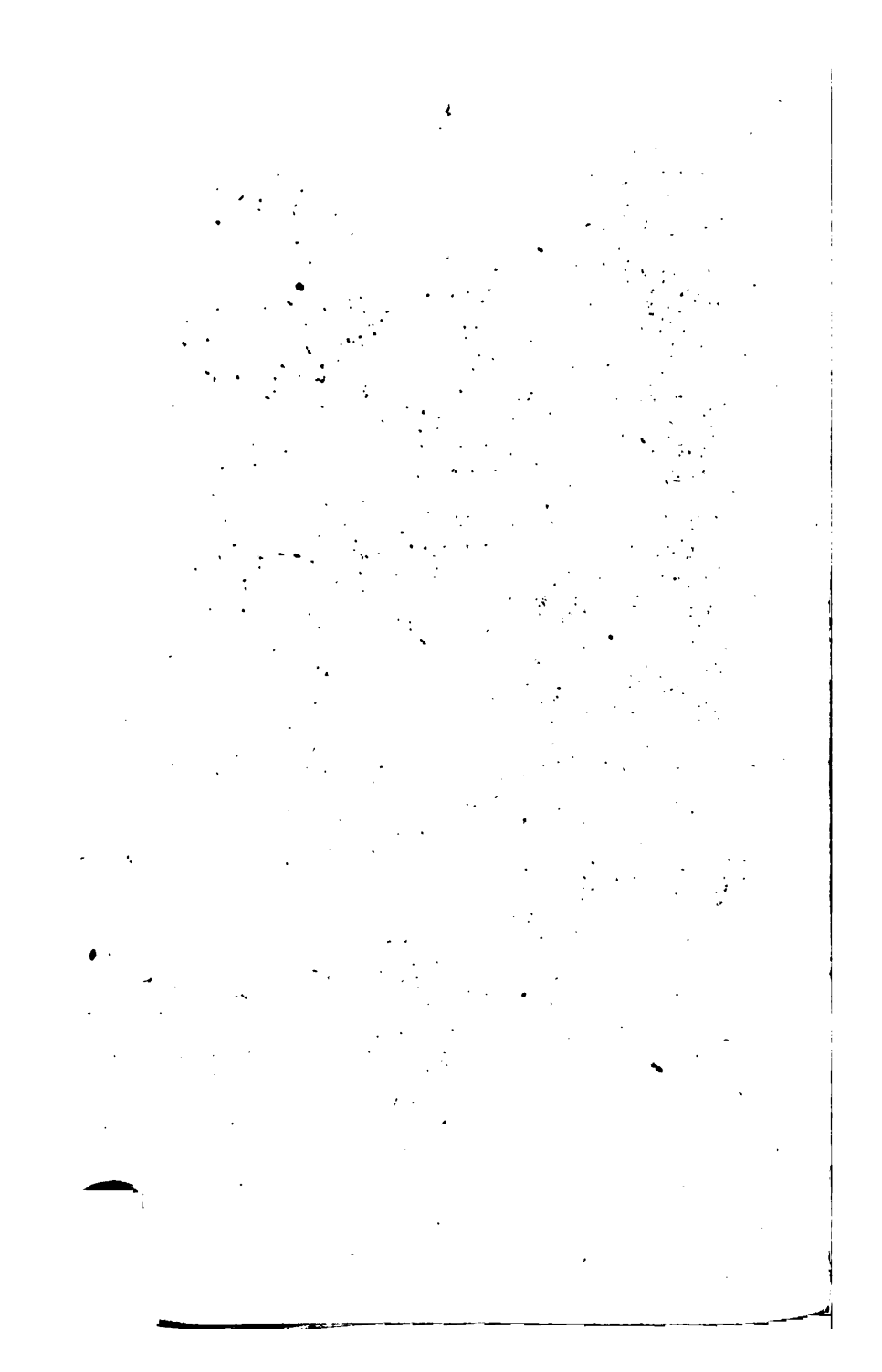


50

51

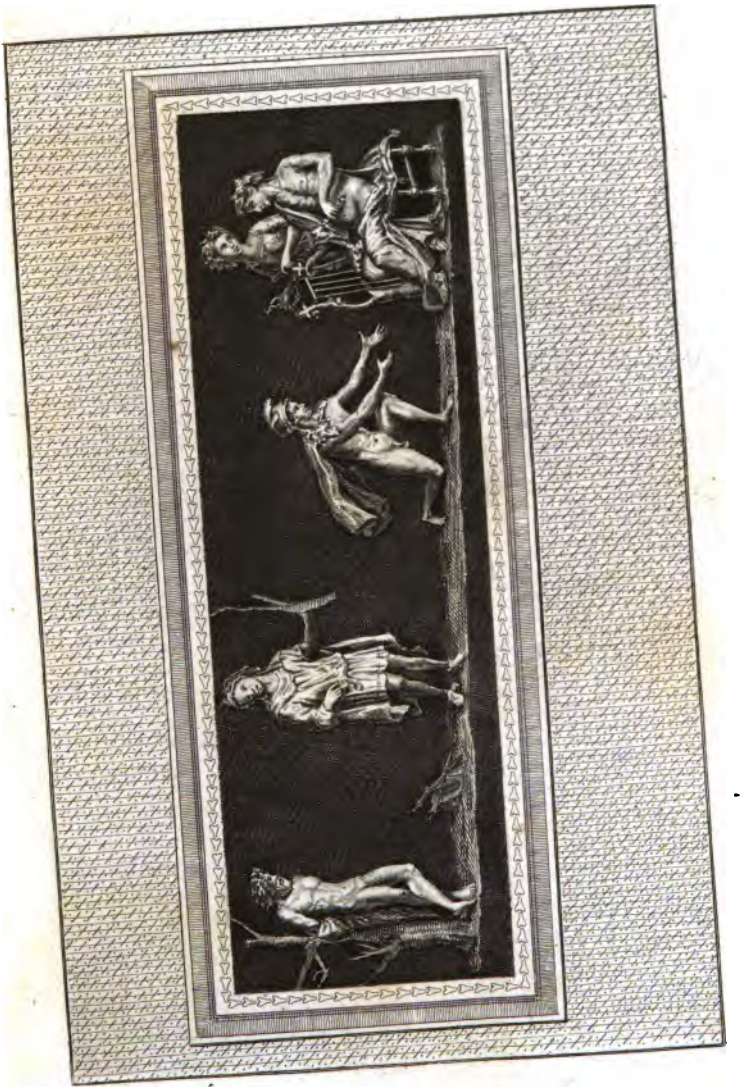


OF MICH.

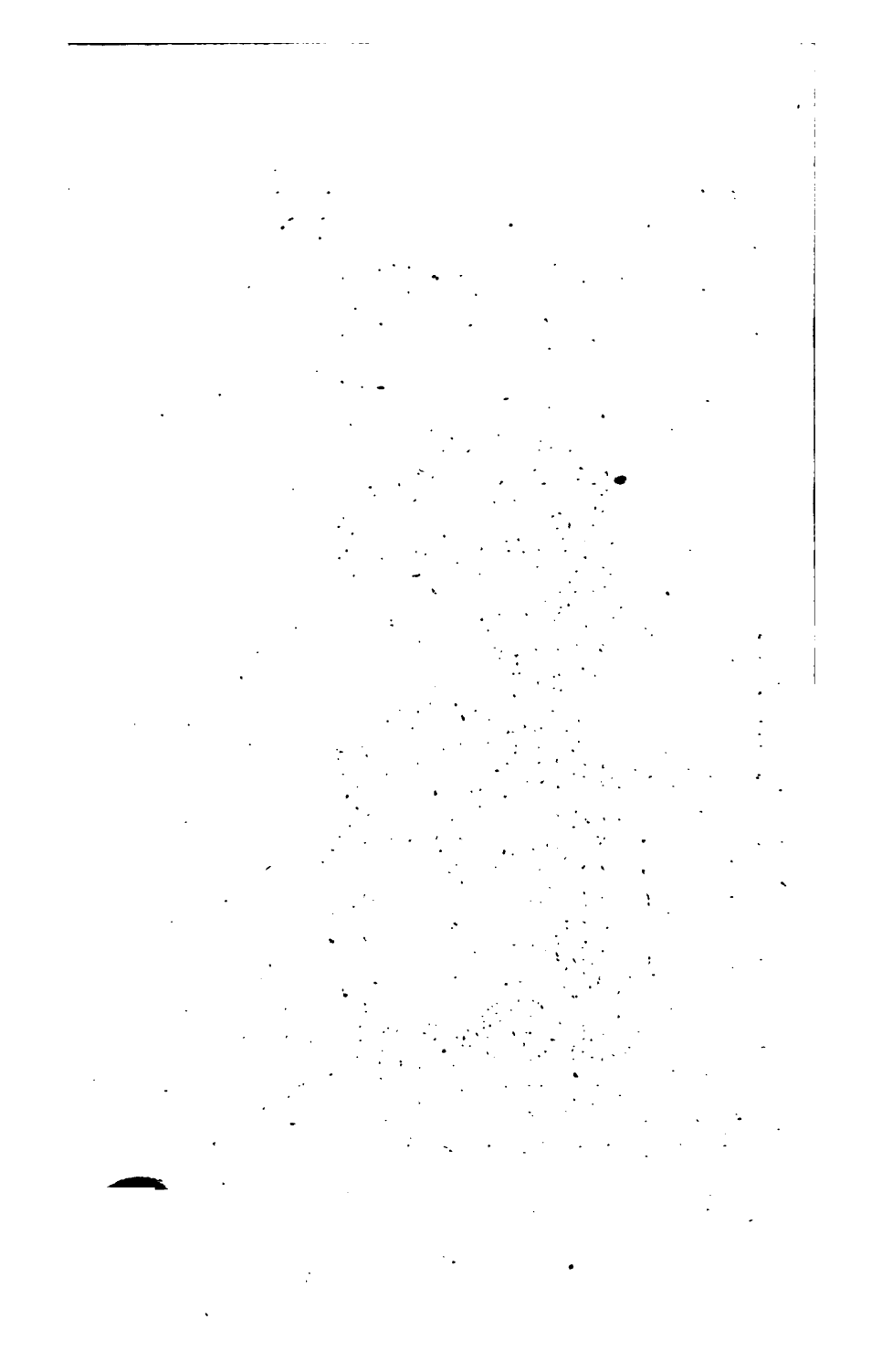


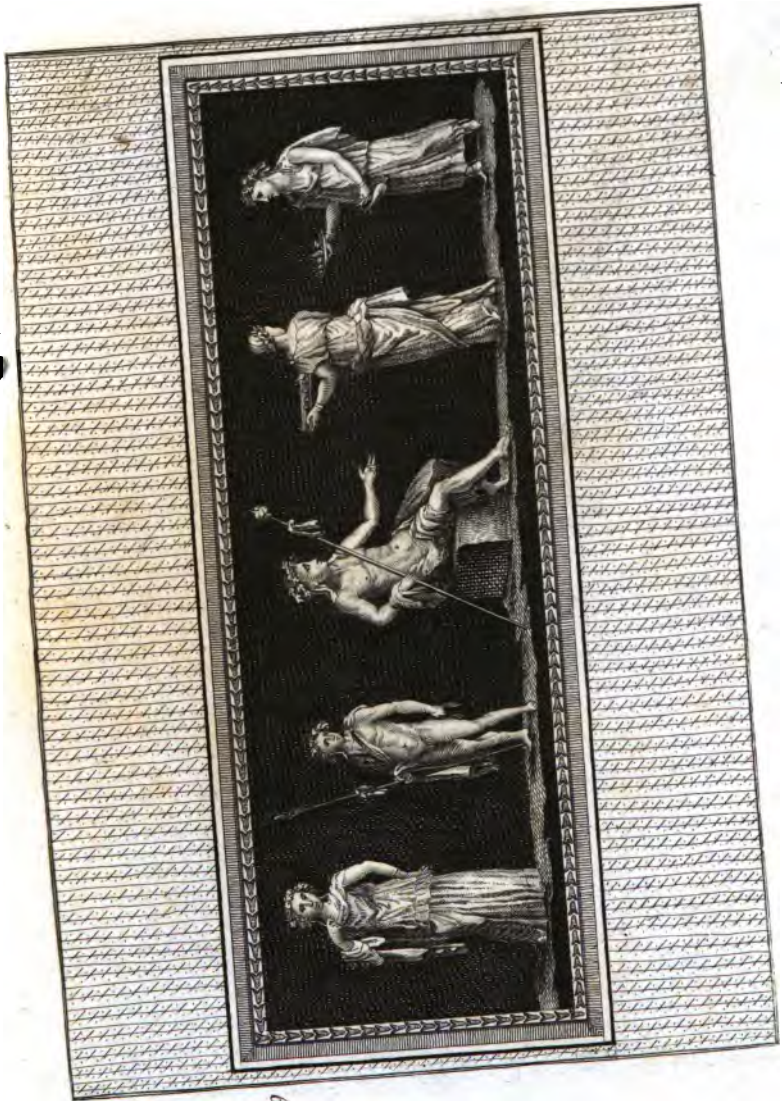
UNIV

UNIV. OF MICH.

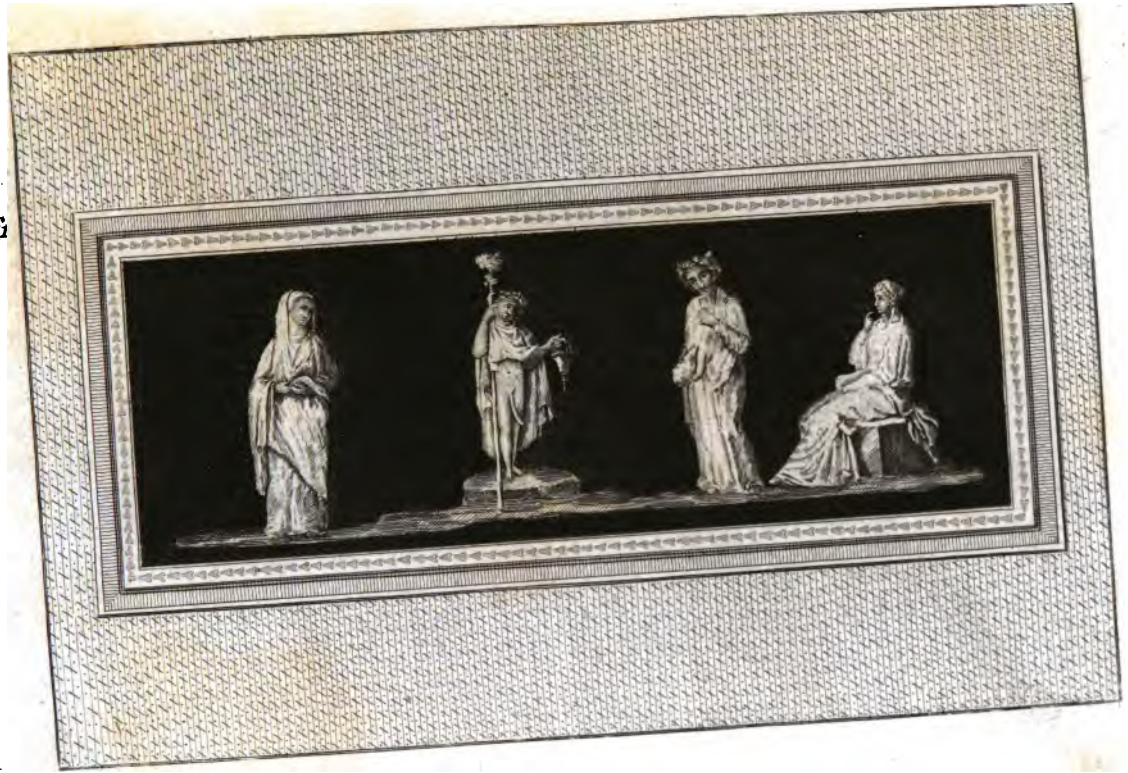


UNIV. OF MICH.

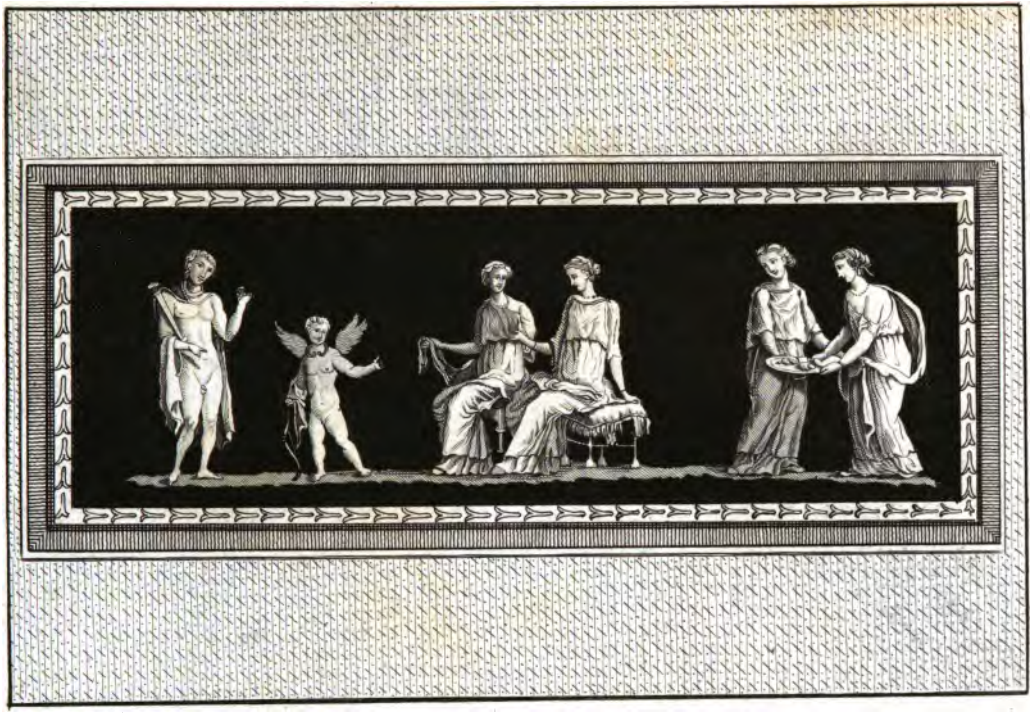




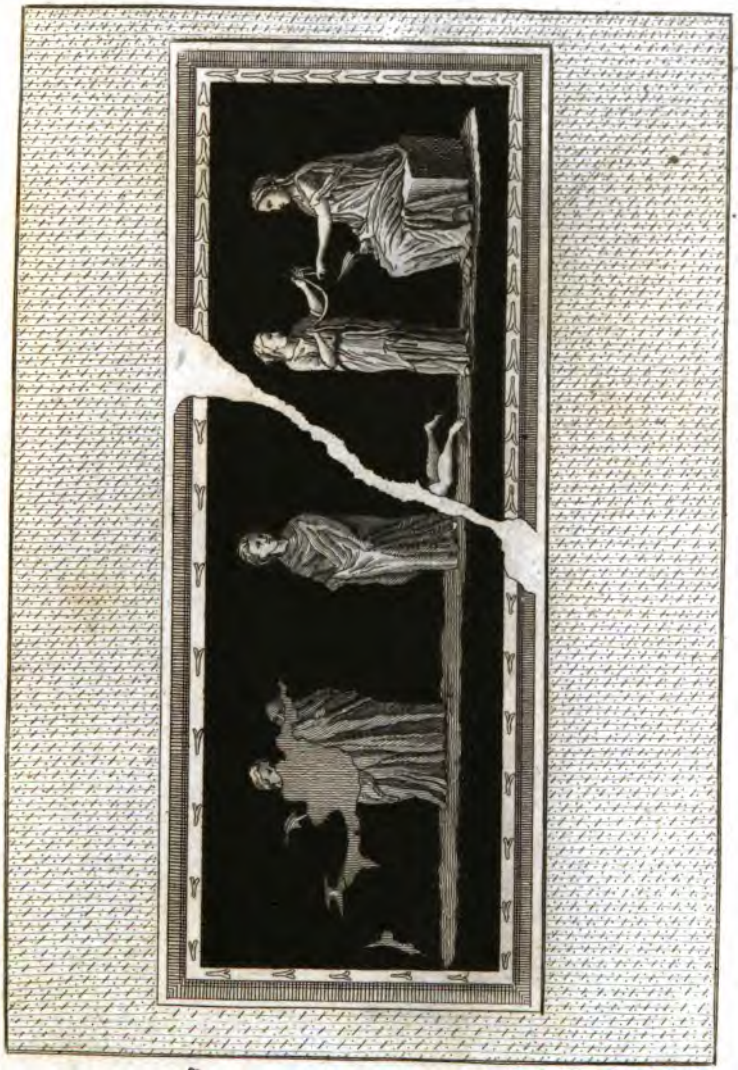
UNIV. OF WIS.



62



UNIV. OF M



64

65

66

68

69

R

71

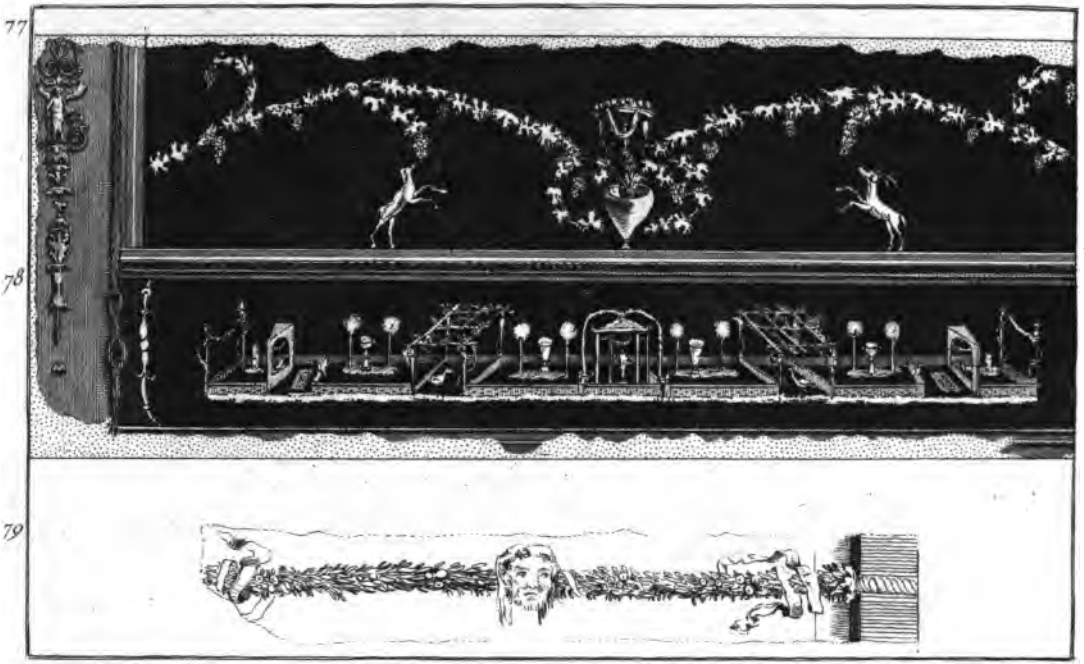
72

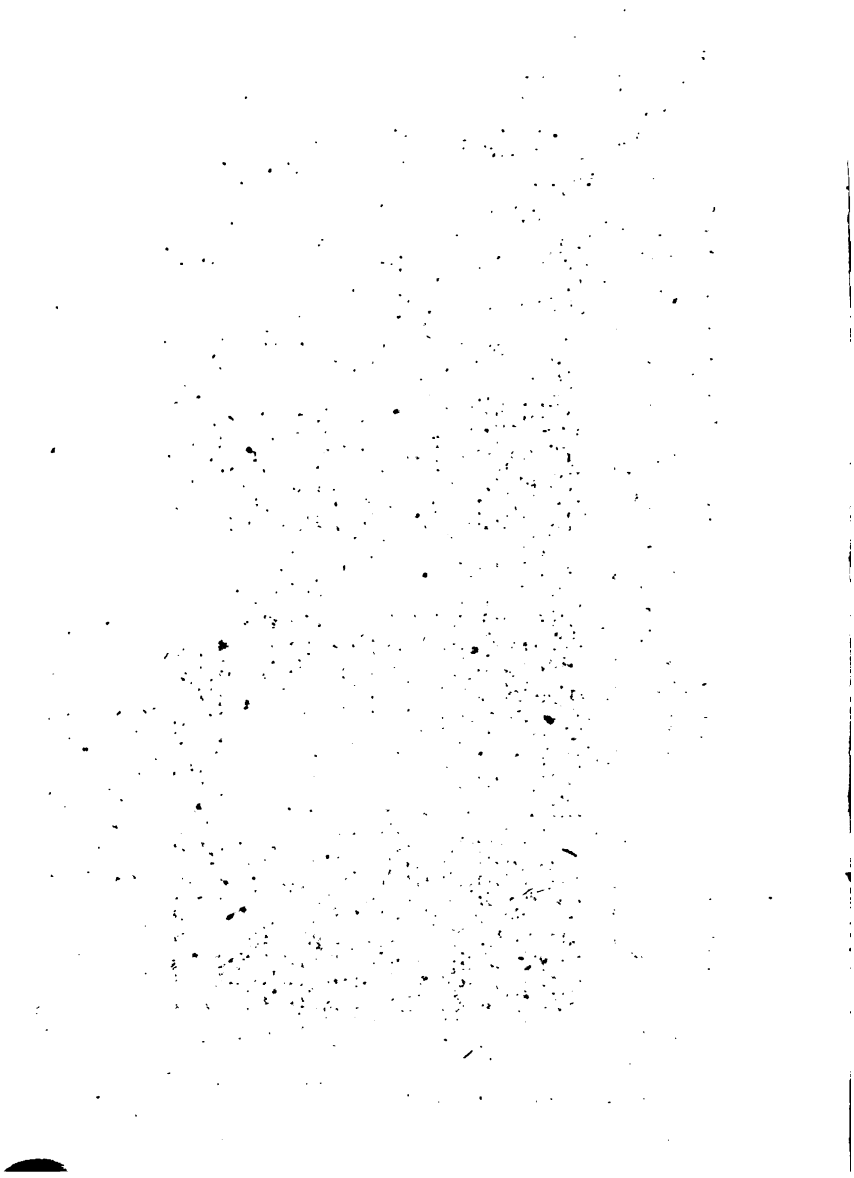
73

74

75

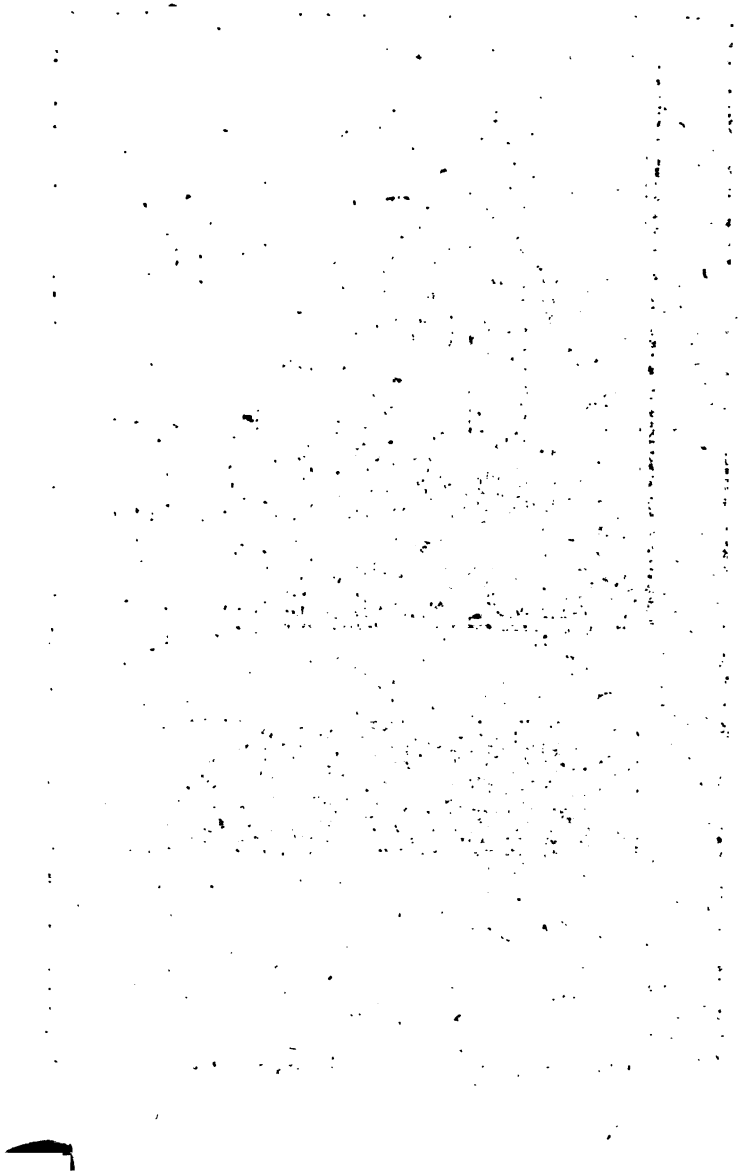
76


77
78
79



80

81



82

83

71

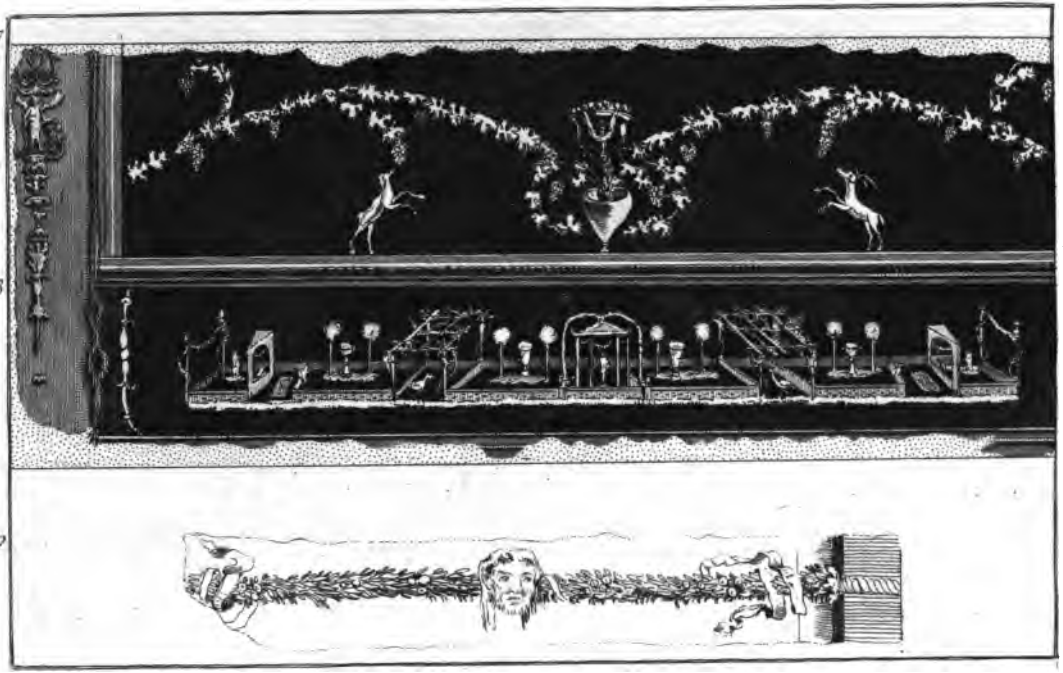
72

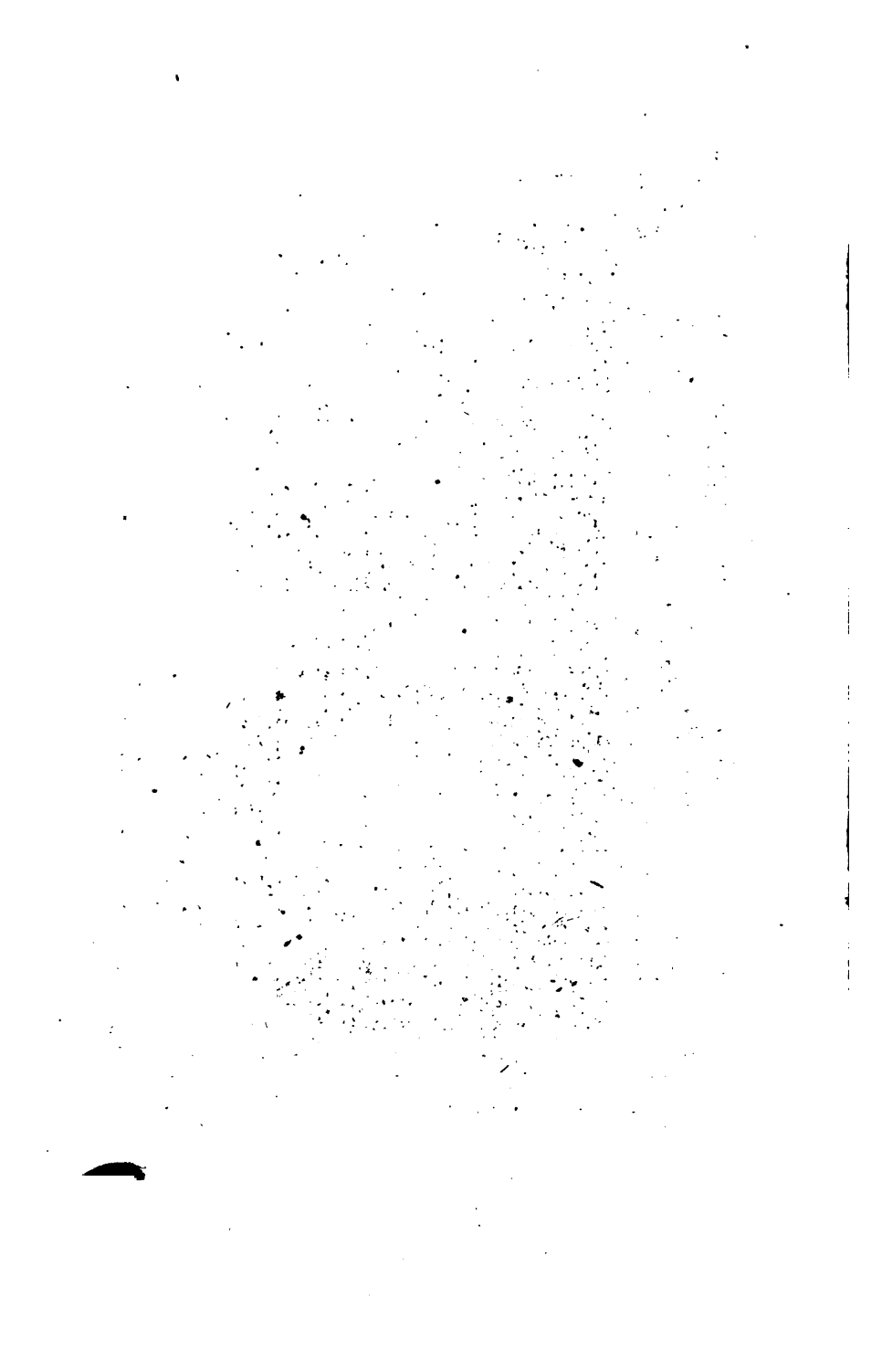
73

74

75

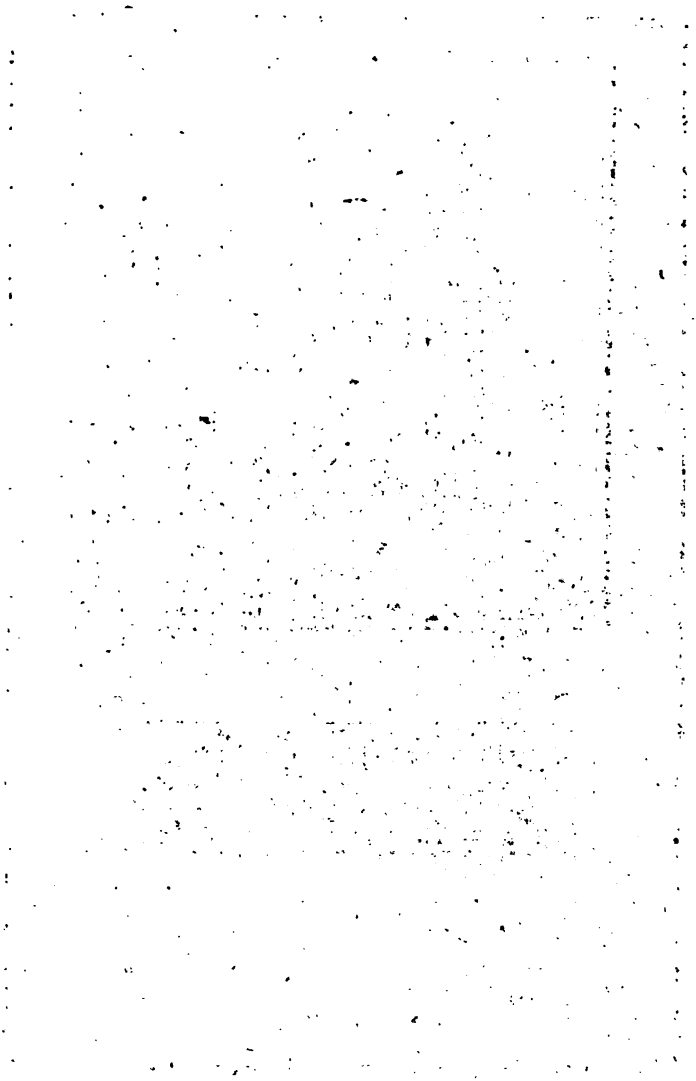
76


77
78
79



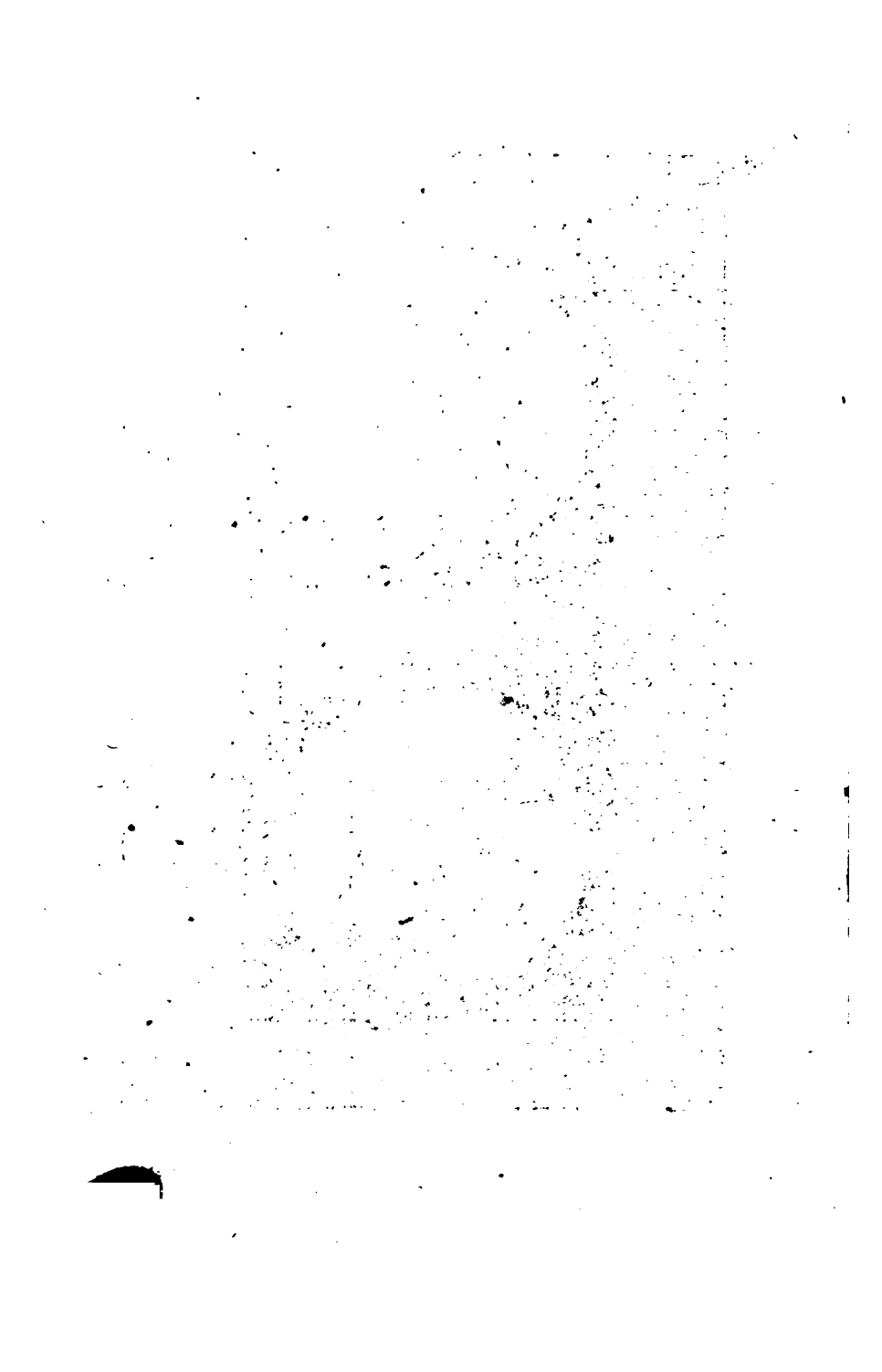
80

81



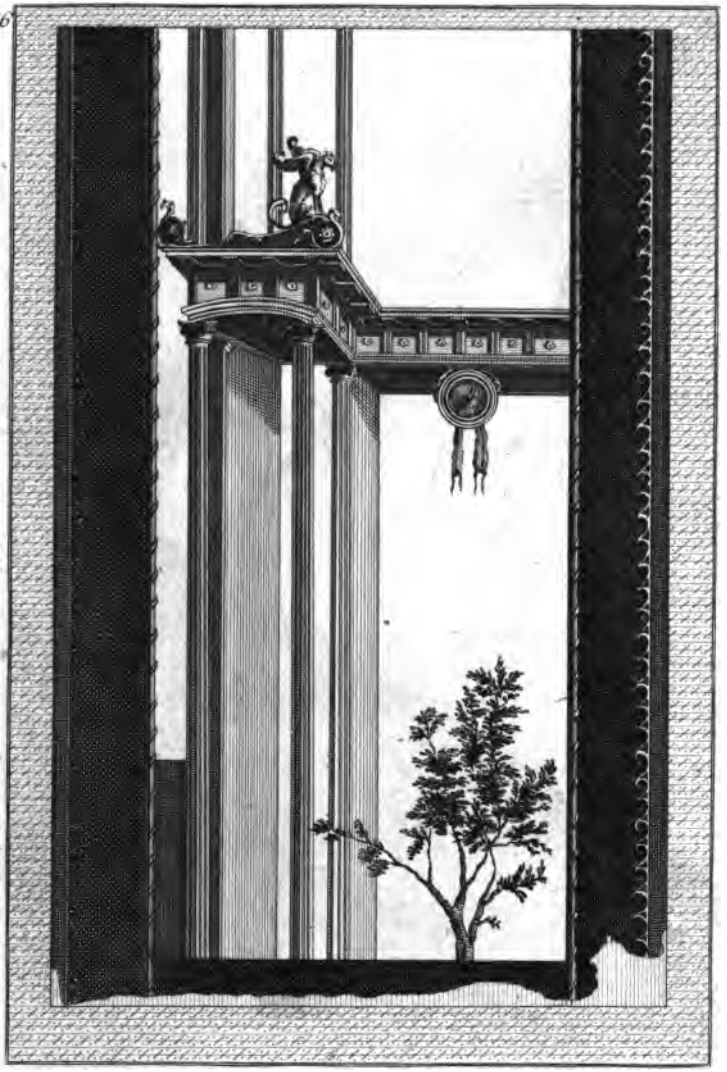
82

83



84

85



87

88

89

UNIV. OF

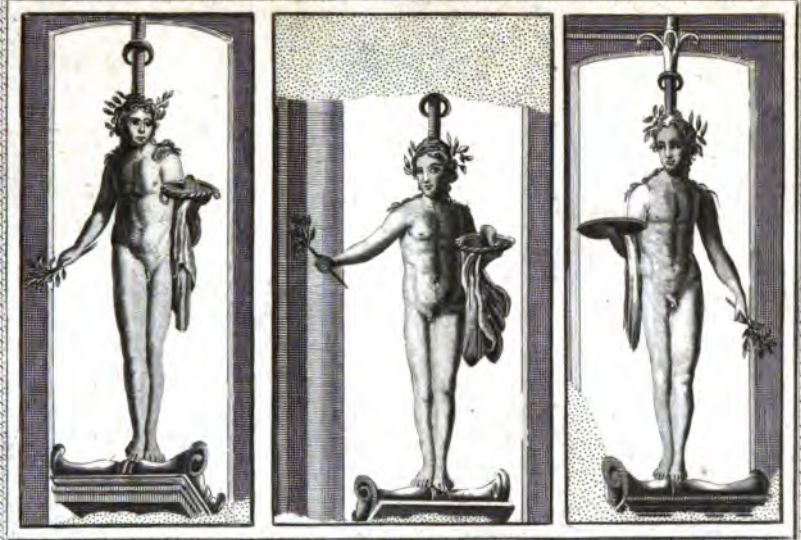
90

91

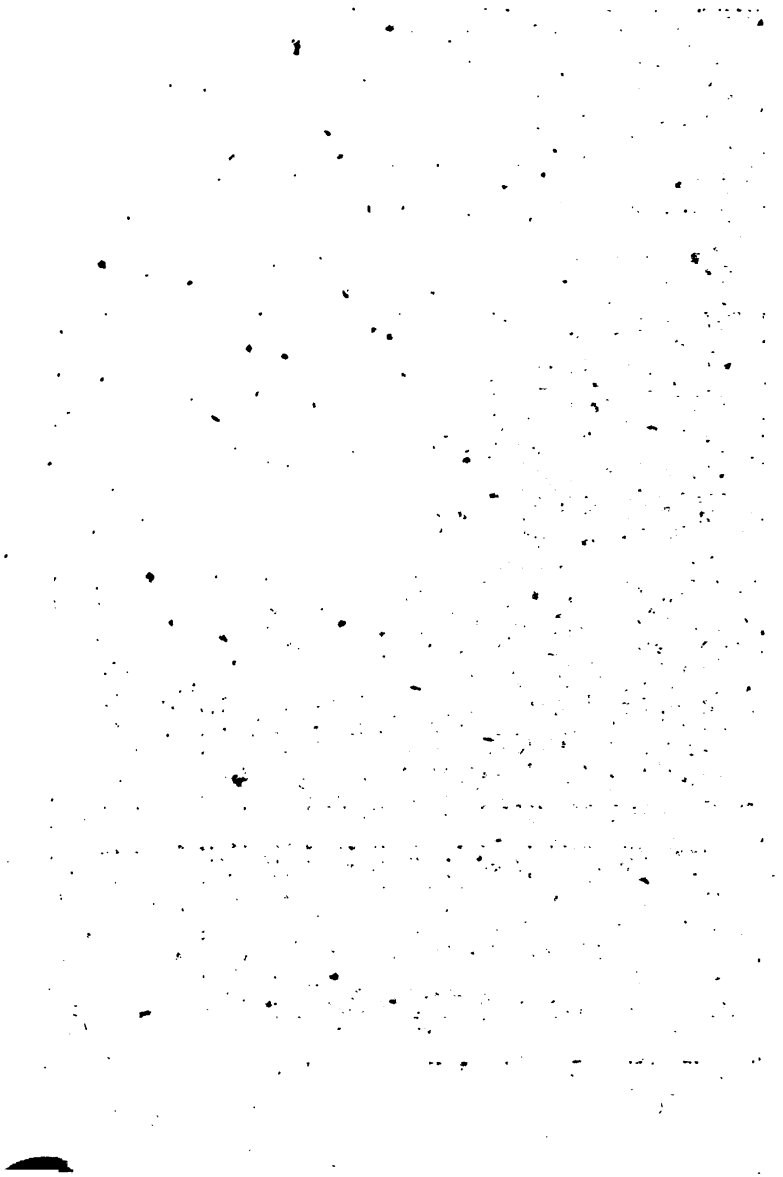
92

93

94



UNIV



97

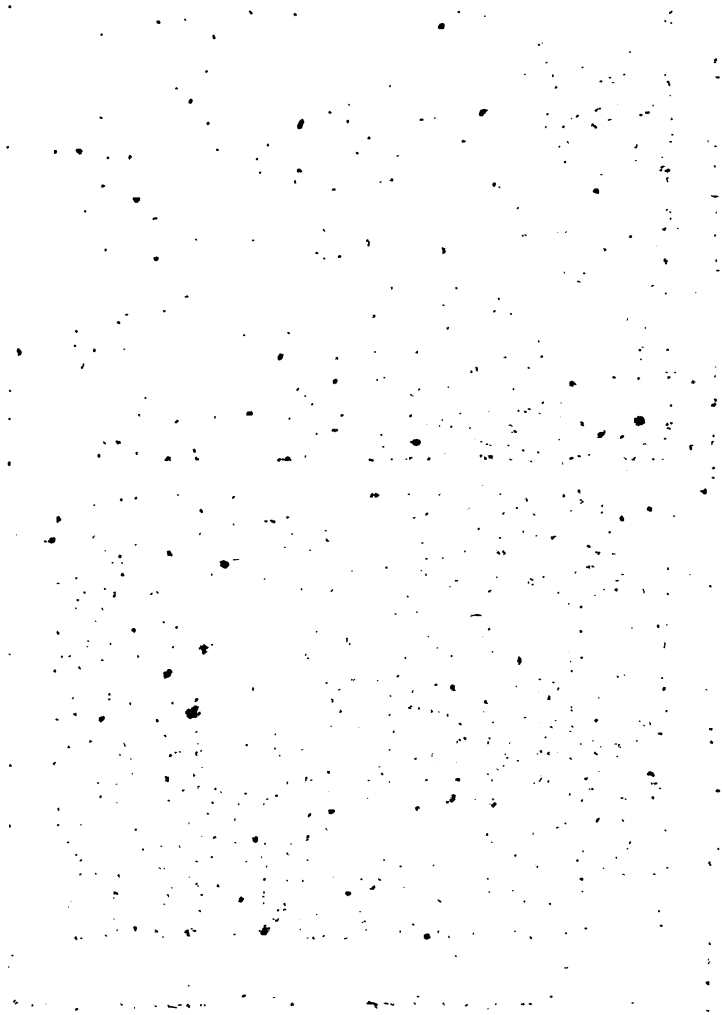
98

103

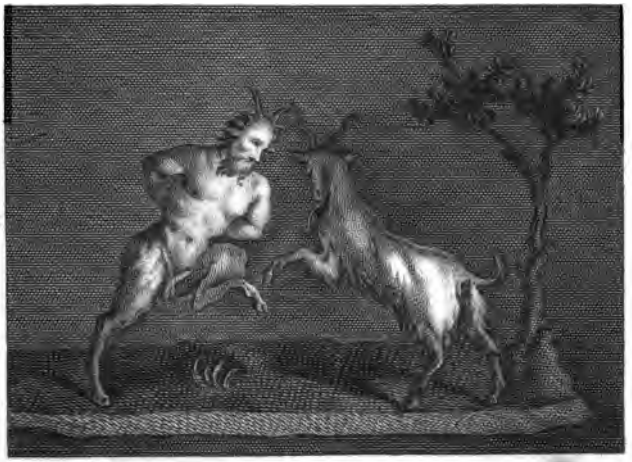
104

105

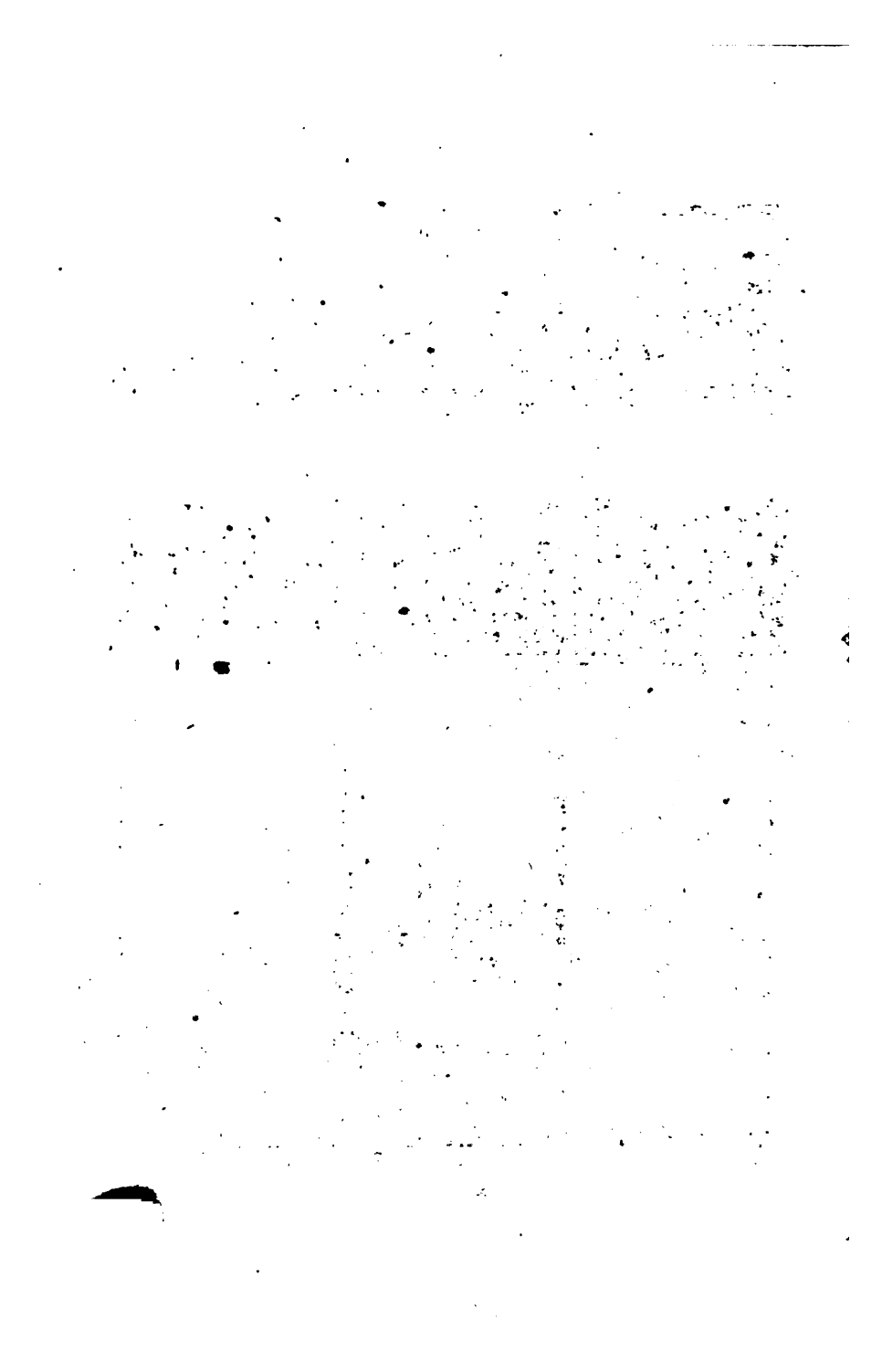
UNIV. OF MICH



106



107



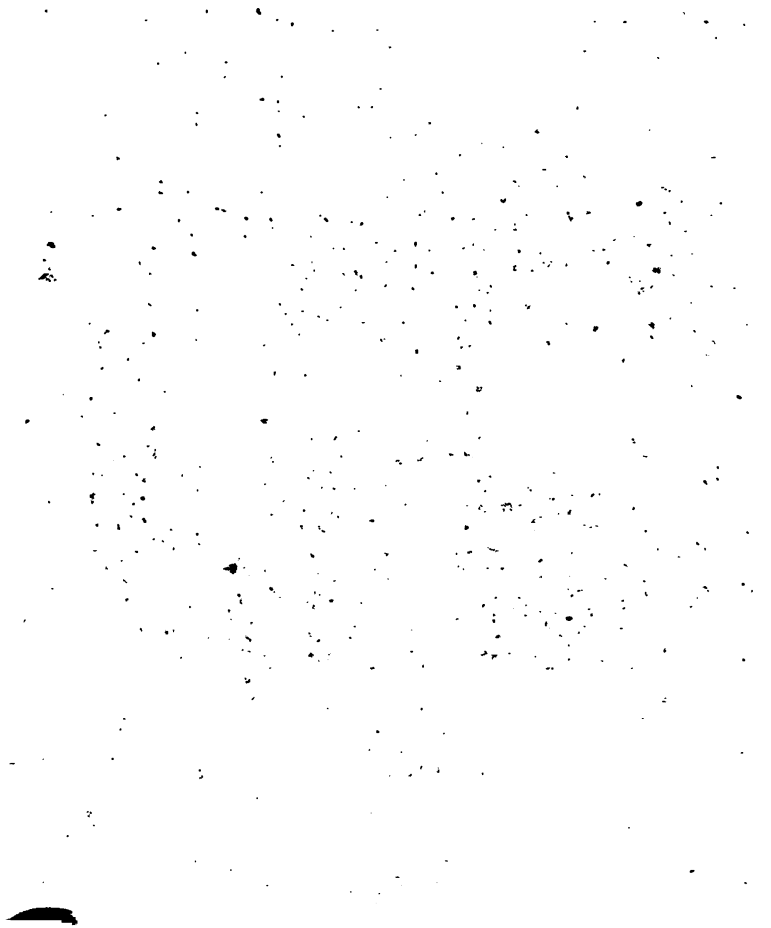
108

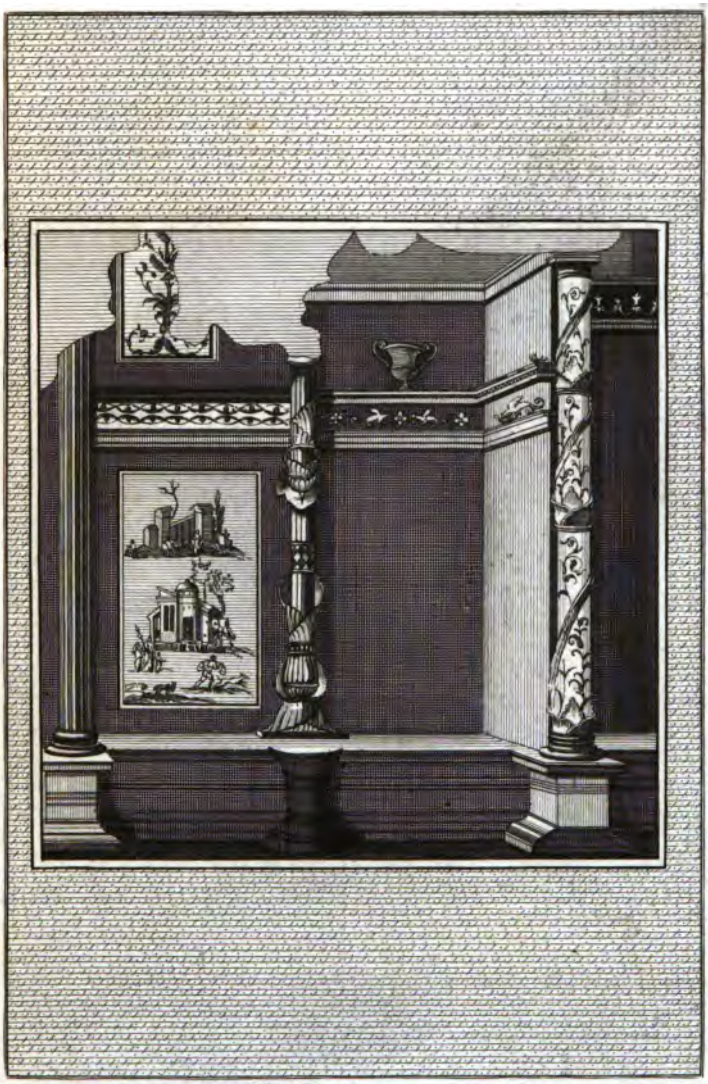
109

110

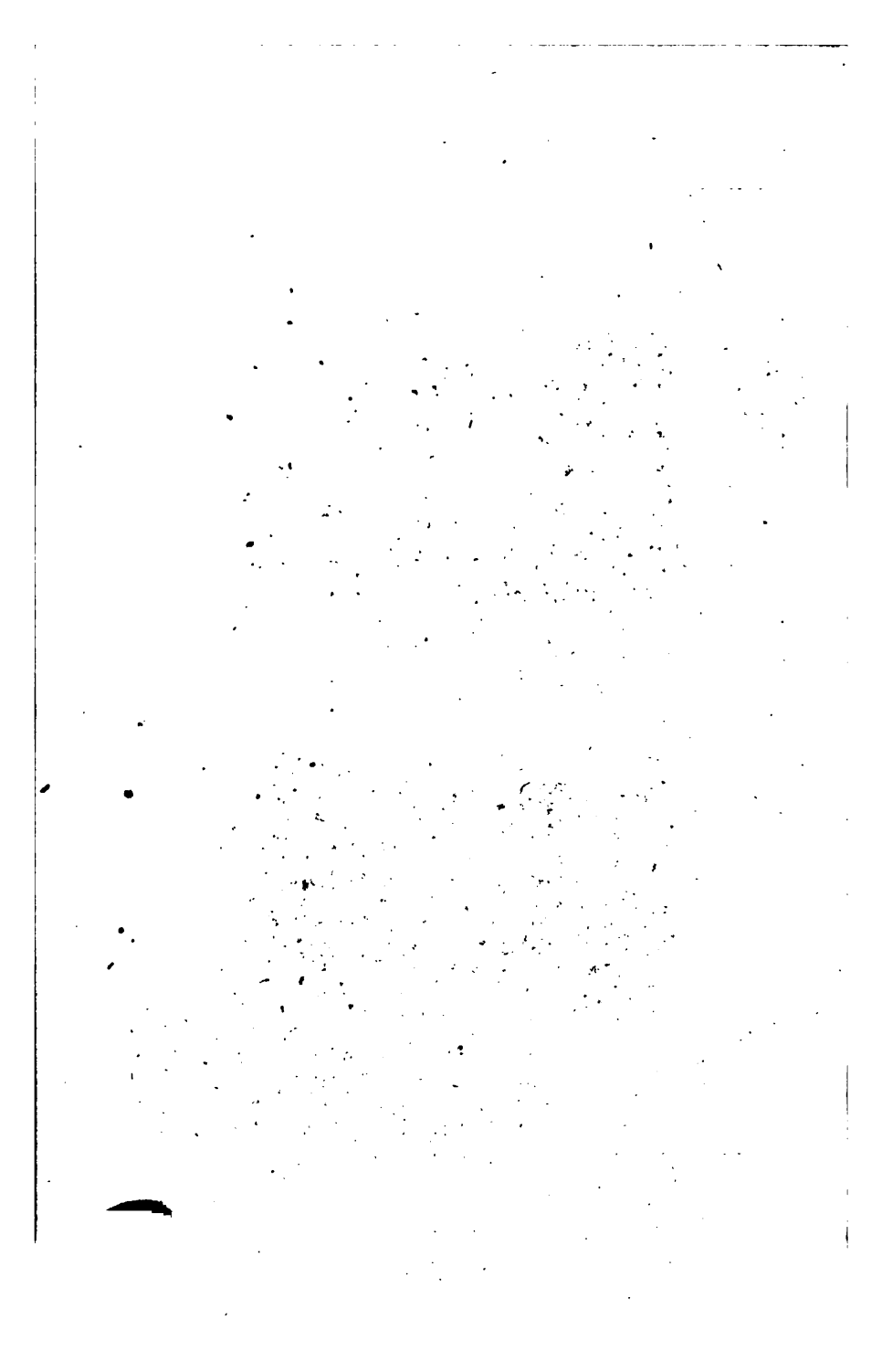
111

UNIV. OF MI



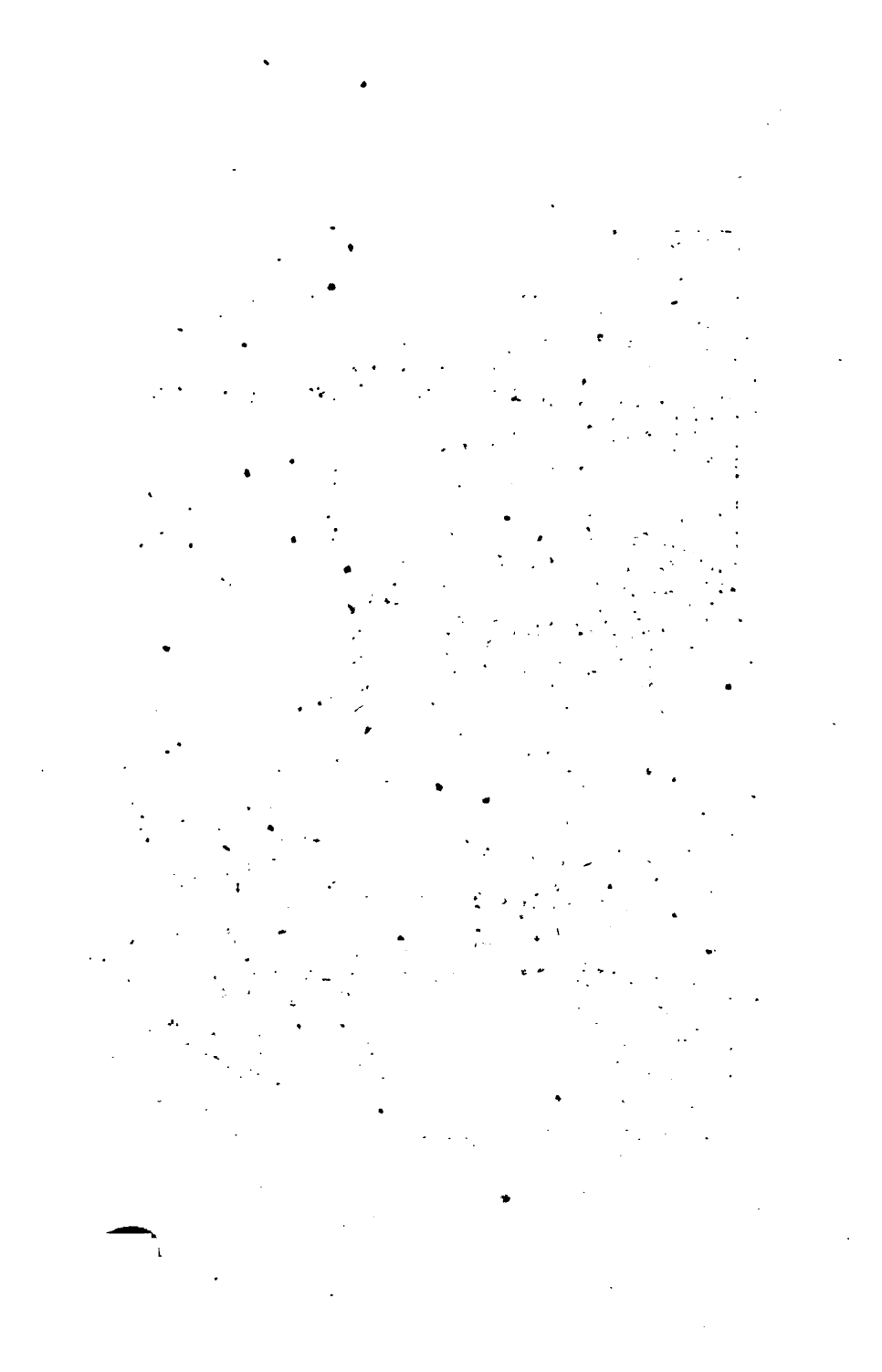


UNIV



пб

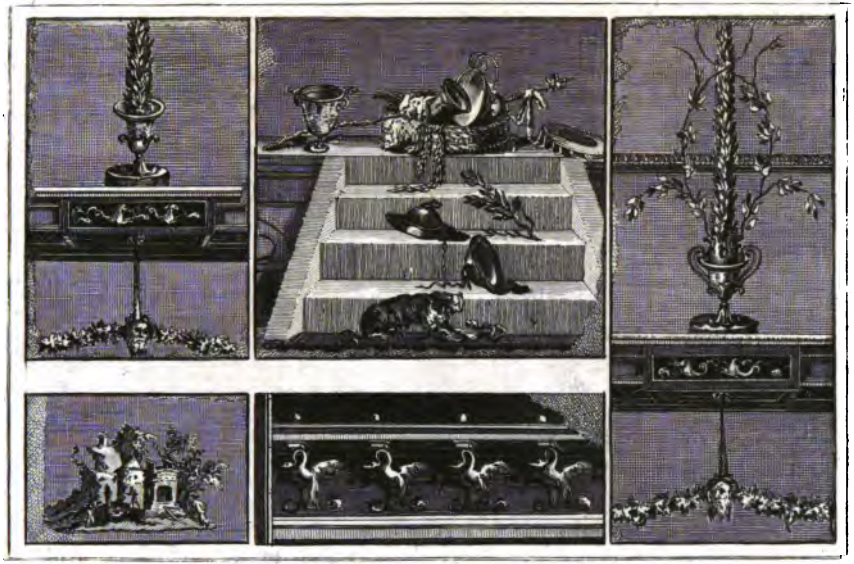
пб



115

116

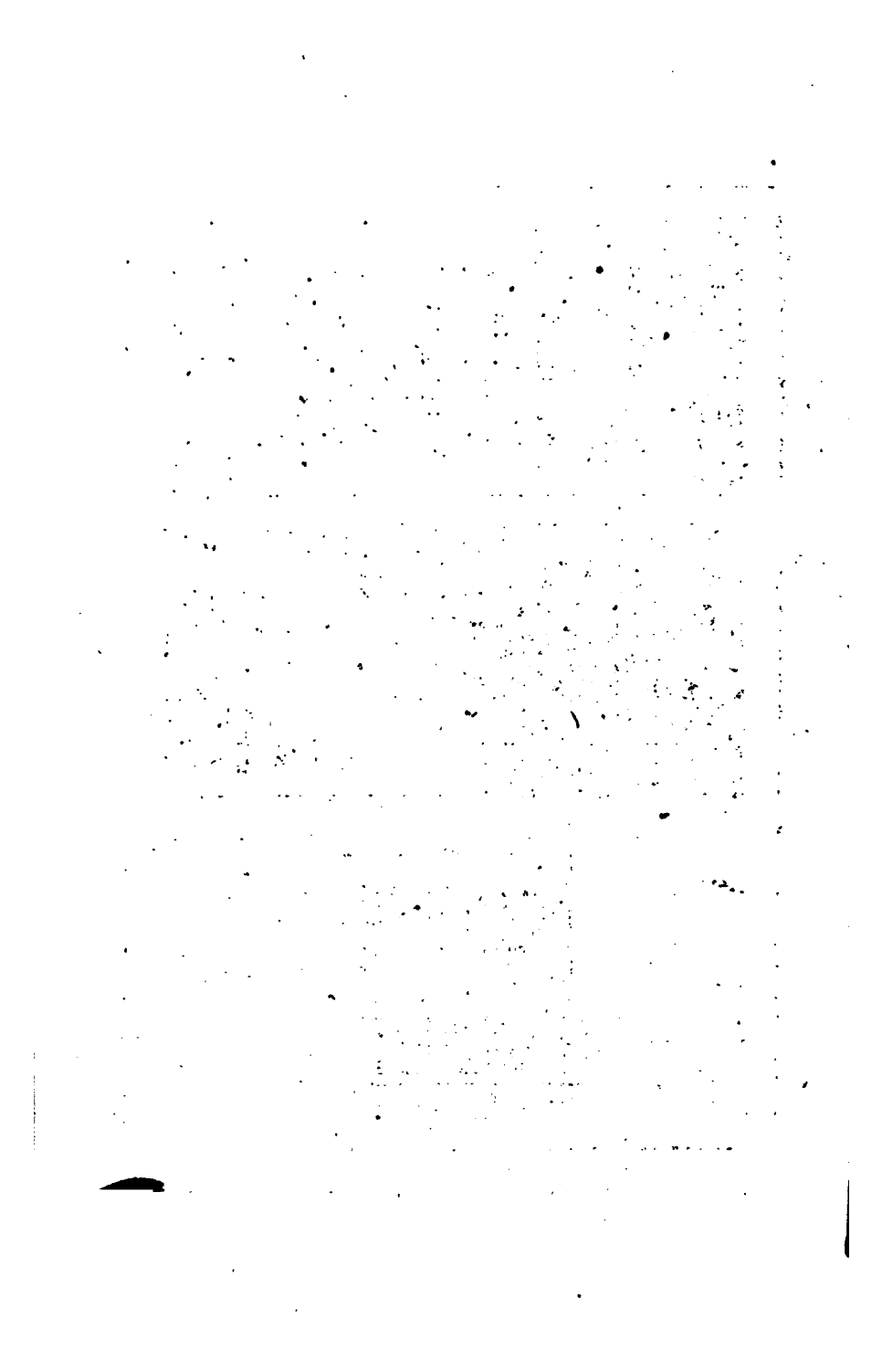
UNIV. OF MICH.


118
119
120
121
122

123

124

UNIV. OF MICH.



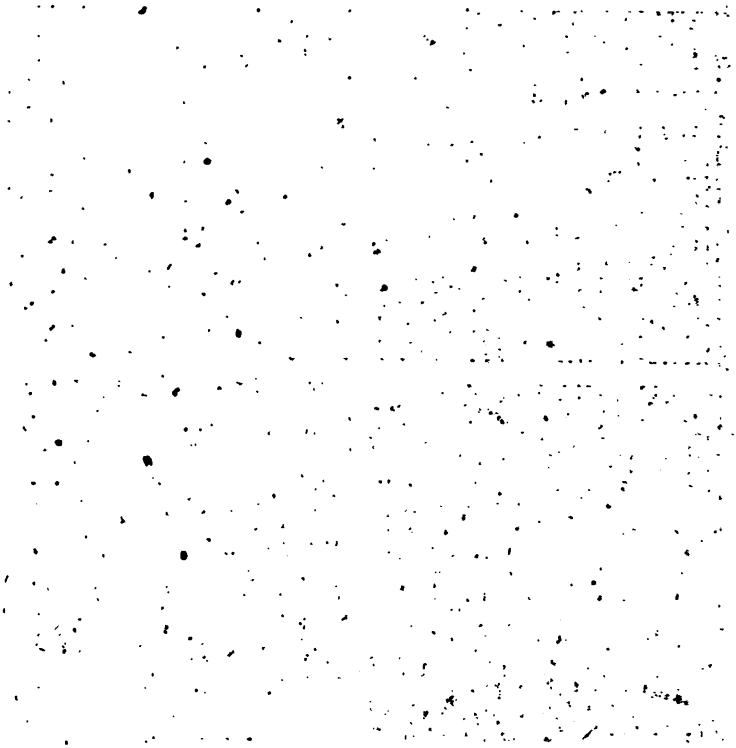
125

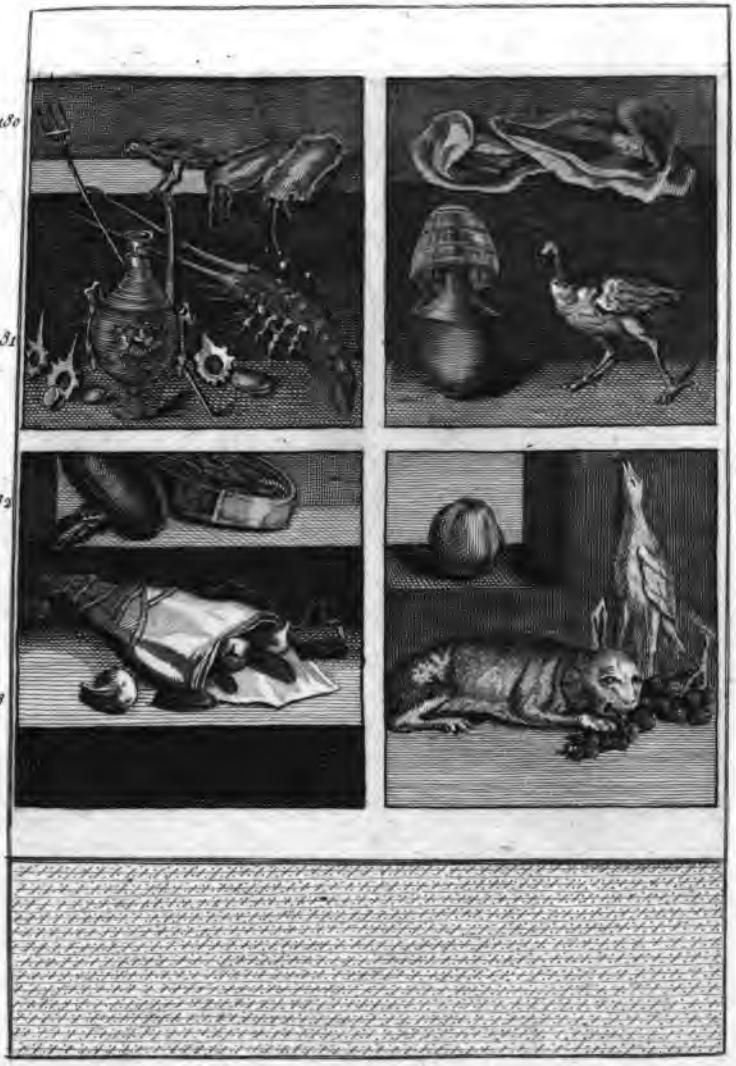
126

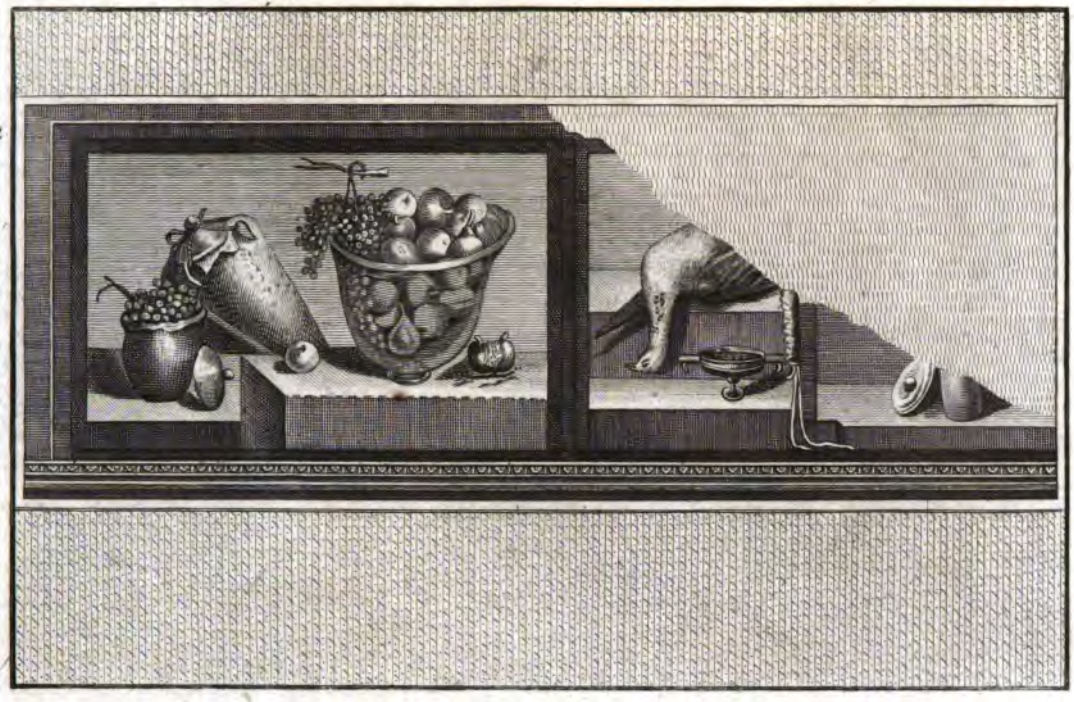
127

128

129




130
131
132
133



135

136

137

138
139

140

141

UNIV OF MICH